This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

73 6 23

73 t. 23

L'ESPION CHINOIS,

OU

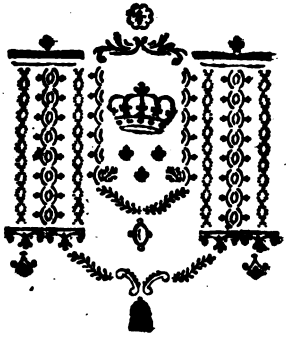
L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état préſent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

TOME TROISIEME.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.

OF THE TAYLOR INSTITUTION
26 NOV. 1927

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

LA meſure de la population en France eſt ſi petite, qu'elle contient à peine les deux tiers de la nation. De vingt-cinq millions d'habitants qu'il devroit y avoir dans cette Monarchie, il y en a à peine ſeize; & il ne tient pas au Gouvernement qu'il y en ait beaucoup moins.

Tant de cauſes concourent à la dépopulation que, ſi le phyſique ne donnoit des hommes à la France, il n'y en auroit point. Heureuſement la nature végete de tous côtés, ſans quoi elle ſeroit un déſert. On peut dire que les peuples qui naiſſent en France, ne ſont point enfans de la République, mais fils du climat.

La Religion, de concert avec la politique, ſemble concourir à la deſtruction de l'eſpece; le culte l'anéantit tous les jours.

Cinq cents mille célibataires de l'un & de l'autre ſexe, qui s'enterrent avec toute leur poſtérité dans des Cloîtres, font mourir tous les ſiecles la trentieme partie de la nation : de maniere qu'on peut calculer d'avance la deſtruction générale, & prouver géométriquement que, dans trois mille ans, il n'y aura pas un ſeul François ſur la terre.

C'eſt la Religion elle-même qui conjure contre l'État, & qui rend le Gouvernement criminel de leze-humanité ; je pourois dire de leze-divinité.

Il eſt humiliant pour la raiſon humaine, que des hommes aient imaginé que, pour vivre éternellement dans le Ciel, il fallût faire mourir à jamais ſa poſtérité ſur la terre.

Comment a-t-on pu ſuppoſer que l'Être ſuprême ſe trouvât honoré par la deſtruction de ceux qu'il a créés ; & que ſa grandeur fût dans l'anéantiſſement de ſon ouvrage.

L'unité de Religion en France coupe le nerf de la population : c'eſt le corps du Chriſt qui fait qu'il y a peu de corps. Il faut croire que Dieu, après ſa réſurrection, s'eſt fait homme pour défaire des hommes.

Le Roi veut que tous ceux, qui prétendent à faire des enfants dans l'État, ſoient de ſa communion : ce qui fait que les François qui ſont d'un ſentiment oppoſé, vont porter ailleurs leur progéniture.

L'obligation d'entendre la Meſſe les oblige à s'enfuir : & ils vont vivre & mourir dans d'autres climats.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LA France eſt remplie de loix, de réglements, d'ordonnances, on y protege tout ce qui peut contribuer à la ſociété; il n'y a que la population qu'on a oublié d'y encourager.

Cette premiere branche de l'adminiſtration eſt livrée à elle-même, le Gouvernement ne s'en mêle point, on diroit que ce n'eſt pas ſon affaire. Ici les hommes naiſſent comme ils peuvent, & c'eſt toujours par haſard *qu'ils* viennent au monde.

Les exemples des peuples les plus ſages de l'univers ſur *cette partie* de l'adminiſtration, n'ont aucune *influence* dans le Gouvernement. Les François ont tout pris des Romains, excepté les moyens qu'ils mettoient en uſage pour encourager les mariages: c'eſt-à-dire, la voie directe de propagation.

Il eſt ici permis à un Citoyen de ne pas ſe marier & de faire mourir avec lui toute ſa poſtérité, ſans que la République s'en formaliſe; & ſans que celui, qui ne donne point d'enfants à l'État, en ſoit moins eſtimé.

Un célibataire qui, en finiſſant ſon exiſtence, finit celle d'une génération entiere, peut poſſéder les premieres charges & tenir un rang diſtingué dans la Monarchie.

Il eſt vrai qu'au milieu du ſiecle paſſé, un Roi de France accorda une *penſion aux peres* de famille qui

auroient douze enfants mâles. C'étoit commencer l'encouragement par où l'on auroit dû le finir. Il ne s'agiſſoit pas de porter le Citoyen à faire des prodiges; mais d'exciter la génération de l'eſpece. Tout homme qui ſe marie peut ſe promettre deux ou trois enfants, mais il ne doit point s'attendre qu'il aura le nombre fixé pour la récompenſe.

LETTRE III.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

POur que la propagation dans un État ait toute ſon activité, il faut que les hommes ſoient à une certaine diſtance les uns des autres. La répartition géométrique eſt abſolument néceſſaire; car toutes les parties de la génération doivent avoir enſemble des rapports analogues. Si elle eſt diviſée par branches ſéparées, elle manque de ce jeu général qui donne de l'élaſticité à tous ſes reſſorts. Dans ce dernier cas, on peut dire que la propagation d'un peuple eſt de pieces & de morceaux.

Paris & quelques autres principales Villes regorgent d'habitants, tandis que le reſte du Royaume en manque. Tous les Grands ainſi que les premiers de l'État font leur réſidence ordinaire à Paris : les citoyens les plus riches y établiſſent leur domicile. Non-ſeulement le gens aiſés, mais même ceux qui manquent de moyens s'y rendent de toutes parts pour y faire fortune.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que Paris, *cette même Ville* qui dépeuple la France, ſe dépeuple

continuellement elle-même. Sans les colonies, que les Provinces lui font paſſer chaque année, elle deviendroit un déſert. C'eſt que le trop grand nombre d'hommes aſſemblés dans un même lieu, eſt auſſi défavorable à la population, que le trop petit nombre lui eſt nuiſible.

LETTRE IV.

Le même au même à Pékin.

De Paris.

LEs cauſes morales dépeuplent plus la France que les politiques. La corruption des mœurs, qui porte ici le nom de galanterie, abſorbe la génération. La fréquentation des deux ſexes gêne la propagation dans l'un & dans l'autre. On voit trop de femmes, pour pouvoir eſpérer d'avoir beaucoup d'enfants. A force de diviſer la propagation, on l'éteint.

En France l'hymen lui-même eſt contraire aux vues de la population. Une nombreuſe famille embarraſſe, elle gêne les aiſes & les commodités de la vie. On ne ſe marie plus pour avoir des enfants : mais pour vivre avec une femme ſans enfants. Cela s'appelle aujourd'hui la bénédiction nuptiale.

Les femmes trouvent que la groſſeſſe uſe leur beauté, & que d'accoucher ſouvent c'eſt flétrir leurs charmes : & à cauſe de cela la plupart s'abſtiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne ſe marient jamais, crainte que le mariage ne gâte leur teint.

La manie qu'on a en France d'être ſociable, eſt cauſe de la deſtruction de la ſociété. On ne ſe voit

beaucoup, que pour ſe plaire d'avantage, & la corruption eſt tout près de ce penchant. Ce n'eſt pas pour plaire à une ſeule femme, que les hommes font leurs efforts pour ſe rendre aimables ; mais pour plaire à pluſieurs.

De ce deſir général naît la fréquentation des courtiſanes ; commerce défavorable à la population.

Les enfants qui naiſſent ici des mariages légitimes ſont en ſi petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts. Ce qui fait que l'eſpece dégénere tous les jours en France. D'ailleurs ces enfants ſont ſi maladifs, qu'ils meurent preſque tous en naiſſant : ils ne font, pour ainſi dire, que paroître dans le monde.

La plupart des femmes de France, en ſe mariant, n'ont qu'une affaire qui eſt d'accoucher ; celle de nourrir leurs enfants ne les regarde point. Ce ſoin, le premier de tous les ſoins, eſt remis à autrui. On le confie à des nourrices mercénaires, qui pour un modique ſalaire ſe chargent d'allaiter des enfants qui ne leur appartiennent pas.

Le mal eſt qu'elles deviennent elles-mêmes un obſtacle à la population ; car tandis qu'elles nourriſſent, elles n'accouchent pas.

LETTRE V.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

DE toutes les cauſes qui diminuent le nombre des hommes, le luxe eſt une des plus grandes.

Il coupe les nerfs de la population générale. Tu auras peut-être de la peine à le croire, il fait plus de mal lui ſeul que la guerre, la peſte & la famine enſemble.

Depuis qu'il a paſſé dans toutes les claſſes, preſque perſonne n'a la faculté de ſe marier; ou, ſi on ſe marie, on n'a pas le moyen de faire des enfants. Les habits, les parures, les diamants éteignent par avance la poſtérité.

Tout ce qui environne ce luxe eſt défavorable à la population. On a un grand nombre de domeſtiques en hommes & en femmes qui ne ſe marient jamais; ce qui forme un vuide immenſe dans l'eſpece.

Un homme, qui a quarante mille livres de rente, empêche que vingt citoyens ne naiſſent tous les ans. Il n'y a aucune femme de condition en France qui n'ait quatre ou cinq filles autour d'elle, qui vieilliſſent & meurent ſans poſtérité. Quelle perte immenſe pour la ſociété, que ce nombre prodigieux de célibataires de l'un ou de l'autre ſexe!

Les ſoldats en France qui ſont encore en plus grand nombre que les laquais, ne ſe marient point non plus. Il eſt défendu à ceux qui contribuent à la gloire de la Couronne, de contribuer à la puiſſance de l'État. Cette claſſe d'hommes qui périt par les guerres, & encore plus par les travaux & les peines, & qui a beſoin d'être rénouvellée tous les vingt ans, diſparoît de deſſus la terre, ſans laiſſer aucune poſtérité après elle.

Tandis que d'un côté une foule de cauſes empêche les hommes de naître; de l'autre une maladie honteuſe les anéantit. C'eſt la débauche qui a répandu ſon venin dans toutes les claſſes. Elle a affoibli la

nature au point qu'elle ne produit plus que des hommes malades, pour la plupart incapables de remplir l'objet de la propagation. Les peres la laiſſent à leurs enfants pour héritage, & ceux-ci la font paſſer à la poſtérité. Il n'eſt pas beſoin d'avoir les mœurs gâtées pour être attaqué de ce mal, il ſuffit d'être né d'un pere qui les a corrompues.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LE Gouvernement domeſtique en France, n'eſt pas moins défavorable à la population, que le politique.

La loi de chaque famille particuliere gêne la propagation générale. Il n'eſt point permis aux fils de donner des enfants à la République ſans l'avis de leur pere. Les mariages contractés ſans leur conſentement ſont ſuſceptibles de diſſolution. Ici les enfants n'acquierent la liberté d'engendrer qu'à vingt-cinq ans, c'eſt-à-dire, lorſque la plupart n'en ont preſque plus la faculté, & qu'ils ont perdu les années les plus fécondes de leur âge.

Les Européens qui ſupputent tout, ont calculé que la vie des hommes, priſe en général, n'eſt que de vingt-deux ans pour chaque individu. Sur ce pied-là, on peut dire qu'en France il n'eſt permis aux citoyens de faire des enfants que trois ans après leur mort.

Cette loi, qui met entre les mains des peres le pouvoir de diſpoſer des deſirs de leurs enfants, a des

conſéquences funeſtes pour la population. Je veux parler des mariages qui ne s'accordent pas avec l'inclination; car les peres, ſans s'arrêter à aſſortir les goûts, ne penſent qu'à aſſortir les biens.

La diſproportion de l'âge n'eſt point un obſtacle, pourvu que la proportion des biens y ſoit. Il eſt aſſez ordinaire en France de voir marier des hommes de vingt-cinq ans, avec des femmes de quarante-cinq; c'eſt-à-dire, lorſqu'elles ne ſont preſque plus en état d'engendrer.

Les richeſſes tiennent lieu de tout dans les mariages; la laideur & le dégoût qui l'accompagnent preſque toujours ſont comptés pour rien. Ce qui fait que ces unions en général donnent ſi peu d'enfants à la République.

De ce pouvoir deſpotique des peres, il réſulte un autre inconvénient, je veux dire qu'un pere qui a ſix enfants, n'en conſacre qu'un à l'état du mariage, deſtine les autres à la guerre, ou les condamne au célibat. C'eſt-à-dire, qu'il détruit de ſon autorité privée cinq générations pour en favoriſer une. S'il a quatre filles, il en enferme trois dans un Couvent, & permet à la quatrieme d'avoir un mari.

Quelle idée peut-on avoir d'un Gouvernement, qui ſemble ignorer que les enfants appartiennent plus à la République qu'à leur pere; car s'ils ſont redevables de la vie à ceux-ci, ils doivent leur ſûreté à celle-là, ſans laquelle la vie devient inutile.

LETTRE VII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL courut dernièrement un bruit que l'eſclave favorite étoit diſgraciée, & qu'il y avoit une place vacante dans les petits appartements de Verſailles; auſſitôt toutes les jolies femmes de Paris ſe mirent en campagne, & parurent ſur les rangs : le nombre des poſtulantes fut conſidérable. Tout ce que la nature & l'art peuvent employer tour-à-tour dans ce ſexe, pour piquer le goût de l'autre, fut mis en uſage. Il y eut, je t'aſſure, de quoi travailler pour tout le monde : les marchands de modes, les agrémaniſtes, les coëffeuſes paſſerent les nuits; on ne vendit jamais tant d'étoffes, de rubans, de dentelles, de pompons. On eut dit que toutes les femmes étoient veuves, & qu'elles ſe preparoient à paſſer en ſecondes nôces. On prit les bains, on ſe parfuma à tout événement. De la parure elles paſſerent à ce qui fait qu'elle plaît. Elles ſe préparerent à avoir de l'eſprit; elles relurent les endroits tendres des romans, ſur-tout ceux qui affectent le plus; étudierent des reparties, & compoſerent des impromptus.

Avant qu'on eût appris la chûte de cette favorite, toutes les femmes de Paris ſe portoient à merveilles; à cette nouvelle elle ſe trouverent attaquées ſoudain d'une migraine affreuſe : la plupart ſe rendirent à Verſailles pour changer d'air.

Quelques-unes qui ſavoient que la premiere entrevue du Roi, & de l'eſclave diſgraciée s'étoit faite

tte vacance, pour aller faire un tour dans ce
eau, avant que de s'enſevelir dans la retraite.
point principal étoit d'être vu du Monarque,
lui parler : on employa la reſſource ordinaire
émoires. Le ſtratagême avoit réuſſi ſous le re-
récédent, un mémoire adreſſé au Roi par une
: qui lui demandoit une penſion de quinze cents
, lui avoit valu la Couronne de France. Tous
llets doux qui furent donc écrits à ce Prince,
nençoient ainſi; *ſupplie humblement votre Ma-*

s *ſuppliantes* étoient ſi galamment miſes, &
nt un air ſi coquet, qu'elles avoient lieu d'eſpé-
ller plus loin que leurs mémoires. Tandis qu'el-
donnoient tout le mouvement poſſible pour
ir la place vacante, on apprit qu'elle ne vaquoit
, & qu'au contraire la favorite étoit plus que
s dans les bonnes graces du Roi. Alors les mé-
s finirent, & la migraine leur ayant paſſé tout
coup, elles s'en retournerent à Paris.
lles qui avoient eu quelque goût pour la chaſſe

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON fit mourir ici ces jours passés un Citoyen chez qui on avoit trouvé quelques placards. Ce sont des écrits contre le gouvernement que des mécontents affichent aux coins des rues, pour apprendre au public ce qu'il sait déja.

Il n'y a point de rémission en France pour ce délit; car il décele toujours un vice dans l'administration générale, ou quelque défaut particulier dans ceux qui gouvernent l'État.

On trouve des tempéraments à l'égard de tous les autres crimes; mais il n'en est point pour celui-ci.

Les voleurs publics, les assassins, les incendiaires ne sont souvent condamnés qu'aux galeres; mais les faiseurs de placards sont toujours punis de mort.

Un Anglois qui faisoit sa résidence à Paris étant las de vivre, & n'ayant pas la force de se tuer lui-même, demandoit à un François comment il devoit s'y prendre pour mourir? Faites un placard, lui-dit celui-ci; vous ne sauriez par-là manquer votre coup, car vous serez sûr alors d'être pendu.

Les représentations aux Ministres sur le mauvais état des affaires, sont regardées comme autant de placards & punies de même. Ces Messieurs disent pour leur raison que le désordre de l'État n'est pas l'affaire des particuliers. Il faudroit donc leur envoyer les exacteurs des taxes & des impôts; puisque ces charges ne sont établies que pour remé-

dier aux désordres, dont ils font leur affaire personnelle.

Il en est de même des remontrances au Prince, dont un sujet ne sauroit revenir; c'est dans ce Gouvernement un crime de leze-Majesté au premier chef: ce qui revient à peu près au même que, si un pere de famille faisoit mourir ses enfants, parce qu'ils voudroient s'aviser de lui exposer le mauvais état de sa famille.

Si quelque particulier a assez de courage pour s'adresser au Prince, dans le dessein de lui indiquer quelque leçon de la police générale; alors toute la nation des Ministres est sur le qui vive: elle craint qu'il n'apprenne au Roi le mauvais état des choses, & ne lui révèle le secret de l'État. Aussi fait-elle bien empêcher que de tels mémoires ne parviennent jusques à lui. Tout seroit perdu si quelque écrit patriote portoit le Souverain à jetter ses regards sur l'administration. Je vis traîner dernièrement à la Bastille un Citoyen, chez qui on avoit trouvé des papiers contenant des remontrances au Roi. Il est vrai que cet écrit est bien séditieux; je t'en envoie une copie, afin que tu en juges toi-même.

Très-humbles remontrances au Roi de France Louis XV, par le plus fidele de ses Sujets.

„ SIRE,

„ Si les Rois sont les peres des peuples, il doit „ être permis aux peuples de s'adresser aux Rois; „ car à qui auroient-ils recours dans leurs calamités? „ A leurs Ministres? Ces hommes durs, impitoya-

„ bles, qui ſacrifient tout à l'ambition, & qui ont
„ toujours un intérêt perſonnel de cacher au Sou-
„ verain le déſordre de l'État ?

„ Pierre le Grand de Moſcovie permit à ſes Sujets
„ de lui préſenter requête, quand ils auroient quel-
„ que ſujet de mécontentement ; avec cette clauſe
„ que, ſi ceux qui s'adreſſeroient à lui déguiſoient
„ la vérité, ils ſeroient punis de mort. Je me ſou-
„ mets ici à cette loi : j'offre de mourir, ſi j'en im-
„ poſe en rien à votre Majeſté.

„ Au reſte, Sire, je n'enfreins point les loix de
„ l'État. Votre Biſayeul, de glorieuſe mémoire,
„ permit à ſes Sujets de s'adreſſer à lui. Ce Prince
„ leur ouvrit lui-même un chemin au Trône, &
„ leur fraya une voie pour arriver juſques à lui.

„ Avant que d'entrer en matiere, je vous pré-
„ viens, Sire, que vous êtes adoré de vos peuples.
„ Vos rares qualités vous ont attiré la bienveillan-
„ ce générale ; cette modération, cette affabilité,
„ cette belle ame, n'ont pu être ſans effet : ces ver-
„ tus vous ont gagné le cœur de tous vos Sujets,
„ il n'en eſt aucun qui ne verſât pour vous juſques
„ à la derniere goutte de ſon ſang.

„ On ſe plaint ſeulement de cette fatalité, qui
„ fait que, ſous le meilleur de tous les Rois, les
„ François ſont les plus malheureux de tous les
„ peuples.

„ L'infortune des nations eſt que les Souverains
„ ne ſavent jamais l'état des choſes. Ceux qu'ils
„ choiſiſſent pour leur aider à ſupporter le poids de
„ leur Couronne, ont toujours des raiſons particu-
„ lieres pour les leur cacher. Ils ignorent encore
„ plus leurs reſſources.

„ Sire, la Providence vous a placé sur un Trône, „ fait pour être le plus puissant de l'univers, vous „ regnez sur des Contrées immenses; mais ce grand „ corps politique est perclus de la plupart de ses „ membres.

„ Il n'y a qu'une petite portion de ce vaste Con- „ tinent qui soit cultivée : tout le reste est en fri- „ che. Il vous manque dix millions de Sujets que „ le défaut de loix sur l'agriculture retient dans „ le néant. Chaque génération tue un million de „ François. C'est-à-dire, que la France qui devoit „ être le plus puissant État du monde, n'est pas en „ proportion de forces rélatives avec le plus foible „ de l'Europe.

„ Vos finances ne sont pas en meilleur état; elles „ sont dérangées au point qu'à moins d'un miracle „ économique, il est impossible de les rétablir. Eh! „ le moyen, Sire, que cela puisse être autrement? „ on diroit que cette partie de l'administration est „ au pillage : chaque Financier a une clef de votre „ trésor, d'où il tire les sommes qu'il veut.

„ Le numéraire de la France est de douze cents „ millions. Pour qu'il y eut de l'ordre dans les Fi- „ nances, il faudroit que cette somme fût répartie „ géométriquement; c'est-à-dire, qu'elle fût en pro- „ portion du nombre des citoyens, & je pourrois „ vous citer six particuliers qui possedent à eux seuls „ quatre cents millions : c'est-à-dire, qu'ils ont le „ tiers du total des richesses, & par là ont dans leurs „ coffres les portions de six millions de vos autres „ peuples. Il y a un grand nombre de vos sujets „ qui n'ont jamais vu votre effigie sur une mon- „ noie d'or.

„ A cette misere universelle se joint un mécon-
„ tentement général. La France est humiliée de
„ voir une race d'hommes qui s'engraissent des mal-
„ heurs publics. Soixante traitants fouillent conti-
„ nuellement dans la poche de vos autres sujets,
„ & en retirent chacun tous les ans une somme de
„ trois cents mille livres.

„ Les guerres inutiles qu'un sage conseil pour-
„ roit prévenir, achevent d'arracher à vos peuples
„ le peu que l'avidité des Fermiers leur avoit lais-
„ sé. Les impôts réitérés pour subvenir aux frais
„ des batailles accablent vos peuples. La plupart
„ hors d'état de payer les charges, & ne trouvant
„ aucune compassion auprès de ceux qui les levent,
„ s'enfuient, & vont chercher ailleurs les moyens
„ de vivre que leur patrie leur refuse. Un grand
„ nombre passe dans l'étranger, & en diminuant les
„ forces de l'État, augmente celles de vos enne-
„ mis. La guerre présente a réduit l'État dans une
„ désolation qu'aucun de vos Ministres n'a eu le
„ courage de vous représenter. Les campagnes n'ont
„ presque plus de laboureurs : les ménagers ont péri
„ dans les combats. Les Provinces sont désertes,
„ & les villes dépeuplés d'habitants. Les besoins
„ physiques manquent à vos peuples; ils n'ont pas
„ de pain. Plusieurs milliers de vos sujets sont obli-
„ gés de brouter l'herbe comme les bêtes.

„ Tous ces malheurs sont d'autant plus acca-
„ blants que ceux qui les causent ne se mettent pas
„ en devoir d'y remédier; mais au contraire cher-
„ chent à en augmenter le joug qui devient tous les
„ jours plus pesant.

„ L'amour que nous vous portons, Sire, nous

„ feroit ſupporter patiemment nos afflictions, s'il „ n'y avoit un mal dans l'État plus grand encore „ que nos malheurs; je veux dire, le deſpotiſme „ de vos Miniſtres, qui ſe donnent un plein pou- „ voir ſur nos vies & nos libertés. Ce ſont les Ba- „ chas de France. Ils font punir & arrêter ceux de „ vos ſujets qui leur déplaiſent. Les priſons ſont „ remplies aujourd'hui de François, dont votre Ma- „ jeſté n'a jamais entendu prononcer les noms.

„ Ils ſe ſervent de votre autorité pour commet- „ tre envers nous toutes ſortes de violences. Votre „ nom, ſi doux & ſi cher aux oreilles Françoiſes, „ eſt devenu la terreur de la France. Des citoyens, „ dont la conduite ne ſauroit être ſuſpecte, ſont „ traînés dans des priſons, ſans autre motif que ce- „ lui d'avoir déplu à des hommes en place, ou à „ quelques-unes de leurs créatures.

„ Ce qui nous conſole, Sire, dans nos afflictions, „ c'eſt que toutes ces vexations vous ſont incon- „ nues, & qu'elles ſont faites à votre inſu : mais „ nos malheurs n'en ſont pas moins grands parce que „ vous les ignorez.

„ Si ces très-humbles remontrances parviennent „ jamais juſqu'à vous, pluſieurs de vos fideles ſujets „ vous ſupplient ici en mon nom de créer un con- „ ſeil extraordinaire, pour examiner l'état préſent „ de la France; afin qu'après vous en avoir rendu „ compte, votre Majeſté donne ſes ordres pour y „ apporter le remede que l'état des choſes préſentes „ peut permettre.

LETTRE IX.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LE ſujet de cette lettre cadre parfaitement avec ma précédente; il eſt queſtion d'un projet de priſons dénominatives. Le plan eſt très-beau, & mérite l'attention du Gouvernement François, je ne doute pas auſſi qu'il ne ſoit adopté; car cette adminiſtration ne laiſſe guere échapper les beaux établiſſements.

On ignore qui en eſt l'auteur, & je crois qu'il fera fort bien de le laiſſer ignorer; car il pourroit bien être le premier penſionnaire de l'établiſſement qu'il propoſe.

Le mémoire eſt adreſſé au premier concierge des priſons de la France; c'eſt-à-dire, au Miniſtre d'État qui lâche les lettres de cachet.

Monſeigneur,

„ Les Sujets du Roi Très-Chrétien ſe plaignent „ avec raiſon d'être arrêtés tous les jours, ſans ſa- „ voir pourquoi; ce qui rend l'inquiſition de cette „ Monarchie auſſi terrible, que celle d'Eſpagne, „ qui emploie la même tyrannie. C'eſt une eſpece „ de conſolation pour un ſujet coupable, qui eſt „ arrêté, de connoître la cauſe de ſa détention.

„ Tous les crimes, en France, ſont enſevelis „ dans la même priſon; ce qui confond les idées. „ Pour prévenir les abus qui naiſſent de cette con-

„ fusion, je propose au Gouvernement un plan de
„ prisons dénominatives, sur la porte desquelles se-
„ roient écrit les noms des personnes en faveur of-
„ fensées, pour lesquelles on seroit détenu, où on
„ liroit ces mots en gros caracteres. *Prison de Ma-*
„ *dame la M..... ; Prison de Monseigneur*
„ *l'Abbé de B.....; Prison de Monsieur le Comte*
„ *de St Flor.....; Prison des Secretaires d'État ;*
„ *Prison des Chefs de Bureau.*

„ Il faudroit aussi en faire bâtir quelques petites,
„ pour les Sous-Secretaires, les Agents, les Com-
„ mis, les Laquais, ou Filles-de-chambre de ces
„ mêmes personnes en place, ou en faveur. A l'é-
„ gard d'une prison pour le Roi, ainsi que d'écri-
„ teau, il n'en seroit pas besoin; car on n'est ja-
„ mais arrêté *pour lui.*

„ Il conviendroit aussi, pour l'ordre général,
„ d'accompagner ces inscriptions d'une seconde qui
„ désignât les crimes de leze-Majesté, pour lesquels
„ on est détenu, par ces mots : *Prisonniers d'État*
„ *qui ont parlé mal de la M.....; criminels*
„ *de leze-Majesté, qui ont fait des vers contre*
„ *elle; Sujets arrêtés, pour avoir fait des cou-*
„ *plets de chansons contre l'administration; cri-*
„ *minels qui les ont chantés ; coupables d'État*
„ *qui les ont notés*, &c.

LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y eut derniérement un grand débat dans cette République. Deux partis ſe formerent, & l'on diſputa long-temps : il s'agiſſoit de ſavoir ſi trois hommes devoient être les maîtres de la liberté, de la vie & de la mort des ſujets.

L'hiſtoire de l'Europe ne dit point qu'aucun peuple ait accordé une autorité ſi abſolue à trois citoyens qu'on appelle ici Inquiſiteurs d'État. Il faut aller juſques en Turquie pour ſe former une idée d'un pouvoir qui réponde à celui de ce Tribunal.

Dans tous les Gouvernements qui s'éloignent de la ſervitude, on a évité de donner une trop grande puiſſance à un corps compoſé d'un petit nombre d'hommes ; car, comme le remarque fort bien un politique Italien : * *peu ſont corrompus par peu.*

Il eſt vrai que la République de Veniſe ſemble avoir des raiſons particulieres pour cet établiſſement. Comme les familles des Nobles ſont en grand nombre, qu'il y en a de puiſſantes & qui pourroient cabaler contre l'État, il faut un Tribunal terrible qui les tienne en reſpect, & qui les faſſe rentrer ſur le champ dans l'ordre de la ſubordination ordinaire. Je dis qu'un Gouvernement eſt bien malheureux qui a beſoin d'un reſſort ſi violent.

Deux choſes principalement rendent ce Tribunal

* *Il eſt à préſumer* que c'eſt Machiavel.

odieux; le défaut de formalités, & l'étendue immenſe de ſon pouvoir.

Quelques informations ſécretes ſont les pièces les plus authentiques contre les citoyens accuſés de crime de leze-Majeſté. Les témoins ne leur ſont point confrontés; ils perdent la vie ſans voir ni connoître les auteurs de leur mort.

Trois hommes s'aſſemblent dans une chambre obſcure; là, après quelques courtes délibérations, ils envoient enlever les premiers de la République, & les reléguent dans une priſon.

Le premier eſt contre le droit des gens des citoyens, dont la liberté conſiſte principalement dans les formalités de la juſtice.

Le ſecond eſt contre le droit des nobles, qui étant les fils ainés de la République, ne doivent pas être en bute à l'animoſité des trois particuliers.

Quand un citoyen a paſſé par les premieres charges de l'État, & qu'il a rendu des ſervices importants à ſa patrie, il doit avoir ſa maiſon pour aſyle, on doit le diſtinguer de ceux qui ne lui en ont point rendus; c'eſt comme une récompenſe que l'État paie à ſa vertu. L'exception à la regle générale eſt néceſſaire, & l'égalité ici peut être nuiſible.

Il y a dans toutes les Républiques de petites ames, qui voient avec chagrin les citoyens qui s'y diſtinguent. On en veut à leur capacité, on ne leur pardonne pas leur mérite. Il faut mettre de tels citoyens à couvert de l'envie. Si les Grands d'un État qui ſe ſont diſtingués par leurs ſervices, viennent à prévariquer, il faut apporter plus de circonſpection dans leur jugement, que dans celui des citoyens ordinaires. C'eſt *la République* elle-même qui doit les ju-

ger, & non pas un Tribunal particulier. La liberté & la vie des citoyens ne doit pas être une affaire arbitraire qui dépende de quelques Juges.

Une République qui accorde les jugements définitifs à un petit Tribunal, n'eſt pas en ſûreté. Trois Juges ſe préviennent aiſément; on peut les corrompre d'autant plus facilement, qu'il ne s'agit que de concilier un petit nombre d'intérêts. Pour que la frayeur ne ſe répandît pas ſur tous les fronts, il faudroit ſuppoſer que ces trois hommes, à qui on donne un pouvoir ſans limites, n'en abuſeront pas, qu'ils laiſſeront derriere eux toutes les conſidérations humaines, que rien ne les portera à abuſer de leur miniſtere : en un mot qu'ils ne ſeront point des hommes, mais des anges. L'expérience démontre tous les jours que trois Magiſtrats ne ſuffiſent pas pour voir clair dans certaines affaires d'État, ſur-tout quand il s'agit de punir un grand criminel; car, pour l'ordinaire, ceux qui veulent le perdre ont pris d'avance de telles précautions, qu'un petit nombre de Juges ne ſauroit les devoiler. C'eſt pour cela que, dans tous les Gouvernements où regne la liberté, il eſt permis à l'accuſé d'appeller de la ſentence d'un Tribunal ordinaire, pour porter l'affaire devant un plus Grand.

Mais pour revenir au débat dont j'ai d'abord parlé, il fut décidé à la pluralité des voix que les trois inquiſiteurs d'État ſeroient comme auparavant les Bachas de la République. Comme pour l'ordinaire dans les diſputes ſur la puiſſance des corps, on remonte à leur origine; on découvrit que le pouvoir des inquiſiteurs d'État étoit une corruption de la conſtitution, & non une ſuite de l'inſtitution. Cette *découverte*, qui auroit pu faire ouvrir les yeux à

la République, ne ſervit qu'à les lui faire fermer ; on prononça en faveur des inquiſiteurs, & par ce décret, on fit une loi de ce qui n'étoit auparavant qu'une conceſſion.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LEs auteuts François parlent beaucoup des tribunaux établis par la légiſlation, & aucun ne fait mention du tribunal de la toilette, le plus abſolu de tous, & où les affaires d'État ſont jugées tous les jours en dernier reſſort. Le Roi lui-même eſt ſujet à ſes arrêts ; & ſes déciſions ſont la loi ſuprême.

La bravoure & le courage perdent leurs droits devant lui. On y voit ſouvent de braves Officiers s'y montrer tout décontenancés. Tel Général dont l'intrépidité ne s'eſt jamais démentie devant le plus fier ennemi, y eſt quelquefois interdit & confus. De ſéveres Magiſtrats qui ſont trembler à leurs tribunaux, tremblent à leur tour devant celui-ci.

De tous les ingrédiens qui entrent dans la compoſition du tribunal de la toilette, *le blanc* & *le rouge* ſont ceux dont le pouvoir eſt le plus tyrannique, & qui dictent les arrêts les plus abſolus. Les Loix de l'Empereur Juſtinien ont beaucoup moins d'empire ſur les François.

La boîte à mouches y a un grand aſcendant. Ce ſont de petits atômes noirs qui cauſent les plus grandes impreſſions ſur les hommes. Quelques-uns de ces corpuſcules placés adroitement ſur le viſage d'une femme, dictent ſouvent des arrêts ſans appel.

On m'a montré ici le tombeau de pluſieurs petits-maîtres François, qui ont ſouffert la mort par des ſentences portées par des mouches preſque imperceptibles; car plus l'atôme eſt petit, plus l'exécution eſt grande.

Ce n'eſt point dans les audiences des particuliers de ce tribunal qu'on connoît le plus ſon pouvoir; les grands coups ſe portent au ſortir du conſeil de la toilette; après que l'art a mis la derniere main à la nature, & que toutes les batteries des charmes ſont dreſſées: alors malheur à tout mortel qui rencontre le niveau d'un tel viſage! Tu croirois peut-être que c'eſt ici un badinage, mais ſache que c'eſt l'affaire la plus ſérieuſe de la nation Françoiſe.

LETTRE XII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

C'Eſt une grande difficulté dans la Religion Chrétienne, de diſtinguer les péchés qui mettent Dieu en colere, de ceux qui le rendent ſeulement de mauvaiſe humeur; je veux dire les péchés qui l'offenſent mortellement, de ceux qui l'offenſent véniellement. Il y a ici pour cela un grand nombre de Docteurs qu'on appelle Caſuiſtes, dont l'occupation eſt de travailler à cette diſtinction. Chaque Couvent de Bonzes en a un, qui n'a d'autre emploi que de manger, de boire, & de réfléchir ſur les différentes matieres par leſquelles on peut ſe damner.

Outre les Caſuiſtes réguliers, il y en a d'autres ſéculiers qui offrent leurs ſervices à ceux qui en ont beſoin.

beſoin. On va les conſulter ſur tous les cas de conſcience. Un Chrétien qui a inſulté la divinité, apprend d'eux à quel degré eſt l'offenſe : il n'en eſt informé qu'après que le Caſuiſte le lui a dit.

On peut regarder ces Docteurs, comme les thermomètres des conſciences, ils indiquent le degré de réprobation où elles ſont. Ce ſont proprement les Juges de la Loi du Chriſt; leur charge les met en droit d'y donner la tournure qu'ils veulent.

Ces gens-là ſont fort utiles à la ſociété. Ils peuvent calmer des ames qui ſans eux ſeroient allarmées, & permettre qu'on commette tranquillement certains péchés. La ſeule difficulté que j'y trouve, c'eſt qu'ils ne ſont pas d'accord entre eux, ſur ce qu'on appelle en terme de l'art, *la gravité des cas.* Il en eſt de ſi difficiles, qu'ils ne s'accommodent de rien. Il faut faire quelquefois vingt Caſuiſtes, avant que d'en rencontrer un qui vous permette d'offenſer Dieu ſans remord. Il eſt vrai qu'il y en a avec qui on s'accommode très-aiſément.

Les ſentences de ce Tribunal s'expédient gratis; les Caſuiſtes ne les vendent pas, ils permettent ſeulement qu'on les leur achete par des préſents.

Ce bureau eſt beaucoup moins fréquenté, depuis que pluſieurs faux freres ont mis en évidence la ſcience des ames. Autrefois les cas de conſcience étoient un ſecret; mais on les a fait imprimer, & par-là ils ſont devenus publics. Les pécheurs conſultants les liſent aujourd'hui dans un grand dictionnaire, où ils ſont rangés par ordre alphabétique. C'eſt une grande perte pour les Caſuiſtes, car on peut ſe paſſer d'eux. Par exemple, on trouve à la lettre A, tous les cas qui regardent l'amour; à la lettre B, ceux de bigo-

terie, brigandage, beſtialité; au C, tout ce qui concerne la continence & le concubinage; ainſi des autres juſques à la derniere lettre de l'alphabet.

Il n'y a point aujourd'hui de pécheur un peu réglé, qui parmi ſes livres d'impiété n'ait un dictionnaire des cas de conſcience.

Avant que les Caſuiſtes ſe fuſſent mis ainſi à découvert, ils avoient fait une autre grande perte. Les Rois de France leur demandoient autrefois la permiſſion d'être injuſtes. Ils les conſultoient ſur les moyens qu'il y auroit d'uſurper des États en toute ſûreté de conſcience; cela étoit fort commode pour ces Monarques qui jouiſſoient gratuitement de leur ambition. On crut pouvoir ſe paſſer d'eux, & on les remercia. Aujourd'hui leurs chalands ordinaires ſont quelques hommes foibles & timides, qui flottent continuellement entre la crainte & l'eſpérance, qui voudroient goûter les douceurs du Ciel, ſans abandonner les plaiſirs de la terre.

Les caſuiſtes, pour ſe rétablir, mirent il y a quelque temps un grand projet ſur le tapis. Il fut queſtion de prouver à une race d'hommes, qu'on appelle ici Financiers, que leur bien étoit mal acquis, & qu'ils ne pouvoient gagner le Paradis, ſans le reſtituer. C'étoit un coup d'État pour eux qui leur eut donné de la conſidération dans le Royaume; mais malheureuſement pour les Docteurs, les Financiers ne s'embarraſſent ni de Dieu, ni du diable : ils ne croient qu'à leur argent.

LETTRE XIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE me trouvai derniérement dans une maiſon, où deux politiques s'entretenoient enſemble ſur la guerre préſente. „ Voilà bien des difficultés à applanir, diſoit l'un, pour parvenir à la paix générale. „ Des Royaumes abîmés, des États dévaſtés, des „ peuples déſolés, des Continents immenſes qui „ ont changé de maître, &c. Cependant on parle „ d'un congrès général. Comment s'y prendre? Et „ par où commencer l'ouvrage de la tranquillité „ univerſelle?

„ Je ne dis point, reprit l'autre, qu'il n'y ait „ beaucoup d'obſtacles à ſurmonter : vous en direz „ néanmoins ce qu'il vous plaira, mais pour moi, „ qui connois le génie des Négociateurs, je crains „ moins les intérêts des Princes, que ceux de leurs „ Miniſtres. Si le congrès, dont on parle, a lieu, „ qu'en va-t-il arriver? Que les Plénipotentiaires „ s'aſſembleront, ſe verront, ſe parleront, ſe brouilleront, & ſe ſépareront.

„ Pour l'ordinaire, ces Meſſieurs ſuivent gra„ duellement les progrès des armes de leurs mai„ tres : quand elles proſperent, ils ſont d'une hau„ teur inſupportable. *Nous avons une puiſſante* „ *armée à oppoſer à vos deſſeins*, dit fierement „ le Plénipotentiaire d'un Prince qui a la ſupério„ rité, à l'Agent de celui qui eſt plus foible ; *nous* „ *exterminerons votre pays, nous mettrons tout*

„ *à feu & à ſang*. Voilà leur langage ordinaire. „ Sans compter qu'à la paix, les Négociateurs ne „ ſont rien, & que pendant la guerre, ils ſont quel- „ que choſe.

„ Les Souverains ont beau avoir de bonnes in- „ tentions, & ſouhaiter ardemment la tranquillité „ générale, cela ne ſuffit pas; il faut encore que „ leurs Miniſtres la veuillent. Il ne ſert de rien „ aux Rois de leur manifeſter leurs volontés par „ écrit, & de leur preſcrire des loix; faute de diſ- „ cuſſions ſur les intérêts des Princes, ils en feront „ naître ſur les préſéances des rangs. Un banc, „ l'emplacement d'un tabouret ſuffit le plus ſou- „ vent, pour rompre la négociation la plus avanta- geuſe à l'Europe, & remettre les armes à la main de toutes les nations.

„ *Il me faut un fauteuil*, dit un miſérable Plé- „ nipotentiaire; *ma chaiſe eſt hors de ſon rang*. „ *Je n'écouterai aucune propoſition de paix, que* „ *je ne ſois à ma place. Périſſent tous les peuples* „ *de l'Europe, mais je ne ſouffrirai pas que la* „ *Couronne que je repréſente ici, perde ſes droits*; „ *les prérogatives de mon maître ſont d'un droit* „ *ſupérieur au droit des gens des nations, & aux* „ *loix de la guerre*.

„ Si ces difficultés ſont applanies, ils en font „ bientôt naître d'autres. Je défie à toutes les Puiſſan- „ ces de la terre unies enſemble, de donner la paix „ à l'Europe, ſi deux ou trois chétifs Miniſtres qui „ s'entendent entre eux dans un congrès veulent la „ guerre. „

LETTRE XIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

NOs Miniſtres, me diſoit derniérement un François, ſont la cauſe de tous nos malheurs. Leur hiſtoire eſt celle de la décadence de la Monarchie.

Richelieu, qui nous gouvernoit il y a plus de cent ans, étoit un ambitieux qui rapportoit tout à lui-même. Jamais ſujet n'eut plus d'aſcendant ſur ſon maître. Il avoit détrôné Louis XIII & regnoit à ſa place. Ce Miniſtre fit de grandes choſes; mais ces grandes choſes n'étoient pas celles qu'il falloit faire.

Il établit le deſpotiſme abſolu en France. Depuis ce temps-là, la nation n'a rien fait de grand; car que peut-on attendre d'un peuple compoſé d'eſclaves?

Avant lui, il y avoit une Puiſſance dans l'État qui balançoit le pouvoir de nos Rois, & les empêchoit d'être les maîtres abſolus de nos biens & de nos vies. Richelieu l'abolit. Ce Cardinal eut été un des plus célebres Bachas de l'Empire Ottoman. On ne vit jamais un plus grand promoteur du pouvoir abſolu. Il chercha à abolir toutes les compagnies qui pouvoient balancer l'autorité ſuprême; & comme le remarque fort bien un auteur, quand cet homme n'auroit pas eu le deſpotiſme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Il s'acharnat contre la Maiſon d'Autriche, & paſſa ſa vie à imaginer des moyens propre à diminuer ſon pouvoir. Ce Miniſtre ne vit pas un petit État

Républicain, appliqué dès-lors à former une Marine, qui devoit devenir un jour fatale à la France. Il faiſoit des comédies dans le temps qu'il auroit fallu faire des Vaiſſeaux.

Mazarin, qui lui ſuccéda, fourbe & ruſé comme un Italien, étoit un mal-honnête homme : il dépouilla l'État de ſes richeſſes ; & ſe les appropria. Son miniſtere eſt un tiſſu de crimes. Il avoit une armée à lui, & faiſoit la guerre aux dépens de l'État, contre ceux qui lui diſputoient ſon autorité. Il bouleverſa le Royaume, & laiſſa les finances dans un déſordre affreux.

Fouquet qui adminiſtra après lui, donnoit des fêtes au Roi, qui lui coûtoient ſeize millions. On punit Fouquet ; mais le péculat reſta.

Colbert ne vit point la matiere, il n'apperçut que la forme. Il éleva l'édifice avant que de placer l'échafaut : au lieu d'encourager l'agriculture, il perfectionna les arts qui n'en ſont qu'une ſuite. Il commença par où il falloit finir. Son application fut celle de changer les laboureurs en artiſants. Il trouva la France en friche, & il la laiſſa ſans culture.

Louvois n'avoit que des paſſions : il s'occupa toute ſa vie de ſes vengeances, ou de celles de Louis XIV, Miniſtre dur, cruel, & impitoyable, il regardoit le genre humain, comme l'inſtrument de ſon ambition : aimant le ſang, & portant ſon maître à le répandre, s'il n'y avoit pas eu des hommes en Europe, il lui auroit fait faire la guerre aux morts. Son adminiſtration étoit celle des bombes & des canons. Quand il s'agiſſoit de ſieges & de batailles, les places étoient fournies dans un clein d'œil de tous les uſtenſiles deſtructifs de l'humanité ; c'étoit le premier

homme du monde pour dépeupler une Monarchie.

Seignelai étoit trop occupé de ſes plaiſirs, pour penſer à l'État; il faiſoit la débauche, quand il falloit expédier.

Chamillard n'entendoit rien aux affaires: il déſoloit la Monarchie par ſon incapacité. Charle XII, Roi de Suede, ayant appris qu'il y avoit quelque diviſion dans le Sénat de Stockolm, lui écrivit qu'il leur enverroit une botte, pour le gouverner. Chamillard gouvernoit la France comme une botte.

Du Bois étoit un ſacripant; ſes débauches & ſes crimes le rendoient incapable d'aucune application ſérieuſe; entiérement occupé à chercher des femmes de mauvaiſe vie pour le Régent ſon maître, il n'avoit pas le temps de ſonger à l'État. Et ce fut peut-être un bonheur pour la Monarchie que ſes mœurs dépravées ne lui euſſent donné qu'un génié de proſtitution, car avec l'aſcendant qu'il avoit ſur celui qui gouvernoit alors la France, il eut tout déſolé.

Law, à qui on confia les finances; étoit un aventurier qui cherchoit à faire fortune aux dépens du premier État qui voudroit lui confier les ſiennes. Vous devez juger par-là du peu de cas que notre gouvernement a fait de tout temps de l'adminiſtration pour l'avoir ainſi confiée à un tel étranger. Le ſyſtême de la banque ne convenoit que dans une République, où tous les citoyens ſont garants du dépôt des finances, mais il étoit impraticable dans un État, comme la France, où lorſqu'il y a un fond qui repréſente le papier, le papier bientôt ne repréſente rien.

Fleuri, qui avoit toutes les qualités qui ſervent à former un honnête homme, n'en avoit aucune

ſle celles qui ſervent à faire le grand Miniſtre. Un génie de pédanterie dans les affaires d'État, le rendoit incapable de les gérer. On peut le regarder comme le maître d'école de la France. Il étoit trop économe pour enrichir la Monarchie : il la ruina à force d'épargnes. Toutes ſes vues étoient meſquines : c'étoit la plus petite ame qui eut jamais occupé le corps d'un Miniſtre. Sa lézine le porta à détruire le reſte de notre marine, lorſqu'il eut fallu prodiguer de grandes ſommes pour la rétablir.

Fagon avoit des vues, mais il étoit trop fabriquant : la ſeule choſe qu'il avoit en tête, comme Colbert, étoit la forme. Il parloit & rêvoit manufactures. Nos gens en place depuis un ſiecle s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des étoffes, & encourager les arts, pour rendre l'État floriſſant.

Chauvelin enfantoit des projets; il engendroit, pour ainſi dire, des ſyſtêmes ; mais il n'avoit pas aſſez de génie pour imaginer les moyens de les exécuter. C'étoit un véritable Miniſtre de cabinet.

Maurepas rendit des ſervices à la France : il rétablit la marine, autant qu'il pouvoit la rétablir, dans un temps où tout le monde s'oppoſoit à ſon rétabliſſement. La branche maritime du Levant, qui ſe ſoutient encore malgré les efforts des Anglois, eſt de lui. Il avoit bien commencé, mais une femme l'empêcha de finir.

Je tire le rideau, ajouta-t-il, ſur ce flux & reflux d'hommes en place, qui nous ont gouvernés il n'y a pas long-temps, & dont quelques-uns nous gouvernent encore. C'eſt le tableau de la déſolation de l'adminiſtration. On y voit des petits Abbés devenus Miniſtres d'État, & que l'on fait Cardinaux, à l'oc-

caſion de quelques vers galants, & de jolies ſaillies d'eſprit; des fils ou des petits-fils de Peintres, de barbiers, ou de marchands de drap, ſans génie, ſans talents, & que la faveur ſeule éleve au Miniſtere: on en voit qui des lanternes paſſent au vaiſſeaux, & des filles de joie au contrôle des finances, & qui après n'avoir pas bien adminiſtré la police, gouvernent mal l'État.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

LE Gouvernement de cette République eſt tout ſimple. Il n'a point fallu d'imagination pour le former. Les Nobles ſe ſont emparés de la puiſſance politique & civile, & l'ont conſervée dans leurs familles: voilà le Gouvernement Vénitien.

On peut dire en quelque maniere que la conſtitution eſt nulle; car, chez un peuple où tout eſt anéanti juſques au droit des gens des citoyens, il n'y a point d'État.

Il eſt vrai que la République agit: mais ſon travail n'eſt pas pour étendre les privileges du peuple, mais pour mettre des bornes au pouvoir des Nobles C'eſt le deſpotiſme général qui veille ſur lui-même pour prévenir la tyrannie particuliere. C'eſt là l'unique, la grande & preſque la ſeule affaire de la République.

Dans le grand Conſeil le peuple n'a point de repréſentation, & il ne doit pas en avoir; car, com-

me il n'a ni droits ni privileges, il eſt cenſé être anéanti ; c'eſt comme s'il n'exiſtoit point.

Le Sénat eſt iſolé : il ne tient pas à l'État, il ſubſiſte indépendamment de la République. Tous les pouvoirs intermédiaires ſubordonnés & dépendants ſont détruits. Le Clergé, le Tiers-État, les peuples ne ſont rien. Les Nobles ſe ſont emparés de la puiſſance légiſlative, de l'exécutrice, & celle des jugements. Le même pouvoir qui fait les loix, les fait exécuter, & a l'arbitrage des peines.

Il faut pourtant un principe de conſtitution, & il eſt établi à Veniſe : le Sénat diſtrait le peuple par des ſpectacles & des divertiſſements continuels, afin de lui ôter le loiſir de porter ſes regards ſur l'adminiſtration.

La crainte, la ſuſpicion & la méfiance, ſont la baſe de ce Gouvernement. Veniſe regarde toutes les Couronnes de l'Europe comme ſes ennemis ſecrets, & ſes Miniſtres comme des hommes dangereux. Chaque Membre de l'État dans cette République eſt l'eſpion d'un autre.

Une bouche de pierre s'ouvre à Veniſe à tous les délateurs. On diroit, comme le remarque un Auteur François, que c'eſt celle de la tyrannie. Il eſt défendu ici à un homme de parler à un autre ſous peine de la vie. Juges d'un Gouvernement qui, pour établir les vertus civiles, détruit les morales, & qui, pour faire un bon citoyen, eſt obligé de faire un méchant homme.

La fortune à Veniſe décide des talents : toutes les charges de la République ſe jouent au haſard. Quand l'État eſt heureux, il eſt bien gouverné. Il eſt vrai qu'il y a des joueurs habiles qui ſavent corriger la

fortune. Ceux-ci s'emparent des charges, des dignités, &c. deviennent les maîtres de la République, du Sénat & du peuple: de tout ceci il réſulte un eſprit général; je veux dire que les Nobles ſont les Tyrans de la République & les peuples les eſclaves de l'État.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Paris.

De Veniſe.

CE que je t'ai dit de Veniſe dans ma précédente, ne doit pas te faire préſumer que cette ville ſoit ſans inſtitution. Il y a un plan de gouvernement qui ſe perpétue de génération en génération. Cette République va par un mouvement qui lui fut donné il y a environ treize cents ans. Depuis ce temps-là on n'a pas remonté la machine de l'État, on s'eſt contenté de temps en temps d'en raccommoder les reſſorts.

On voit les abus, on connoît les déſordres, on diſtingue les défauts d'adminiſtration; mais on n'y remédie point, par l'habitude où l'on eſt de les laiſſer ſubſiſter.

Lorſque quelque citoyen habile vient propoſer un ſyſtême de réforme avantageux à l'État & au Peuple, on le reçoit, on le goûte; on va plus loin, on l'admire, & on demeure d'accord de l'avantage que la République pourroit en retirer, mais on ne l'exécute point; car on eſt convenu d'avance de ne rien établir d'utile au préjudice des anciens abus. La politique d'état ici eſt de ne rien innover.

J'adopterois volontiers le ſyſtême Vénitien, c'eſt-à-dire, l'immutabilité des maximes fondamentales de l'État, s'il n'étoit contraire à la nature de l'eſprit humain.

Les ſociétés politiques, c'eſt-à-dire, les hommes, n'ont point de point fixe; ils ne ſont jamais dans la même aſſiette. Un Gouvernement ſage, au lieu de ſe piquer d'une conſtance inutile, doit ſe mettre continuellement au niveau de cette variation.

Toutes les conſtitutions ſe replient continuellement ſur elles-mêmes; c'eſt à la légiſlation à les ſuivre dans ſes différentes gradations.

Il ſeroit ridicule qu'un peuple voulût ſe gouverner aujourd'hui ſur le plan des Grecs & des Romains. Il y avoit dans ce temps-là des ſemences de vertu & de vice qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui ſur la terre.

La premiere ſcience d'un Gouvernement eſt la diſtinction des temps : on confond tout lorſqu'on ne diſtingue pas ces choſes. Voici d'autres réflexions.

Depuis la révolution qui a ſuivi celle de l'Empire Romain, il n'y a plus de peuples ſéparés en Europe, toutes les nations n'ont formé qu'une ſeule famille diviſée en différents Gouvernements. Les États qui compoſent la République Chrétienne, ſont liés par un enchaînement d'intérêts politiques.

Lorſque les grands corps changent de maximes, il faut que les moindres ſuivent leur exemple; ſans quoi il y auroit une léſion d'ordre dans le pouvoir général.

Tous les gouvernements d'Europe ont fait des réformes dans leur ſyſtême politique & civil; il n'y a que Veniſe qui n'a pas altéré le ſien.

On dit pour raiſon que la République a ſubſiſté quatorze ſiecles avec cette même inſtitution, & qu'elle

damné à l'Hôpital deux ou trois cents filles de joie, & a relegué autant de filoux à *Bicêtre*. Il faut bien faire quelque chose pour un si grand personnage. On lui donne l'Administration générale des Finances. Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'étoit né pour la place qu'il occupe, & qui néanmoins remplissent les charges les plus importantes de la Monarchie ; car les affaires étrangeres ; les vaisseaux & l'argent sont les mobiles qui mettent en mouvement les ressorts de notre politique.

Je sais bien, ajouta-t-il, que ce n'est pas la pierre philosophale que d'être Ministre d'État, & qu'il ne faut pas être grand sorcier pour cela; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connoître les détours, les avenues & les aboutissants; entendre les intérêts des Couronnes : or tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, sur-tout lorsqu'on a passé une partie de sa vie dans des détails opposés à ceux-là.

L'esprit ne suffit point : sans la pratique il est toujours inutile, souvent même il embarrasse, & empêche qu'on ne devienne habile Ministre. Je reviendrai peut-être une autre fois à cette matiere.

LETTRE XVIII.

Le même, au Mandarin sur les Arts, à Pékin

De Paris.

J'Allai voir derniérement un vaste enclos rempli d'ouvriers qu'on appelle les Gobelins : c'est un laboratoire Royal, où l'on peint en laine. D'habiles Artistes y dessinent des personnages de hauteur humaine, & quelquefois même des géants. Presque tous

les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire, & peuvent ſervir de monuments aux ſiecles futurs : de maniere qu'on peut dire qu'on dépouille ici les moutons, pour habiller la poſtérité.

Depuis cette manufacture, on peut avoir un appartement meublé du haut en bas en batailles rangées, jouir de la vue d'une armée de ſoldats, & y être en compagnie depuis le matin juſques au ſoir avec les plus grands Capitaines en laine de l'Europe.

C'eſt plutôt un art domeſtique formé pour le luxe des Rois de France, qu'un métier général créé pour la richeſſe des peuples. Tous les tableaux qui s'y fabriquent appartiennent à la Couronne : on en donne aux Ambaſſadeurs des Cours étrangeres, pour apprendre à leurs Souverains à quel point de perfection la France a porté ſes fabriques.

Malgré la magnificence du plan, j'ai quelque regret ſur cet établiſſement, lorſque je fais réflexion que les vers peuvent manger le viſage d'un Empereur, ou dévorer le corps d'un principal perſonnage du tableau, & de cette maniere mutiler les annales du monde dans les âges à venir.

Les anciens avoient inventé le pinceau pour deſſiner tout d'un coup la nature ; les Flamands, & enſuite les François ont imaginé cette manufacture pour la repréſenter par un détour.

La manutention de l'art de la peinture y eſt multipliée à l'infini. Il faut œuvrer la laine, la préparer, la teindre de mille couleurs, enſuite la fabriquer en tableau : on pourroit appeller cela peindre de la douzieme main. C'eſt la maladie de la nouveauté qui forme tous ces établiſſements chez les Européens.

LETTRE XIX.

ze au Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

greſſe publique eſt ici une affaire d'État : le ıvernement fait tout ce qu'il peut pour te- .tion gaie & enjouée. La légiſlation s'en mê- ı plus d'ordonnances ſur le bal, l'opéra & lie, que ſur la premiere branche de l'admi- n politique & civile. Afin qu'on puiſſe ſe ibrement aux ſpectacles, & y rire tout à ſon poſte des troupes dans ſes ſalles pour ſe ceux qui voudroient troubler la joie publi- y a des ſentinelles à la porte d'Arlequin à celle du Roi. On a ſi grand peur que la devienne ſérieuſe, & qu'elle ne répande ı air ſombre ſur la nation, qu'il eſt défendu même les acteurs froids & inſipides. Enfin réglé de maniere qu'on ne peut s'ennuyer tacles, ſans contrevenir aux ordres du Roi. vrai que la police permet de bâiller quel- aux théatres des François, ſans quoi on it à certaines pieces.

ſaurois imaginer la raiſon pourquoi l'admi- n prend tant de peine pour encourager la ıtionale; les François ſont ſi diſpoſés à la au lieu de gardes pour les empêcher à être la comédie, il ſuffiroit de mettre ces mots rte de chaque théatre de Paris. *C'eſt ici où* ; pour que chacun éclatât avant que d'y

LETTRE XX.

Le même au Mandarin Kie-tou-na *à Pekin.*

De Paris.

JE crois que depuis le renouvellement des arts, la ſociété a beaucoup dégénéré en Europe. Dans un climat naturellement gai, on n'avoit d'autre choſe à faire qu'à être enjoué depuis le matin juſques au ſoir, on devoit ſe parler plus, par la raiſon qu'on liſoit moins. La théorie de la ſociété a en quelque façon abſorbé la pratique, on lit trop les hommes, & on ne les étudie pas aſſez. Le meilleur livre ſur le monde eſt le monde lui-même. La ſociété des livres eſt très-différente de celle des hommes; l'une eſt vivante, & l'autre eſt morte; celle-là n'offre qu'une perſpective, & celle-ci préſente mille façades : en un mot, la premiere eſt l'ombre, & la ſeconde eſt le corps.

Je vois tout plein de gens ici qui, à force d'étudier le monde dans les autres, ſont parvenus à le méconnoître parfaitement; on me montre tous les jours des Mandarins ſéparés de la ſociété, dont le métier eſt de peindre les mœurs du ſiecle, & qui cependant n'en ont aucune idée. Ils puiſent dans d'autres écrivains de morale des peintures générales de la vie civile, qu'ils plaquent dans leurs diſcours; mais ils ignorent ces détails pratiques & ces petits entractes de la vie humaine, qui en liant continuellement les grandes ſcenes des mortels, forment le véritable tableau du monde ſocial.

Un Général qui n'auroit étudié que dans les livres

les ſieges & les batailles, ſeroit un fort mauvais Capitaine; à quelque degré de perſpective théorique, qu'il eût porté ſes connoiſſances ſur l'art militaire. La théorie ici ne ſauroit ſuppléer à la pratique, il faut répéter tous les jours ſon rôle ſur le théatre du monde, au lieu de le lire derriere la ſcene.

Ce reproche doit moins s'appliquer aux François, qu'à toutes les autres nations Européennes; la ſociété en France eſt continuellement aux priſes avec elle-même. Le livre pratique du monde eſt ſi feuilleté, que ſes feuillets en ſont preſque uſés; pluſieurs endroits de ce livre tombent en pieces; on le déchire tous les jours, & on en rapproche tous les jours les lambeaux.

Les Européens ſont extrêmes en tout. Il y a des peuples qui ne ſe rapprochent pas aſſez d'eux-mêmes, il y en a d'autres qui ſe rapprochent trop.

LETTRE XXI.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

TU veux être inſtruit de la perfection où les Européens ont porté l'art de la guerre. Sache donc qu'il s'eſt fait une grande révolution dans cette branche du pouvoir politique.

Les Romains qui firent la conquête du monde par les armes, avoient mis toute leur attention à perfectionner la diſcipline militaire; mais après eux aucune nation n'ayant formé le plan d'envahir l'univers, elle dégénera beaucoup: ce n'eſt pas qu'on ne fit continuellement la guerre; mais on ſe battoit comme l'on *pouvoit*.

Il y avoit déja quinze cents ans qu'on s'ôtoit la vie assez irréguliérement, lorsqu'un Prince d'Allemagne en dernier lieu apprit à toutes les Puissances à se tuer méthodiquement, & on adopta ses maximes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe sont habillées à la Prussienne, marchent à la Prussienne, font l'exercice à la Prussienne, portent les armes à la Prussienne, campent à la Prussienne, se battent à la Prussienne, vivent à la Prussienne, & se tuent à la Prussienne: & Frederic, qui est ce Prince, a donné des leçons de guerre à tous les Souverains; & tu peux bien imaginer qu'il a eu par-là l'avantage; car on ne bat pas son maître.

LETTRE XXII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé dans mes précédentes du luxe des habits, des meubles, des maisons; mais aurois-tu jamais imaginé qu'il y eut un luxe de chiens, & qu'un animal à charge à l'humanité devint un objet de vanité.

J'allai derniérement chez un gentilhomme François à la campagne qui en a une meute de deux cents seulement. Il me fit voir lui-même les curiosités de son château, & entre plusieurs magnificences qu'il me fit voir, il n'oublia pas celle de ses dogues.

C'est, me dit-il, une fondation de famille: mon grand-pere avoit cinquante chiens, mon pere en entretenoit une fois autant; & comme les bons établissements, ajouta-t-il, doivent augmenter, j'en nourris deux cents.

Monſieur, lui dis-je, ces animaux vous coûtent-ils beaucoup à entretenir? Pas conſidérablement, me répondit-il; c'eſt à peu près la même ſomme qu'il m'en coûteroit pour donner une bonne éducation à trois de mes enfants, ou pour marier tous les ans une demi-douzaine de pauvres filles à la campagne; mais vous voyez bien que l'emploi que j'en fais eſt beaucoup plus noble, car parmi les magnificences qui diſtinguent la nobleſſe de France & celle d'Angleterre, celle d'une nombreuſe meute eſt la plus magnifique.

Des chiens nous paſſâmes aux tigres, aux léopards, & aux lions; car ce gentilhomme joint au luxe des chiens nés en Europe, celui d'un grand nombre d'animaux venus d'Afrique.

Ce luxe n'eſt pas né par haſard chez les particuliers; il tire ſon origine de l'exemple du Prince. Le Roi de France a des chiens, des ſinges & des éléphans, il n'en a pas fallu d'avantage pour établir les meutes & les ménageries dans tout le Royaume.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

VEniſe n'eſt point taillée pour les Sciences; les amuſements & les plaiſirs prennent trop ſur les citoyens: ils n'ont pas le loiſir d'être ſavants, on ſe contente d'un je ne ſais quoi de libre & d'enjoué qui reſſemble à de l'eſprit. Les Nobles qui veulent acquérir la réputation d'hommes de Lettres, forment

de grandes Bibliothéques, & cela paſſe ici pour de la littérature.

Comme la tranquillité des écoles eſt incompatible avec le bruit & les acclamations des plaiſirs, de Veniſe on a transféré le ſavoir à Padoue. Cette Ville eſt aujourd'hui la mere nourrice des ſavants Vénitiens; mais on la ſoupçonne de donner du mauvais lait à ſes nourriçons. Ceux qui ſortent de cette école n'ont pas l'eſprit formé mais enflé. Heureuſement perſonne ne s'embarraſſe guere des ſciences; & tout autre ſavoir que celui de la politique paſſe pour auſſi vain qu'inutile.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a une ſcience en Europe qu'on étudie toujours & qu'on n'apprend jamais, je veux dire celle des intérêts des Princes. Et il faut bien qu'il y ait une cauſe morale ou phyſique qui empêche qu'on n'y faſſe des progrès, car on a écrit plus de livres ſur cette matiere, que ſur toute autre; & cependant elle n'eſt pas encore connue. Il ſemble que lorſqu'on veut répandre plus de clarté ſur les intérêts des Princes, c'eſt alors qu'on y jette plus d'obſcurité. Les Souverains qui en ſont l'ame, les méconnoiſſent; ils prennent preſque toujours le change. Comment pourroit-on réſoudre pour eux ce qu'ils ne peuvent point réſoudre eux-mêmes? Il n'y a qu'une choſe ſur laquelle ils ne ſe trompent ja-

ui eſt le deſir de s'agrandir, de dominer, de
puiſſants : ils ſont ſûrs de leur ambition,
certains ſur les moyens de la ſatisfaire. Ils
it les déſavantages pour des avantages : preſ-
jours le chemin qu'ils ſe frayent pour arri-
grandeur, les conduit à l'abaiſſement. Il n'y
de ſocieté en Europe qui ait plus de tuteurs,
le de ſes Rois.

ntérêts des Princes n'ont aucun point fixe &
ent; ils varient à l'infini : l'imagination, tou-
re qu'elle eſt, ne peut en ſuivre les traces.
ité imprévu, une nouvelle alliance, une ir-
ı, une mort, un mariage, la naiſſance d'un
, un ſiege, une bataille les changent du blanc
ir. Les anciennes combinaiſons ne ſervent
l faut en faire de nouvelles qui bientôt el-
mes ſont détruites par d'autres.

ır connoître les intérêts des Princes, il fau-
es définir, & ſavoir en quoi ils conſiſtent. La
cellente de toutes les politiques ſur ces inté-
roit d'en arrêter la roue. Si les Princes ve-
une fois à s'entendre ſur ce mot, leurs me-
roient différentes. Il y a pluſieurs ſiecles que
inets d'Europe employent les intrigues & les
ations, pour connoître ces intérêts; il eſt
ınt qu'ils ne ſe ſoient pas encore apperçus
travaillent eux-mêmes de toutes leurs forces
néconnoître.

LETTRE XXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

PAris eſt un vrai cloaque. Cette Ville eſt remplie d'ordures. La diſſolution, la débauche & l'infamie y découlent de toutes parts. Trente mille courtiſanes ſe levent ici tous les matins pour ſe proſtituer, & plus de ſoixante mille citoyens ſe ſont livrés le ſoir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'État qui ſe ſont corrompus. Ce n'eſt pas tout. Cette tolérance autoriſe les femmes à qui il reſte quelque retenue de ſe livrer au crime : de maniere que l'incontinence eſt ici un vice général.

On dit pour raiſon qu'on mépriſe les courtiſanes de profeſſion. Ce n'eſt pas aſſez, il faudroit les bannir de la ſociété.

Les Tribunaux de juſtice & ceux qui ſont à la tête de la légiſlation, paſſent leur vie à imaginer des réglements pour entretenir une bonne police. Il eſt ſurprenant qu'il ne leur ſoit jamais venu dans l'eſprit d'en faire aucun contre ce vice qui trouble le plus l'ordre civil, & ſans quoi il eſt impoſſible que la meilleure inſtitution ne ſe corrompe. Il eſt vrai qu'il y a des loix contre l'incontinence publique; mais on ne les fait pas valoir : ce qui eſt le même que s'il n'y en avoit point.

Si nous tolérions à la Chine de ſemblables dépravations, nos meilleures loix ſeroient ſans effet, & notre gouvernement, qui paſſe pour le plus ſage *du monde*, périroit d'abord. Si quelque choſe ſou-

tient

tient chez nous cet ordre classique qui fait l'admiration de l'univers, c'est cette attention particuliere que nous avons de prévenir la débauche. Parmi une foule de causes qui empêchent de prévenir ces vices en France, il en est une qui suffit pour l'entretenir : je veux dire que les Grands sont les premiers à le protéger.

L'incontinence trouve ici un asyle jusques au pied du Trône. Il faudroit pour l'extirper, violer l'immunité des Rois, entreprise qui est toujours au-dessus des loix & des Tribunaux établis pour veiller sur les mœurs.

LETTRE XXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

IL y a dans Paris des divertissements qu'on ne sauroit prendre, sans en avoir l'imagination salie. La nature y paroît nud; on ne se donne pas même la peine de le couvrir d'une légere gaze. Telle est une rapsodie de chants & de danses, qu'on appelle ici l'*opéra-comique*; mais qui selon moi est le spectacle le plus sérieux de la nation; car rien n'est moins comique pour un État que la corruption des mœurs de ses citoyens.

Il est difficile de pouvoir rassembler tant d'obscénités dans un même lieu, & un si grand nombre de spectateurs de l'un & de l'autre sexe pour les entendre. La salle de cet opéra ne désemplit point; on y porte. Les entrepreneurs sont obligés de refuser tous les jours la moitié de l'argent de ceux qui

voudroient avoir part à cette débauche théatrale.

On a ſouvent voulu détruire ce divertiſſement dangereux, car le Gouvernement François ſe ſouvient quelquefois qu'il faut qu'un peuple ait des mœurs; mais il renaît toujours de ſes cendres : On diroit que l'opéra-comique à Paris eſt un mal néceſſaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours paſſés par la foule.

Comme preſque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'aſſemblée eut les yeux fixés ſur moi, pendant que ce ſpectacle duroit, pour ſavoir comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent aſſez juger que je le mépriſois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçuſſe le lendemain la lettre ſuivante. C'eſt un entrepreneur de ſpectacles qui voudroit établir à Pekin un opéra-comique. J'aurois dû brûler cette lettre, mais je te l'envoie, afin qu'elle te ſerve d'amuſement.

„ Monſieur le Chinois,

„ Je ſuis le plus habile garçon qu'il y ait en Eu-
„ rope, pour lever une troupe de Comédiens, &
„ former un ſpectacle de chants & de danſes. Tout
„ Paris pourra vous dire que j'ai fait des prodiges
„ dans ce genre. Il y a environ vingt ans que je
„ fis rançonner la ville de Lyon avec une compa-
„ gnie d'acteurs & d'actrices qui n'étoient que des
„ ſtatues mouvantes. Il eſt vrai que je fis banque-
„ route; mais cela ſeul prouve mon habileté. Je ſuis
„ le reſtaurateur, & preſque le fondateur du célè-
„ bre opéra-comique de Paris. C'eſt un des plus
„ beaux monuments de notre ſiecle. On m'eut déja

„ élevé une ſtatue vis-à-vis le théatre de la Foire
„ St Laurent, ſi les filles de proſtitution qu'on eſt
„ obligé d'employer à ce ſpectacle, n'avoient oc-
„ caſionné plus de maladies dans le public, qu'elles
„ ne l'ont diverti par leurs chants & par leurs dan-
„ ſes; ce qui balance un peu ma gloire, & a ſuſ-
„ pendu juſques ici le ciſeau du ſculpteur en pierre.

„ J'ai un autre talent ſupérieur, qui eſt celui
„ de faire des entrepriſes de théatre ſans argent.
„ Je n'avois ni ſol ni maille, lorſque je levai il y a
„ douze ans une troupe pour l'Angleterre, & fis paſ-
„ ſer la mer à vingt acteurs, ſans leur donner une
„ obole. Et ſi vous connoiſſiez, Monſieur le Chi-
„ nois, l'avidité de nos comédiens pour les eſpe-
„ ces, vous mettriez cet endroit de ma vie au rang
„ des plus grands prodiges Il eſt vrai que quelque
„ temps après mon arrivée dans la Grande Breta-
„ gne, ces malheureux hiſtrions prirent la loi contre
„ moi, & me firent mettre en priſon, mais je n'en
„ avois pas moins trompé leur avarice, en les ſé-
„ duiſant juſques au point de leur faire paſſer la
„ mer.

„ J'ai toujours eu des vues générales. A la ſuite
„ du projet d'Angleterre, je formai celui d'établir
„ une comédie Françoiſe à l'Amérique; mais on
„ m'aſſura que les Sauvages de ces Contrées n'ai-
„ moient point le ſpectacle.

„ Je tournai alors mes regards du côté du Japon,
„ & j'aurois entrepris ce voyage avec une troupe,
„ ſi je n'avois ſu par un Hollandois qu'on y brûle
„ ceux de notre profeſſion. Le gouvernement a
„ peur que les comédiens François n'apportent la
„ Religion Chrétienne dans l'Empire. Quelle ſgno-

„ rance! Ces gens-là ne connoissent pas les mœurs de
„ nos acteurs & de nos actrices; ce seroit bien plu-
„ tôt le moyen d'empêcher qu'elle y pénétrât jamais.

„ Enfin ayant appris que l'Empereur de la Chine
„ encourageoit les arts, & qu'il étoit fort curieux
„ de spectacles, je propose à votre Cour l'établisse-
„ ment d'une comédie Françoise à Pékin, où on
„ jouera deux fois la semaine de petits opéra-co-
„ miques comme *la servante maîtresse*, *le coq du*
„ *village*, *Blaise le savetier*, & autres pieces qui
„ divertiront beaucoup l'Empereur, & le peuple
„ Chinois.. Il aura peut-être quelque petite diffi-
„ culté par rapport à la langue; mais j'ai bien fait
„ jouer à Londres, *Timon le Misantrope*, *l'Em-*
„ *barras des richesses*, *& les Amants magnifi-*
„ *ques*, devant des Anglois qui n'entendent pas le
„ François, & qui faisoient semblant de l'entendre.
„ Si vous voulez protéger ce projet, & porter l'Em-
„ pereur à établir un spectacle François dans la Ca-
„ pitale de son Empire, vous y aurez, vous & vos
„ femmes, votre place gratis, tout le temps qu'il
„ subsistera.

„ Je ne demande point d'argent d'avance, je vous
„ prie seulement de me faire compter cent mille
„ écus pour les fraix du voyage.

LETTRE XXVII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce à Pekin.

De Paris.

ON voit ici une race d'hommes qui se font les va-
lets de la société marchande, qu'on nomme Bar-

quiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi que celui de payer de l'argent; ce sont les caissiers publics du commerce : ils passent leur vie à compter des espèces. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent si peu de chose, pour l'embarras qu'il ont de se mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'il veulent prendre.

Le grand chemin des remises n'est pas celui qui leur rend le plus d'argent, les petits sentiers détournés sont ceux qui les enrichissent davantage; c'est le grimoire de leur profession : plus ils sont experts dans ces détours & dans ces labyrinthes de la banque, & plus leur fortune approche de l'étonnement.

Si ces gens-là sont nécessaires d'un côté, ils sont très-nuisibles de l'autre; ils favorisent les évasions. Les citoyens qui veulent s'expatrier, & s'enfuir avec toute leur fortune, s'adressent à eux; ils leur remettent tout leur bien sur un petit morceau de papier qui leur est payé comptant dans l'étranger. De cette maniere, ils privent l'État d'une richesse qui lui appartient. Les Princes devroient bannir les banquiers, & les regarder comme des receleurs qui fournissent des moyens aux mauvais citoyens, d'appauvrir la République.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

J'Assistai ici ces jours passés à un grand mariage, quoiqu'un peu disproportionné. Un individu de

cinq pieds & demi de haut se maria avec un élément de six mille lieues de long. Le Doge de Venise épousa la mer. Toute la Seigneurie assista à ses noces, & fit beaucoup d'honneur aux nouveaux mariés.

Quoique la polygamie soit défendue chez les Princes Chrétiens, il est permis à celui-ci de passer tous les ans en secondes noces. Le Doge de Venise épouse toujours, & ne consomme jamais : il a le privilege d'être impuissant, & bien lui en vaut ; car s'il couchoit une seule nuit avec son épouse, le lit de ses noces deviendroit son tombeau : en un mot, pour consommer le mariage, il faudroit jetter le Doge au fond de la mer, & on se contente d'y jetter un anneau.

Quoique l'hymen de ce Prince soit indiqué à un certain jour marqué, il n'arrive pas toujours que ce soit celui du mariage. Les vents & les tempêtes en retardent quelquefois la célébration : on est obligé alors de différer les noces; car si l'épouse étoit de mauvaise humeur, elle pourroit en engloutissant l'époux le faire périr par la jouissance.

Quand rien ne retarde l'hymen, le Séréniſſime monte sur un vaisseau d'or, & épouse cet élément à la face du Sénat & d'une foule d'étrangers qui accourent de toutes parts pour assister à ses noces..... Je voudrois qu'on réformât les usages ridicules.

On dit pour raison de cette cérémonie qu'elle est en mémoire de l'empire que les Vénitiens eurent autrefois sur la mer : mais cet empire a fini. Pourquoi conserver la figure, quand la réalité n'existe plus ?

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a en France un luxe encore très-fragile, c'eſt celui des porcelaines. Il eſt plus coûteux qu'aucun que la vanité humaine ait jamais imaginé.

Je tremble pour cette ſociété-ci, lorſque je fais réflexion, qu'il ne faut que la moindre ſecouſſe pour ruiner une maiſon de fond en comble, & qu'un chat d'un coup de patte peut envoyer à l'hôpital une famille entiere de citoyens. C'étoit nous qui fourniſſions autrefois ce luxe à la France; mais comme nous ſommes éloignés de cette Monarchie, & que la vanité preſſoit de toutes parts, on a établi des manufactures de porcelaines à Paris: Vincennes & St Cloud ſont devenus la Chine de la France, & ſont chargés aujourd'hui de la ruiner.

Il eſt d'autant plus facile aujourd'hui de ſe pourvoir de ce luxe qu'un chacun l'a à ſa porte.

On prétend que vers le milieu du ſiecle paſſé, quelques aſſiettes & une jatte de porcelaine formoient un luxe en France: ce luxe ne ſe trouvoit que chez les Princes du ſang, ou dans les maiſons des premiers Seigneurs du Royaume: aujourd'hui il eſt général, & eſt deſcendu chez le peuple où il a introduit l'indigence; car chez une nation dont l'adminiſtration ne regle point les deſirs, & où la vanité publique a ſes coudées franches, le luxe eſt toujours compagne de la pauvreté. Entre pluſieurs

déſordres qu'elle y cauſe, elle y gêne preſque toujours la propagation.

On m'a montré ici dans un hôtel la repréſentation du mariage de notre Empereur en figures de la Chine, pour ſervir d'ornement à un appartement qui a coûté cent mille francs : ceux qui connoiſſent les facultés du Seigneur François qui en a fait l'emplette, prétendent que ce mariage de porcelaine empêche celui de deux de ſes filles.

LETTRE XXX.

Le même, ou Mandarin qui préſide ſur les Sciences, à Pékin.

De Paris.

LA littérature en France eſt fort commode. On peut lire un in-folio ſur une feuille volante. Il y a des gens exprès à Paris qui parcourent les ouvrages en grand, pour faire au public le plaiſir de les lui préſenter en petit. Ces hommes laborieux, dévoués à l'oiſiveté publique, s'appellent journaliſtes : nom qui leur convient parfaitement ; car ils vivent au jour la journée.

Lorſqu'il paroît un livre, ils le ſaiſiſſent, le feuillettent d'un bout à l'autre, en font l'extrait. Ne crois pas que ce ſoit pour en juger : leur ſentence eſt déja paſſée. Ils ſavent par avance les ouvrages qu'ils doivent louer & ceux qu'il leur convient de critiquer. Leur plume eſt en ſous-commandement. Elle eſt guidée par l'argent des Libraires ou des Auteurs dont ils vantent les livres dans la proportion de la récompenſe qu'ils en reçoivent. Le prix pour le

louange de chaque ouvrage eſt fixé. L'apologie d'un in-folio eſt plus chere que celle d'un in-quarto, & celle-ci coûte plus que celle d'un in-octavo. Réglement néceſſaire, ſans quoi un miſérable petit auteur in-douze, pourroit faire autant de bruit dans le monde, que l'écrivain du plus grand livre.

Cet arrangement ne garantit pas néanmoins de la critique : car, comme on ne peut pas acheter les ſuffrages de tous les journaliſtes de Paris, dont le nombre eſt conſidérable : il arrive que la plupart ſe croient en droit de dire du mal d'un livre par la raiſon qu'on ne leur a pas donné de l'argent pour en dire du bien. Ainſi il eſt ordinaire de voir un ouvrage exalté dans un extrait & déchiré dans un autre.

Tu croirois peut-être que ces juges de la littérature ſont des génies ſupérieurs : mais ils ne ſont rien moins que cela. Quand un auteur a manqué ſon coup, & qu'il a échoué dans le monde par quelque brochure, ſon parti eſt pris, il ſe fait journaliſte.

Alors au lieu d'expoſer ſes écrits à la cenſure, il critique ceux des autres. Il eſt vrai qu'il en revient un avantage à la ſociété générale, car au lieu d'être tourmentée par des écrits originaux, on ſe contente de l'ennuyer par des copies.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

Il y a dans cette ville quatre ſpectacles divins qui attirent un grand nombre de ſpectateurs. Ce ſont

des Maiſons religieuſes de filles qui adorent Dieu en muſique. Il y a pluſieurs repréſentations par ſemaine. Il n'en coûte pas tant qu'à l'opéra ou à la comédie. On peut à peu de fraix ſe donner ce ſaint divertiſſement. Chacun de ces théatres ſe diſtingue par ſon genre de muſique. La *Pieta* * prie Dieu avec le violon, les *mendicanti* avec la flûte, l'*hoſpitaleto* avec le flageolet, & les *incurables* avec le tambour.

Ce dernier eſt plus à la mode que les autres. Son parterre (je veux dire l'Égliſe) eſt toujours plein. Il faut s'y rendre à bonne heure, ſi on veut avoir part à ſes repréſentations.

Au reſte les actrices de ces quatre ſaintes ſcenes n'ont pas les mœurs auſſi corrompues que celles des théatres profanes. Leur vie eſt moins ſcandaleuſe : on ne les voit qu'au travers d'une grille : il n'y a que leurs directeurs qui aient le droit de les faire ſortir, & qui joignent à ce privilege celui de les corrompre.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef du Commerce, à Pekin.*

De Paris.

A La Chine, chaque négociant eſt la premiere perſonne de ſon commerce ; en Europe il n'eſt que la ſeconde. Une ſorte d'hommes, qu'on appelle agents de change ou courtiers, font vos affaires, &

* Conſervatoire.

se donnent tous les mouvements possibles pour vous enrichir, sans presque que vous vous en mêliez. Ils vous avertissent tous les matins du cours du change, & vous donnent un état du prix de chaque marchandise. Ils font des achats pour vous, passent des ventes des effets que vous avez, & réduisent les traités au point qu'on n'a qu'à les signer, pour que les affaires soient consommées.

Ces gens-là seroient fort utiles au commerce, s'ils ne le gênoient eux-mêmes; mais cette industrie met un impôt sur la marchandise; ce qui diminue le débit, dans la proportion de la taxe qu'ils y établissent; car la consommation est toujours relative au bas prix. Deux ou trois cents de ces agioteurs particuliers détournent une somme considérable à leur profit; ce qui diminue beaucoup le profit général.

Il n'est pas permis ici ni dans la plupart des villes de ce Royaume, de se faire courtier ou agent: le Roi seul donne la permission d'établir cette contribution sur le trafic; on achete ce droit de sa Majesté.

LETTRE XXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

EN France les auteurs sont fort rares. Ce n'est pas que cette Monarchie manque de faiseurs de livres. Jamais elle ne fut plus féconde en écrivains: mais il n'y en a qu'un petit nombre qui mérite ce titre.

Tu seras étonné sans doute de ce que ce Royaume, qui passe pour un des plus lettrés de l'Europe,

n'ait au moment que je t'écris que deux auteurs de nom. L'un s'appelle Monteſquieux, & l'autre Voltaire; encore y a-t-il beaucoup à dire ſur leurs ouvrages.

La poſtérité aura quelque regret que le plus célebre des deux n'ait fait que le roman de la politique. L'eſprit des Loix qui eſt de ſon invention, eſt un ouvrage purement idéal. Il ne convient à aucun peuple de l'Europe, & encore moins au ſiecle dans lequel il eſt écrit.

L'Auteur définit les trois ſortes de gouvernements. Il dit que l'un eſt fondé ſur la vertu, l'autre ſur l'honneur & le troiſieme ſur la crainte: mais il ſemble qu'il oublie que toutes les conſtitutions ſe ſont éloignées de leurs principes, & qu'elles appuyent maintenant ſur toute autre choſe que ſur le fondement qu'il leur donne.

Pour expliquer l'eſprit des loix, comme il l'entreprend, il faudroit que ces loix fuſſent dans leur vigueur: or les gouvernements d'Europe ſe gouvernent moins aujourd'hui par les loix que par la corruption des loix.

Il y a un autre défaut dans cet ouvrage, qu'on reproche rarement aux Auteurs Européens, c'eſt qu'il eſt trop laconique. L'Auteur ne dit que les choſes, il oublie les paroles. Il arrive ſouvent que ces choſes privées de mots ſont obſcures, & quelquefois même inintelligibles. Je ne dis point que la préciſion ne ſoit la premiere partie de la diction; mais il faut, pour m'exprimer ainſi, qu'elle ne ſoit pas trop préciſe. L'expreſſion doit avoir ſa meſure. Une penſée dans une tournure trop petite eſt eſtropiée; dans une trop grande elle eſt diffuſe. Il ne ſaſ-

fit pas qu'un Auteur s'entende en écrivant, il faut encore que les autres l'entendent.

Voltaire, au contraire n'a point écrit des choſes, il n'a fait des livres que pour les remplir de paroles. Cet Auteur eſt un magaſin aſſorti de termes & de mots de bon alloi. C'eſt la meilleure manufacture de phraſes qu'il y ait en Europe. Il a porté le coloris de l'expreſſion au plus haut degré de perfection où la peinture littéraire puiſſe arriver. Son vernis éblouit au point qu'on oublie qu'il en impoſa à ſon âge & aux ſiecles futurs par des faits impoſteurs.

Si on ôtoit de ces écrits l'arrangement des mots, & la tournure des phraſes, il ne reſteroit de ſes livres que le papier.

Il manque quelque choſe à tous ſes meilleurs écrits. Il n'y en a aucun d'achevé. Le ſeul qu'on regarde comme fini, eſt celui qui paſſe pour le plus impie.

Je pourrois te parler d'un troiſieme Auteur, qu'on nomme Jean Jacques Rouſſeau, dont la réputation commence à s'établir: mais celui-ci ne fait encore que glaner devant ces deux premiers, & la diſtance qui lui reſte à parcourir pour arriver juſques à eux, eſt encore immenſe. Jacques eſt à mille lieues de Montesquieux, & à cinq cents lieues de Voltaire. Jacques Rouſſeau ou avant lui, eſt un quatrieme écrivain, qui a fait un livre, qui s'appelle l'Eſprit. Cet Eſprit a fait la guerre au corps de l'auteur, car il a manqué de le faire envoyer aux galeres. Le Parlement de Paris a pris fait & cauſe, & n'a pas paru entendre raillerie ſur les maximes qu'il contient. Il a fallu que l'Auteur avouât publiquement qu'il n'a-

voit point d'eſprit : & l'aveu s'eſt trouvé plus vrai que le titre de l'ouvrage ; car j'ai paſſé ce livre au creuſet ; & après l'opération, l'eſprit a diſparu, il n'a reſté que la matiere.

LETTRE XXXIV.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

ON travaille ici à un Dictionnaire immenſe. Les Libraires qui veulent le vendre, diſent qu'il contiendra toutes les ſciences : auſſi s'appelle-t-il Enciclopédique, d'un nom Grec qui veut dire univerſel. Cinq ou ſix hommes qui ſavent peu doivent le remplir de ſavoir. Le goût, l'eſprit, l'érudition s'y rencontreront. Tout ſera dans ce livre : il n'y manquera que le génie.

Comme l'Enciclopédie ne paſſe pas pour bien orthodoxe ſelon la morale Chrétienne, on le proſcrivit d'abord : mais il y a quelque temps qu'il fit ſa paix avec la Religion & s'accommoda avec le Ciel. On lui permit de nouveau l'impreſſion, à condition que le gouvernement feroit ſemblant de ne pas s'en appercevoir. C'eſt un détour que prennent ceux qui ſont à la tête de cette adminiſtration pour qu'on ne mette pas ſur leur compte les impiétés & les héréſies qui ſe publient dans le Royaume.

Les différentes connoiſſances de l'eſprit humain y ſeront dans un ordre grammatical, & tout le ſavoir de l'Europe eſtropié alphabétiquement. Tant pis pour les acheteurs, s'il y a des lettres plus ſtériles en ſciences que d'autres. Pour moi, ſi on détail-

loit ce grand ouvrage, je voudrois faire l'emplette de la lettre C, perſuadé que je trouverois beaucoup d'abſurdités dans l'article de la Chine.

Les Dictionnaires ſont beaucoup à la mode en Europe & ſur-tout en France : & c'eſt peut-être une des raiſons qui font que les ſciences y déclinent tous les jours. Ces livres ſont des Bibliotheques très-imparfaites ; ils ſont compoſés de rapſodies priſes çà & là qu'on préſente au Lecteur méthodiquement. Un ſavant, qui a rangé par ordre alphabétique un Dictionnaire dans ſa tête, ſait beaucoup de choſes inutiles, & en ignore une infinité de néceſſaires.

Si quelque ſavant Bonze Européen vouloit introduire cette méthode littéraire dans notre Empire, il faudroit l'en empêcher.

Les connoiſſances ſeroient d'abord perdues à la Chine, ſi la maladie des Dictionnaires attaquoit nos Auteurs claſſiques. Il faut que chaque livre contienne une ſcience, & non pas que toutes les ſciences ſoient contenues dans un livre. Ce mêlange de ſavoir qui fait qu'après avoir parlé de Dieu, on parle de Diomede, confond toutes les idées & coupe le fil des idées analogues aux choſes. L'eſprit qui s'accoutume à ces tranſitions ſubites, n'eſt plus propre aux études ſuivies & méthodiques, que demandent les ſciences abſtraites.

Une converſation, qui ſeroit comme un Dictionnaire, formeroit un entretien ridicule : or on ne doit jamais lire différemment de ce qu'on parle.

LETTRE XXXV.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

ON voit des gouvernements en Europe bien plaisants; car ils sont fondés sur un bon plaisir. Il n'y a point d'appel dans ces États à un, *je le veux, je l'ordonne*, ou *tel est notre bon plaisir*. Quand ces mots sont prononcés une fois, tout est consommé.

S'agit-il de la ruine de l'État? fut-il question de la perte entiere de la Monarchie, ou de la destruction totale de la nation, il faut que la sentence ait son plein effet.

On dit pour raison que les mots ont été imaginés pour éviter les longueurs ordinaires des délibérations. Il est vrai qu'on a bien plutôt fait de dire, *je le veux*, que d'assembler un Conseil d'hommes sages pour savoir si l'on doit vouloir.

Ces paroles une fois lâchées tiennent lieu de tout quoiqu'elles n'aient rien de satisfaisant, il faut qu'elles satisfassent tout le monde.

Le Roi s'engage-t-il dans une guerre contraire aux intérêts de la nation : y perd-il 5 ou 6 cents mille citoyens à propos de rien? Cette guerre absorbe-t-elle toutes les richesses de l'État, & cause-t-elle un désordre affreux dans les finances? Le peuple en souffre-t-il des maux incroyables? Si on lui demande compte de cette conduite contraire au droit des gens de la nation, voici sa réponse, *tel est notre bon plaisir*.

Si on met à la tête des armées des Généraux qui

n'entendent rien à la guerre, qui livrent des batailles, quand il faudroit faire des sieges, qui se perdent en marches & contremarches, au lieu d'aller droit à l'ennemi, qui désolent tout par leurs brouilleries particulieres : si l'on disgracie des Ministres habiles pour en mettre d'autres à leur place, gauches & maladroits, & qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire à une femme, c'est un effet qui résulte encore ici de *ce bon plaisir*.

Si les premieres charges de la Monarchie sont remplies par des hommes sans capacité, si tous les postes & les emplois se vendent, que ce ne soit ni aux services ni aux talents qu'on leur donne, mais à l'argent seulement, cela est ainsi, parce que c'est *son bon plaisir*.

Je ne connois point de gouvernement sur la terre plus malheureux, que celui qui est fondé sur le plaisir d'un mortel qui cause la douleur de tous les autres.

Il y a dans l'État dont je parle un écrit en caracteres gothique dans tous les Tribunaux, & qu'on conserve dans chaque Cour de justice. Il a pour titre, Constitution politique & civile de la Monarchie. Je l'ai lu d'un bout à l'autre ; je le trouve par-tout contradictoire avec l'administration présente. Le Roi ignore qu'il existe. Je ne crois pas qu'aucun de ses sujets lui en ait parlé une fois en sa vie. On voit dans cette nation un corps qui représente, qu'on nomme Parlement, & qui a été institué, dit-on, pour défendre les droits du peuple. Son affaire est d'empêcher que les citoyens ne soient foulés, & que le pouvoir despotique du Prince ne prenne le dessus sur eux; mais s'il veut s'aviser de

faire des remontrances, on le caſſe ou on l'exile, & il ne lui eſt permis de retourner qu'à condition qu'il fera ce qu'on voudra. On dit que ce corps a dans ſes mains le dépôt des loix; mais cela ne peut pas être, car on ne ſauroit garder ce qui n'exiſte pas. Les loix de cette Monarchie (quoiqu'en diſe ſa conſtitution) ſont dans la tête du Prince, & le Parlement n'eſt pas le maître de ſa tête. Une preuve convaincante qu'elles ſont en lui, c'eſt qu'il peut de ſon autorité & pleine puiſſance abroger toutes les anciennes, & en ſubſtituer d'autres à leur place, conformes à *ſon bon plaiſir*, ſans qu'aucun corps puiſſe s'y oppoſer.

Les politiques Européens qui, à ce que je ſoupçonne, parlent toujours de ce qu'ils n'entendent pas, veulent donner un ordre à ce pouvoir arbitraire; ils diſent que les pouvoirs intermédiaires ſubordonnés & dépendants conſtituent *la nature* de ce gouvernement; mais, quand on fait cela, on fait ſeulement que le gouvernement dont il eſt ici queſtion eſt deſpotique, puiſque ces pouvoirs intermédiaires dépendants dépendent ſi bien de ſa volonté, qu'il peut en diſpoſer comme il lui plaît. Ils ajoutent que cet État eſt gouverné par des loix fondamentales: mais ceci n'eſt pas; car pour que ces loix fuſſent fondamentales, il faudroit qu'elles fuſſent invariables, & elles ne le ſont point. Ces loix, ajoute-t-on, ſuppoſent des canaux moyens, par où coule la puiſſance monarchique. Il ne ſauroit y avoir des canaux fixes dans un État, où la puiſſance du Prince paſſe où il veut, & ſon deſpotiſme par l'endroit qu'il lui plaît.

Point de Nobleſſe, continuent ces politiques,

point de Monarque. En France il y a un Monarque, & il n'y a point de Nobleſſe; je veux dire un corps de Nobles qui balancent l'autorité du Prince. Le Roi eſt le maître des biens & de la vie de ſes ſujets : il peut donner la mort au dernier de l'État, comme au premier. Aucun corps politique & civil ne ſauroit réſiſter à ſa puiſſance, parce qu'il a en main la force de l'État, c'eſt-à-dire, la milice dont il diſpoſe : & s'il n'en diſpoſe pas toujours au préjudice de ſes peuples, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de toute ſa puiſſance.

Peut-être que dans leur premiere origine les choſes étoient comme les politiques les repréſentent, mais elles ont dégénéré; maintenant la volonté du Prince fait pencher la balance du côté qu'il veut; & s'il trouve quelque part de la réſiſtance, il acheve de tout abîmer. Les grands corps, comme ceux des Parlements & de la Nobleſſe, ont perdu leurs prérogatives. Il falloit s'oppoſer par gradation aux progrès du deſpotiſme, ſuivre les Rois pas à pas; ſur-tout empêcher qu'ils n'euſſent des armées à leur diſpoſition : car quand on a la force en main, on eſt toujours tenté d'en abuſer.

C'eſt aujourd'hui une queſtion en politique de ſavoir par où la corruption a commencé; ſi ce ſont les Souverains qui ont corrompu leurs ſujets, ou ſi les ſujets leur ont fourni eux-mêmes les moyens de les corrompre. Mais de quelle maniere que ſoit venue la corruption, il eſt certain qu'elle exiſte, & avec elle le pouvoir abſolu.

Il n'y a pas aujourd'hui une demi-nuance de différence de ce gouvernement à celui de Conſtantinople. Le Roi de ce peuple & un Sultan des Turcs.

ſont deux Princes égaux en autorité & en deſpotiſme. Le Monarque François qui occupoit le Trône de cette Monarchie avant celui qui y regne aujourd'hui, diſoit que de tous les gouvernements du monde celui du Grand Turc lui plaiſoit davantage. Il louoit ce qu'il aimoit.

LETTRE XXXVI.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

JE vis l'autre jour dans une aſſemblée un Cavalier bien content de lui-même. Ce n'étoit pas ſans raiſon : car il eſt couru des femmes, & eſt l'Adonis des belles. Il eſt vrai qu'il a toutes les qualités diſtinctives pour plaire au beau ſexe ; car ſans compter qu'il ſourit joliment, qu'il a les dents belles & qu'il chante quelques couplets, il a un aſſortiment tout fait de contes légers & agréables pour amuſer les femmes.

Il eſt ſi aimable par lui-même, indépendamment de ſes autres talents qu'il peut parler quatre heures de ſuite, ſans qu'on puiſſe le déceler d'être ſon plagiaire. Il a d'ailleurs les vertus caractériſtiques, qui ſervent à attirer ſur un homme l'attention des Dames ; car c'eſt un fat & un impertinent.

Je ne ſais pourquoi les hommes ici qui ſont rebutés des femmes en ſont ſi humiliés ; il me ſemble au contraire que leurs dedains devroient flatter la vanité, puiſque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui ſont preſque toujours un obſtacle à la formation des grandes.

Une femme fait du bruit dans une Ville par sa beauté & ses agrémens; plusieurs hommes qui ont de l'honneur, de la probité & un mérite réel lui offrent leurs vœux; mais ils en sont rebutés avec dédain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diseur de mots paroît, l'enchante tout-à-coup & la décide.

Lorsqu'on me dit qu'un homme n'a pu réussir auprès d'une femme, & que celle-ci, au lieu de se rendre à ses empressemens, l'honore de son indifférence; j'en conclus aussitôt qu'il a un mérite distingué. Je pourrois même pousser plus loin la conséquence, & ajouter que c'est précisément la raison pourquoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu & le mérite donnent une modestie naturelle qui fait qu'on se tient sur ses gardes, & qu'on ne hasarde rien; tandis que le fat & le suffisant se jettent à corps perdu dans les plaisanteries & les fortises. Le premier a l'esprit réfléchi, le second l'a libre & enjoué: or celui-ci est toujours plus sûr de plaire aux femmes.

Je ne dis point que cette regle n'ait bien des exceptions; mais seulement que c'est la regle générale.

LETTRE XXXVII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a ici une guerre ouverte entre une sorte de gens qu'on appelle politiques; j'assistai dernièrement à une de leurs batailles dans le jardin des Thuilleries. L'affaire s'engagea à dix heures du matin, & dura jusques à une heure après midi.

Les François ne ſont pas d'accord entre eux ſur la grandeur de leur puiſſance ; cette nation qui ſe flatte beaucoup d'ailleurs, reſte ſouvent en arriere de prévention à cet égard. Soit légereté, caprice, ou eſprit de parti, il eſt certain que les autres Puiſſances belligérantes, actuellement en guerre contre cette Monarchie, ont ici leurs partiſans.

Le Roi de Pruſſe eſt très-puiſſant dans ce Royaume ; il eſt plus fort en France que dans ſes propres États. La maiſon d'Autriche a également ſes défenſeurs ; & l'Angleterre & la Ruſſie ont auſſi les leurs. Cela forme à Paris quatre partis différents qui ont toujours les armes à la main ; c'eſt-à-dire, quelque nouvelle à lire.

Il arriva en dernier lieu un Courier de l'Allemagne, qui apportoit la nouvelle qu'un Général de l'Impératrice Reine avoit fait priſonnier de guerre un corps Pruſſien de ſeize mille hommes. A cet avis, le parti des nouvelliſtes Autrichiens triomphants envoya ſur le champ quelques troupes légeres de nouvelliſtes aux Thuilleries, pour reconnoître le terrein, & voir s'il n'y avoit pas quelques milices du parti contraire, qui vouluſſent recevoir les gages de la bataille pour ce jour-là.

On lâche pour l'ordinaire dans ces occaſions un nouvelliſte dans les lieux publics, une lettre à la main, qui après avoir fait un cercle autour de lui, lit à haute voix. Les nouvelliſtes Pruſſiens & Anglois étoient ſi conſternés ce jour-là, qu'ils n'oſerent ſe montrer ; ils étoient cachés derriere les arbres qui ſervent à former la grande allée de ce jardin. Ils tinrent entre eux un petit conſeil de guerre à la hâte, dans lequel il fut décidé, ne pouvant faire

mieux, de nier le fait; c'eſt-à-dire, de s'inſcrire en faux contre l'enlevement des ſeize mille Pruſſiens.

Alors les hoſtilités commencerent, un corps de Pruſſiens qui étoit en embuſcade, tomba ſur un détachement de François qu'il enfonça par des invectives. Les Autrichiens, voyant les François leurs alliés en déroute, ſe préparerent à les ſecourir.

Pendant ce temps-là, les Ruſſiens qu'on avoit toujours mépriſé aux Thuilleries, à cauſe de la lenteur de leurs opérations en Allemagne, ſe mêlerent de la partie. Alors l'action devint générale. Les termes injurieux, les gros mots, les expreſſions paſſionnées s'en mêlerent. Dans toutes les diſputes de parti, des invectives on paſſe ordinairement aux gourmades: ils ſe prirent aux cheveux, & ſe battirent comme des dogues.

Un Chevalier de St Louis reçut dans cette occaſion un coup de pied dans les os des jambes, qui le rendit boiteux pendant pluſieurs jours. Un Avocat nouvelliſte du parti François fut battu comme plâtre par un Pruſſien. Un zélé défenſeur de l'armée du Prince Ferdinand enleva la perruque d'un Préſident à Mortier, qui ſoutenoit le parti de la Maiſon d'Autriche, & le renvoya faire amende honorable à ſon Tribunal, tête nue. Un Abbé nouvelliſte, qui ſoutenoit publiquement qu'un Pruſſien pouvoit battre deux François, fut roſſé par un Officier invalide François qui n'avoit qu'un bras.

Les nouvelliſtes qui ſoutenoient le parti de l'Angleterre, ſe diſtinguerent beaucoup dans cette occaſion; à l'exemple des braves Bretons dont ils ſoutenoient la cauſe, ils s'eſcarmoucherent long-temps à coups de poings.

Enfin, comme c'étoit une affaire de repréſailles, & qu'on ſe battoit pour l'enlevement d'un corps de troupes, le parti des nouvelliſtes Anglois & Pruſſiens ſe comporterent avec tant de courage, qu'ils firent priſonniers de guerre un corps de nouvelliſtes François & Autrichiens, dans lequel étoient mêlés quelques Ruſſiens. Ils ne les relâcherent que ſur leur parole d'honneur qu'ils ne parleroient du Roi de Pruſſe qu'à la fin de la guerre. La capitulation fut ſignée au Caffé militaire rue St Honoré : ainſi finit cette action mémorable, où il y eut plus de coups de donnés, que de ſang répandu.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Paris.

De Veniſe.

OUtre les quatre Miniſtres qui gouvernent la France, il y en a un cinquieme qui gouverne les lettres : & cette adminiſtration eſt une des plus pénibles; car ce n'eſt pas une petite affaire que de conduire des Auteurs & de prononcer ſur leurs écrits.

Il faut que le Miniſtre ſoit ſur-tout en garde ſur la contrebande d'eſprit; car la République des lettres eſt un pays remplis de marodeurs en génie.

Comme une charge ſi laborieuſe demande des croupiers, le Miniſtre a vingt-quatre commis ſubalternes, qu'on appelle cenſeurs. Perſonne ne peut faire imprimer un ouvrage, ſans leur participation. Leur département eſt l'entendement humain ; ils ont la juriſdiction générale du génie. Les paſſeports de

ceux

ceux qui veulent voyager dans la République des lettres, doivent être signés par eux: ils donnent la permission aux Auteurs d'acquérir de la réputation.

Ce tribunal d'esprit est composé de plusieurs chambres qui ont chacune leur département. Tu croiras peut-être que ces censeurs sont les hommes les plus éclairés de la Monarchie; mais ils ne sont rien moins que cela. Lorsqu'un homme qui se mêle de littérature, a échoué dans quelque ouvrage d'esprit, & que ses écrits ont été rebutés du public, son parti est pris; il brigue, & obtient une place de censeur. Alors il devient tout d'un coup professeur de génie, juge souverainement des sciences, & se fait inspecteur des connoissances qu'il n'a pas.

Outre l'ignorance naturelle de ces chambres, il y a encore la partialité des juges qui sont presque tous vendus à la prévention ou à l'intérêt. Chaque Libraire a *ici* à ses gages deux ou trois de ces juges littéraires qui signent pour eux des manuscrits de toutes mains.

Cet établissement est admirable, pour remplir l'Europe de mauvais livres, & empêcher l'impression des bons. Un auteur qui n'a d'autre recommandation ici que son mérite, court risque de le voir échouer, auprès de ceux qui doivent lui donner la permission d'en avoir.

On dit à cela, qu'il n'est pas besoin d'être savant, pour décider des sciences; c'est comme si l'on disoit qu'il n'est pas nécessaire d'y voir clair pour juger des couleurs. On cite pour cela les juges qui ne sont pas jurisconsultes: mais les tribunaux de justice ont des loix; au lieu que les sciences n'en ont point.

Il y a un second inconvénient dans ces chambres;

je veux dire la fainéantiſe de ſes membres, qui ne travaillent que quand ils veulent; car la profeſſion de réviſeur d'eſprit eſt une charge & non pas un emploi. On lit les manuſcrits des auteurs, quand on veut; & on les leur rend, quand on peut.

Ces bureaux d'expéditions littéraires font languir la poſtérité : ils ne dépêchent que les guenilles d'eſprit; les grands ouvrages ſont accrochés par la pareſſe du tribunal des cenſeurs.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

JE me rendis hier à Ridota. C'eſt une école de jeu que la République tient elle-même, dans laquelle les citoyens apprennent à devenir vicieux. Les domeſtiques qui veulent voler leurs maîtres, les femmes qui cherchent à déshonorer leurs maris, les joueurs qui ont du penchant à devenir frippons, n'ont qu'à fréquenter le Ridota, pour ſe rendre tous ces crimes familiers.

C'eſt un ſpectacle frappant pour un étranger qui a des principes de morale, de voir les légiſlateurs de cet État ſéduire eux-mêmes la nation.

Cinquante Sénateurs les cartes à la main provoquent le peuple & l'invitent à ſe ruiner.

Il n'eſt permis qu'aux nobles Vénitiens de corrompre les citoyens; c'eſt un droit qu'ils tiennent de leur naiſſance, un privilege d'État.

Je t'ai ſouvent parlé de cette contradiction qui ſe

trouve dans les gouvernements Européens. La plupart voudroient faire acquérir des vertus aux peuples par le chemin du vice.

La République de Veniſe tient tripot de jeu. Elle établit une maiſon dont elle fait un brelan. Le public qui y ponte eſt en maſque, & les banquiers qui ſont des gentilshommes n'en ont point. L'inſtitution eſt mal combinée; ſi quelqu'un devroit ſe cacher le viſage, ce ſeroit les nobles Vénitiens.

LETTRE XL.

Le même au même, à Paris.

De Veniſe.

IL y a ici une inquiſition de Bonzes comme en Eſpagne & en Portugal; mais il lui eſt défendu de faire brûler les citoyens ſans la permiſſion de la République: ce qui eſt aſſez bien imaginé pour ne pas trop dépeupler l'État; car ſi on ôtoit la vie à tous ceux que ce Tribunal pourroit condamner à mort, dans peu Veniſe ſeroit un déſert.

Ce n'eſt pas que les Vénitiens ne croient pas en Dieu; mais ils veulent y croire à leur maniere.

Dans tous les autres États d'Italie, le Pape eſt la premiere perſonne du gouvernement; à Veniſe il n'eſt que la ſeconde. S'il fait des ordonnances qui ne plaiſent point au Sénat, on les caſſe comme un verre.

Les Bonzes ſont auſſi ſubordonnés que le Pape: quand ils veulent ſortir de l'obéiſſance ordinaire des autres ſujets, la République les chaſſe ou les renvoie à leur pere commun, qui fait ſa réſidence à Rome.

On tolere toutes les Religions à Veniſe, juſques à celles des mauvais Prêtres. Cependant il faut convenir qu'ils ne ſont pas tous des ſcélérats. Il y en a qui, pour vivre bien, mangent le Chriſt deux ou trois fois par jour. La République ne ſait & ne s'en formaliſe guere : on a preſque la permiſſion d'être hérétique ſur le dogme, pourvu qu'on ſoit orthodoxe ſur le gouvernement. Il eſt permis de douter de l'infaillibilité du Pape, à condition qu'on ne doutera pas de celle du *conſiglieto*.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Paris.

ON eſt ſi occupé à Paris, qu'on n'y a pas le temps de vivre. Les gens en place s'écraſent à force de travail, les innovateurs s'occupent de ſyſtêmes depuis le matin juſques au ſoir; les faiſeurs de projets en enfantent tous les jours de nouveaux; les hommes d'affaires s'enferment dans un cabinet impénétrable où ils ſe rendent inviſibles; les écrivains ou ce qu'on appelle ici les auteurs, ſont dans un travail continuel d'eſprit; ils accouchent à toute heure de penſées; il n'y a pas juſques aux courtiſans qui ne ſoient occupés, quand ce ne ſeroit que la peine qu'ils prennent de le faire accroire; les gens de plaiſir ſont ſi affairés, qu'ils n'ont pas le temps de n'avoir rien à faire; car c'eſt une vie très-laborieuſe à Paris que de prendre ſes aiſes; il faut une grande contention d'eſprit, & un pénible tra-

vail de corps pour imaginer tous les jours de nouvelles ſenſualités; on eſt obligé d'aller, venir, ſe porter ſur les lieux, paſſer le jour en ſociété, & percer les nuits à table; tout cela eſt fort pénible; les fainéans même de profeſſion ſont occupés; car à Paris l'oiſiveté elle-même forme un travail.

Les femmes qu'on ſoupçonneroit n'avoir aucune affaire, en ont une bien grande qui eſt de s'emparer de toutes celles de la ſociété. Quand il n'y auroit que leur ajuſtement, leur parure, le deſir de plaire, d'être admirées, d'obtenir la préférence, ce ſeroit déja un grand travail. Voire de combien d'occupations ſont accablés ici ceux-mêmes qui n'en ont point, c'eſt quelque choſe de prodigieux: je ne ſais comment les oiſifs de profeſſion peuvent y tenir!

Une femme ſeule fait ſuer ſang & eau à deux ou trois cents ouvriers; il ſuffit qu'elle ſe ſoit miſe en tête de paroître un certain jour avec une nouvelle parure, pour qu'il n'y ait plus de repos dans cinquante familles. Il y a telle Dame dans cette Capitale, qui porte ſur elle trois ſiecles de main-d'œuvre; non-ſeulement elle a tourmenté les races paſſées, mais même la préſente.

En un mot, toutes les claſſes de la ſociété ſont émues, agitées, tranſportées; on n'exiſte point à Paris pendant ſa vie, on n'y vit qu'après ſa mort.

LETTRE XLII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

DE tous les ſavants qui ſont dans cette Capitale, il n'y en a point qui ſoient plus profonds que ceux qu'on appelle les nouvelliſtes. Leur département eſt la politique : c'eſt quelque choſe de prodigieux que l'étendue de leur érudition ſur celle-ci. Les autres Philoſophes ne ſont certains de rien ; ceux-ci ſont ſûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde Chrétien : ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent au commencement d'une guerre quelle en doit être l'iſſue : vous ſavez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des Souverains. Ils conduiſent la marche des Généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont meſuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs reſſources.

Aucun Souverain ne peut expédier un courier, qu'ils ne ſachent le contenu de la dépêche; ni envoyer un Ambaſſadeur, qu'ils ne diſent pourquoi. Ils connoiſſent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche ſur les intérêts des Princes. Ils ſont inſtruits de toutes les démarches des Rois, ſans qu'on découvre qu'ils aient aucune intelligence avec les Cours, & ſi ce n'étoit que dans leurs conjectures ils ſe trompent preſque toujours, on les prendroit pour des ſorciers.

Autrefois ils parloient beaucoup; mais ils ont per-

du tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement de l'Europe. Le Roi de Pruſſe les a ruinés. Lorſque ce Prince commença la guerre qui dure depuis ſix ans, ils parierent qu'il ne tiendroit pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point: ils demanderent leur revanche, on la leur donna; & ils perdirent encore: ainſi de revanche en revanche, ils ſe trouvent aujourd'hui entiérement écraſés.

Ce qui les conſole dans leur perte, c'eſt qu'ils ont pardevers eux des raiſons qui prouvent démonſtrativement qu'ils devoient gagner; & ils en ſont ſi convaincus, que s'ils n'étoient pas ruinés, ils ſe ruineroient encore; car cette claſſe de ſavants ne ſe rend jamais aux faits, elle ne s'attache qu'à la préſomption: il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt, il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric eſt leur fléau; il n'a point fait de ſiege, ni livré de combat ſans leur cauſer un grand dommage. Il y a ſur-tout une bataille qui en a réduit un grand nombre à la mendicité; il eſt vrai que les plus fins s'y ſeroient trompés & qu'il étoit difficile de perdre à plus beau jeu.

Avant leur déſaſtre, ils avoient les moyens d'entretenir des correſpondances dans les pays étrangers; mais ils en ſont réduits aujourd'hui aux Gazettes de Hollande.

Leur aſſemblée générale eſt dans la grande allée du jardin du Palais Royal; c'eſt là qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils inſtruiſent le public de ce qu'ils ne ſavent point. S'ils étoient d'accord ſur leurs principes, ils étourdiroient la Ville & les fauxbourgs; mais heureuſement pour la tranquillité publique, les

uns nient tout net ce que les autres avancent : ce qui termine les diſputes, & impoſe ſilence.

Il y a deux ſortes de nouvelliſtes. Les uns ſont des oiſeaux de mauvais augure, qui préſagent toujours un avenir funeſte. Selon eux la nation Françoiſe touche à ſa derniere ruine, & la Monarchie en corps eſt à la veille de périr. Les autres ſont des ſirenes politiques qui enchantent par la douceur de leur voix. ces êtres conſolants trouvent du remede à tout. Si la France perd une bataille déciſive, ils vous diront que c'eſt tant mieux; car les grands déſaſtres ſont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlevent à cette Monarchie des riches continents dans l'Amérique, c'eſt ſelon eux une bonne nouvelle; car elle décharge l'État des dépenſes exorbitantes que coûtoit leur entretien. Si le peuple eſt accablé d'impôts exceſſifs pour ſubvenir aux fraix des armées, tant mieux encore; car ce qui eſt violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois proverbes tout prêts à placer à la fin d'une mauvaiſe nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

Que lorſqu'on eſt dans le mauvais temps, on eſt toujours à la veille du bon.

Qu'après la tempête, vient le calme.

En attendant ce calme la France eſt déſolée par un orage continuel.

LETTRE XLIII.

Le même au Mandarin Miniſtre, à Pekin.

De Paris.

LA guerre en France n'appauvrit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichiſſent pendant ce fléau.

Pour faire des ſieges & livrer des batailles, il faut établir des impôts ſur les peuples, & c'eſt de la levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence : malheur plus grand que le mal même qui le produit. Une nouvelle race de régiſſeurs & de commis appauvrit plus la Monarchie que les taxes & les impôts. Ce n'eſt pas tout; les armées exigent un ſervice & des vivres. Il faut des directeurs, des régiſſeurs, des magaſiniers, des contrôleurs, des inſpecteurs; ſeconde race de ſang-ſues qui tire le ſang le plus pur des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeſte que l'ennemi.

Tout commis qui fait ici une campagne dans les vivres a de quoi vivre juſques à la fin du monde. Je le crois bien, un homme qui retranche la ſubſiſtance à deux cents mille hommes, ne ſauroit manquer de ſubſiſtance.

Les hôpitaux des armées ſur-tout font faire de grandes fortunes; ce ſont aujourd'hui les mines les plus abondantes des richeſſes. Celles du Pérou ne rendent pas tant.

J'allai dîner ces jours paſſés chez un de ces Hoſpitaliers qui ſe chargent d'avoir ſoin des infirmes des armées, & qui depuis cette guerre a un Hô-

tel ſuperbe, & la meilleure table de Paris. On n'eut pas plutôt ſervi le potage, que toute la compagnie en fit l'éloge. Cela ne doit pas vous ſurprendre, me dit à l'oreille un des convives qui étoit placé à côté de moi, le bouillon qu'on vante tant ne peut être que bien nourri, car il eſt tiré de la marmite de vingt mille malades.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe *à Pekin.*

De Paris.

INdépendamment de l'opéra & de la comédie Françoiſe, il y a un troiſieme théatre à Paris. Celui-ci eſt compoſé de boufons qu'on fait venir exprès d'Italie, pour divertir la nation; comme s'il manquoit de mauvais plaiſans en France. Il eſt vrai qu'il ſeroit difficile d'en trouver de plus obſcenes, & dont les ſaillies ſoient plus froides & plus inſipides. Heureuſement pour les mœurs, ils jouent le plus ſouvent dans une langue qu'on n'entend pas. Et il faut bien que ces gens-là ſe ſoupçonnent eux-mêmes; car la plupart n'oſent point paroître en public, quoiqu'ils y ſoient toujours; ils débitent ſous le maſque leurs quolibets & leurs fades railleries. On diroit que les François n'ont pas aſſez de leurs folies, ils vont encore glaner celles des autres nations.

Un animal à deux pieds, qui a le nez écraſé, le teint d'un Africain, les yeux d'un cochon, la bouche d'un bœuf, le plumage d'un oiſeau, & les attitudes d'un

ſinge; fait les premiers honneurs de ce théatre. C'eſt lui qui eſt chargé de divertir le ſpectateur, & pour cela il emploie ordinairement les équivoques de la langue, les jeux de mots, & les double-entendes. Je t'avoue que j'eus pitié de la nation Françoiſe, en la voyant rire & ſe divertir de choſes ſi pitoyables. Je n'ai fait aucune recherche pour découvrir l'origine de cet établiſſement : je ne ſaurois croire que la nation Françoiſe ait jamais eu beſoin d'étrangers divertiſſants, pour la tenir gaie.

Ce théatre eſt le ſinge de tous les autres; ſon rôle eſt la parodie, faute de génie original, il ſe borne à la copie.

LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LE Chevalier me mena il n'y a pas long-temps chez une Dame de ſa connoiſſance, où nous trouvâmes un aſſez bon nombre de jolies femmes. Nous nous plaçâmes dans la chambre où étoit la compagnie, de maniere que nous pouvions voir toutes les beautés qui formoient le cercle ſans en être vûs nous-mêmes; ce qui nous donnoit la liberté de nous entretenir de celles qui le compoſoient. Mon compagnon les connoiſſoit preſque toutes.

Je fis d'abord attention à une jeune & belle Dame dont la figure me frappa, mais je crus remarquer au travers de l'éclat de ſon teint qu'elle avoit une inquiétude dans l'ame. Je m'en expliquai avec le Chevalier en la lui montrant des yeux. Il me répondit,

que je ne m'étois pas trompé : cette beauté, ajouta-t-il, eſt dévorée d'un noir chagrin. Avant ſon mariage, notre Monarque avoit jetté les yeux ſur elle ; elle ſe regardoit déja comme la ſouveraine des petits appartements ; mais la choſe manqua. Dès ce moment une noire mélancolie s'empara de ſon eſprit. On crut que le mariage diſſiperoit ſes ennuis. On lui donna pour époux un riche Financier ; mais le remede ne fit qu'irriter le mal. Les phyſionomiſtes prétendent, malgré l'état où vous la voyez, qu'elle mourra de langueur. Il eſt vrai que le coup eſt des plus ſenſibles : au lieu d'être la maîtreſſe d'un grand Roi, ſe trouver la femme d'un vil partiſan ! La vertu, la morale, la religion n'ont chez nous aucune reſſource contre la fatalité d'un pareil deſtin.

Qui eſt cette autre jolie femme, lui dis-je, qui eſt à côté d'elle, & qui me ſemble auſſi languiſſante ? C'eſt encore, me répondit le Chevalier, une malade de Cour. La même cauſe a produit le même effet. Quoi ! eſt-ce que le Roi, repris-je, a encore jetté les yeux ſur celle-ci ? Non, me répondit-il, mais elle a jetté les yeux ſur le Roi. Avec plus de beauté que celle qui poſſede le cœur du Monarque, & autant d'agréments pour la faire valoir, elle réſolut d'en faire la conquête. A cet effet elle galoppa le parc de Verſailles, courut le cerf, aſſiſta à toutes les parties de chaſſe, & ſe campa ſur toutes les avenues par où devoit paſſer le Souverain ; mais cela ne prit point. Ce qui l'afflige le plus, c'eſt que le Roi la vit ſans la regarder, & rencontra ſes yeux ſans les fixer.

Je vois à quelque diſtance de ces deux premieres une Dame d'une aſſez jolie figure, mais qui ne me

paroît guere plus gaie : pouvez-vous me dire qui elle eſt ? Oui, c'eſt une troiſieme valétudinaire de Verſailles. Quoi ! encore une malade de Cour, repris-je avec précipitation, je crois que votre Empereur a envie de tuer toutes les jolies femmes de Paris. Que voulez-vous, reprit-il, ce ſont des femmes qui ont la rage d'être indiſpoſées à propos d'une envie qui leur prend de ne pas jouir de leur ſanté. Cette derniere tombe en ſincope toutes les fois que la favorite, qui regne aujourd'hui, fait un Général d'armée, donne un chapeau de Cardinal, ou diſpoſe d'un poſte conſidérable à la Cour. Elle croit que la diſpoſition de toutes ces charges lui appartient de *droit*, & que celle qui en jouit n'exerce qu'une uſurpation ſur ſes charmes. En attendant d'être en place, elle nomme aux principaux emplois du Royaume, & fait des Évêques *in partibus* pour ne pas perdre ſes droits.

Je me charge de ne plus vous faire de queſtions, ſi vous voulez me dire qu'elle eſt cette jeune beauté qui eſt vis-à-vis de nous, qui a un viſage mixte, je veux dire gai d'un côté & triſte de l'autre? Je vais vous l'apprendre ; c'eſt une Dame avec laquelle le Roi a couché une ſeule fois : auſſi n'a-t-elle que la *moitié* de ſa joie. Quand elle penſe à ſa félicité, elle pétille d'alégreſſe : mais quand elle fait réflexion que *le ſonge* de ſa Grandeur finit à ſon réveil, que ſa divinité paſſa comme un éclair, & qu'elle ne reçut qu'un ſeul coup d'encenſoir de notre Souverain, elle ne peut s'empêcher de ſe livrer à la triſteſſe.

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

TU t'imagines peut-être que je m'amuſe beaucoup à Véniſe, qui paſſe en Europe pour le ſéjour des plaiſirs: tu te trompes; je m'y ennuie à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainſi, aux divertiſſements de cette Ville pour en jouir. Un étranger qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, ſe trouve entiérement iſolé; il eſt à Veniſe comme au milieu d'un déſert: il ne tient à perſonne, parce que tout le monde tient à ces amuſements.

On eſt ici en compagnie du vice depuis le matin juſqu'au ſoir. Il y a un ordre de ſucceſſion dans la volupté, qui forme un enchaînement d'amuſements frivoles.

Le matin on ſe promene, l'après-midi on ſe maſque, le ſoir on va au théatre, & on paſſe le reſte de la nuit au jeu ou avec des femmes.

Les Vénitiennes ſont belles, mais elles ſont encore plus galantes. La République leur en donne la permiſſion; car tout émane ici du grand Conſeil. On a ſouvent mis en délibération ſi l'on devoit réformer la licence des mœurs, mais, toutes réflexions faites, on a laiſſé les choſes comme elles étoient: ainſi le vice de l'incontinence eſt permis au ſexe pour en jouir à ſes périls & riſques.

Nous croyons à la Chine que la pureté des mœurs peut ſeule former un bon gouvernement, & qu'un

peuple pour être heureux, doit être vertueux. On ne connoît point ici cette maxime; la politique n'a *rien* à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption ſoit incompatible avec la puiſſance politique; on penſe même qu'elle peut devenir un de ſes reſſorts.

Pendant ſix mois de l'année, on ſe livre à la folie & à l'extravagance; & afin qu'on puiſſe le faire plus librement, la République permet le déguiſement. Il eſt libre ici à tout le monde de s'abandonner à toutes ſortes de débauches. Cela s'appelle dans la langue du Pays, jouir du privilege de la liberté; & on eſt ſi libre qu'on eſt affranchi de tous remords.

Ce n'eſt point ſeulement le bas peuple qui ſe livre à la débauche: toutes les claſſes ſont corrompues.

Il y avoit autrefois dans cette Ville des femmes de proſtitution publique, qu'on mépriſoit autant que leur état les rendoit mépriſables. Cette dépravation n'eſt *plus*, une plus diſtinguée a pris ſa place. Les Dames Vénitiennes ſe ſont faites courtiſanes.

Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes. Le mariage n'eſt plus qu'une débauche. L'amour conjugal eſt renvoyé au vieux temps. Un mari & une femme paſſeroient pour ridicules de ſe piquer de conſtance: on rougiroit de s'aimer. Ici une femme qui n'a *point* d'amant, eſt cenſée n'avoir pas aſſez de mérite pour en avoir, & à cauſe de cela rend ſon *mari* mépriſable; & il n'y en a preſque aucune aujourd'hui qui n'affranchiſſe le ſien d'une ſemblable humiliation. L'amour illicite ne paſſe pas pour tel.

La prévention eſt établie, & les exemples reçus. Il eſt convenu que la femme d'un Noble deviendra *la fille* de joie d'un autre, & qu'on ſe deshonorera tous d'un commun accord. On ne peut ſans frémir parler de pareilles mœurs.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

ON dit communément que les François ſont généreux : il eſt vrai qu'il n'y a point de nation dans le monde qui ſe repande davantage en proteſtations. Elle eſt là-deſſus d'une élévation, d'une nobleſſe d'ame dont l'hiſtoire ne fournit rien de ſemblable : c'eſt quelque choſe de prodigieux que la dépenſe qu'elle fait en offres de ſervices.

A mon arrivée ici, pluſieurs François que je connoiſſois à peine offrirent de m'obliger. Je n'eus point de repos avec eux que je ne leur euſſe donné ma parole que dans l'occaſion je diſpoſerois de tout ce qui étoit en leur pouvoir. J'écrivis peu de jours après à celui qui m'avoit preſſé le plus, de me prêter ſa maiſon de campagne pour quelques mois : au lieu des clefs, je reçus une lettre de ſa part, par laquelle il me mandoit qu'il ne pouvoit m'accorder ma demande, attendu qu'on y bâtiſſoit.

Le lendemain je priai le ſecond de m'envoyer cinq cents onces d'argent, en attendant que mon banquier, qui étoit à la campagne, fût de retour. Il me les refuſa, ſous prétexte qu'il avoit fait la veille une remiſe qui l'avoit entiérement épuiſé d'argent.

Le ſurlendemain j'envoiai mon domeſtique au troiſieme, afin de lui faire ſavoir que j'avois beſoin de ſon carroſſe pour deux ou trois jours. Sa réponſe fut qu'il en avoit diſpoſé pour ce temps-là. J'em-

pruntai le cheval d'un quatrieme pour faire une courſe ; mais il me fit dire qu'il étoit boiteux.

Les François diſent pour excuſe, que toutes les offres de ſervice ſont une monnoie courante dont tout le monde connoît la valeur. Paſſe pour les nationaux; mais on devroit du moins mettre les étrangers au fait de ſemblables impoſtures. Ceux qui calculent ici les dettes publiques, prétendent que, ſi les François rempliſſoient les engagements qu'ils ont contractés par leurs offres, il s'en faudroit aujourd'hui de cent mille millions que la nation eût une obole.

LETTRE XLVIII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pekin.

De Paris.

TU as vu dans la lettre ſur les idoles Chrétiennes, que les Saints ſont des avocats auprès de Dieu, qui plaident pour les hommes. Leur principale affaire, comme au barreau, eſt de tirer parti de la plus mauvaiſe cauſe, & de rendre blanc ce qui eſt noir. La forme du plaidoyer eſt la même; la ſentence ſeule eſt différente. Quand le Saint expoſe bien le fait, & qu'il lui donne une tournure favorable, le pécheur gagne ſon procès avec dépens. Quand ils ſont compenſés, les deux parties s'indemniſent réciproquement. Dieu y met pour ſa part les délices du Ciel, & le pécheur les peines du Purgatoire.

Je t'envoie ici un de ces plaidoyers dans les formes, qu'on lit ici dans un couvent de bonzes. C'eſt un Saint qui intercede pour un pécheur qui a

commis un homicide. La ſcene qui eſt en forme de dialogue, ſe paſſe dans le Ciel au pied du trône de la Divinité.

LE SAINT.

Être ſuprême, Créateur du Ciel & de la terre, grand Dieu, qui eſt mort ſur l'arbre de la croix pour racheter le genre humain, & dont la bonté n'a point de bornes, je viens intercéder ta miſéricorde pour un mortel qui en a tué un autre.

DIEU, en colere.

Ne me parle point de ces malheureux aſſaſſins, j'ai réſolu de ne leur faire aucun grace.

LE SAINT.

Mais ſi celui pour qui j'emploie ma médiation, eſt véritablement repentant?

DIEU.

Que m'importe ſon repentir, maintenant que le meurtre eſt fait?

LE SAINT.

Mais, Dieu des mortels, conſidere ton pouvoir.

DIEU.

C'eſt auſſi ce que je conſidere. Le pardon de ce crime s'oppoſe aux droits du Ciel; ma clémence eſt ici contraire à ma gloire; car ſi tous les hommes ſe tuent entre eux, ma puiſſance finira dans l'univers.

LE SAINT.

Je te demande cependant le pardon du mortel homicide.

DIEU.

J'ai moins beſoin d'abſoudre aujourd'hui ce péché que jamais, car la plupart des peuples s'égorgent à la guerre.

LE SAINT.

Que veux-tu, Dieu, la choſe eſt faite. L'homme eſt mort, il ne ſauroit le reſſuſciter.

DIEU, ſe radouciſſant.

Comment t'appelles-tu, toi?

LE SAINT.

Saint Policarpe.

DIEU.

Ah, de quoi te mêles-tu, d'intercéder pour des aſſaſſins? Car ſi je ne me trompe, ce n'eſt pas là ton département.

LE SAINT.

C'eſt une de mes anciennes pratiques; je t'ai ſouvent intercédé pour lui. Il m'a demandé cette grace, & je n'ai pu la lui refuſer.

DIEU.

Apparemment qu'il t'a fait préſent de quelque beau cierge?

LE SAINT.

Je t'avoue qu'il eſt généreux à l'offrande.

DIEU.

Voilà comme vous êtes tous, vous autres Saints, pour quelque livres de cire, vous vous chargeriez des crimes les plus énormes, Écoutes, Policarpe, je veux bien à ta priere pardonner ce meurtrier, mais ne reviens plus à la charge; car je te proteſte que, s'il aſſaſſine encore une fois, je le damnerai pour toujours.

LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a ici un Miniſtre d'État, qui a la permiſſion du Roi de corrompre les mœurs de la nation; les femmes qui veulent ſe proſtituer, ſe perdre d'honneur & de reputation dans le monde, s'adreſſent à lui. Son département eſt celui du libertinage, car il préſide aux ſpectacles de Paris. Ce Miniſtre tient en quelque façon les rênes de la débauche; il ſigne les paſſeports de diſſolution; quand une femme a reçu de lui ſes lettres de mauvaiſes mœurs, elle peut ſe livrer hardiment à toute ſorte de corruption: c'eſt-à-dire, que lorſqu'il l'a fait placer au théatre, le cenſeur des mœurs ou le Lieutenant de la police, comme on l'appelle ici, n'a plus d'inſpection ſur elle.

Une jeune perſonne qui cherche à ſecouer le joug de la pudeur; une fille qui veut quitter ſon pere & ſa mere pour ſe livrer au crime; une femme qui veut ſe ſéparer de ſon mari, pour ſe proſtituer publiquement avec ſon amant, n'ont qu'à en demander la permiſſion à ce bureau de ſcandale. Aurois-tu jamais imaginé que, chez un peuple civiliſé, il y eût de tels établiſſements, & que ceux qui doivent veiller ſur les mœurs, fuſſent les premiers à les corrompre? C'eſt ici un privilege de la Couronne; car le droit que s'arroge ce Miniſtre d'autoriſer la débauche, émane du Prince.

Les filles de ſpectacle ont la permiſſion du gou-

venement de ſe livrer à toutes ſortes de proſtitution : outre ce privilege, elles ont encore celui de ruiner les familles & de diſſiper par avance la fortune des mineurs, d'empêcher les mariages légitimes, de faire ſéparer les maris de leurs femmes, de diminuer la population, de remplir le Royaume de maladies honteuſes, &c.

On me montra l'autre jour une de ces filles de ſpectacle ſans mœurs, qui fit trembler en dernier lieu le chef de la police de Paris. Celui-ci la manda pour lui faire rendre compte d'une ſomme de ſix cents milles livres qu'elle avoit diſſipée à un financier chargé de famille. D'abord l'actrice s'inſcrivit en faux contre l'incompétence du tribunal; mais elle s'y rendit tout exprès pour y jouir de la ſatisfaction d'en inſulter le chef. „ Madame, lui „ dit le Juge tremblant & confus, je ſais que je paſſe „ les bornes de ma charge, mais le zele..... Le ze„ le, Monſieur, l'interrompit bruſquement la proſ„ tituée, eſt de ſavoir ſon devoir. Ce n'eſt pas à „ un homme, tel que vous, à mander une femme „ comme moi; vous ſavez que je ſuis de l'opéra où „ je figure dans les ballets; une perſonne auſſi né„ ceſſaire que je le ſuis au public, n'eſt pas faite „ pour paroître à la police.

„ Au reſte, Monſieur, de quoi s'agit-il? Il y a „ un Financier, qui a dépenſé ſix cents mille livres „ avec moi; hé bien, que trouvez-vous à cela? „ Eſt-ce qu'un François n'eſt pas libre de donner „ ſon bien à qui il veut? Il n'y a aucune Loi en „ France (du moins que je ſache) qui défende à „ un homme riche de donner, & à une femme pau„ vre de recevoir. Si vous êtes homme de Loi,

„ vous devez ſavoir que, de toutes les acquiſitions, „ celle qui vient par donation, eſt la plus légitime. „ Faut-il que les filles de l'opéra attendent que „ leurs amants ſoient morts, pour hériter d'eux „ par teſtament?

„ Enfin, Monſieur le policien, je n'ai qu'un mot „ à vous dire. Le Financier pour qui vous vous „ intéreſſez, m'a donné un demi million; il y a une „ choſe qui me fâche en cela, c'eſt qu'il ne m'en „ ait pas donné davantage. "

En finiſſant ces mots elle lui rit au nez, ſe leva, regagna ſon carroſſe, & laiſſa le Juge tout étourdi de ſon impertinence.

LETTRE L.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL eſt facile de veiller à paris, mais il n'eſt pas aiſé d'y dormir. Le bourdonnement de huit ou neuf cent mille perſonnes qui s'entretiennent enſemble; le bruit continuel des vingt mille carroſſes; le tumulte & l'embarras des rues; l'agitation des Citoyens, le concours des peuples, les cris perçants des pourvoyeurs, le charivari des charlatans qui veulent tromper les paſſants, le bruit des tambours qui cherchent à enrôler des ſoldats, le chant des proceſſions, & celui des enterrements, la voix de ceux qui publient les arrêts & les ſentences, le ſon aigu des trompettes qui annoncent qu'on va fouetter ou pendre quelque citoyen; tout cela n'eſt rien moins que l'image du ſilence.

A ce tumulte du jour ſuccede le vacarme de la nuit. On n'eſt pas plutôt au lit que les Bonzes & les Bonzeſſes commencent leur charivari. A minuit une confuſion de cloches ſe fait entendre dans les airs. Les uns & les autres annoncent à grand bruit qu'ils vont prier Dieu tout bas. A deux heures du matin, comme on commence à ſommeiller, le bruit ſe renouvelle. Au point du jour le carillon recommence. Tous les devoirs de la religion & de la ſociété s'annoncent avec bruit. Si on reçoit une nouvelle avantageuſe de l'armée, d'abord les canons tirent; ſi un homme meurt, auſſitôt les cloches ſonnent. Le Prince, la politique, la religion, Dieu, les *Saints*, les Anges & les morts contribuent ici à faire mourir les vivants.

LETTRE LI.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

LE Chevalier qui nous prend pour des gens qui habitent les Antipodes de la raiſon humaine, eſt ſurpris d'entendre dire que les Chinois ont fait des *progrès* dans les ſciences : il ne revient pas de ſon étonnement, lorſqu'on lui dit que nous avons de l'*intelligence*; ce qui fait qu'il haſarde quelquefois avec moi des queſtions à l'Européenne.

Monſieur le Chinois, me diſoit-il dernièrement, on dit & on écrit que vous êtes ſavant & éclairé : d'où tirez-vous, s'il vous plaît, ce génie ? Car pour *faire* des progrès dans les arts, il faut des principes, & j'avois toujours cru que le ſavoir n'avoit jamais

paſſé la ligne, que tout le reſte de l'univers étoit dans les ténebres, & que l'Europe ſeule étoit éclairée.

Monſieur le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoiqu'auſſi grande que l'Europe entiere, ne compoſe qu'une ſeule famille, & que cette famille eſt élevée par les ſoins d'un pere qui a le même ſoin de l'éducation de tous ſes enfants. La naiſſance, le rang & la fortune ne changent rien à cette éducation, il ſuffit d'être membre de l'État pour la recevoir. La ſituation des lieux, la diſtance des hommes, l'emplacement des Provinces, la grandeur des Villes, la politeſſe des Bourgs ne changent rien à l'inſtitution. Par-tout où il y a quatre Chinois, il ſe trouve un maître pour les inſtruire.

De cette éducation générale dans un Empire auſſi étendu que la Chine, il eſt impoſſible que le génie d'un grand nombre de citoyens ne perce & ne ſe faſſe jour au travers de la multitude.

Mais l'inſtitution, pour être univerſelle, n'en ſeroit pas meilleure, ſi elle n'étoit fondée ſur des principes ſolides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou pour mieux dire, le gouvernement pour nous former l'eſprit aux ſciences.

Toutes les connoiſſances nous ſont défendues dans notre enfance. Le ſeul livre qu'on nous donne à étudier eſt celui de Confuſius, qui contient les premiers élements de la Philoſophie de notre Religion. D'abord on nous enſeigne à le lire, & enſuite à le comprendre : ce qui fait deux études différentes, l'une devant ſervir de préparation à l'autre.

Il ne nous eſt pas permis dans notre jeuneſſe d'avoir de l'eſprit, ni d'acquérir d'autre ſavoir que celui

lui qui doit ſervir de fondement à tous les autres. Les ſciences chez nous ſont pour ainſi dire étayées ; & ne doivent ſe placer dans notre imagination que dans leur temps, & quand l'entendement eſt préparé à les recevoir.

La pureté du langage eſt une des premieres préparations; car nous croyons qu'il eſt impoſſible de penſer juſte lorſqu'on ne ſait pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole qui eſt l'image de l'ame ſoit nette, ſans quoi le tableau de nos idées eſt louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, des manieres, des uſages & des cérémonies qui ont chez nous leurs principes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperçois en Europe, que de voir des ſavants & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choſes qui forment les devoirs les plus eſſentiels de la vie civile. Ils ſavent toutes les ſciences, excepté celles qui ſont les plus néceſſaires aux hommes. A la Chine ces choſes ne ſe négligent point; on les apprend dans les écoles par principes, ainſi que les ſciences les plus graves. On connoît un lettré chez nous à la maniere aiſée dont il fait la révérence. Après ces premieres préparations, chacun ſe choiſit la ſcience qu'il croit le plus propre à ſon génie; mais quelle que ſoit celle qu'on embraſſe, on ne peut y devenir profeſſeur ſans paſſer par une longue ſuite d'examens très-rigides, ſubis devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur; car ſi c'eſt un vol qu'un particulier fait, lorſqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous penſons que ce n'en eſt pas un moins grand que de s'arroger le titre de ſavant quand on ne l'eſt pas.

Ceux qui dans l'examen ſe trouvent inférieurs à la

ſcience dont ils veulent obtenir le grade, ſont punis ſévérement, car c'eſt un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite ſuffiſant pour ſe diſtinguer dans la littérature qu'on embraſſe, parce que cette négligence en ſuppoſe d'autres préliminaires : cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle ; mais qui eſt très-juſte ; car elle prévient une infinité de vices que le faux ſavoir introduit toujours. L'Empereur aſſiſte en perſonne au dernier de ces examens, & eſt témoin lui-même de la capacité de ſes ſujets, qui ſont le plus en état de ſe diſtinguer dans les arts.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce à Pekin.

De Paris.

LEs Indes font contribuer l'Europe. Elles en retirent tous les ans des ſommes conſidérables pour l'entretien de ſon luxe. Les Indiens fouillent dans leurs mines, ils en retirent de petits cailloux, qui taillés artiſtement jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat : on les appelle diamants. Les femmes les aiment beaucoup : elles en ſont preſque folles. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe leur faire pour en avoir.

C'eſt le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour ſatisfaire leur vanité. Telle qui a réſiſté long-temps à un beau viſage, ne réſiſte point à un beau brillant.

Au reſte ces petits cailloux entrent ici dans la compoſition de l'himen. Il faut qu'une femme ait

une bien grande antipathie pour s'unir avec un homme, ſi un aſſortiment de diamants ne la rapproche de lui. Il ſemble qu'il y ait dans les diamants comme une vertu ſimpathique. On peut dire que les Indes forment la plupart des mariages qui ſe font en Europe. Telle beauté difficile ne ſe fut jamais rangée ſous le joug de l'himenée, ſi les mines de l'Orient n'euſſent produit une pierre qui l'a éblouie.

On prétend que la valeur de ces cailloux qui ſont actuellement en France eſt auſſi conſidérable que celle de ſon numéraire; de maniere que ce luxe l'a appauvrie de la moitié, & que ſans lui elle ſeroit une fois plus opulente qu'elle n'eſt; car il ne faut pas croire que l'État puiſſe jamais réaliſer cette oſtentation; ſi elle mettoit en vente tous ſes diamants, leur valeur tomberoit auſſitôt. C'eſt une richeſſe qui n'eſt réelle, pour m'exprimer ainſi, qu'autant qu'elle eſt chimérique.

Mais l'original de ce luxe n'eſt pas ſi onéreux que ſa copie: faute d'un aſſez grand nombre de diamants on en compoſe, on a créé à Paris de nouvelles Indes. Ces cailloux précieux, faits par les mains de la nature, ſont devenus l'affaire de l'art, on a mis en manufacture l'ouvrage de Dieu.

Ce luxe-copie met ici tout le monde en état d'en avoir un, la diſproportion du prix eſt ſi grande avec l'original qu'un écu peut en repréſenter cent mille; mais ces cents mille coûtent moins qu'un, parce qu'ils contiennent une valeur quelconque, au lieu que l'autre n'en a aucune. Ces diamants d'imitation ſe fondent d'eux-mêmes, il faut les récréer tous les jours, ce qui en augmente conſidérablement le prix.

On dit encore ici pour raiſon que l'argent ne ſort pas de l'État, mais la circulation dans ce luxe eſt tout d'une piece; elle ne s'étend pas aſſez: on m'a montré ici un de ſes créateurs de diamants, qui a ramaſſé une fortune d'un million. Il vaudroit preſque autant pour la France que cette ſomme, ainſi poſſédée par un ſeul particulier, eût paſſé aux Indes.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Ferrare.

SI tu ſavois quelque Colonie en Aſie, qui voulût venir habiter en Europe une grande & belle Ville, remplie de maiſons vuides, j'en ſais une; c'eſt Ferrare, où je me trouve à préſent & d'où je t'écris. On pourroit mettre ſur ſa porte cet écriteau VILLE A PEUPLER.

J'y ſuis preſque ſeul avec un autre étranger, qu'on appelle le Vicelégat.

On dit que c'eſt le mauvais air qui dépeuple cette Ville; mais on peut préſumer que c'eſt le mauvais gouvernement.

Combien de pays en Europe, dont le climat eſt moins bon que celui de Ferrare, & qui ſont néanmoins remplis d'habitants.

On voit par l'hiſtoire d'Italie, que cette Ville contenoit autrefois un grand nombre de citoyens; aujourd'hui elle ne contient que des édifices.

Ce pays eſt ſans agriculture, ſans commerce & ſans arts; cela ſeul ſuffit pour le dégarnir.

Il n'a point de maître, car un État en Europe, qui appartient à l'Église, n'appartient à perſonne : or on n'a jamais ouï dire qu'un État fleuriſſe ſans chef politique; car je n'appelle point chef un Mandarin Prêtre, qui envoie un autre dans un gouvernement, ſur lequel il ne peut pas veiller lui-même.

Pluſieurs États s'étoient donnés au St Siege, les Papes firent un pas de plus, ils uſurperent Ferrare. Ils ordonnerent au légitime Souverain de ſe retirer & occuperent ſon Trône.

Il eſt vrai que pour faire les choſes dans toutes les regles papales, ils l'excommunierent, ce qui dans ce temps-là étoit très-bien imaginé pour rendre un Prince odieux à ſes ſujets, en les relevant du ſerment de fidélité.

Ici les hommes & les femmes s'enferment dans des Couvents; la Ville devient une Communauté de Moines & de Religieuſes. Les hommes ſe cloîtrent d'un côté, & les filles s'enferment de l'autre, ainſi ſa génération ne ſe rencontre plus.

Il eſt clair que, ſi l'on n'envoie point des Colonies à Farrare, la Ville dans peu ſe trouvera ſans habitants : alors l'Agent apoſtolique ſe retirant à Rome pourra dire au Pape : *Votre Sainteté* a les Clefs du Royaume du Ciel; voilà maintenant les Clefs d'un Royaume de la terre.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

Les négocians d'Europe acquierent de grands biens avec beaucoup d'aisance ; voici comme ils amassent des trésors. On attire chez soi autant de richesses que l'on peut ; quand on en a fait une bonne provision, l'on ferme sa porte, & l'on garde ce qu'on a : cela s'appelle ici faire banqueroute.

Cette honnête maniere de s'approprier le bien d'autrui, se fait avec la permission des Magistrats. Il y a pour cela trois manieres qui ont toutes le même objet.

La premiere est de faire appeller ses créanciers dans son comptoir, & de leur dire si bas à l'oreille, que personne ne l'entende ; " Messieurs, je vous „ dois un million, je ne puis vous payer que cin- „ quante mille livres : voilà mon dernier mot, c'est „ à prendre ou à laisser. " Cette maniere de voler le bien d'autrui est la plus honorable, aussi est-elle la plus pratiquée, parce que le public n'est pas averti qu'on manque de probité ; ce qui ne diminuant pas la confiance générale, fournit les moyens de parler une seconde fois à l'oreille de ses créanciers.

La seconde est d'envoyer ses livres au greffe, & de garder l'argent. Ces livres sont toujours en regle, car l'on peut écrire sur le papier tout ce qu'on veut. Des syndics sont nommés, dans peu l'affaire est terminée, & l'on ouvre de nouveau son comptoir, comme si de rien n'étoit.

La derniere eſt toute ſimple. On dénature les meilleurs effets, on enleve l'argent de la caiſſe, & on laiſſe à ſes créanciers des marchandiſes invendables & des mauvaiſes dettes, & on s'en va. C'eſt ce qu'on appelle banqueroute frauduleuſe; mais de celle-ci aux autres, il n'y a guere de différence que quelques pages d'écriture. Pour l'ordinaire, on n'eſt guere riche à la premiere banqueroute, ni fort opulent à la ſeconde, mais on jouit d'une grande fortune à la troiſieme.

Les gouvernements d'Europe n'ont point de notions juſtes ſur l'adminiſtration marchande, on confond toujours les déſordres publics avec les particuliers. Un négociant qui ceſſe de payer, cauſe une liſion dans la ſociété commerçante. Le négoce en ſouffre des altérations; il gêne l'induſtrie & la main-d'œuvre; en un mot, il eſt criminel, pour avoir détenu un dépot qu'on lui avoit confié. Sa cauſe ne peut point être jugée au Tribunal de ſes Pairs; ſon déſordre eſt l'affaire du gouvernement, comme tous ceux qui contiennent une violation publique. Les banqueroutes à l'amiable, comme on les appelle, ſont contraires à la juſtice du Prince, & aux loix fondamentales. Dès qu'un citoyen s'eſt conſacré au commerce, il devient l'homme de la République; toutes ſes démarches doivent être marquées au coin de l'état; ſes contracts cachés ſont des conjurations ſecrettes contre la Monarchie, dans leſquelles le créancier eſt auſſi répréhenſible que le débiteur. Le banqueroutier, après ſon déſordre, eſt cenſé être dans les priſons du Prince, d'où les loix ſeules peuvent le retirer.

On demande à cela, s'il n'eſt pas permis à un ci-

toyen, de donner ſon bien à un autre, ou de ſe déſiſter de ſes prétentions. Il ne le peut point, dans le cas de banqueroute frauduleuſe. Un François n'a point le droit d'empêcher le cours de la juſtice, contre ſon domeſtique qui m'a volé; d'où vient que j'aurois celui d'abſoudre un marchand qui lui retient ſon bien injuſtement? Il eſt permis de donner, mais il ne l'eſt pas de laiſſer voler, parce que le vol contient une félonie qui forme une léſion dans l'ordre général, qui trouble la République.

Les Européens n'ont point ces idées ſur le commerce; auſſi cette branche de l'adminiſtration, chez eux, eſt un pur brigandage.

LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

de Boulogne.

ME voici depuis quelques jours dans le pays des Papes, la ville des Cardinaux, la patrie des Prêtres, & le magaſin des Chanteurs.

Le terrein de Boulogne eſt fécond & abondant; après la Chine, on ne voit rien de ſi fertile ſur la terre.

Il y a un commerce dans cette ville, dont je ne ſache pas qu'aucun peuple du monde ait encore eu l'idée. Les Afriquains trafiquent en hommes, les Boulonois négocient en chiens.

La ville eſt grande, bien pavée, remplie d'Égliſes, de colleges & de docteurs. Les naturels du pays n'ont point de langue. Ils s'expriment par des geſtes

& un je ne sais quel jargon, que ceux qui l'entendent trouvent fort comique.

Boulogne doit un bouffon à chaque théatre d'Italie. La scene comique ne sauroit faire rire le public, sans un Docteur Boulonois.

Outre les bouffons, il y a beaucoup de Moines. Ses Cloîtres forment les plus grandes casernes monachales qui soient dans la Chrétienté. On y voit des Couvents qui ressemblent à des villes, & ces villes sont si nombreuses que, si on les retranchoit, celle de Boulogne ne seroit plus qu'un village.

Il s'en faut beaucoup que l'école de la morale soit aussi perfectionnée ici que celle de la peinture. Les *Boulonois* ne cherchent pas à s'instruire de la science des hommes, ils ne s'appliquent qu'à copier leurs visages.

Un Pere de famille qui a deux enfants, en doit un à l'oisiveté de Boulogne, & l'autre aux intrigues de *Rome*. Celui-là ruine sa maison, tandis que l'autre fait son chemin, perce la foule du sacré college; & trente ans après releve une maison, qui à la seconde génération tombe encore, & est relevée de nouveau par un membre de l'Église.

La noblesse de Boulogne est la plus ancienne de l'Église & la plus nouvelle de l'épée. La thiare & la pourpre rempliſſent de titres les archives.

Elle est fort nombreuse; car chaque Pape Boulonois, outre cinq ou six Princes, crée encore vingt ou trente nobles. Dans les autres États de l'Europe, il faut une suite d'ancêtres, mais il suffit ici d'un conclave.

Un homme qui n'est pas noble peut, par l'opération du St Esprit, annoblir une foule de roturiers.

Un Moine mendiant, qui a renoncé par des vœux ſolemnels aux titres & aux rangs, n'eſt pas devenu Pape, qu'il fait des gentilshommes de toute eſpece.

Les femmes acquierent auſſi la nobleſſe par l'Égliſe. Les intrigues galantes qu'elles ont avec les Cardinaux décraſſent leur origine. Elles ſeroient bien plus nobles, ſi l'on faiſoit les Papes plus jeunes; mais ils ſont ſi vieux lorſqu'on les crée, qu'ils n'ont plus la force de les annoblir.

C'eſt le Pays de la débauche, de la muſique, & de la dévotion. On y prie Dieu ſix heures du jour, on y en chante huit & on s'y proſtitue dix.

Chaque coin de rue eſt un autel, chaque autel a une image & chaque image fait ſes miracles.

LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois un grand inconvénient dans la Religion du Chriſt, les fideles qui avoient péché, quoique légerement, étoient condamnés aux flammes éternelles; c'étoit bien dur pour ceux qui ne l'avoient pas fait exprès.

Après bien des recherches pour trouver un tempérament qui empêchât que tant de pécheurs de bonne foi ne fuſſent précipités pour toujours dans l'enfer, on imagina le purgatoire.

Je voudrois bien pouvoir te dire ce que c'eſt que le purgatoire. Les Européens qui mettent par-tout de la fiction, ont imaginé dans leurs fables le fleuve

Léthé qui a la vertu de faire oublier le passé. Le purgatoire est une espece de fleuve Léthé. Dieu oublie qu'il a été offensé, & passe l'éponge sur sa justice. On peut regarder aussi le purgatoire comme des lettres d'appel, par lesquelles les pécheurs se réclament du pouvoir des Démons.

Il fait très-chaud dans le purgatoire, mais il n'y fait pas si chaud qu'en enfer. Ses flammes brûlent, mais elles ne consument pas: leur caractere est de purifier. Après quelques siecles, on en sort clair & net, comme un cristale de roche; alors on va prendre sa place dans le Ciel, comme si de rien n'étoit.

Ce projet est un des plus beaux qu'ait jamais formé le Christianisme. Sans lui Dieu à la fin du monde se fut trouvé presque seul dans le paradis; au lieu que le purgatoire lui recrute continuellement des élus.

Il est dommage que ce magnifique plan ne soit pas gratis. Il faut acheter le purgatoire. Les Bonzes & les Mandarins Prêtres y ont mis deux prix. Ceux qui craignent la brûlure l'achetent en gros, & sont presque aussitôt délivrés. Mais il faut qu'un pécheur soit bien riche pour aller ainsi droit au Ciel, après n'avoir fait qu'effleurer le purgatoire. On m'a parlé de quelques Chrétiens à demi réprouvés, à qui il en a coûté plus de cinquante mille Taëls pour se racheter tout d'un coup de ses flammes.

A l'égard de ceux qui n'ont pas de quoi payer leur délivrance, ils se grillent tranquillement pendant une suite de générations.

Il y a des Philosophes Européens qui prétendent que les richesses ne sont bonnes à rien; mais depuis l'établissement du purgatoire, elles servent à quelque chose.

Tout le monde a gagné à ce marché. On demande continuellement pour les ames du purgatoire. Les Chrétiens qui sont de la secte du Pape, font des aumônes continuelles : des troncs établis à ce sujet, sont remplis tous les jours d'argent; mais de celui-ci les ames du purgatoire n'en voient guere. Les pagodes qui, avant l'invention du Purgatoire, étoient très-pauvres, sont aujourd'hui fort riches.

Cette institution n'est que pour les péchés véniels, si on avoit établi un Purgatoire pour les mortels, il eut été bon alors d'être Chrétien. Cet établissement est admirable pour encourager les pécheurs de cette secte; qu'importe qu'on offense l'Être suprême ! avec de l'argent on peut se tirer du mauvais pas de l'enfer.

Les Européens sont peut-être les plus grands calculateurs qu'il y ait au monde. On m'a parlé d'une énumération qui contient le nombre des ames rachetées des flammes du Purgatoire depuis son institution; ce nombre est prodigieux. On y trouve des Chrétiens de toutes les conditions, & de tous les états; excepté des Papes, excepté des Rois, excepté des Ministres d'État, excepté des Moines, excepté des Dévots, excepté des Financiers; tout ces gens-là vont droit en Enfer.

LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Ministres d'État en France sont toujours chancelants; ils ne sont jamais fermes sur leurs

pieds. Quand j'arrivai à Paris, on en déplaça deux; & peu de temps après, on en créa trois. Il n'y a point d'Hôtel de louage qui change plus souvent de maître, que celui du Contrôleur des Finances. Un Ministre est à peine installé dans son poste, qu'il est relevé par un autre qui cede lui-même sa place à un troisieme. Ils se rencontrent, pour m'exprimer ainsi, sur l'escalier de l'administration.

On diroit que le Roi de France fait continuellement la revue de ses Ministres, & que ceux-ci ne font que passer devant leurs charges. Tu peux t'imaginer, pendant ce changement continuel comment vont les affaires de la République. Comme ceux qui gouvernent, ne sont jamais assurés dans leur poste, l'État est toujours chancelant.

On apprend souvent la réforme d'un Ministre avant qu'on ait su sa nomination: aussi est-on en usage de l'aller complimenter le matin même, *crainte* que le soir on n'y soit plus à temps. Le jour qu'on eut nommé le Ministre qui gouverne aujourd'hui les Finances, un Seigneur de sa connoissance courut sur l'heure à son Hôtel pour le complimenter. Mon ami, demanda-t-il au Suisse, ton maître est-*il* toujours Ministre ? Le portier qui n'en étoit *pas* encore instruit, lui répondit qu'il n'en savoit rien. Vous verrez, dit-il, en se tournant vers un autre Seigneur qui étoit dans son carrosse, qu'on l'aura remercié, avant même de l'avoir créé.

Comme tout le monde sait ici qu'un Ministre qui entre en place, n'y est pas pour long-temps, on s'arrange en conséquence ; chacun se hâte de lui demander des graces; & le Ministre qui sent que sa démission est prochaine, se hâte de les accorder. Que lui

importe de se donner la peine de distinguer les talents, & de ne donner les emplois qu'au mérite, il fait que dans quelques jours il ne sera plus rien, & qu'on se souviendra à peine, qu'il ait existé! Il va plus loin, il trouve les affaires de la Monarchie embrouillées, & il les embrouille d'avantage, afin que celui qui viendra après lui, trouve plus de difficulté à les débrouiller : c'est une vengeance qu'il attache à l'instabilité de son poste.

LETTRE LVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LEs mœurs sont si corrompues en France, que cela va jusques à la dissolution. Il s'y commet journellement un crime, qui fait frémir la nature. C'est le dernier période de la corruption humaine. Les peres en Afrique vendent leurs enfants au travail, ici les meres vendent leurs filles à la prostitution. Elles font elles-mêmes les premiers marchés d'incontinence, & s'approprient l'argent de leur crime.

En Barbarie, c'est assez qu'il naisse un grand nombre d'enfants d'un mariage, pour que la fortune de ceux qui leur ont donné le jour, augmente. En France, il suffit qu'une mere ait plusieurs filles, pour rendre la sienne considérable.

L'éducation & les talents sont pour l'ordinaire les fondements de ce contract infame. On ne les élevo mieux que pour les vendre davantage : plus elles ont d'agréments & plus on met leur innocence à haut prix.

La police eſt informée de ces marchés, les Magiſtrats des autres Tribunaux ne l'ignorent pas ; tout le monde le ſait & perſonne n'en dit rien.

Brûles cette lettre ; car je ne voudrois pas que l'Empereur & les peuples de la Chine ſachent que de tels monſtres habitent la terre. Il y a des crimes chez les peuples corrompus, dont il ne faut pas que les Gouvernements ſages aient la moindre idée. Ils auroient trop mauvaiſe opinion de la nature humaine, ſi on la leur montroit ſous un caractere ſi difforme, & par-là ils pourroient perdre la confiance que l'on doit avoir en la vertu.

LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

DE toutes les ſciences qu'on profeſſe en France, la politique eſt celle qui ſe donne à meilleur prix. Elle ſe vend ici à ſi bon marché, qu'il n'y a point de laquais qui n'ait le moyen de l'acheter. Pour deux ſols on peut connoître les intérêts des Princes, être inſtruit des négociations de l'Europe, & ſavoir deux fois la ſemaine comment va le monde.

Les principes de cette ſcience ſont contenus dans des feuilles volantes qu'on appelle gazettes. Ses ſéances ordinaires ſe tiennent dans de petites académies qui ſont aux portes des jardins du Palais-Royal & des Thuilleries, où des Suiſſes vendent au public *l'eſprit* des Cours. Si on veut devenir bien ſavant dans les ſecrets des cabinets, & que pour cet effet on veuille lire bien des papiers, on paie plus d'ar-

gent; car les connoiſſances de la politique ont un prix fait, il en coûte tant la feuille. C'eſt dans celles-ci où l'on apprend exactement ce qui ne ſe paſſe pas dans les différentes Cours, & que l'on eſt inſtruit de toute autre choſe que de ce que l'on veut ſavoir.

La plupart de ces gazettes ſont étrangeres. Les grands profeſſeurs en politique ſe tiennent en Hollande, République économe qui met à profit le bruit de la renommée, & qui pouſſe l'induſtrie juſques à tirer parti du menſonge même. C'eſt de-là qu'ils font part aux autres nations de l'Europe de leur profond ſavoir, & qu'ils leur communiquent leurs ſavantes réflexions.

Toutes ces feuilles ont un genre d'érudition, qui leur eſt particulier. La gazette d'Amſterdam qui a le pas ſur les autres, eſt très-profonde dans la ſuperficie des faits : elle eſt remplie d'une élocution qui ennuie très-méthodiquement. La gazette de la Haye eſt admirable pour publier des événements imaginaires; celle de Rotterdam pour mentir; & celle d'Utrecht pour ne pas dire vrai. Mais lorſqu'on veut ſavoir beaucoup de faits faux & impoſteurs, on lit un imprimé qui a pour titre *le courier d'Avignon*. C'eſt un Bonze apoſtat, & qui apoſtaſie de nouveau dans cet écrit régulièrement deux fois la ſemaine. Il y a auſſi une gazette de France; mais il lui eſt défendu de la part du gouvernement de dire vrai : il n'eſt permis à l'auteur que d'être froid & inſipide.

J'ai oui dire qu'on avoit réſolu une fois d'empêcher l'entrée de ces gazettes étrangeres dans le Royaume; mais ce projet n'eut pas lieu. Il eſt à préſumer que l'adminiſtration réfléchit ſur les con-

séquences d'une pareille démarche. Il eſt certain que cette réforme auroit cauſé une des plus grandes révolutions qui fut jamais arrivée dans la Monarchie Françoiſe; car que ſeroient devenus alors dans Paris tant d'automates, ces hommes machines, dont les reſſorts ſont ſans action, juſques à ce que quelque article d'une gazette les ait mis en mouvement? Ç'eut été couper le fil du raiſonnement du diſcours public, & répandre un morne ſilence chez tous les politiques du caffé.

Cette réforme eut réduit à la famine un grand nombre de vieux Officiers, qui n'ont pas plutôt enlevé des petites académies, dont je viens de te parler, un article un peu intéreſſant de ces gazettes, qu'ils ſe rendent auſſitôt dans des maiſons rentées, où l'article leur eſt payé comptant par un dîner.

La France ſe fut trouvée tout d'un coup muette; car qu'eut-on pu mettre à la place de ces paroles uſitées dans toutes les compagnies, & qui ouvrent tous les entretiens François, *qu'y a-t-il de nouveau? Que dit la gazette de Hollande*? A-t-on des *avis ſur la marche des armées.*

On ne peut que plaindre l'inſuffiſance du genre humain, lorſqu'on fait réflexion qu'une nation qui paſſe dans le monde pour avoir de l'eſprit & du diſcernement, eſt réduite à paſſer ſa vie à s'entretenir de pareilles fatuités.

Tu ne ſaurois croire le bâillement & l'ennui mortel que cauſe le retard de la malle de Hollande, de Flandres & d'Avignon. La neige ou la glace qui empêche le paſſage des couriers, gêle ici les eſprits; ils en ſont pétrifiés: le dégel ne ſe fait qu'à l'arrivée des gazettes.

LETTRE LX.

Le même, au même, à Pekin.

de Paris.

JE parcours les Hôtels dont cette Capitale est remplie, & qu'on fait voir par curiosité aux étrangers. Il faut un guide pour voyager dans le vaste Pays de ces édifices; sans quoi on se perdroit pour ainsi dire dans les rues des appartements, & dans les différents quartiers qui composent ces maisons. Il en est de si immenses qu'elles pourroient contenir un Royaume d'Afrique avec tous ses peuples.

Ces édifices prodigieux m'ont fait souvent réfléchir combien les hommes cherchent à s'éloigner de leur premiere origine.

Il y a apparence que les premiers hommes firent un trou dans la terre, pour se garantir des bêtes féroces, & que pendant long-temps ce fut là leur habitation ordinaire. Leur nombre venant ensuite à augmenter, ils prirent de la boue, & bâtirent une cabane sur sa superficie. Chaque cabane n'étoit pas plus grande qu'il le falloit pour contenir une famille: dans la suite ils éleverent une seconde cabane sur la premiere, & celle-là servit de fondement à une troisieme; mais comme les aises mènent aux commodités & que celles-ci conduisent au luxe, insensiblement les cabanes furent changées en édifices. Ce qui avoit été inventé pour servir de délassement, contribua à la fatigue; les hommes faits pour habiter la surface de la terre, furent obligés de monter jusques à moitié chemin du Ciel pour arriver à leur mai-

pierres & des marbres ſervirent à flatter la
maine. Des hommes qui devoient mourir
ques années, firent des habitations qui de-
rer dix ſiecles.

d'hui les particuliers en France ſe logent
s Rois, & les Rois comme les Dieux.

drois qu'il ne fut permis d'étaler la magnifi-
re dans les édifices publics, & qu'il y eut
neats pour ceux des ſujets. Cette police
ns ſeroit peut-être plus utile qu'on ne
la ſoupçonner : entre pluſieurs avantages,
t celui d'empêcher que bien des particuliers
veliſſent avec toutes leur génération dans
& ſuperbes bâtiments.

LETTRE LXI.

Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-
pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

gne eſt ſous la domination directe du Ciel.
Lieutenant du Chriſt en eſt le Souverain.
s clefs du Paradis que les Papes ouvrent
de cette puiſſance politique.

hommes ſavoient s'accorder entre eux, ils

lorſqu'il ſe ſoumet de lui-même à une pareille baſſeſſe.

Je voudrois rechercher ce qui fait que les peuples d'Italie, depuis environ quinze ſiecles, ſe précipitent d'eux-mêmes au devant de la ſervitude. Je crois que le luxe, l'oiſiveté & la molleſſe y ont beaucoup contribué.

Après que les Romains eurent agité le monde & ſe furent agités eux-mêmes par des peines & des travaux infinis, une laſſitude générale ſuivit de près cette grande agitation. Les peuples d'Italie, qui leur ſuccéderent, établirent les arts de faſte & d'oſtentation, qui ſont preſque toujours une ſuite de la volupté. On n'eut d'autre ambition que celle d'être oiſifs. Il faut une certaine activité pour ſe maintenir libres, au lieu qu'on n'a beſoin d'aucune action pour être eſclaves.

Un peuple n'entend point ſes intérêts, lorſqu'effrayé lui-même par ſes propres diviſions, & par ſes guerres civiles, il ſe livre au pouvoir d'une puiſſance étrangere. Il ſe précipite par-là lui-même au devant des malheurs qu'il voudroit éviter : Ce ſont préciſément ces guerres qu'il craint, qui pourroient ſeules l'empêcher d'être ſubjugué. En liſant l'hiſtoire de cette partie de l'univers, on trouve que la plupart des États renaiſſent des cendres des guerres civiles.

Il eſt vrai que Boulogne, en ſe donnant aux Papes, conſerva ſes privileges : mais on n'en a plus, lorſqu'on ſe livre au pouvoir d'un gouvernement étranger.

Dès qu'on cede le pouvoir politique, toutes les prérogatives que l'on ſe réſerve, ſont nulles.

Pour l'ordinaire les peuples qui ſe livrent volontairement à la ſervitude, veulent ignorer qu'ils ſont eſclaves.

La République de Boulogne fait ſemblant d'être libre : elle députe un Ambaſſadeur à Rome pour conſerver l'égalité, tandis qu'elle reçoit du Pontife un Légat qui eſt ſon maître.

Quarante Sénateurs forment un Sénat ſans Conſeil, qui élit un Prince ſans pouvoir. On appelle ce Souverain, GONFALONIER. Son regne eſt auſſi court que ſa puiſſance eſt bornée. Au bout de ſoixante jours, il quitte la Couronne & redevient Sujet. L'élection n'eſt pas arbitraire ; chaque Sénateur doit regner à ſon tour & porter la Couronne par ſemeſtre. Ce n'eſt pas le mérite qui éleve à ce rang, c'eſt la place ; de maniere que, tous les ſept ans, chaque Sénateur ſe place de lui-même ſur ce Trône poſtiche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotaeyu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

JE vais ſouvent à la comédie. C'eſt moins pour aſſiſter à la repréſentation des acteurs, que pour y voir la piece des ſpectateurs. Je trouve celle-ci plus divertiſſante, que celle qu'on donne au théatre. La ſcene y eſt toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence long-temps avant qu'on tire le rideau, & continue une demi heure après qu'il eſt baiſſé ; c'eſt-à-dire, que

cette piece a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire le parterre ouvre la repréſentation. On diroit que celui-ci eſt fait à reſſort, & que ſon mouvement eſt réglé. Il a ſon flux & reflux, comme le vaſte Océan. Une onde pouſſe les ſpectateurs vers l'orcheſtre, & une autre les ramene à la porte. Ceux qui y agitent les vagues, ſont pour l'ordinaire de jeunes Mouſquetaires, qui ſe divertiſſent à ce manege. Ils ouvrent & ferment le parterre de la comédie, comme une boîte. Je vis derniérement baloter deux pauvres provinciaux qui s'y trouverent par malheur ce ſoir-là, de maniere que je ne crois pas qu'ils puiſſent de ſix mois ſortir de leur chambre. Il eſt difficile, quand on ſe trouve au milieu de ces Meſſieurs-là au parterre, qu'on en ſorte avec tous ſes membres.

Mais ce n'eſt que le prélude de la comédie des ſpectateurs. Ce ſpectacle eſt compoſé de converſations muettes qui ſe paſſent dans les loges. Une jeune Dame ouvrit ce ſoir-là la ſcene; un Abbé l'avoit aimée; mais l'inconſtant avoit paſſé en ſecondes noces clandeſtines avec une autre Dame qui étoit ce ſoir-là à la comédie, dans une ſeconde loge. Les deux rivales ſe menacerent long-temps des yeux. On voyoit dans les regards de l'une tout ce que la rage & le déſeſpoir ont de plus marqué; & dans ceux de l'autre ce que le triomphe & la ſatisfaction ont de plus agréable. Les inſultes réciproques des regards durerent quelque temps; quand les hoſtilités des yeux furent finies, elles ſe battirent encore long-temps par des geſtes, des grimaces, & des coups d'éventail.

Cependant les mains de l'Abbé, qu'on avoit juſques-là toujours vues, diſparurent tout d'un coup; l'Abbé étoit là; on ne pouvoit pas les ſoupçonner hors de la loge; elles étoient ſans doute cachées quelque part. A cette déſertion, la Dame délaiſſée perd tout-à-fait contenance; ſes regards aux ſpectateurs étoient parlants. Ils leur diſoient; voyez ce perfide qui me mépriſe au point de ſe livrer à ſa paſſion en préſence du public: d'un autre côté, regardez cette femme ſans bienſéance, inſenſible à toute autre conſidération, qu'à celle de ſon amour. Peut-être goûte-t-elle dans ce moment mille petites ſenſations qui la préparent davance à un plus grand plaiſir après le ſpectacle. Car les femmes en France peuvent par le ſeul mouvement des yeux faire un diſcours ſuivi avec toutes ſes parentheſes. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'ayant entendu, entreprit de la venger. Il ſe mit à crier, haut les mains, Monſieur l'Abbé, haut les mains; & auſſitôt ſes mains reparurent.

A côté de cette loge ſe paſſoit une autre comédie. Une veuve ſurannée, mais riche, qui ſe croyoit aimée d'un Officier ſans fortune, découvrit ce ſoir-là par un coup d'œil qu'il en vouloit à ſa fille qui étoit jeune & jolie, & qui étoit avec elle à la comédie. Cette préférence indigna la mere: elle le congédia ſur le champ en préſence du public. L'Officier remercié ne ſe déconcerta point; ſe voyant hors de ſervice, il alla offrir ſes ſiens dans une autre loge à une Dame qui n'avoit point de fille. Auſſitôt le parterre applaudit à ſon choix par un battement de mains général, & hua la veuve ſurannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre ſcenes muettes à cette

ſeconde repréſentation, l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaiſir de la jeune Dame, & la ſatisfaction de l'Officier. Outre ces comédies continuelles, il y a une infinité d'entractes, où on voit des ſpectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui ſe précipitent d'une loge à l'autre. Vous les voyez aux premieres, & en même-temps aux ſecondes, & preſque auſſitôt aux troiſiemes. Si on n'étoit pas ſûr de ſes yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils ſe multiplient. On pourroit appeller cet endroit de la piece des ſpectateurs, la ſcene des voltigeurs.

LETTRE LXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LE monde Européen, eſt formé de deux tiges. La ſociété eſt diviſée ici en nobles & innobles. Il eſt vrai qu'il faut très-peu de choſe pour être de la premiere claſſe. Une famille qui fait écrire ſon nom dans les annales du monde, eſt noble, celle qui l'oublie, eſt roturiere : c'eſt une affaire de mémoire.

Tout homme qui peut prouver que ſes ancêtres vivoient il y a neuf cents ans, eſt bon gentilhomme ; celui qui ne le prouve point ne l'eſt pas. Tu vois que la qualité de gentilhomme & celle de roturier ne différent en rien, puiſque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf cents ans ; & que tout le mérite conſiſte à s'en ſouvenir. On a cependant imaginé un autre moyen qui eſt de l'oublier. Un Européen qui peut prouver que ſa famille eſt ſi

ancienne

ancienne qu'il en a perdu jusques à la trace, est noble & archinoble. On soupçonne qu'une origine dont on n'a aucune idée, n'est point roturiere; en ce cas-là ce monde est lui-même bon gentilhomme, car on ne sait pas précisement dans quel temps il a été formé. Par la même raison il faut que tous les hommes le soient, car le Trône ne peut pas être noble, & les branches roturieres.

C'est un grand titre ici, quand on peut produire un vieux parchemin à moitié mangé des vers. La différence du noble de bon aloi à celui qui ne l'est pas, est dans la difficulté de la lecture des titres. Lorsqu'on ne peut pas les déchiffrer, la Noblesse est bonne; si on les lit couramment, elle est équivoque. Il faut que les fausſetés contenues dans le parchemin viennent de loin, car en fait de généalogie on n'a pas foi aux mensonges modernes. Une imposture de cent ans est trop nouvelle, on la mépriſe; mais si elle passe six siecles, elle a acquis un droit d'ancienneté, on la respecte.

Il y a ici une Noblesse dont je fais beaucoup de cas, qui est celle des belles actions. Rien de plus équitable que d'honorer le mérite, & de distinguer les Citoyens qui ont rendu des services importants à la Patrie; mais cette source sacrée de la véritable noblesse fait plus de mal que de bien par les abus qui en résultent. Cinq ou six services mémorables que les ancêtres d'une famille noble auront rendus autrefois à l'État, empêchent presque toujours que ses successeurs ne lui en rendent. Enorgueillis de cet honneur, ils croient que les actions glorieuses de ceux qui les ont précédés, leur suffisent, & qu'eux n'ont qu'à se reposer.

Un homme que je vois ici dans certaines maiſons, qui paſſe ſa vie dans les promenades & les caffés, qui eſt toujours aux ſpectacles, & qui diſpoſe de ſon temps entre le jeu, le bal & les mauvais lieux, me diſoit dernièrement qu'il étoit noble; & pour me le prouver, il me cita pluſieurs grandes actions de ſes biſayeux; il me nomma les batailles où ils s'étoient diſtingués, & me rapporta les prodiges de valeur qui leur avoient acquis une gloire immortelle. Monſieur, lui dis-je, en l'interrompant, quelle part avez-vous eu à tous ces exploits éclatants? Aucune, me répondit-il. Comment pouvez-vous donc faire rejaillir ſur vous le mérite des actions qui ne ſont pas de vous?

On confond toujours ici l'origine de la Nobleſſe avec les nobles; ce qui fait deux choſes bien différentes. Il faudroit que la Nobleſſe, pour qu'elle ne dérogeât jamais, fût à vie; qu'un Citoyen qui a rendu des ſervices à l'État, ou qui s'eſt diſtingué par quelque mérite perſonnel, utile à ſes Citoyens ou à la République, fût noble inclusivement juſques à ſa mort: & qu'un Héros en quittant le monde emportât toute ſa gloire, & qu'il ne reſtât rien après lui que le bruit de ſes actions; qu'il fût enſeveli au milieu de ſa renommée, & que ſon tombeau mit une barriere entre lui & ſes deſcendants. Je voudrois abolir tous les titres anciens, afin que perſonne ne pût en avoir d'autres que ceux de ſes vertus perſonnelles; & que chaque Citoyen fût le premier deſcendant de ſa race, & le dernier noble de ſa famille.

LETTRE LXIV.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

JE réfléchiſſois depuis ma derniere ſur les inconvénients de la Nobleſſe, qui eſt très-nombreuſe en France, lorſqu'un homme aſſez mal mis entra dans ma chambre. Monſieur, me dit-il après m'avoir fait deux ou trois profondes révérences, je viens vous propoſer de vous faire Noble. Moi, Noble, m'écriai-je; eh qui eſt-ce qui vous a donné ce pouvoir? Ma profeſſion, me répondit-il; je ſuis généalogiſte, à vous rendre mes très-humbles ſervices. Je fais des origines; mon métier eſt la Gentilhommerie. Cela vous ſeroit impoſſible à mon égard, repris-je: car je n'ai aucun de mes ancêtres qui ait fait du bruit dans le monde; ils ſont tous morts, ſans qu'on ſe ſoit apperçu qu'ils aient vécu. Cela ne dit rien; j'ai ennobli des gens dont les ayeux avoient été les hommes les plus tranquilles de la terre: On les eut pris pour des morts, tant ils faiſoient peu de bruit chez les vivants. Vous ignorez ſans doute que je ſuis Chinois. Non, me dit-il, j'en ſuis informé, & c'eſt à cauſe de cela même que je viens vous offrir mon miniſtere. J'ai une généalogie Chinoiſe toute prête pour vous ennoblir. Et de qui me ferez-vous deſcendre, lui dis-je? De Confucius lui-même, me répondit-il; car je veux vous donner du bon, & ne pas vous ennoblir à moitié, comme je fais tous les jours avec des François, qui n'ont pas les moyens d'acheter une ancienne Nobleſſe, & qui ſe conten-

tent de la tige d'un petit Gentilhomme de Province. L'origine que vous me propoſez là, lui dis-je, ne me paroît pas ſans difficulté. J'en fais tous les jours de bien plus difficiles, reprit-il; celle de Confucius n'eſt rien en comparaiſon des roturiers qui veulent entrer dans l'Ordre du Saint Eſprit, & qu'il faut ennoblir en dépit de leurs ancêtres. Vous ſerez enchanté de l'arbre généalogique que je vous produirai. Vous y verrez les branches par mâles ſéparés des femmes, qui parviendront juſques à vous, & dont Confucius formera la tige; il ſera la premiere branche, & vous ſerez la derniere de votre famille. J'eſpere que cet arbre généalogique vous ſera autant d'honneur qu'à moi: on y reconnoîtra par-tout la main de maître. Il ne vous en coûtera que cent écus; c'eſt aujourd'hui un prix fait pour un roturier qui veut s'aſſocier à la Nobleſſe.

Vous devez être bien riche, dis-je à cet homme. Notre profeſſion n'étoit pas mauvaiſe autrefois, me dit-il; mais depuis que le Roi de France s'eſt fait généalogiſte, elle n'eſt plus ſi bonne. Ce Monarque, ſans avoir jamais étudié notre art, a trouvé le ſecret de donner des ancêtres à ceux qui n'en ont pas. Admirez la force de la prévention: nous faiſons des Nobles pour dix louis d'or, & il en coûte plus de vingt mille livres à ceux qui s'adreſſent au Roi; cependant ils vont à lui préférablement à nous. Voilà, dis-je au généalogiſte, une préférence bien injuſte; on a tort d'avoir recours au Monarque à votre excluſion. Très-tort, reprit-il; car enfin, en fait de Nobleſſe, il n'eſt pas plus ſorcier que nous; & nos lettres de Nobleſſe après tout valent bien les ſiennes. Peut-être même valent-elles mieux; car celles qu'il

délivre commencent toujours les seize quartiers, au lieu que les nôtres les finissent. Monsieur le faiseur de Nobles, repris-je, en l'interrompant, est-ce que le Souverain vous a enlevé tous vos chalans ? Oh, que non, me répondit-il, il nous en reste encore beaucoup. La Maltote & les Finances peuvent encore donner à vivre dans Paris à un grand nombre de ceux de notre profession. Voici une liste des roturiers, continua-t-il en sortant un papier de sa poche, que j'ai ennoblis cette année. Et il commença à me la lire à haute voix. *Dix Fermiers Généraux, vingt Commis aux aides & gabelles, trente Receveurs des Finances, quarante Marchands en détail, six Maîtres d'hôtel, douze Valets de pied*, &c. &c. Tous ces nouveaux Nobles sont autant de chefs-d'œuvres généalogiques. Par-tout la tige des mâles & des femmes étoit si ignoble, qu'il n'y a pas eu moyen de les purger de la rouille de la roture; j'ai été obligé d'y substituer des pieces apocriphes.

J'ai décrassé pendant plus de six mois, celle des Commis aux aides, & au bout de ce temps-là je n'ai pu produire qu'une demi-nuance de Noblesse.

Les Receveurs m'ont donné beaucoup de besogne. J'ai manqué à perdre l'esprit à ennoblir les Marchands. Le néant des Maîtres d'hôtel m'a engagé dans des recherches considérables. Les laquais m'ont donné moins de peine que les autres. De toute cette Noblesse nouvelle, la moins roturiere est celle qui a porté la livrée.

Le plus difficile n'est pas d'ennoblir tous ces gens, mais de leur donner des armes; car où prendre pour eux des écuffons; j'ai sué sang & eau pour en trouver aux roturiers que je viens de vous nommer. Il est

vrai que je n'ai pas beaucoup peiné pour les Financiers; je leur ai donné un champ d'argent avec des monts d'or.

La plus grande difficulté que je prouve avec ces roturiers, c'eſt qu'ils ne veulent point de Couronnes de Comtes; ils en exigent tous de Royales: quelle indiſcrétion! Car comment allier des maiſons de laquais & de valets de pied avec celles des Souverains? A l'égard de ceux qui veulent des fleurs de lys dans leurs écuſſons, cela eſt aiſé à concilier; car la plupart les portent ſur leurs épaules. C'eſt ce que nous appellons en terme de blaſon des armes parlantes.

Eſt-ce qu'il n'y a, lui demandai-je, que les gens de fortune qui cherchent à s'ennoblir en France? La plupart des François, me répondit-il, ont cette foibleſſe. Tous juſques aux Poëtes veulent s'ennoblir; mais il y a diablement à tirer ici pour le généalogiſte; car ceux-ci ſont roturiers de pere en fils depuis le déluge.

Les comédiens cherchent auſſi à quitter la roture. Il n'y a pas bien long-temps que j'ai fait noble un acteur de l'opéra. Outre que c'étoit un deſcendant d'Orphée, il avoit joué tant de rôles de Rois & d'Empereurs, qu'il étoit déja noble par avance.

Il me ſemble, Monſieur le généalogiſte, que vous exercez votre profeſſion avec beaucoup d'aiſance. Pas tant qu'on le croiroit bien: il y a quelquefois, permettez-moi cette expreſſion, de grands coups de collier à donner. Les Philoſophes qui s'adreſſent à nous, nous donnent diablement de la tablature. Ces gens-là n'ont jamais eu ni feu ni lieu; leur origine ſort d'un tonneau qui étoit la maiſon de Diogene, un de leurs ancêtres.

Nous prenons auſſi beaucoup de peine pour décraſſer la roture des Chevaliers Militaires de Saint Louis, dont l'origine eſt preſque toujours auſſi obſcure que les ſources du Nil.

On nous fait eſpérer que nous ennoblirons bientôt les Chevaliers de Malthe, qui commencent à être ſi roturiers qu'il leur faudra au premier jour un généalogiſte en titre.

Je remerciai le faiſeur de nobles, & le priai de s'épargner la peine de confondre la famille de Confucius avec la mienne.

LETTRE LXV.

Le même au Chef de la Religion, à Pekin.

De Paris.

CHez les Chrétiens, * mon cher Kie-tou-na, le *Paradis* s'achete; les Mandarins de cette ſecte en diſpoſent : mais le prix n'eſt pas toujours le même, il varie ſelon le beſoin d'argent qu'il y a ſur la *place* de la religion. Ceux qui veulent l'avoir à *bon* marché, vont à plus d'une boutique, & marchandent *long*-temps.

Cette méthode ne ſauroit être blamable, il eſt permis à chacun d'acquérir une poſſeſſion à moins de *frais* qu'il eſt poſſible.

On m'a parlé ici d'un pécheur qui voulant faire l'acquiſition du Ciel, s'adreſſa à un Couvent de Bonzes. On le lui fit cent mille meſſes. C'étoit trop cher pour lui, il n'en voulut point à ce prix-là. Il paſſa

* Catholiques Romains.

ailleurs. Il s'adreſſa à d'autres Bonzes qui ont la réputation dans Paris d'accomoder les pécheurs, & de leur faire jouir de la gloire éternelle à un prix raiſonnable. Ceux-ci en rabattirent tout d'un coup la moitié; ils lui propoſerent le Ciel à raiſon de cinquante mille meſſes, une fois payées en eſpeces de cours. C'étoit déja un grand profit pour lui, il épargnoit conſidérablement à ce ſecond marché; mais il le refuſa encore, car ſon deſſein n'étoit pas de mettre tant d'argent à cette acquiſition. Il tenta dans d'autres boutiques de Bonzes, mais elles ſe tinrent, comme les premieres, ſur le prix. Ne pouvant s'accommoder, il prit le parti d'attendre une occaſion plus favorable; car il en eſt de cette vente, comme des autres, il y a des temps où leurs marchands baiſſent la main. Il cherchoit des moyens économiques pour n'être pas damné à tous les diables, lorſqu'il apprit que les Bonzes Capucins avoient entrepris de bâtir leur pagode, & qu'ils avoient beſoin d'argent. Il alla les trouver, & fit ſon affaire avec eux à raiſon de ſix mille meſſes.

Il a réſolu d'attaquer en juſtice les premiers Bonzes, comme uſuriers, pour lui avoir voulu vendre une choſe vingt fois plus qu'elle ne vaut ou que d'autres ne l'eſtiment. S'il gagnoit ſon procès, & qu'il obtint une indemniſation de ſix mille meſſes, le tour ne ſeroit pas mal adroit; car il auroit acquis tout juſte le Paradis pour rien.

LETTRE LXVI.

Le même au Mandarin Kio-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

Si les Miniſtres qu'on exile ici, continuoient de jouir de l'enchantement où l'on étoit auparavant à leur égard, je regarderois leur diſgrace comme une récompenſe; on leur laiſſe leurs rangs, & leurs titres, avec la permiſſion de jouir de leur fortune: ils ne quittent pas la ſcene de leur grandeur, elle les ſuit, & les accompagne dans leur ſolitude. Ils peuvent bien ſe reſſouvenir de ne pas emporter avec eux tout leur faſte; mais ils n'oublient jamais leur cuiſinier. C'eſt en faiſant bonne chere, & en recevant chez eux nombreuſe compagnie, qu'ils font des réflexions morales, ſur le malheur qu'ils éprouvent d'être plus heureux, qu'ils n'étoient auparavant.

Il y a quatre luſtres, qu'un petit Bonze Abbé étoit inconnu dans l'univers; il n'avoit, pour toute fortune, que cent Taels de rente, & ne jouiſſoit d'aucun rang, ni honneur. Des femmes le préſenterent à la Cour, & il y fit ſon chemin. Son ambition le perdit, au milieu de ſa courſe. Son exil fut ſigné, on lui ôta la faveur; mais on lui laiſſa ſa grandeur & ſa fortune. Il emporta, dans ſa diſgrace, deux cents mille livres de rente, tous ſes bénéfices, avec la pourpre. Qu'auroit-on pu faire de plus, ſi au lieu de le punir, on eût voulu le récompenſer.

L'exil des Miniſtres, en France, découvre un vi-

ce dans la clémence du Prince, ou dans sa justice. Il a trop de générosité, ou n'a pas assez d'équité. S'ils sont coupables envers l'État, & qu'ils aient abusé de leur ministere, on ne les punit point suffisamment: s'ils sont innocents & qu'on ne puisse leur reprocher aucune malversation, on les punit trop.

En cherchant l'origine de l'exil des Ministres, j'ai trouvé que le banniſſement chez eux tient la place de la peine de mort, que l'humanité a ainſi commuée. Si l'exil eſt une mort civile, il faut priver des rangs, des honneurs, & des commodités de la vie, ceux qui y ſont condamnés; car les morts ne doivent point jouir, ils n'ont beſoin que d'un tombeau.

LETTRE LXVII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

J'Allai dîner l'autre jour chez un Seigneur François qui a deux cents milles livres de rente, & quatre millions de dettes; ce qui fait tout au juſte un Seigneur qui n'a aucun revenu. Cependant il vit comme un homme de deux cents milles livres de rente.

Celui-ci qui, malgré toute ſon opulence, eſt ſi pauvre qu'il n'a pas de quoi avoir un laquais, entretient néanmoins quarante domeſtiques, un Intendant, un Maître d'hôtel, des Pages, des Écuyers, des chiens & des chevaux. Sa table eſt des plus délicates; l'on boit chez lui les meilleurs vins de l'Europe. Ses équipages ſont magnifiques; il paroît

dans les rues avec une pompe ſuperbe : de manière qu'il faudroit être ſorcier, pour deviner qu'il eſt plus pauvre que la plupart de ceux qu'il éclabouſſe.

J'ai calculé ſa dépenſe, & je trouve que ſi ce Seigneur vit encore dix ans, il devra à ſa mort ſix millions, & alors il s'en faudra de cent mille livres de rente que Monſieur ſon fils qui paſſe pour un riche héritier n'ait rien.

Ce riche Seigneur n'eſt pas le ſeul dans Paris, qui ſoit dans l'indigence; preſque tous les gens riches ici ſont dans le même cas : au milieu de l'opulence où on les ſuppoſe, la pauvreté eſt leur état naturel. Ce qui fait qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils n'ont pas de quoi vivre, c'eſt que ceux à qui ils doivent, les laiſſent vivre. Une aſſemblée générale de créanciers réduiroit preſque tous les Grands du Royaume à la mendicité. Si tous ceux, à qui ils doivent vouloient être payés, l'édifice de leur fortune diſparoîtroit, il ne reſteroit que la place de l'opulence.

On m'a aſſuré que la nobleſſe de France, qui a un revenu conſidérable, en doit plus que le fond. Si cela eſt, le corps le plus riche de l'État eſt le plus pauvre. Les Seigneurs ne ſont proprement que les fermiers de leurs domaines; ils font valoir leurs terres pour des créanciers qui, par la facilité qu'ils leur ont donnée eux-mêmes de faire des dettes, s'en ſont rendus les propriétaires. Si dans les anciens titres de leurs fiefs, on mettoit les noms de ceux à qui ils appartiennent, au lieu de ceux à qui ils n'appartiennent plus, alors les roturiers ſeroient les nobles, & les nobles les roturiers.

Les Grands du Royaume n'ont pas imaginé de ſe ruiner; cette idée ne vient pas d'eux : ils n'y ſuf-

ſont jamais penſé, ſi la Cour n'eût été la premiere à leur en montrer l'exemple. Ce déſordre tire ſa ſource en droite ligne du Prince, qui eſt lui-même le riche le plus mal-aiſé de ſon Royaume. Le Prédéceſſeur du Monarque qui regne aujourd'hui, enſeigna à la Nobleſſe à s'enderter & à ſe déranger : il empruntoit lui-même de toutes mains. Ce grand Prince fit la plus grande banqueroute qui ait jamais été faite dans l'univers. Il étoit ſi pauvre à ſa mort, qu'il s'en falloit de deux milliards qu'il n'eut de quoi ſe faire enterrer.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-eï, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

EN général les Boulonoiſes ſont belles : mais leur proximité fait encore plus d'impreſſion que l'amour. Il faut ſe tenir à deux pas de leurs viſages, car pour peu qu'on ſe familiariſe avec leur beauté, elle fait naître de petites excreſcences ſur la peau, qui cauſent une grande démangeaiſon. Leurs charmes ainſi déchirent encore plus la peau que le cœur. Cela n'empêche pas, toutes les démangeaiſons à part, qu'elles ne ſoient fort aimables.

J'aurois fort ſouhaité qu'elles parlaſſent pour pouvoir m'entretenir avec elles ; mais on auroit plutôt fait d'apprendre l'Arabe que le Boulonois. A l'égard du Toſcan que je ſais un peu, il n'en eſt pas queſtion à Boulogne. Il n'y a que les Prédicateurs & les comédiens qui s'en ſervent.

Les femmes s'assemblent tous les soirs avec des hommes, dans des réduits qu'on appelle *Casino*. Je ne saurois guere comment m'y prendre pour t'expliquer ce que c'est qu'un *Casino*. Ce n'est pas tout-à-fait un mauvais lieu, quoiqu'on y fasse souvent les mêmes choses; en un mot, c'est une maison qu'un certain nombre d'hommes & de femmes louent pour être plus libres.

Les François qui perfectionnent tout, ne sont pas encore arrivés à ce raffinement d'indécence. Il est vrai qu'en fait de corruption de mœurs, les Italiens ont toujours été les maîtres de la France.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

LA manie des François est d'avoir de l'esprit; ils vous accorderont le bon sens, l'intelligence & l'érudition, pourvu que vous conveniez qu'ils ont de la vivacité, des reparties & de la gaieté.

Un François qui a des saillies, du feu & de l'imagination, qui raconte joliment, qui possede la science des petits riens, & qui est si profond, qu'il peut parler quatre heures sur une vétille, est bien près de la réputation d'homme d'esprit; & si avec cela il prend un ton badin, rit souvent, & folatre toujours, son mérite est décidé.

Il est défendu à un François d'être recueilli; l'air pensif & réfléchi passe ici pour de l'humeur. Un homme grave & sérieux à Paris est le plus sot animal qui soit dans la nature.

Je me trouvai dernièrement d'un soupé, où étoient des Parisiens avec des étrangers, ce qui me donna occasion de remarquer le contraste qu'il y a de ce peuple avec ses voisins.

Allons, Milord, disoit un bel esprit François, en secouant un Anglois de bon sens qui étoit à côté de lui, soyez gai aujourd'hui, vous penserez demain. A quoi vous sert, ajouta-t-il, à vous autres, Anglois, d'avoir de l'érudition, de la géométrie & du savoir, si vous ne savez pas en faire usage? Voyez, nous autres François, comme nous avons de l'esprit! Tenez par exemple, voilà que nous parlons il y a quatre heures, sans que vous nous ayez soupçonné de n'avoir pas réfléchi.

Il n'est pas donné à toutes les nations de l'Europe de porter aussi loin l'érudition du badinage, & d'être profondes dans la science de la gaiété : il faut pour cela être né François.

Cette manie d'avoir de l'esprit passe ici dans tous les états, dans toutes les conditions, & entre même jusques dans le gouvernement.

Je ne sais si je me trompe; mais je crois que les François feroient plus de progrès dans les Arts, les Sciences & la Politique, s'ils avoient un peu moins d'esprit.

Il faudroit sur-tout le bannir de la Religion, car c'est lui qui, en faisant naître des disputes, a suscité des guerres, qui ont fait des plaies profondes à l'État.

Je voudrois encore plus l'exclure du ministere; car c'est de là qu'il répand sa mauvaise influence sur les sujets.

Je crois même que, s'il n'y avoit pas tant d'esprit dans les conseils du Prince, l'État en seroit *mieux gouverné*.

LETTRE LXX.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a des ſujets ſur leſquels je ſuis obligé de revenir, parce qu'il m'eſt impoſſible de les épuiſer dans une ſeule lettre. J'ai dit ailleurs qu'une femme ici eſt toujours cachée derriere un homme. Elle le pouſſe en avant, le fait reculer en arriere, ou reſter à la même place, ſuivant ſes vues & ſes deſſeins. La politique, comme les autres ſyſtêmes de la ſociété civile, eſt ſubordonnée à ce ſexe.

On prétend que la guerre préſente où la France prend part, n'a lieu que parce qu'une femme l'a voulu; & il y a apparence qu'elle ne la voulu, que pour s'attirer plus de conſidération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou ſix cents milles hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une Dame le divertiſſement de la guerre.

La juſtice eſt ici d'une conſtitution ſi délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir: elle diſparoît des tribunaux à la vue d'une belle ſollicitieuſe. Le ſexe a ici la diſtribution des premieres charges de l'Égliſe & de la robe. Les chapeaux de Cardinal, les Évêchés, les Abbayes, les Prieurés ſont de leur compétence. Si la France nommoit le Pape, ce ſeroit une femme qui le feroit. Elles font des Vicerois, des Gouverneurs de Province, & créent des Brigadiers & des Généraux d'Armée. Il n'y a point de commis dans le Royaume, qui ne doive ſon poſte à une femme.

Il y a ici un uſage établi dans l'adminiſtration gé-

nérale dont tout le monde eſt au fait ; lorſqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la Ville, il doit découvrir le nom & la demeure de la favorite du Juge devant qui elle eſt, afin de s'adreſſer à elle & de la ſéduire par des préſents : toute autre voie, pour obtenir gain de cauſe, eſt incertaine, celle-ci eſt ſûre. La requête rendue par la favorite eſt toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la juſtice, cela eſt réglé ; c'eſt tant pour cent : ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la choſe qu'on fait réuſſir. Ici chaque femme en faveur a ſon département. Celles-là ſont pour les penſions ; celles-ci pour les emplois. Elles ont leurs bureaux où elles donnent leurs audiences, & reçoivent des mémoires.

Pour ce qui eſt de la ſûreté du prix de l'achat de la grace, ou de l'injuſtice qu'on demande, il y a un ordre admirable ; on conſigne l'argent à un Mandarin public qu'on appelle Notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorſqu'elle a fait réuſſir l'affaire.

Tu te tromperois beaucoup ſi tu croyois que celles-ci ſont de jeunes perſonnes d'une beauté raviſſante : il y a de vieilles matrones qui ne ſont rien moins que belles. On leur laiſſe le titre de favorites, ainſi que les émoluments, en récompenſe des ſervices paſſés ; on s'acquite d'une ancienne dette que l'on avoit contractée avec elles dans le printemps de leur âge.

Les jeunes favorites qui ſont en ſervice, ſourient tant galamment le jour qu'elles vont prendre les mémoires. Elles ont d'abord avec le Miniſtre ou Magiſtrat un entretien particulier dans un endroit ſéparé, & l'affaire ſe regle tête à tête dans ces entrevues.

Tous ces bureaux particuliers depuis quelques années ſont réduits à un grand : une favorite a tout abſorbé. Les grandes recettes ſe font maintenant à Verſailles; l'encan des charges y eſt public : chacun a droit de ſe mettre ſur les rangs, & de devenir candidat pour ſon argent. Le bureau d'adreſſe eſt ouvert à tout le monde; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent écus de rente, juſqu'à deux cents mille francs.

LETTRE LXXI.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Peking.*

De Paris.

L'Amour qui étoit fort vieux & extrêmement uſé, puiſqu'il vivoit du temps de Cyrus & de Caſſandre, * eſt mort ici ſubitement : la débauche l'a tué. C'eſt du bel air aujourd'hui en France de mépriſer cette paſſion. Un homme ſeroit à jamais perdu de réputation, s'il étoit ſoupçonné d'avoir cette foibleſſe. Il n'y a que les gens du vieux temps qui ſe donnent ce ridicule. Les gens de la Cour & à la mode ſont au-deſſus de cette puérilité.

Les ſoupirs & les lettres amoureuſes ne ſont plus de ſaiſon : cette maniere d'expliquer ſes ſentiments eſt proſcrite.

Mais comme il y a toujours quelques femmes qui ſuivent encore le vieux ſtyle; un François du bon ton a toujours à ſes gages un domeſtique pour faire réponſe aux billets doux : de maniere que cette par-

* Romans anciens.

tie de la fecretairerie du cœur eſt ſi mépriſée aujourd'hui, qu'elle eſt deſcendue juſques dans la livrée.

L'amour eſt même banni des Romans; ſorte de livres établis autrefois pour en faire l'analiſe, & qui doivent leur origine à ſes folies : de maniere qu'aujourd'hui en France on n'eſt plus amoureux même en fixion.

Après tout on a bien fait, car il y avoit tant de tromperie en amour, que c'étoit une pure duperie. On y a ſubſtitué l'intrigue, qui à la vérité ne vaut pas mieux. Mais du moins chacun ſait ce qu'il fait, on ſe trompe de part & d'autre de bonne foi, au lieu qu'en amour on ſe trompoit preſque toujours ſans le ſavoir; ſans compter l'embarras qu'il y a d'aimer, & la peine qu'il faut prendre pour ſe rendre aimable.

Il y avoit un grand nombre de formalités qui génoient infiniment. Il falloit d'abord s'aſſurer qu'on s'aimeroit toujours, & faire ſemblant de part & d'autre de le croire, enſuite travailler de concert à en être perſuadé, de-là paſſer à la conviction, ce qui demandoit une grande aſſiduité & beaucoup d'art.

Ce n'eſt pas tout; il falloit être liant, doux, affable, poli, complaiſant, rempli de ſoins & d'attention, ce qui étoit la choſe du monde la plus gênante.

L'intrigue eſt plus ſimple que cela, elle va droit au fait, celle-ci ne s'arrête pas en chemin : car, pour arriver plutôt, elle bannit tous les préliminaires. Une intrigue de huit jours eſt déja vieille. On peut dire qu'elle n'a point d'origine. Elle commence par la fin, ce qui eſt très-commode pour ceux qui n'aiment point à s'amuſer en chemin.

J'oubliois de te dire que l'amour avoit un autre inconvénient, c'eſt-à-dire, qu'il falloit des ſoins pour le tenir caché, au lieu qu'à préſent en France toutes les intrigues ſont publiques.

LETTRE LXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

DEpuis que je ſuis à Paris, je n'ai pas entendu parler de la Reine de France. Quoique je t'aie dit dans une de mes lettres, que le Monarque qui regne ici, eſt marié, je ne te dirai point s'il a une femme. On m'a pourtant aſſuré que cette Monarchie a une Souveraine; mais elle fait ſi peu de bruit, qu'on ne l'entend point. On ne la rencontre ni au Conſeil du Roi, ni dans le cabinet du Prince. Son éclat n'éblouit perſonne, elle n'eſt environnée d'aucun rayon de lumiere; la magnificence n'eſt pas ſa ſphere, elle eſt à côté du faſte de cette Cour ſplendide. Elle a quitté le chemin de la grandeur, pour ſuivre le ſentier de la vie privée; cette Reine eſt morte majeſtueuſement. Elle a dépoſé ſon rang au pied des Autels; Dieu à qui elle a fait un ſacrifice de ſa Couronne, l'indemniſe de ſa perte. Le Ciel a changé ſes peines en conſolations; cela eſt heureux pour le Roi & pour l'État. Il y a des Reines en Europe, qui ne trouveroient pas tant de reſſources dans la Religion.

LETTRE LXXIII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

ON voit ici un Miniſtre, * qui a ſurvécu à tous les autres; il a ſu ſe garantir de la diſgrace, & éviter l'exil. Son humeur douce, amie du beau ſexe, l'a porté à ſe lier d'intérêt avec celle qui gouverne l'État. La robe de la M----- l'a ſauvé du naufrage; il s'eſt échappé ſur la planche de ſa protection.

Aujourd'hui il radotte, & n'y eſt plus: mais avant qu'il fut mort civilement au cabinet, c'étoit le Miniſtre de la France qui ſavoit le plus de choſes, & qui en ignoroit davantage. Il a paſſé par tous les grades & par tous les honneurs que peut attendre le plus grand homme de la République: Ambaſſadeur, Miniſtre Plénipotentiaire, Officier Général, Chevalier de tous les Ordres du Roi, Maréchal de France, Duc, &c. Si on avoit retenu les faveurs qu'on lui a accordé pour les ſervices qu'il n'a pas rendus, on auroit récompenſé vingt braves Officiers pour les ſervices qu'ils auroient rendus.

J'ai qui dire que c'étoit le premier homme du monde pour faire périr une grande armée dans le Pays étranger; la placer mal; la faire avancer, quand il falloit qu'elle reculât; la faire retirer mal à propos; la perdre enfin en détail, & s'en retourner preſque ſeul à la Cour. On loue beaucoup en lui une

* Mr. de Belle-Iſle mort.

retraite qu'il fit en bon ordre; mais c'eſt bien peu de choſe dans l'hiſtoire d'un Général, que d'avoir ſu reculer à propos une fois devant l'ennemi.

Sa partie étoit le détail; jamais un Commandant ne rangea dans ſa tête tant de petites choſes. La plupart des hommes en Europe ſont déplacés. Ce Maréchal Duc eut été un des plus habiles directeurs de fourage que la France ait jamais eu. Aucune botte de foin n'eut échappé à ſa pénétration. Au lieu de cela on l'a mis à la tête du bureau de la guerre. Il eſt vrai qu'il eſt encore queſtion ici de détails; mais il y a une grande différence entre le détail des petites choſes, & celui des grandes; & l'on ne doit pas mettre en comparaiſon les ſpéculation bornées de la ſubſiſtance des armées, avec les vues élevées dont ont beſoin ceux qui conduiſent les opérations militaires: auſſi on dit qu'il a fait de la jolie beſogne.

Quoique ſeptuagénaire, il fait encore l'aimable & le galant. On lui paſſe ce foible; mais celui qu'on ne peut point digérer en lui, c'eſt de croire qu'il eſt aſſez fort pour ſupporter le poids qui l'accable.

Ce Miniſtre n'a point de ſucceſſeur, ſes dignités finiront avec lui. Il eſt le premier Général de ſa famille, & le dernier Duc de ſa race. On dit qu'à ſa mort, il fera Louis XV héritier de ſes richeſſes; ce ne ſera pas un don, mais l'acquit d'une dette de famille: le grand pere avoit volé l'État; le petit-fils reſtitue.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

JE ne ſais comment les Miniſtres de la Religion de Chriſt peuvent accorder tant de faſte & d'oſtentation, avec cette humilité & cette charité qui eſt recommandée par cette Religion.

Si tu voyois l'étalage du Mandarin Prêtre, connu ſous le nom de Légat, que Rome envoie ici pour gouverner à ſa place, tu ſerois ſurpris de la contradiction qu'il y a entre la pratique & les maximes de ſon dogme.

Notre ſublime Empereur ne paroît pas en public avec plus de pompe & de magnificence, que ce Prêtre de la ſecte de Chriſt.

Il a une garde à cheval, auſſi nombreuſe que celle du Roi de France. Son char eſt traîné par ſix chevaux noirs, tout couverts de lames d'or. Pluſieurs carroſſes magnifiques remplis de ſes Écuyers, gentilshommes ou valets-de-chambre ſuivent le ſien.

Tout cet étalage marche doucement & à pas comptés, pour donner le temps au peuple d'examiner cette ſplendeur, & au maître de reſpirer avec orgueil.

Dans toutes les rues où il paſſe, les Boulonois ſe proſternent devant la faſtueuſe oſtentation de ſon Éminence, qui jouit avec emphaſe de cette humilité populaire.

Ce Mandarin eſt abſolu, ſon gouvernement eſt plus deſpotique que celui du Grand Turc. Il bannit de l'État qui il veut, & fait mourir qui il lui plait.

Ne vaudroit-il pas mieux s'expoſer à toutes les horreurs de la ſervitude domeſtique, que de deſcendre à cette humiliation?

Ce n'eſt pas tout: l'État éprouve bien d'autres malheurs; les Légats ne ſont ſouverains que pendant un temps. Leur commiſſion de Roi ne dure que ſix ans, qui occaſionne un péculat continuel; car le Légat qui eſt en place, & qui ſait que dans peu il ne le ſera plus, ſe hâte de faire argent de tout. Il met un prix à ſes faveurs, & vend juſques à ſes propres graces Le Pape lui en donne la permiſſion. La République eſt déſolée par le deſpotiſme de Rome & par l'avarice de ſes Miniſtres.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

J'Aſſiſtai ces jours paſſés à un *Te Deum* ſolemnel que l'on chanta dans l'Égliſe de *Notre Dame.* La muſique étoit bien choiſie, & fort nombreuſe. Elle inſpiroit du contentement à l'aſſemblée. Les voûtes retentiſſoient de ſons gais & joyeux. C'eſt une action de graces que l'on rend ici ordinairement à Dieu pour un avantage qu'on n'a point eu à la guerre, ou pour une victoire qui n'a point été remportée. Il n'y a point de *Te Deum*

qui ne coûte huit à dix mille François à la nation; & l'on remercie très-souvent Dieu à Paris de ces avantages. C'eſt-à-dire, que l'État ſe ruine dans la proportion qu'on loue le Seigneur de ſa proſpérité. Il eſt vrai que, dans la derniere affaire, pour laquelle la France vient de remercier le Ciel, les François ſont demeurés les maîtres du champ de bataille, & ont eu la gloire d'enterrer leurs morts; car les *Te Deum* chrétiens s'accommodent de tout.

Cet acte de réjouiſſance eſt toujours accompagné de pleurs. Pour l'ordinaire dans ce jour d'allégreſſe deux ou trois mille veuves prennent le deuil, & font retentir l'air de cris & de lamentations. Si on mêloit cette muſique à celle de l'Égliſe, il en réſulteroit une ſymphonie qui ne ſeroit pas des plus mélodieuſes.

Cependant comme tout a ici ſon utilité, ces *Te Deum* ſont bons à quelque choſe. Ils perſuadent aux peuples que les armées de France proſperent; ce qui en les conſolant des anciens impôts; les prépare à en payer de nouveaux.

LETTRE LXXVI.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

LA morale faite pour humilier la vanité de l'eſprit humain ſert ici de baſe à l'orgueil, & à l'oſtentation. En France, les livres forment un luxe, ce n'eſt pas aſſez que d'avoir des ſinges, des perroquets, & des magots de la Chine; il faut encore des Moraliſtes, & des Philoſophes: un homme du bel

bel air à Paris n'oseroit se montrer en public, s'il ne pouvoit parler de sa Bibliotheque & de ses livres : c'est aujourd'hui une partie essentielle de l'ameublement des gens à la mode.

Tu peux bien imaginer qu'un Seigneur qui n'a des livres que par goût & dissipation, n'a pas assez de loisir pour les lire. Ce sont des prisonniers domestiques qui n'ont aucune communication avec personne. Ils sont superflus à l'âge dans lequel on les a rassemblés, & les vers empêchent qu'ils ne soient utiles à la postérité. Si c'étoit là le seul mal que le luxe des livres causât à la société, il seroit de peu de conséquence; mais il coupe, pour m'exprimer ainsi, le fil de la morale publique. Il en est des productions de l'esprit, comme de celles de la terre; lorsque la consommation est grande, le prix est haut; le grand nombre de ces ameublements d'ostentation soutient le prix des livres; ce qui fait que ceux qui en auroient besoin ne sont pas en état de s'en pourvoir On peut dire que les Bibliotheques superflues en France empêchent l'établissement des nécessaires. Il n'y a guere ici que ceux qui ne lisent point les livres qui aient les moyens d'en avoir.

Il faudroit bannir ce luxe comme celui des grands domaines qui ne produisent rien : c'est-à-dire, qu'il fut défendu à tout citoyen d'avoir une terre inculte, & une Bibliotheque inutile.

LETTRE LXXVII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

CHez les peuples d'Aſie la mort termine la vie; ici la vie ne finit pas à la mort. L'art de la peinture reſſuſcite ici en quelque maniere les hommes. Il y a des François qui vivent trois ou quatre ſiecles au milieu de leurs deſcendants. On voit tout plein de gens dans cette Capital dont le métier eſt de faire des viſages. La plupart des appartements ſont remplis de trépaſſés. J'ai viſité pluſieurs maiſons de Paris, où parmi les curioſités, on m'a fait voir une collection complette de défunts. Cela va quelquefois juſques à la dixieme génération. Il y a des familles ſi fort attachées à la vie, que ſi les vers ne les avoient dévorées une ſeconde fois, elles vivroient en peinture de pere en fils depuis le déluge.

Il n'y a que les Financiers à Paris, & une ſorte d'hommes qu'on appelle Fermiers Généraux, qui ſont là-deſſus d'une grande modeſtie. C'eſt toujours à eux que commence l'hiſtoire des tableaux de famille. On diroit que leurs ancêtres n'avoient point de viſage: il eſt toujours queſtion du portrait du fils, jamais de celui du pere.

Quelque encouragement que l'on ait donné aux arts, celui de la peinture a ſi fort diminué, qu'il eſt preſque imperceptible; il faut aujourd'hui un microſcope pour voir les charmes d'un viſage: auſſi l'appelle-t-on mignature. La beauté qui remplit l'univers de ſon nom y eſt ſouvent repréſentée dans une eſpace de demi pouce de diamètre.

Cependant les hommes trouvent en cela un grand avantage; car outre que par le moyen de la mignature, ils peuvent renfermer une jolie femme dans une boîte à tabac, & avoir une beauté dans la poche; ils ont encore le plaisir de contempler leur maîtresse dans une bague: ce qui leur en rend la jouissance continuelle; car ils ne peuvent point remuer le doigt, sans que ses traits flatteurs n'enchantent leurs yeux, & ne raviſſent leur ame.

Autrefois deux cœurs unis par l'amour, ne devoient point se quitter s'ils vouloient être ensemble. Aujourd'hui un amant peut laisser sa maîtresse à mille lieues de lui, néanmoins jouir de sa compagnie & coucher même avec elle.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

LA cloture en Asie empêche les femmes de former tout autre dessein que celui de plaire à leur mari; sage reglement, utile aux hommes, & encore plus aux femmes pour qui il est fait.

J'étois l'autre jour d'une assemblée mêlée, où un grand nombre de femmes devoient se rendre pour faire assaut de beauté, & savoir qui auroit la préférence sur toutes les autres; car c'est là le plan de tous les rendez-vous où les femmes sont admises.

La compagnie commençoit à se former lorsque j'y entrai. D'abord une femme d'une assez jolie figure qui s'y étoit rendue avec plusieurs autres, tint le dez : on admira particuliérement l'éclat de son

teint, & la beauté de ſes yeux. Je vis juſques à quel point cette préférence la flattoit. La joie de ſon ame s'échappoit ſur ſon viſage, & laiſſoit voir la ſatisfaction intérieure qu'elle goûtoit : mais ſon triomphe fut de courte durée. Une autre Dame qui parut un moment après l'effaça entiérement. Tous les yeux ſe fixerent ſur cette derniere & il ne fut plus queſtion de la premiere ; alors la douceur qu'elle goûtoit auparavant ſe changea en amertume : on liſoit dans ſes yeux le tourment quelle enduroit ; ſes traits s'altérerent, & ſes regards perdirent cette douceur qui les avoit fait admirer un inſtant auparavant.

Cette ſeconde éprouvoit le même plaiſir qu'avoit goûté la premiere, lorſqu'une troiſieme qui entra dans l'aſſemblée, lui fit reſſentir la même inquiétude. Celle-ci ne fut pas plutôt admiſe, qu'elle eût auſſitôt les vœux de tous les hommes, & un moment après une quatrieme lui en fit éprouver tous les mépris, &c. &c.

Cette tranſition des joies vives aux peines mortelles me fit réfléchir combien nos femmes Chinoiſes ſont heureuſes de n'être point expoſées à ces révolutions ſubites qui jettent l'ame dans une agitation continuelle.

Mais ces mortifications paſſageres ne ſont rien en comparaiſon de ce chagrin conſtant qu'éprouve ici le ſexe dans un âge avancé. Il n'y a rien de plus mépriſé qu'une femme vieille. Ce ſeul mot fait frémir la nature & révolte les ſens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'eſprit, ni aucune qualité de l'ame qui puiſſe ſuppléer au défaut des années, & malheureuſement

elles, la jeuneſſe eſt une fleur qui eſt d'abord : au lieu que la vieilleſſe dure, pour ainſi dire, la vie.

nfance des femmes en Europe finit à quinze & leur vieilleſſe commence à trente ; c'eſt-à-qu'elles meurent trois luſtres après qu'elles nées ; car on ne doit pas compter pour une vie qu'elles paſſent dans les regrets & les inquiétu-ontinuelles de n'être plus ce qu'elles étoient.

la Chine nos femmes n'ont pas ces cuiſants rds. Comme leur jeuneſſe finit ordinairement celle des hommes à qui elles ſont unies ; il ar-preſque toujours qu'aux premieres vivacités des ons ſuccede une amitié qui n'en eſt que plus ſo-pour n'être plus ſi fougueuſe. On peut dire que mmes d'Europe finiſſent, quand celles d'Aſie nencent, & que celles-là meurent, où celles-ci iſſent.

LETTRE LXXIX.

Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

Es Européens ont un goût décidé pour les tranſ-plantations. On voit ici des Colleges d'Alle-is, d'Ultramontains, d'Eſpagnols & d'autres les dont le génie eſt beaucoup plus délié que des Boulonois.

ne ſache rien de plus mal imaginé que ces éta-ments qui emportent une tranſplantation ; car

si l'avantage est dans le climat, il devient inutile aux étrangers; s'il n'y en a point, on peut également faire ces établissements chez soi.

Les sciences & les arts sont de tous les pays; ce sont des plantes qui croissent par-tout : il ne faut que les cultiver.

Outre le bannissement volontaire de sa patrie, toujours désavantageuse à la République dont on est membre, il en résulte plusieurs autres inconvénients.

Par la fréquentation des étrangers, on rapporte dans son pays des vices, qui troublent plus l'ordre de la société que les sciences qu'on a été puiser ailleurs, ne le rétablissent.

Ces exils pouvoient être tolérés dans le temps qu'il n'y avoit que deux ou trois nations qui eussent perfectionné les arts : mais aujourd'hui que le savoir a pénétré par-tout, & que les connoissances ne diffèrent que du plus au moins, ce n'est pas la peine d'aller chercher chez les autres, ce qu'on peut avoir dans sa patrie plus utilement & à moins de frais.

Les peuples de ces Continents ont la manie des fondations : c'est le génie des Souverains & la folie des particuliers. On voit des gens qui passent leur vie à accumuler des richesses pour fonder un College, aussi inutile à celui qui l'institue, qu'à celui pour qui il est institué.

C'est fonder en pure perte, & travailler en vain pour la postérité.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

JE ne ſais ſi les Princes d'Europe ſont d'une nature différente de celle des hommes ordinaires, mais il eſt certain qu'ils boivent & mangent davantage que les autres.

Il faut plus d'approviſionnement à la famille Royale de France qu'à une armée entiere. Une centaine de Princes Indiens vivroient du débris de la table de Louis XV. Il m'a été impoſſible de découvrir ſi ce Monarque, ainſi que la Reine ſon épouſe, & le Dauphin ſon fils avoient des eſtomacs d'autruche; mais on n'a jamais dévoré tant de faiſans, de cailles, de bécaſſes, de perdreaux, de dindes, d'ortolans, de poules, d'oyes, de canards, de chapons, pour ne rien dire de la groſſe viande dont la conſommation eſt immenſe. Il entre dans cette cuiſine, ou ce qui eſt plus exact, dans les comptes des pourvoyeurs, approviſionneurs, & contrôleurs cinq ou ſix mille têtes de volailles tous les jours.

Les entremêts du Roi de France coûtent des ſommes immenſes à l'État.

Les deſſerts de la table ſont auſſi très-diſpendieux. Un généalogiſte, ayant été informé qu'on y ſervoit tous les ans pour la valeur de trente mille livres de pommes, fit dernièrement quelques recherches pour découvrir ſi la branche aujourd'hui regnante des Bour-

bons ne deſcendoit pas de quelque ancienne famille Normande. Un autre ayant appris qu'il ſe buvoit dans ſon château cent mille bouteilles de vin de Bourgogne & autant de Champagne, rechercha ſi elle ne tiroit pas ſon origine de quelque canton Suiſſe. Il eſt impoſſible qu'un Souverain puiſſe tenir une ſi grande table, ſans diminuer celle de ſes ſujets.

Ce Monarque doit avoir le ſang bien doux; du moins on voit par l'état de ſa dépenſe en ſucre, qu'il en conſomme trente mille quintaux. Quand je fais réflexion à la quantité de caffé qu'il prend, je ne conçois pas comment il peut dormir. Sa doſe ordinaire eſt de deux quintaux par jour.

Les autres Puiſſances jalouſes de ſa grandeur ne ſauroient lui reprocher de paſſer la nuit dans les ténebres; l'illumination du Château de Verſailles coûte deux millions. Avec cela je crois que le Contrôleur de ſa maiſon y voit plus clair que lui.

Il fut queſtion, il n'y a pas long-temps, de réformer ces abus; mais on ma dit que cette réforme auroit des conſéquences pour une infinité de gens qui ſont actuellement au ſervice de la Cour, qu'on ne payoit pas aſſez pour être en droit de les empêcher de voler, & qu'il valoit mieux fermer les yeux ſur ces déſordres que de les arrêter; à quoi on a ajouté que ces monopoles étoient établis depuis long-temps, & que le temps de les arrêter étant paſſé, ils ſont dans le cas de la préſcription.

LETTRE LXXXI.

Le même au Mandarin Miniſtre, à Pekin.

De Paris.

QUand un Miniſtre d'État en France ne remplit point les devoirs de ſa charge, qu'il malverſe; & par-là met la Monarchie en danger, on l'exile.

Lorſqu'un Général d'armée manœuvre mal; qu'il expoſe un grand corps de troupes à un péril éminent; qu'il verſe le ſang des ſujets mal à propos, & de cette maniere devient traitre à ſa patrie; ſon châtiment eſt tout prêt, on lui défend la Cour; c'eſt-à-dire que ſa punition conſiſte à ne point voir le Prince: ſentence qui ne répond point à ſon délit; de-là vient que la France eſt pleine de coupables; car quand on ne proportionne pas le châtiment au crime, on ne fait par-là qu'augmenter le nombre des criminels.

Un homme en place eſſaye ſi un certain coup d'ambition peut lui réuſſir. Il tente de vendre la Monarchie à ſon avarice; les pis aller pour lui s'il eſt découvert, c'eſt qu'on l'empêche d'exécuter ſon deſſein en le dépouillant du miniſtere.

Un Commandant haſarde un coup d'éclat, contre toutes les regles de l'art militaire. Il eſſaye ſi la mort de cinquante mille hommes, peut le conduire au baton de Maréchal de France. Que ſait-on, il y a quelquefois des témérités heureuſes; en tout cas ſi elle ne réuſſit pas, & qu'on s'apperçoive de ſa folle imprudence, il ne ſera que remercié. Il a beaucoup à gagner à trahir ſon devoir, & peu à perdre s'il eſt ſurpris à le trahir. Il choiſit ce premier.

Ces exils ne ſont pas même des châtimens ſuivis : on n'eſt pas plutôt éloigné de la Cour qu'on fait agir ſes amis pour y retourner; chacun a ſes partiſans qui pallient la choſe : on obtient à la fin des congés du Prince pour paroître ſoi-même & venir plaider ſa cauſe & alors on eſt preſque ſûr de la gagner.

Il y a tel Général qui, après avoir été arrêté, & conduit dans un Château, a repris le commandement l'année d'après, comme ſi de rien n'étoit, & a continué comme auparavant à mal ſervir l'État.

Les Princes d'Orient ont coutume de faire mourir ceux qui malverſent dans les premieres places qu'ils leur ont confié. Un miniſtre qui adminiſtre mal, eſt condamné à perdre la vie. Un Général répond ſur ſa tête des opérations de la campagne, de même que de l'armée qui lui eſt confiée.

Ces punitions ne ſont pas une *barbarie* comme on les appelle en Europe, mais un droit des *gens des* peuples : une juſtice rigide qui n'en eſt que plus équitable pour être ſévere. Il eſt aiſé de prouver que les moindres malverſations des Miniſtres d'État & des Généraux d'Armées ſont des crimes de leze-Majeſté au premier Chef, & que tous doivent être punis de mort.

Dans des emplois qui décident à tout moment du ſort d'une nation entiere, ils ne ſauroient y avoir de petits délits : toutes fautes ſont capitales.

Le Divan de Conſtantinople fait mourir un Général qui a perdu une bataille quoiqu'il l'ait donnée dans toutes les regles de l'art militaire. C'eſt une injuſtice, il eſt vrai, mais elle apprend à un autre Général à être extrêmement circonſpect; & à ſe ſer-

vir de tous les moyens que la prudence humaine peut ſuggérer dans un moment où il s'agit du ſang de tant de ſujets.

Si les Cours d'Europe employoient la méthode Turque; il y auroit moins de Miniſtres négligents, & plus de Généraux d'armée attentifs à leur devoir.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

IL n'y a point de révolution plus ſubite à Paris, que celle qui ſe paſſe, pour me ſervir de cette expreſſion, dans la région de la volupté.

Tous les ſix mois le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes ſans mœurs, qui étoient enſévelies dans le tombeau de leurs crimes, reſſuſcitent; & ſont élevées ſur le trône de l'impudicité.

Comme je me promenois l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit, en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, couverte de diamants, à qui un Prince donnoit la main: vous voyez bien cette femme, il n'y a que ſix mois qu'elle ſe proſtituoit aux laquais de Paris, d'où elle paſſa aux maîtres. Après que ceux-ci s'en furent dégoûtés, les Grands de la Cour en firent leur plaiſir: aujourd'hui elle eſt devenue les délices d'un Prince du Sang Royal. Croirez-vous, me dit-il en arrêtant tout court, que c'eſt aujourd'hui le grand goût; & que, pour rafiner ſur la volupté, il faut prendre une femme dans un mau-

vais lieu, l'élever au faîte des grandeurs, lui dreſſer un autel, & de cette maniere vénérer l'ordure & encenſer l'infamie.

Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéoſe du jour, ait paſſé par tous les grades de la proſtitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ſes cours de débauche, ne ſauroit piquer aujourd'hui la ſenſualité de nos François.

Ce goût, ajouta-t-il, ne differe point de celui des animaux immondes qui ſe vautrent dans la boue.

Si quelqu'un s'aviſoit de donner les annales galantes des débauchés de cette Ville, cela formeroit un corps complet d'ordures. On pouroit appeller ce livre, l'hiſtoire de la création du fumier.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

CUrieux de parcourir tout ce qui peut contribuer à la grandeur des États Européens, j'allai derniérement voir ici un établiſſement nouveau, qu'on appelle l'École Militaire. C'eſt un vaſte édifice qui doit ſervir d'attelier aux faiſeurs de ſieges & de batailles, & où les apprentifs en gloire doivent paſſer maîtres, avant que d'entrer dans la carriere de l'honneur.

Ce plan a tant de commodités. Les enfants de Mars ſont ſi à leur aiſe dans ce Séminaire Militaire, qu'on peut dire que l'inſtitution a placé la copie à mille lieues de l'original.

Tout eſt ſinguliер dans cet établiſſement guerrier

mais le plus singulier, c'est qu'il a été imaginé par l'homme le plus pacifique de France.

Un Financier a formé ce projet, & pour cela il a demandé la permission au Roi d'établir une monopole. * Chaque apprentif guerrier causera la ruine de plusieurs familles : de maniere que l'École Militaire, établie pour prévenir les dévastations de l'ennemi, sera la premiere à dévaster la Monarchie.

Je ne trouve aucun établissement en France, qui ne tende au détriment de la nation.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

Hier au matin comme j'étois prêt à sortir, deux hommes singuliérement habillés entrerent dans ma chambre. Ils me dirent qu'ils étoient Religieux d'un certain Couvent & que, se préparant à partir pour la Chine, ils venoient recevoir mes ordres.

Mes Peres, leur dis-je, puis-je m'informer du sujet de votre voyage? Monsieur, me répondit l'un d'eux avec une voix pleine de douceur & d'un ton fort satisfait de lui-même, nous allons convertir vos freres à la foi. C'est-à-dire, repris-je, que vous entreprenez un voyage de six mille lieues, pour déraciner du cœur des Chinois les principes de leur sainte Religion, troubler leurs consciences & détruire en eux les vertus citoyennes; car toutes les fois qu'un sujet, de quelque gouvernement qu'il soit, change

* Loterie de l'École Militaire.

ſa croyance; c'eſt un effet naturel qui dérive de ſa cauſe. Voilà, leur dis-je, une entrepriſe bien étrange & qui n'a rien de Chrétien; car j'ai oui dire que votre Religion eſt fondée ſur la charité, & c'eſt n'en avoir guere, que d'aller faire du mal à des peuples qui ne vous en ont jamais fait.

Le même Religieux alloit me répondre, ſans doute avec moins de modération, lorſque je continuai moi-même ſur le même ton. Que diriez-vous de deux Mandarins qui partiroient de Pekin pour Paris tout exprès pour y venir prêcher la Religion de Confucius? Vous trouveriez avec raiſon ce projet bien ridicule, & vous ne pouriez vous empêcher de regarder ceux qui l'auroient formé comme des fols, ou des gens à qui le fanatiſme de leur religion auroit tourné l'eſprit.

Allez, mes Peres, je n'ai point d'ordres à vous donner, & vous feriez beaucoup mieux de n'en recevoir aucuns de vos Supérieurs pour la Chine, & de reſter dans les Couvents où vous avez fait vœu de vous tenir enfermés. En parlant ainſi, je les congédiai.

La ſociété de ces ſéducteurs ſe diviſe ici en deux branches. L'une dont je t'ai parlé, fait profeſſion de débaucher les conſciences en Europe, & l'autre paſſe les mers pour ſurprendre celles d'Aſie.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

DAns le pays de la domination du Pape, les plus grandes curiosités sont des reliques. Je fus invité, ces jours passés, par des Bonzes à voir la tête d'un Saint qu'on appelle St Dominique. On n'admet aucun étranger à cette représentation, qu'on ne soit assuré auparavant qu'il n'exerce aucune partie de la chirurgie. Ce n'est pas sans raison : car il y eut jadis un Cardinal qui, sous prétexte de voir la tête du Saint, lui enleva une dent qu'il mit dans une boîte d'or, & s'enfuit avec sa proie.

Depuis ce temps-là, les Bonzes dépositaires craignent beaucoup les opérateurs ; car tu vois bien que, si l'on permettoit à chacun d'arracher une dent au saint Patriarche, il se trouveroit à la fin quelque indiscret, ou quelque ignorant qui lui emporteroit la machoire.

Après cette relique en os, j'en vis une autre en peinture ; c'est l'image de la mere du Christ, qu'on porte une fois l'année en procession.

Elle ne fait point sa résidence ordinaire à Boulogne, elle loge à une lieue de cette ville sur une montagne.

Dans la crainte que quelque orage ne s'éleve lorsqu'elle est en chemin, on a fait un portique depuis son autel jusques aux portes de la Ville : ainsi le fils auroit beau faire pleuvoir, la mere seroit toujours à couvert.

Les naturels du pays disent que cette image fut faite par St Luc, qui étoit contemporain du Christ, il y a de cela près de dix-huit cents ans. Si cela est, on peut dire que c'est le doyen de tous les portraits du monde. Il y a cependant des critiques mal intentionnés, qui prétendent que le Peintre étoit mort quinze cents ans avant le tableau.

Quoi qu'il en soit, la Mère du Christ dans ce tableau est une brune très-piquante. Elle a un joli nez, de grands yeux, une petite bouche, les dents blanches, les levres vermeilles, &c. &c. ce qui prouveroit que la beauté des femmes n'a pas perdu un pouce de terrein depuis dix-huit siecles : car c'est ainsi qu'encore aujourd'hui on représente les plus belles femmes.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LE Roi de France a fixé le nombre des presses dans ses États, c'est-à-dire, qu'il n'est permis d'imprimer aujourd'hui dans ce Royaume, que six fois plus de mauvais ouvrages qu'on n'en peut lire. C'est la maladie des réglements qui a produit celui-ci. Son effet a été d'enrichir quelques particuliers privilégiés, & de ruiner un grand nombre de sujets. Ce n'est point la quantité des presses qui nuisent, mais le nombre prodigieux de citoyens oisifs, qui, faute de profession, choisissent celle de se faire auteurs.

Ce qu'on appelle ici les édits, ne remonte ja-

ıs à la ſource du mal qu'ils veulent corriger; ils font, pour ainſi dire, qu'effleurer la peau de la ıſtitution. Le remede qu'on apporte à un mal, ne toujours lui-même une nouvelle maladie, ſque toujours plus dangereuſe, que celle dont on reprend la guériſon. Il falloit permettre d'impri- ır, & défendre d'écrire.

Puiſque le Gouvernement Monarchique a la per- ffion d'être deſpotique, & que ſon inquiſition s'é- ıd juſques ſur les penſées, pourquoi ne pas l'é- ıdre ſur celles qui peuvent nuire à la ſociété? On ɔrime ici un tas de livres que l'imagination en- ıte, & qui n'ont d'autre point d'appui, que le ·veau dérangé des écrivains qui les mettent au ır; on devroit commencer par défendre ceux-ci. eſt vrai que les manufactures de papier en ſouf- roient; mais un État ne pourroit-il pas mieux em- ɔyer ſes chifons, que de les faire ſervir à entre- ıir l'oiſiveté de ſes Citoyens?

LETTRE LXXXVII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

LE Gouvernement François eſt très-rigide à l'é- gard de la publication des écrits qui contiennent maximes dangereuſes ſur la Religion, la mora- les mœurs, ou la politique: il ne permet l'im- ffion que des ouvrages orthodoxes; mais les Au- rs ſcandaleux ont un moyen ſûr de faire parve- leurs écrits au public ſans violer les loix de l'É- : ils mettent ſur le papier leurs impiétés, & les

envoient dans un pays de frontieres qu'on appelle la Hollande, & celle-ci les imprime & les fait circuler enſuite en France, moyennant quoi le Gouvernement François n'a rien à dire, & les écrivains ſacrileges marchent la tête levée comme ſi de rien n'étoit.

Les Princes Européens, qui font entre eux tant de conventions inutiles, oublient preſque toujours les plus eſſentielles. Ils ſe rendent réciproquement des priſonniers & ne donnent point d'aſyle à certains criminels, mais ils tolerent les écrits ſéducteurs, licentieux, & athées, qui corrompent les peuples & aviliſſent les États; c'eſt-à-dire, qu'ils permettent les crimes de leze-Majeſté au premier Chef commis contre eux-mêmes.

LETTRE LXXXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

JE t'ai parlé dans une de mes précédentes des femmes qui paſſent leur vie en voyage, qu'on voit toujours en voiture, & qui doivent leur vertu à leurs cochers. Il en eſt d'une autre eſpece ici, qui ne galopent pas tant, mais qui n'en ſont pas moins diſtraites. On pourroit appeller celles-ci, les *diſſipées ſédentaires*. Leur oiſiveté qui les tient toujours en haleine, empêche que l'amour n'ait de priſe ſur leurs cœurs. Elles n'ont préciſément que le temps qu'il leur faut pour paſſer la vie à ne rien faire. Voici l'hiſtoire d'un jour d'une de celles-ci.

La Dame dont je t'envoie le journal, ſe leve tous les matins à neuf heures. Dans l'inſtant ſon coëffeur

e mot du guet, entre dans ſa chambre, & ſe
le ſa tête; elle eſt ſous ſon peigne juſques à
eures. Les cheveux en ordre, elle paſſe une
à ſa toilette pour finir ſon ajuſtement, &
: la derniere main à ſes charmes. Auſſitôt le
: de muſique paroît : la repréſentation dure
eure. Après le chant, vient la danſe; Mr Ri-
n ſe préſente; il ſort ſa *pochette*, & fait faire
:nuet à Madame, avec deux paſſepieds. Ce der-
:exercice eſt d'une heure; ce qui la conduit à
du dîner qui en dure deux. Au ſortir de ta-
elle monte en carroſſe, va faire des viſites, &
id dans quelque aſſemblée où elle joue aux car-
ſques à ſix heures, qu'elle paroît au ſpectacle:
-ci la conduit à neuf heures. Alors elle ſe re-
: table, où elle mange, chante, rit & folatre
la compagnie juſques à minuit, qui eſt le temps
aire qu'elle ſe couche.

i compaſſé la vie de cette Dame, diviſée par
-quatre heures dans la journée, & je trouve
ſi elle vit douze luſtres, elle aura paſſé tout
cinq ans avec ſon perruquier, quatre ans de-
ſon miroir, trois ans avec ſon maître de muſi-
autant avec ſon maître de danſe, ſix ans à jouer
artes, vingt ans à table, & trente ans au lit.

LETTRE LXXXIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

N Prince du Sang Royal étant dernièrement à
la chaſſe tua un ſujet du Roi de France : on

prétend que c'étoit seulement pour essayer son fusil & en éprouver le canon: on enterra le sujet & le lendemain le Prince fit beaucoup de cette aventure avec des Seigneurs de la Cour à qui il la raconta. Le Roi la sut & n'en dit mot; car il n'y a point de loix dans le Royaume pour empêcher que les Grands n'ôtent la vie aux petits; ou s'il y en a le despotisme des rangs empêche qu'elles ne soient observées; ce qui est la même chose que si elles n'existoient pas.

Malheureux Gouvernement, où le peuple n'a point de protecteur contre la violence & la tyrannie, & où le Prince lui-même ne peut pas garantir le jour de ses sujets!

Je me félicite tous les jours d'être né dans une société, où ces inhumanités & ces barbaries sont corrigées par la constitution. L'établissement de nos censeurs nous met à couvert de pareilles violences. La vie du dernier sujet à la Chine est aussi en sûreté que celle du premier; & s'il arrivoit qu'un Prince du Sang Royal la ravît au moindre particulier, les censeurs en instruiroient aussitôt la Cour pour qu'il fût procédé contre lui suivant la rigueur des loix. Et si elle étoit sourde à leur voix, il arriveroit de deux choses l'une; ou que le Prince seroit châtié, ou que l'Empereur seroit détrôné.

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

SI j'avois à choisir entre plusieurs Religions, je préférerois celle qui s'accorde le mieux avec les devoirs de citoyen, parce qu'il est raisonnable de croire, que Dieu qui a créé sa société, a conformé son dogme à ce qui doit perpétuer cette union des hommes, & non à ce qui peut la détruire.

Dans quelque Religion que nous vivions, nous devons rendre à la nature ce qu'elle nous a prêté. Elle nous a fait des hommes, nous devons lui rendre des hommes: ainsi on doit se méfier d'une Religion qui gêne la sainteté des mariages.

On diroit que la Religion Catholique Romaine a fait jusques ici, tout ce qu'elle a pu, pour anéantir cette propagation légitime du genre humain, dont elle tire elle-même son existence. Celui qui se marie, dit-elle, fait bien: mais celui qui ne se marie pas, fait mieux. Il y a actuellement en Europe trois millions de meilleurs Catholiques, & qui, à cause de cela, sont de plus mauvais citoyens.

Une secte, dont le rit contribue à l'anéantissement de l'espece humaine, travaille elle-même à la destruction.

On pourroit démontrer géométriquement que, si la Religion Catholique Romaine, telle qu'elle est aujourd'hui, avoit été établie six mille ans avant sa création, il n'y auroit plus aucun peuple aujour-

d'hui en Europe, & par conſéquent plus de Religion.

Ce n'eſt pas le ſeul abus qui ſe trouve dans cette communion. Un nombre prodigieux de cérémonies rend ſes ſectateurs ſuperſtitieux, & en ceci je trouve qu'elle eſt contraire à l'ordre de la ſociété; car de tous les vices, il n'y en a point qui aviliſſe plus l'ame des citoyens que la ſuperſtition.

Ses images donnent une foibleſſe dans l'eſprit qui, ſe communiquant à l'ame, diminue la force néceſſaire pour remplir les obligations difficiles de la vie civile.

Le grand nombre de Saints que l'on y fête continuellement, coupe le fil de l'induſtrie publique, & répand une nonchalance dans l'ame, qui cauſe mille maux dans l'état civil.

Cette ſuite prodigieuſe d'oraiſons mentales qui s'adreſſent au Ciel, mais qui ne paſſent pas la terre, eſt peut-être un autre inconvénient de cette ſecte.

Je dirois volontiers que les Catholiques Romains prient trop Dieu, mais qu'ils ne l'aiment pas aſſez: car s'ils l'aimoient, ils reſpecteroient davantage ſon ouvrage, je veux dire, la ſociété civile dans laquelle il les a fait naître.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LA Religion ſe pratique ici avec beaucoup de gaité; les actes de piété qui ſe rempliſſent dans les Égliſes ſont très-réjouiſſants. La plupart des prieres qu'on adreſſe à l'Être ſuprême, s'exécutent en muſi-

que. Les hymnes ſont notées & on les joue en cadence. Preſque toutes les bénédictions que Dieu donne à ſes peuples, y ſont avec ſymphonie & baſſe-continue. C'eſt en déployant tous les agréments de la voix, qu'on s'adreſſe au Ciel pour implorer ſa miſéricorde. On parle à Dieu, comme on le fait à ſa maîtreſſe.

J'allai derniérement à ce qu'on appelle ici une grand'Meſſe en muſique. En entrant dans l'Égliſe, je crus d'abord être à l'opéra: du moins il n'y a aucune différence quant à la compoſition. Entrées, ſymphonies, menuets, rigaudons, airs à voix ſeule, duo, chœurs, accompagnements de tambours, trompettes, timbales, cors de chaſſe, hautbois, violons, fifres, flageolets, &c. &c. en un mot, tout ce qui ſert à former l'harmonie d'un ſpectacle, ſe trouvoit employé à celui-ci.

C'étoit un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le Compoſiteur auroit fait une Meſſe pour la Déeſſe de la volupté, il n'auroit pu employer des ſons plus tendres, ni des modulations plus laſcives.

En aſſiſtant à ce joyeux ſacrifice, il n'y a point de Chrétien qui ne forme gaiement la réſolution d'aimer Dieu.

Et afin que ce ſpectacle ne différât en rien de celui qui ſe repréſente ſur la ſcene, on avoit fait bâtir un théatre au fonds de l'Égliſe, où les Muſiciens ce jour-là repréſentoient la Meſſe.

Les airs de ce divin ſacrifice ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur ceux qui y aſſiſtoient; car pour mieux y réuſſir, on les avoit copiés ſur les vaudevilles les plus ſales, dont on n'avoit fait que changer les paroles.

Il y a ſur-tout une hymne adreſſée à la Divinité, dont le ſecond verſet commence par ces mots latins, *Tantum ergo*, qui eſt toujours très-divertiſſante.

Il eſt d'abord queſtion d'un *Adagio* tendre & voluptueux, qui diſpoſe l'ame à la tendreſſe. Enſuite vient un *Allegro* qui la retire de cet état de langueur & qui la réjouit infiniment. Il finit par le mouvement vif & précipité du *Rigaudon*, qui en Europe eſt celui qui invite le plus à la danſe.

Tous les Saints du Paradis ont leur ſérénade particuliere. Les jours conſacrés à célébrer leur fête, les pagodes à qui ils appartiennent font jouer les violons en leur honneur & gloire; ce qui divertit beaucoup les Chrétiens & les diſpoſe à la dévotion.

LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LA piece ſuivante parut, il y a peu de jours, dans la grande allée du jardin du Palais Royal, où les mécontens ſur l'adminiſtration préſente, s'aſſemblent réguliérement pour cenſurer le gouvernement. On la regarde comme une critique ſur les taxes qui augmentent tous les jours, ſans que leur nombre diminue les malheurs publics. Elle eſt adreſſée au Contrôleur Général; car c'eſt lui qui préſide ici au conſeil des expédients pour trouver de l'argent.

Mémoire

Mémoire présenté à Monseigneur le Contrôleur Général, pour augmenter les revenus de la Couronne de France, & subvenir aux besoins présents de l'État.

„ MONSEIGNEUR,

„ LE projet que j'ai l'honneur de présenter à votre „ Excellence, est un des plus solides qui ait en„ core paru, quoiqu'il soit bâti en l'air.

„ On a créé jusques ici en France un grand nom„ bre d'impôts sur le luxe, les commodités de la „ vie, & tout ce qui peut généralement procurer du „ plaisir; d'où vient qu'on n'en a point établi sur „ celui qui est le plus grand de tous? Je veux dire, „ celui de parler.

„ Un citoyen paye plus à l'État, dans la propor„ tion qu'il veut s'habiller magnifiquement, avoir „ grand nombre de domestiques, ou faire bonne „ chere, & il est le maître de parler depuis le matin „ jusques au soir sans fournir un sol au gouverne„ ment. Il ne peut briller dans la ville sans être taxé, „ & il peut se distinguer dans une assemblée par son „ esprit sans rien débourser.

„ Pour remettre une sorte d'égalité dans les taxes, „ & obvier aux besoins présents de l'État, il n'y a „ qu'un moyen qui est d'établir un impôt sur les „ paroles, non compris les femmes; car si on ne les „ excluoit pas, toutes les familles du Royaume se„ roient ruinées dans vingt-quatre heures.

„ Il faut cependant percevoir ce droit, de ma„ niere que la nation ne perde pas entiérement l'u„ sage de la parole; car un François muet est le „ plus sot animal qu'il y ait dans la nature. Il n'a

„ preſque point de ſcenes muettes. Un Italien pourroit s'exprimer pendant dix ans ſans employer le „ diſcours; il a pour cela mille contorſions, & une „ infinité de grimaces; mais un François ne peut dire „ un mot ſans ſa langue. Voici mon plan. J'ai calculé „ qu'un homme peut faire une honnête figure dans „ la ſociété civile avec la dépenſe de trois mille ſix „ cents paroles par jour: il faudroit donc taxer le „ ſurplus par un arrêt, à raiſon d'une livre tournois par parole en ſus, & trois livres pour ceux „ qui en diroient deux; car il ne faudroit pas ſuivre „ la proportion des mots; mais celle de la démangeaiſon de parler.

„ Les principaux bureaux pour la levée de ce droit, „ ſeroient établis dans les caffés publics de Paris, „ attendu qu'ils formeroient les meilleures recettes. „ On en établiroit auſſi dans les maiſons à converſations. Les oiſifs de profeſſion qui n'ont rien à „ faire qu'à parler, feroient honneur à la taxe. Les „ amoureux payeroient des ſommes conſidérables à „ l'État, & les Prédicateurs rempliroient eux ſeuls „ les coffres du Roi: les récréations des Moines „ produiroient auſſi beaucoup d'argent.

„ Les Avocats, Procureurs & autres gens de loi „ qui diſent toujours ſix paroles pour une, feroient „ rentrer de bonnes ſommes à la Monarchie. Les „ plaideurs qui parlent continuellement de leurs „ procès, payeroient conſidérablement.

„ Les grands génies & les beaux parleurs donneroient auſſi beaucoup d'argent.

„ Cette taxe ſeroit perçue par des Peres Charreux, dévoués par leur état au ſilence, & qui „ connoiſſent la juſte valeur des paroles inutiles.

tte taxe ſeule rendroit le tréſor du Roi de ance, le plus riche de l'univers : car il ne faut s croire que l'ordonnance coupât à perſonne le t de la parole : (les François aiment trop à rler pour cela) elle ne feroit que délier les cor- ns de leur bourſe.

Suivant mes calculs, je trouve (en exceptant s femmes, les enfants, les vieux & les radoteurs, à qui on ne ſauroit défendre de parler) 'on pourroit affermer cette taxe, à raiſon d'un llion de livres par jour, y compris les quatre ls par livre, établis ſur les recouvrements. "

LETTRE XCIII.

même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

Roi de France eſt un grand magicien : il n'a ju'à fixer ſes regards ſur un objet, pour le ger du blanc au noir.

faveur du Prince métamorphoſe ici les vices rtus ; elle donne du brillant au teint, embellit auté : elle donne du génie, de l'eſprit & des oiſſances en dépit de la nature & de l'éducation. lle femme qui n'avoit pas aſſez d'habileté auant pour gouverner ſa maiſon, ſe trouve en lors de gouverner le Royaume.

préjugé de la faveur eſt au-deſſus de tout auréjugé. C'eſt en France le culte univerſel, la ion des François. Il y a pourtant quelques hétes dans ce dogme.

mme dans une aſſemblée où je me trouvois

dernièrement, on élevoit juſques aux nues les qualités d'une certaine Dame maintenant en faveur, un homme de la compagnie, qui avoit écouté cet éloge juſqu'au bout, dit aux apologiſtes: Meſſieurs, ne vous preſſez pas tant; attendez que le charme de la prévention ſoit diſſipé, & alors vous donnerez votre derniere ſentence ſur les vertus ſublimes que vous exaltez tant.

Si cette maniere de paſſer ſon jugement ſur les perſonnes en crédit pouvoit prendre, & qu'on attendît pour décider que le voile de la faveur fût déchiré; on verroit ſouvent de grands mérites rentrer tout d'un coup dans le néant.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

J'Allai voir dernièrement un Couvent de Bonzes noirs où eſt une Bibliotheque publique. Mon pere, dis-je au Bibliothécaire en entrant dans la ſale, je vous prie de me faire donner un tel livre, en lui nommant un certain ouvrage qu'on avoit publié depuis peu. Monſieur, me dit-il avec une voix pleine de douceur, c'eſt ici le pays des anciens; nous n'avons preſque aucune correſpondance avec les modernes. Eſt-ce que vous ne les jugez pas capables, lui dis-je, de figurer avec les Savants des premiers âges? Au contraire, me répondit-il, ſi nous pouvions les poſſéder, nous les mettrions au premier rang; mais ces livres ſont fort chers; il s'en imprime beaucoup,

la dépenſe eſt grande, & les fonds de notre Bibliothéque, médiocres; car à l'égard de nos autres revenus, vous croyez bien que nous n'irons pas les employer en papier: nous avons de meilleurs établiſſements à faire que celui des livres. Ne trouvant donc pas dans cette Bibliotheque ce que j'y cherchois, j'en ſortis.

Ce vuide me fit naître l'envie de parcourir ce Couvent. Mon Pere, dis-je à un ſecond Bonze que je rencontrai dans un grand dortoir ſombre & obſcur, voudriez-vous avoir la bonté de me faire voir votre maiſon? Monſieur, me répondit froidement celui-ci, ce n'eſt pas mon affaire; nous tenons des Suiſſes à notre porte, faits pour la galoper avec les étrangers; mais je veux bien pour vous obliger vous accorder votre demande: ſuivez-moi. Je ne trouvai rien de remarquable dans le bâtiment, tout eſt irrégulier & dans un goût gothique.

Comme nous traverſions une cour, j'apperçus un grand tuyau, monté ſur un chevalet de bois dont un des bouts étoit dirigé vers le Ciel; ſon embouchure étoit plus large que celle des plus grands canons. Je vous prie de me dire, lui dis-je, à quel uſage eſt ce tuyau? C'eſt un téleſcope, me dit-il, qu'un de nos Religieux a imaginé par le ſecours duquel on verra la lune preſqu'au niveau de la terre. Cela ſera bien commode, mon Pere, car il y a long-temps que l'on cherche à s'approcher de cette planette. Les Aſtronomes vous auront obligation d'en avoir fait la dépenſe. Ce n'eſt pas nous qui la faiſons, reprit le Bonze, nos revenus n'ont rien à démêler avec les aſtres: c'eſt le Roi qui a déja avancé une ſomme conſidérable ſans que le téleſcope en ſoit plus avan-

cé. Nous craignons que le ſavant de notre ordre qui l'entreprend ne vienne à mourir avant qu'il ait donné la derniere perfection à ſon ouvrage, & qu'après une dépenſe conſidérable, la lune ne ſoit pas plus près de nous qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous paſsâmes delà dans le jardin pour nous promener. *Mon Pere*, dis-je à mon conducteur, permettez-moi de vous demander quelle charge vous occupez dans le Couvent. Monſieur, me dit-il, je ſuis un des quatre premiers Miniſtres d'État de l'Ordre; j'ai le département des eaux & forêts. Je parle aux Grands à Verſailles quand je veux, & je fréquente à Paris avec tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'épée & la robe. Voilà un bel emploi, lui dis-je; je ne croyois pas qu'il y en eut d'auſſi conſidérables dans des maiſons Religieuſes.

Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe, c'eſt votre âge; car, quoique vous ne ſoyez plus dans le printemps de vos jours, vous n'êtes pas non plus ſur la fin de votre carriere; & j'avois oui dire que ce n'eſt que dans celle-ci qu'on parvient aux premiers emplois monaſtiques. Il n'y a donc point d'envieux dans votre corps? S'il y en a; grand Dieu! repliqua-t-il, s'il y en a! Plus que dans aucune Cour de l'Europe.

Le Moine en général, ajouta-t-il, eſt un animal froid, chagrin. Il n'a qu'une affaire qui eſt celle de s'avancer dans ſon corps. Souvent les gens du monde n'ont pas aſſez de loiſir pour avoir de l'ambition, au lieu que les Moines ſont toujours aſſez oiſifs pour ne jamais manquer d'en avoir.

Il y a deux moyens pour faire ſon chemin chez nous: l'un eſt le monde, & l'autre Dieu: pour le premier il faut de l'eſprit, du diſcernement &, de

Pactivité, avec un certain génie propre aux affaires.

A l'égard du ſecond, il ſuffit d'un goût décidé pour la retraite, la priere, la vie contemplative, & un je ſais quel entouſiaſme de Religion qui rend incapable de toute autre choſe que de dévotion.

Ce dernier chemin qui conduit au Ciel ne mène à rien parmi nous. Je choiſis l'autre qui fait parvenir à quelque choſe. Je débrouillai les affaires de nos maiſons de Province, je gagnai des procès qui les enrichirent, je donnai des revenus à celles qui n'en avoient point, & augmentai les rentes de celles qui en avoient: en un mot, je finançai ma charge longtemps avant que de la poſſéder: voilà l'hiſtoire de mon élévation.

Il y a des ſympathies qui ſe forment du premier coup. Je me ſentis d'abord de l'inclination pour ce Bonze. Je lui demandai la permiſſion de le voir quelquefois; il me l'accorda, & nous nous ſéparâmes.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Peking.*

De Paris.

LE Chevalier qui n'a guere de Religion, s'imagine que tous les peuples, qui ſont au-delà de la ligne, n'en ont point du tout. Pour le convaincre qu'il y a d'autres nations ſur la terre que la Chrétienne, qui aient un dogme, je lui fis en dernier lieu l'analiſe de notte croyance.

Nous autres Chinois, lui dis-je, nous croyons

qu'il y a un Dieu, qui eſt le principe de tout, qui a créé le Ciel & la terre, les hommes, les plantes & les animaux.

Nous croyons qu'il ne faut pas tuer, & que retenir le bien d'autrui eſt une mauvaiſe action.

Nous croyons qu'il ne faut ni calomnier ni médire de ſon prochain.

Nous croyons que Dieu eſt la vertu & la ſageſſe par excellence, que toutes ſes qualités ſont des perfections, & toutes ſes perfections des attributs de ſa divinité.

Nous ſommes perſuadés que, pour lui plaire, il faut être juſte & équitable, parce qu'il aime les bons & hait les méchants.

Nous croyons que rien ne lui eſt caché dans l'univers, qu'il connoît les ſecrets des cœurs, & que ſa préſcience dévoile l'impénétrable abîme de l'avenir.

Nous croyons qu'il eſt juſte & équitable, qu'il récompenſera les vertus des hommes & punira leurs vices.

Nous croyons que, pour lui être agréable, il faut ſuivre les loix de la nature & celles des hommes divins qu'il nous a envoyés pour nous conduire.

Nous ſommes convaincus que les calamités qu'il nous envoie ſont des avis pour la réformation de nos mœurs, & que la fin de ces maux eſt toujours ſuivie de bonté & de miſéricorde.

Nous croyons qu'il nous punit en pere, & non pas en Souverain qui veut ſe venger.

Nous croyons que cet Être ſuprême dirige nos actions, ſans que cette direction bleſſe en rien notre liberté; que nous ſommes les maîtres de faire le bien & que nous ne ſommes point forcés à faire le mal;

ne faut pas attribuer nos bonnes œuvres à nous-
ies, mais à celui qui eſt la ſource de toutes les
is.

ous croyons qu'il y a une providence qui con-
l'univers, & que celui qui eſt le principe de
dirige tout, &c. &c.

ais il me ſemble, me dit le Chevalier quand
fini, que vous croyez là de fort bonnes choſes;
que je vois, vous n'avez qu'un pas à faire pour
nir Chrétiens.

n vérité, vous autres Chinois, vous n'enten-
guere vos intérêts en fait de Religion: que ne
ez vous à toutes ces croyances, celle de la naiſ-
e du Chriſt, de ſa mort & de ſa réſurrection, &
; ſerez alors meilleurs Chrétiens que nous-mêmes.

LETTRE XCVI.

Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-
pi, *à Paris.*

De Lorette.

y a ici une Vierge à qui les Chrétiens ont une
ande obligation; car elle les dépouille tous les
s de leur luxe. Bientôt il n'y aura plus de bijoux
Europe; cette mere de Dieu les aura tous.

utre que ſes habits en ſont couverts, elle a en-
une boutique à part qui en eſt remplie, qu'on
lle le tréſor de Lorette. Un Mandarin le fait
aux étrangers & leur explique le nom des bien-
urs, qui ont ainſi fourni ſa toilette.

n'y a point de maiſon profane en Europe, qui
plus garnie de colifichets, & de ſuperfluités mon-
es que la *Sancta Caſa*.

La vanité du Ciel ne permet pas ici de fondre ces joyaux pour aſſiſter les pauvres de la terre.

La famine ſeroit dans le pays, & déſoleroit tous les habitants que *la Madona* de Lorrette ne ſe déſéreroit pas du plus petit de ſes bijoux.

Ce tréſor au lieu de procurer l'abondance, eſt une des cauſes premieres de la miſere.

Le pays de Lorrette eſt un des plus pauvres de la terre. La ſubſiſtance manque aux peuples.

On a tenté pluſieurs fois, dit-on, de piller la maiſon ſainte; il faudra bien à la fin en venir là; car quand les peuples n'auront rien, & qu'elle aura tout, le ſeule remede qu'il reſtera alors ſera de voler la mere de Dieu.

La *Santta Caſa* eſt proprement la maiſon du Chriſt; c'eſt dans celle-ci que ſa mere le mit au monde. Lors des couches ce n'étoit qu'une cabane; mais c'eſt aujourd'hui un Palais ſuperbe.

Elle fut bâtie pour la premiere fois à ſept ou huit cents lieues d'ici, mais ne trouvant pas bien à ſa place, elle ſe mit à voyager. Mais pour voir le Pays plus commodement, elle fit pluſieurs pauſes, toujours portée par des Angès, qui à la fin vinrent la poſer au lieu, d'où je t'écris. Je ne voudrois pas que de peuples raiſonnables chargeaſſent la Religion de ſemblables hiſtoriettes. Il faut que les cultes ſoient dépouillés de tout ce qui a un air d'abſurdité; crainte que les étrangers ne les tournent en ridicule.

LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

DE quelque génie ou talent que ſoit doué un François, il lui eſt défendu de l'employer à l'avantage de la République, s'il n'eſt de la communion du Roi. Pour qu'un citoyen ſoit en état de rendre ſervice à la Monarchie & au Prince, il faut qu'il faſſe profeſſion de croire que Dieu eſt contenu dans une particule d'un pouce de diamêtre. Sans cet aveu, fût-il un Céſar, & poſſédât-il toutes les vertus militaires, il ne ſauroit exercer aucun emploi dans l'armée; le plus habile Juriſconſulte ne peut devenir juge, &c.

Un gouvernement eſt bien malheureux qui ſe prive ainſi de ſes propres reſſources. Tu peux juger de la combien de mérites anéantis, & de grandes qualités enfouyes. Tu concevras auſſi aiſément quelle doit être la diſette des vertus dans un Royaume qui ſe prive de ceux de ſes ſujets qui (eu égard à leur moindre ſuperſtition) doivent en avoir d'un ordre ſupérieur aux autres. Je dis moins ſuperſtition, parce que moins une religion eſt chargée de cérémonies & de pratiques, & moins elle laiſſe de préjugés dans l'eſprit; & c'eſt préciſément le cas du culte proſcrit. Je ne dis point que la religion de ceux qu'on appelle ici Proteſtans, ſoit meilleure que celle des Catholiques Romains, mais ſeulement qu'elle eſt plus dépouillée d'abſurdités.

Les idées ſur le dogme ſont les premieres que l'éducation donne aux hommes. Si elles ſont mal combinées, elles laiſſent dans l'eſprit une fauſſeté qui s'étend dans les ſuites ſur le reſte de la conduite humaine. Si je gouvernois la France, je voudrois mettre les Proteſtans à la tête des affaires politiques & civiles, non point parcequ'ils ne croient point à la Meſſe, mais parce que libres d'un plus grand nombre de préjugés, ils ſont plus en état de faire uſage de leur entendement.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.*

De Rome.

JE t'écris d'une Ville, qui a troublé autrefois l'univers, & qui influe encore aujourd'hui ſur le monde. Il y a des continents ſur la terre qui ſemblent n'exiſter que pour affliger la nature humaine.

Cette Capitale fut jadis le centre de la force, elle eſt aujourd'hui le point fixe de la foibleſſe.

Les Céſars l'éleverent; les Papes l'abaiſſerent. Les vertus des uns exciterent l'admiration de toutes les nations; les vices des autres la firent mépriſer de tous les peuples.

Je t'ai donné le portrait de Rome Chrétienne, dans celui que je t'ai fait de ſa politique. Je ne m'étendrai pas d'avantage ſur ce ſujet; ce que je pourrois t'en dire ne ſeroit qu'une répétition de ce que tu en ſais déja. Car Rome depuis ſes Papes

fut toujours la même. Le Capitole varia souvent, mais le Vatican ne changea jamais. Les mêmes causes qui servirent à l'élever contribuerent à le soutenir.

Je pourrois te faire ici le portrait des mœurs de Rome moderne ; car c'eſt le ſeul endroit de cette Ville dont il me reſteroit à t'entretenir ; mais je craindrois de te faire frémir par le détail de ſes crimes.

Ici la religion cede toujours à la politique : celle-ci eſt la cauſe & l'effet de toutes les actions humaines. L'ambition eſt le culte général auquel tous les membres du ſacré College ſacrifient. Perſonne ne penſe à être vertueux : la ſeule application eſt de le paroître.

La noirceur, la trahiſon, la perfidie & la ſcélérateſſe prennent les livrées du dogme, & s'exercent ſous le nom de vertus chrétiennes.

On eſt méchant de deſſein prémédité, & par le ſeul intérêt qu'il y a à l'être.

La volupté, la débauche, la ſatisfaction des ſens ſe parent de violettes, * & le crime s'habille de pourpre -------

Je me hâte de finir ce portrait, qui fait honte à la nature humaine.

---

* Ceux qui ſont en prélature.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

IL eſt à préſumer que les Chrétiens penſent que Dieu ſe décharge ſur ſes Saints du ſoin de l'adminiſtration du monde ; & que l'univers aujourd'hui eſt en ſous-commandement.

Un Chrétien qui ſait un peu ſa Religion, ne s'adreſſe jamais à Dieu dans ſes prieres; il a toujours recours à ſes domeſtiques. Quand on a beſoin d'obtenir une faveur du Ciel, voici comme on s'y prend.

Les Mandarins Prêtres ordonnent des prieres publiques. Si les prieres n'operent pas, ils commandent des jeûnes; les jeûnes ne ſuffiſant rien, on promene ce qu'on appelle le bon Dieu ; & ſi tout cela ne prend point, on a recours au moyen immanquable, on ſort les images & les chaſſes.

Il y a ici une ſainte Génevieve qui a ſans doute la ſurintendance de eaux & forêts de Paris; c'eſt elle qui eſt chargée d'arroſer la Ville & la campagne, quand elles en ont beſoin. On la porte en proceſſion, afin qu'elle voie par elle-même la ſéchereſſe, & le tort où Dieu eſt de reſter ſi long-temps ſans faire pleuvoir ; car dans la Religion Chrétienne les Saints ſont toujours chargé de réparer les petites négligences du Ciel. Les Pariſiens ne lui demandent cette grace qu'à toute extrêmité, & lorſqu'il a reſté un très-long-temps ſans pleuvoir ; ce qui eſt toujours une raiſon certaine pour qu'il pleuve bientôt; mais pour

ne pas expoſer la réputation de leur Génevieve, & aſſurer le miracle, on attend que le temps ſoit tout-à-fait à la pluie, & on prend ſi bien ſes meſures qu'ordinairement il pleut à verſe, avant que l'idole ait fait la moitié du tour de la Ville. Alors tout le peuple ſort de ſes maiſons, ſe proſterne devant la chaſſe de la ſainte, éleve les mains au Ciel, & crie miracle. Que dis-tu d'un peuple qui prend de ſi juſtes meſures, pour ne pas manquer d'être ſuperſticieux?

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

OUtre les Tribunaux qui gouvernent la France, il y en a un qui gouverne Paris, qu'on nomme la Police. L'objet de celui-ci eſt l'ordre & la ſûreté de la Capitale. Ce Tribunal a un grand inconvénient, c'eſt que tous ſes Officiers ſont de malhonnêtes gens: ce n'eſt qu'après s'être déshonnoré dans le monde, & qu'on ne peut être reçu nulle part, qu'on entre à la police. Il faut que ſa corruption ſoit bien grande, puiſque les François qui ſe mettent aſſez au-deſſus de certains préjugés, n'ont point encore ſurmonté celui-ci: un Citoyen à qui il reſte quelque probité, ne veut pas être de la police.

On dit que toutes les mains qui la compoſent, ſont coupables de péculat; avec de l'argent les crimes les plus énormes y ſont palliés. Ce Tribunal inique a un œil fermé, & l'autre ouvert; il entend toutes les plaintes d'une oreille, & n'en écoute aucunes de l'autre.

La plupart des tripots & des mauvais lieux de cette Capitale ſont privilégiés par lui; il eſt défendu à la juſtice ordinaire civile d'empêcher le crime. On prétend que, s'il n'y avoit point de police dans Paris, il y en auroit davantage. Depuis cet établiſſement, la licence y marche le front levé. Autrefois, le vice de la fornication y étoit bas & obſcur; aujourd'hui, il ſe montre ouvertement; il en a la permiſſion de Monſeigneur le Lieutenant-Général. Les loix de l'État défendent les jeux de haſard, & la Police les permet; on joue ouvertement dans pluſieurs maiſons.

A l'égard du reſte de ſon adminiſtration, elle eſt dans l'ordre. Les Inſpecteurs qui ſont ſur les vols, s'entendent avec les voleurs; ceux qui ont le département du jeu, s'accordent avec les frippons; & les Officiers établis pour prévenir la corruption des femmes, les corrompent eux-mêmes.....

Je tire le rideau ſur ce cloaque d'infamies, mon deſſein n'eſt pas de te donner ici le tableau de l'abomination de la déſolation de Paris. Je finirai par ce trait. Tous les châtiments qu'on exerce dans ce Tribunal malheureux, ne tombent que ſur des infortunés qui n'ont pas les moyens d'y racheter leurs crimes, & qui par-là ne ſont bons qu'à ſervir d'exemples.

LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Pekin.*

De Naples.

NAples eſt une grande Ville remplie d'habitants: la magnificence éclate ſur-tout dans ſes édifices. Les pagodes ſont ſuperbes: on ne ſait qui eſt le mieux logé de Dieu, ou des hommes.

Le luxe, & la miſere s'y donnent par-tout la main. On y eſt riche d'un côté & pauvre de l'autre. Le faſte & l'oſtentation ont le pas ſur les premiers beſoins de la vie: on a tant de ſuperfluités, à Naples, qu'il eſt impoſſible qu'on ne ſe gêne ſur le néceſſaire.

Cette Ville depuis les Romains a appartenu ſucceſſivement a pluſieurs Maiſons ſouveraines d'Europe, dont les unes l'ont détruite & les autres l'ont rebâtie.

Il n'y a pas long-temps que la politique eut la curioſité de chercher à qui elle appartenoit de droit. Des Généraux géographes, qui eurent la précaution d'amener avec eux une bonne armée en Italie, trouverent qu'elle étoit du domaine de la Maiſon d'Eſpagne, & en conſéquence un Fils de cette Couronne vint en prendre poſſeſſion: c'eſt le gros canon qui a fait cette découverte. Il fallut faire des ſieges pour prouver l'évidence de cette branche de la géographie. Elle demeurera attachée à l'Eſpagne, juſques à ce quelque autre géographe allemand avec une plus grande armée vienne prouver qu'elle doit appartenir à la Maiſon d'Autriche. On dit que le peuple

LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* T
tou-na, *à Pekin.*

De Pari

EN France, l'amour eſt libre, c'eſt ici une m
me de ſociété civile. Il en eſt des engagem
qu'un ſexe contracte avec les femmes comme
traités avec les Souverains qui ne tiennent, q
tant que les intérêts réciproques s'y rencontr
dès qu'ils ne s'y trouvent plus, la convention fi

En Aſie, le parjure rougit de l'être : ici, o
pas honte de ſa perfidie, on en fait même un
ſincere. Voici la copie de la lettre d'un de ces am
volages, qui après les ſerments les plus forts
amour éternel, ſe juſtifie ainſi.

„ MADAME,

„ Ne vous en prenez point à moi, ſi je ne
„ aime plus, je ne fais en cela que ſuivre le

„ plaisir qu'on se procure mutuellement, & lorsque
„ ce plaisir n'est plus d'un côté, il faut qu'il y ait
„ de l'autre une cause qui l'ait fait finir. Elle ne
„ peut être de mon côté, car j'agirois contre mes
„ propres intérêts, c'est-à-dire, mes plaisirs.

„ Mon inconstance n'est pas un vice qui soit en
„ moi, c'est un défaut qui est en vous. Quand je
„ vous aimai, vous aviez des qualités qui faisoient
„ que je vous trouvois aimable; il faut qu'elles
„ aient fini, puisque je ne vous aime plus. Je vous
„ aimerois encore, si vous aviez continué d'être ce
„ que vous étiez alors à mes yeux.

„ Peut-être avez-vous trop fait pour moi. Il y a
„ des amants qu'il faut toujours mener par le che-
„ min de l'espérance; lorsqu'ils arrivent au comble
„ de leur bonheur, ils ne sont plus heureux.

„ Ne m'appellez pas ingrat; j'aurois de la gratti-
„ tude, si en voulant me rendre reconnoissant, vous
„ ne m'aviez pas forcé ne pas l'être."

Tu vois par-là que le parjure a raison, & que celle qui s'est piquée de constance, est dans son tort. Il est vrai qu'en Europe, le dernier en amour est toujours en défaut. Pour éviter les reproches de part & d'autre, il faut s'aimer vite, & se quitter de même.

LETTRE CIII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

LE Peuple en France ne guérira jamais de la maladie de la nobleſſe; c'eſt pour lui une fievre incurable. Le tiers État en fait tous les jours des contes plaiſants, il ne ceſſe de la tourner en ridicule; cependant par-tout où le Nobre paroît, le roturier eſt confondu : on diroit qu'on eſt convenu ici de mépriſer la nobleſſe en gros, & de l'honorer en détail.

Tout le monde ſait par cœur que les qualités perſonnelles peuvent ſeules élever l'ame au-deſſus de la roture; que les vertus des morts ne ſauroient illuſtrer les vivants ; qu'on n'eſt pas eſtimable, parce qu'on eſt iſſu d'une longue race d'ancêtres; & que c'eſt un mérite bien mince que d'être poſſeſſeur de quelques vieux titres à moitié mangés des vers; & cent autres obſervations de cette nature; & cependant la vénération qu'on a pour la nobleſſe, va juſqu'à l'idolâtrie.

Un Noble qui peut prouver ici les quatre quartiers, eſt ſûr de mettre à contribution tous les Partiſans riches qui ont des filles à marier. On a beau faire des peintures ridicules de leurs mœurs & de leurs manieres, les rieurs ſeront toujours de leur côté. Leurs parchemins entraîneront toujours l'état de la finance. Une famille roturiere travaille depuis pluſieurs générations à accumuler des richeſſes, le dernier deſcendant mâle de cette famille n'a qu'une

fille qui poſſede des richeſſes immenſes, elle eſt mariée à un Noble qui dans ſix mois détruit ſa fortune. Tous ceux de la condition du pere plaignent le ſort de la fille; ils reprochent continuellement à ſes parents de l'avoir ſacrifiée; tandis qu'on déplore ſa deſtinée, & que le bruit de ſon infortune ſe répand dans la ville, un autre roturier, plus riche encore, marie ſa fille unique à un ſecond Noble, à qui il donne une dot immenſe, & qui eſt diſſipée auſſi promptement que la premiere.

Après tout, il faut que cela ſoit ainſi. Dans une Monarchie où il eſt permis à tous les particuliers d'attenter ſur la fortune publique, où le travail & l'induſtrie attirent la plus grande partie des richeſſes de l'État, ſi ces alliances ne ſe formoient pas, les richeſſes ſeroient d'un côté, & la nobleſſe de l'autre; les gens de condition ſeroient ſi pauvres, qu'ils n'auroient pas même les moyens d'aller ſe faire tuer à la guerre.

Sans ces alliances, il n'y auroit que deux états en France, celui des riches, & celui des pauvres. Il faut que la roture travaille toujours pour la nobleſſe oiſive, & que cette nobleſſe rende ce travail au peuple, ſans quoi la circulation générale ſeroit arrêtée. Ce ſont deux corps incompatibles par leurs préjugés, leurs mœurs & leurs manieres; mais que l'intérêt unit.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

LA Religion Chrétienne eſt bien myſtérieuſe. Tout y eſt d'un ſecret impénétrable. Je ne parle point de ſes myſteres incompréhenſibles, mais de ſes pratiques les plus ordinaires. Les peuples qui s'adreſſent à Dieu le font dans une langue qu'ils n'entendent point. Ce n'eſt que ſur la foi de leurs Mandarins qu'ils ſavent qu'ils l'invoquent; mais s'ils ſavent qu'ils le prient, ils ignorent preſque toujours ce qu'ils lui demandent. Les Chrétiens intercédent l'Être ſuprême en langue payenne, c'eſt-à-dire, dans l'idiome d'une ſecte idolâtre, qu'*ils regardent* eux-mêmes comme plus propre à offenſer la Divinité qu'à l'invoquer.

J'ai demandé la cauſe de cet acte de religion inintelligible, & on m'en a donné des raiſons aſſez plauſibles. On m'a dit que les Européens, & ſur-tout les François ſont ſi indiſcrets, qu'ils demanderoient à Dieu des choſes déraiſonnables, s'ils ſavoient ce qu'ils lui demandoient.

Si une mere pouvoit s'adreſſer à Dieu en langue vulgaire, elle le prieroit ſouvent de lui accorder la guériſon d'un fils indigne de vivre, & qui fait néanmoins les délices de ſa vie. Une femme qui ſouffre de l'abſence de ſon amant, le prieroit de hâter ſon retour, &c. &c.

Il y a pourtant des ſectes parmi les Chrétiens, qui

en s'adreſſant à Dieu lui demandent diſtinctement leurs beſoins; ce ſont les Réformées, qui, en ſecouant le joug de la Religion du Pape, réformerent pluſieurs abus qui ſont encore attachés à cette ſecte.

LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

JE ne parlerai point de la bigarure de l'ajuſtement des Françoiſes; il faudroit pour cela avoir fait un cours de Phyſique expérimentale, étudié le ſyſtême univerſel des couleurs, & ſuivi la nature dans toutes ſes gradations.

Chaque femme eſt ici un véritable arc-en-ciel; elle eſt nuancée depuis la tête juſques aux pieds. Le couleur-de-roſe, le violet, le pourpre, l'amarante ſont confondus enſemble dans ſa parure. Une Pariſienne a pour l'ordinaire la tête blanche, le col noir, le buſte rouge & les pieds gris. Le lilas eſt aujourd'hui la couleur dominante; c'eſt elle qui prévaut, & qui a le deſſus. L'ajuſtement du ſexe en France forme un parterre, où l'on voit des arbres & des fleurs de toutes les ſaiſons. Cette bigarure ne ſe borne pas aux plantes & aux fruits, leurs habits contiennent ſouvent des maiſons, des châteaux avec leurs appartements; il y en a qui portent des villes entieres dans leurs robes, de maniere que leur ajuſtement forme une carte géographique. Quelques-unes y raſſemblent la terre entiere. Au côté droit eſt l'Afrique, au gauche eſt l'Amérique, par de-

vant au-dessous de la ceinture est la zone torride. Dans ce dernier cas une femme peut être considérée, comme une mappe-monde. On y voit aussi des animaux de toutes les especes, des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, des rats, des crocodilles, des lions, des loups, des renards & autres. Lorsqu'on y fait bien attention, on ne trouve guere de femme en France, qui n'ait un singe en embuscade, caché dans quelque endroit de son jupon.

LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples n'a point de puissance en propre. Sa principale force est dans l'éloignement des grands corps politiques. Pour l'accabler par terre, il faudroit passer sur le corps de l'Église Romaine, & fouler aux pieds le Lieutenant du Christ: profanation que la politique mépriſe trop pour l'exécuter. La conquête de ce petit État n'ajouteroit rien à la grandeur des Rois qui s'en empareroient, il n'augmenteroit les forces d'aucune Puissance. C'est qu'il est séparé du centre de la politique générale: comme il est sûr de sa position, il ne prend aucune précaution pour prévenir une invasion.

Naples a une milice; mais elle n'a point de soldats; car il y a déja plusieurs siecles que l'Italie a renoncé à la guerre.

Tous les autres moyens qui servent à l'agrandissement des États sont inconnus à celui-ci.

Les arts & l'induſtrie y ſont auſſi en arriere que les affaires de la politique.

Des Miniſtres actifs & vigilants ſe ſont donnés bien des mouvements pour radouber les branches de ce gouvernement qui avoient beſoin d'être réparées. Il y a eu de grands projets ſur le commerce étranger, on a fait parler au Turc; mais rien n'a pris.

Dans la plupart des gouvernements du Midi de l'Europe il y a des cauſes phyſiques qui empêchent les progrès des arts; il eſt impoſſible de donner de l'activité à des cadavres & de faire travailler des morts: & preſque toute l'Italie eſt enſévelie ſous les ruines de ſon luxe & de ſa volupté.

A Naples où la chaleur énerve le corps, la nonchalence eſt un vice du climat. Le Monachiſme achève de jetter l'engourdiſſement dans le corps politique. Le nombre des Bonzes excede celui des autres Citoyens. Cette nombreuſe milice du Ciel affoiblit ici le ſyſtême de la terre.

Les ménagers, les marchands, les artiſants même s'enferment dans des Cloîtres, où ils deviennent inutiles à la République. Il eſt défendu à l'adminiſtration de prévenir cette oiſiveté. La politique ne doit pas s'en appercevoir. Les Miniſtres en ont l'ordre du Roi.

LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

LEs François ne boivent preſque point de vin: ce n'eſt point par tempérance, mais au contraire pour favoriſer l'intempérance. Ils trouvent que cette liqueur brunit beaucoup & empêche le viſage d'être galant; lorſqu'au contraire l'eau blanchit la peau, & lui donne cette couleur pâle & livide, qu'il faut avoir pour être aimable auprès du ſexe.

Ce ſont les femmes qui ont fait cette reforme, & ſur ce point, elles s'accordent avec le Légiſlateur de l'Orient.

Le vin a un autre inconvénient, c'eſt qu'il donne de la rotondité & de la conſiſtance au corps, ce qui eſt contre les regles de la galanterie Françoiſe; car le véritable amour ici doit être preſque impalpable.

Il faut, pour avoir le droit de ſe dire un aimable Cavalier, être mince, fluet & n'avoir pas ſix onces de chair ſur les os.

Un homme fort & bien nourri paſſe pour un brutal qui n'a point de ſavoir vivre. Il n'appartient qu'aux Suiſſes & aux cochers d'être gros & gras. Les jolis hommes François doivent reſſembler à de véritables ſquelettes mouvantes.

Il ne ſuffit pas d'être maigre & exténué, il faut encore être malade. Ce n'eſt point du bon air au-

jourd'hui d'avoir une bonne ſanté: on auroit mauvaiſe opinion d'un homme qui auroit l'impertinence de ſe bien porter. Il n'y a que des ruſtres & des campagnards qui ſoient aſſez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables regles de la politeſſe Françoiſe, les gens de Cour & les petits maîtres doivent l'avoir gâté. C'eſt ſur-tout la grand'mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui ne touſſeroit pas un peu, n'oſeroit paroître en bonne compagnie.

Tous les galants du bon ton aujourd'hui ſont à la diette blanche. Selon les mêmes loix de la politeſſe, leur eſtomac ne doit pas être moins délabré. Il faut ſur-tout ſe plaindre d'indigeſtions fréquentes, & proteſter hautement qu'on eſt abîmé de ce côté-là.

Un joli homme qui veut faire ſa cour à une Dame, ne ſe nourrit plus que de paſtilles, de crêmes, de pois verds & d'entremets. Celui qui oſeroit manger à ſon ſouper une piece de bœuf roti, ſeroit déshonoré pour toujours, à moins qu'il ne mourût le lendemain d'indigeſtion, pour juſtifier ſon eſtomac.

Le galant à la mode, ou celui qu'on appelle ici l'homme du jour a toujours une demi-douzaine de maladies à ſes ordres, pour ſe plaindre dans les occaſions brillantes, où il veut ſe faire honneur de ſa mauvaiſe conſtitution. Pour s'en faire auprès du beau ſexe il faut parler poitrine, rhume, migraine, vapeurs, & ſur-tout convulſions, quand les plus jolies femmes de Paris ſont attaquées de cette maladie-là.

LETTRE CVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion.*

De Paris.

IL n'y a preſque perſonne ici qui reſte dans les bornes de ſa condition; non-ſeulement les hommes, mais même les Saints ſe mêlent de ce qui ne leur appartient pas.

On voit ici des Vierges dans les pagodes, qui font faire des enfants aux femmes; celles qui ſont ſtériles, les invoquent, pour que leurs maris ne couchent pas en vain avec elles. Elle les prient de répandre ſur leur lit nuptial une bénédiction ſi copieuſe, que la génération s'enſuive.

Quand le miracle a opéré & quand les femmes ſtériles ont accouché, on envoie un gros poupon fait de cire, à la Vierge qui l'a rendu féconde. Il y a telle Vierge dans certaines pagodes, qui a vingt enfants autour d'elle, dont on l'a regardée comme la mere.

On prétend néanmoins que ce prodige ne ſe fait jamais entre la Vierge & la femme ſtérile, & qu'il y a toujours un tiers qui opére ce prodige. Quand l'impoſture ſe découvre, on traite alors l'image Vierge, à peu près comme nous traitons nos idoles.

Il arriva ici, il y a quelque temps, à ce ſujet une aventure qui donna beaucoup à rire à ceux-mêmes qui n'entendent pas raillerie ſur la puiſſance miraculeuſe des images.

Dans une petite Ville à deux lieues de Paris, où il y a une Vierge qui fait accoucher les femmes, il

y avoit une jeune Dame, qui depuis trois ans de mariage, l'invoquoit en vain, lorſqu'il paſſa par-là un Capitaine de Dragons, allant à l'armée. Le militaire étoit jeune, bien fait & vigoureux. Il parla, on l'écouta; il perſuada, & il engendra. Après ſon départ la jeune Dame s'étant apperçue qu'elle n'étoit plus ſtérile, courut à la pagode pour prier l'image Vierge de la rendre féconde. Ses vœux furent exaucés; au bout de huit mois elle accoucha d'un gros garçon. Toute la Ville cria au miracle; on admiroit la vertu de l'image dont la puiſſance opéroit de tels prodiges. Les acclamations publiques n'étoient pas encore finies, lorſque le Capitaine, de retour de l'armée, repaſſa dans cette Ville. Il fut outré d'apprendre qu'une image jouit du fruit de ſes travaux, & lui enlevât la gloire de ce miracle; il ſe rendit ſur le champ à la pagode, & s'étant approché de ſa niche, lui parla ainſi.

„ Vous êtes bien plaiſante, Madame la Vierge, „ de vous arroger une honneur qui n'eſt dû qu'à „ moi. Qu'avez-vous mis du vôtre, s'il vous plait, dans „ la création de cet enfant? N'en ai-je pas fait moi-„ même tous le frais? A-t-il un cheveu ſur la tête, „ qui vous appartienne? Quand la jeune Dame que „ j'ai rendu féconde de ſtérile qu'elle étoit, vous „ eût invoquée vingt ans, en eût-elle plutôt accou-„ chée pour cela? Il faut autre choſe que des vœux „ & des prieres pour faire faire des enfants aux fem-„ mes. Allez, Madame l'idole, mêlez-vous de ce „ qui vous regarde; ſi vous n'étiez pas du ſexe dont „ vous êtes, je vous briſerois en mille pieces; mais „ l'honneur défend aux militaires François de porter „ leurs mains ſur une femme. "

En finiſſant ces mots, il ſortit de la pagode, & ſe rendit chez la jeune Dame, pour eſſayer ſi elle vouloit qu'il operât un ſecond miracle.

LETTRE CIX.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

JE ne ſais me diſoit derniérement un François qui connoît tous les vices de l'adminiſtration, d'où vient que nos Rois attendent toujours à leur mort pour faire banqueroute. Il leur ſeroit bien plus avantageux ainſi qu'à l'État qu'ils la fiſſent pendant leur vivant. Quand une machine eſt uſée, & qu'elle ne peut point aller, il faut l'arrêter : c'eſt achever d'uſer les reſſorts, que de la forcer à un mouvement qu'elle n'eſt plus en état de ſoutenir.

Par exemple, ajouta-t-il, voilà Louis XV qui n'a pas de quoi vivre. Il dépenſe aujourd'hui les revenus qui lui étoient indiqués pour ſa ſubſiſtance dans l'année 1764. Il a pris ſur ſes propres jours ; il s'eſt mangé lui-même d'avance. On peut dire qu'il eſt mort alimentairement. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il exposât l'état de affaires à ſes peuples, que d'attendre qu'un déſordre affreux le porte à avoir recours à un remede que la foibleſſe de l'État ne ſera plus en état de ſoutenir, quand on voudra l'appliquer? On dit pour excuſe que le gouvernement perdroit ſon crédit; mais il le perdra bien mieux, lorſque ce Prince ſe ſera écraſé ſans reſſource, & qu'il aura confondu dans ſa ruine l'État & les peuples.

Je voudrois, continua-t-il, qu'il y eût tous les dix

ans une révision générale de la position de la Monarchie, & que toutes ses dettes fussent liquidées. Il faudroit pour cela user quelquefois de remedes violents; mais ceux-ci ne feroient jamais tant de mal, que cette lime sourde des dettes d'État qui minent insensiblement le gouvernement, & le réduisent dans ce funeste état, où les remedes à la fin deviennent un mal.

Mais voulez-vous que je vous dise naïvement d'où naît ce désordre? Il ne vient point de nos Rois qui pour l'ordinaire n'entendent rien aux affaires, & qui sont presque toujours les derniers instruits de ce qui se passe dans le Royaume. La faute vient de leurs malheureux Ministres qui ont pour maxime de tirer l'opulence du Prince du sein même de l'indigence. Ils mettent, pour ainsi dire, la Monarchie à la presse, ils en tirent tout le suc qu'ils peuvent; & ils disent après, voyez s'il manque des ressources à la France; voilà ce que c'est que d'avoir de l'intelligence & du génie. Il est vrai qu'un Ministre patriote n'auroit jamais imaginé cela; il n'y a que des hommes durs, impitoyables, qui puissent à la faveur de leurs grandes lumieres faire de semblables oppressions.

LETTRE CX.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

IL y a un temps dans l'année où les Chrétiens deviennent maigres & décharnés. Leur pagode ne leur permet de faire qu'un repas par jour, encore faut-il qu'il soit d'aliments légers, comme des légu-

mes & du poiſſon. Il leur eſt défendu de manger de la viande, à moins qu'ils n'en achetent la permiſſion du Pape qui a le droit de leur vendre, dans le temps même des mortifications, tout ce qui peut ſatisfaire leur appétit.

C'eſt une pénitence générale qui prépare la nation au deuil public de la mort du Chriſt. Ce jours qu'on nomme le Vendredi ſaint, eſt conſacré à la triſteſſe: mais on devroit l'appeller le Vendredi profane, puiſque les hommes, à ce que diſent les Chrétiens eux-mêmes, commirent la plus grande de toutes les profanations, en condamnant à la mort l'Auteur de la vie. Il n'y a point d'homme à la mode ce jour-là qui ne ſoit habillé de noir, & qui n'exprime d'une maniere comique la douleur qu'il a de cette événement.

Mais ſi on mange peu pendant ce temps d'abſtinence, en revanche on ſe divertit beaucoup. Tous les ſpectacles ſont ouverts, & les théatres plus fréquentés que jamais.

Plus on examine la morale chrétienne, & moins on la trouve conſéquente à elle-même.

LETTRE CXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

LA religion de Naples eſt à l'Italienne; je veux dire remplie de ſuperſtitions. Les miracles en ont ſaiſi toutes les avenues.

Il y a ici du lait de la mere du Chriſt qui devient liquide tous les ans au jour de ſon anniverſaire; du

ſang de ſaint Janvier qui bouillonne toutes les fois qu'on en a beſoin, & celui d'un ſaint Jean-Baptiſte, qui fait la même choſe lorſqu'on le ſouhaite; des Crucifix qui ont parlé, & qui ſont prêts à parler encore toutes les fois que l'envie leur en prendra; des images de toile, qui ont ouvert la bouche, & ſe ſont exprimé auſſi diſtinctement que des créatures raiſonnables.

Tu dois bien t'imaginer qu'un peuple, qui ajoute foi à tant de prodiges, ne doit pas croire au plus grand de tous, qui eſt l'exiſtence d'un Être ſuprême. La plupart de ceux qui croient ici aux miracles, ne croient point en Dieu.

Si les Napolitains formoient un Paradis, ils placeroient le lait de la Vierge au premier rang; le ſang de ſaint Janvier au ſecond, & ils mettroient Dieu au troiſieme. Les Romains avoient travaillé dans cette ville à la décoration des Égliſes Chrétiennes long-temps avant que le Chriſt fût venu au monde: on y a employé à la magnificence du vrai Dieu, les débris de celle des idoles: ainſi l'orgueil & la vanité payenne ont ſervi d'ornement à l'humilité chrétienne.

Les tombeaux ne cedent en rien à Naples à la magnificence de la maiſon de Dieu. Les oſſements des morts y ont de très-belles habitations.

Il y a ici des cadavres qui ont des hôtels à pluſieurs étages. Le Roi Robert repoſe ſuperbement dans cette ville.

Quoiqu'il ſoit défendu d'y élever des tombeaux en l'honneur des Chrétiens qui ne croyent point à la meſſe: on y fait voir avec emphaſe ceux des anciens qui ne croyoient pas en Dieu.

LETTRE CXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des coteries de cette capitale ; mais je ne t'ai rien dit de leur police & de leur forme de gouvernement. Il y en a de trois ſortes comme dans la politique.

La premiere eſt deſpotique. Dans celle-ci, *il y* a comme un Sultan qui a un pouvoir abſolu. Il ordonne, & ſes ſujets de la coterie lui obéiſſent. Il eſt la loi ſuprême, & la moindre de ſes volontés eſt un commandement.

On prétend que, pour parvenir au turban de la coterie deſpotique, il faut s'être dévoué long-temps aux caprices des femmes qui la compoſent, avoir eſſuyé leurs humeurs, & leurs biſarreries ; car nul n'y peut devenir maître ſans avoir été eſclave.

La ſeconde forme eſt monarchique. Dans celle-ci, il y a une eſpece de Roi qui eſt l'ame de la coterie. Il dirige les plaiſirs de toute la ſociété ; il régle pour le bal, la comédie, ſe charge des parties de St Cloud : accouple les femmes avec les hommes, eſt le confident de toutes les intrigues, prévient le gros jeu, empêche les grandes dépenſes, donne le goût des parures, entre dans les détails des ménages, reconcilie les maris avec leurs épouſes, conſeille les jeunes femmes dans leurs folies, & dirige les vieilles dans leurs extravagances.

La troiſieme eſt républiquaine. Les ſujets de cette

dernière coterie ſont libres, & indépendants les uns des autres. Ils n'ont d'autre affaire que de cenſurer le gouvernement; dans celle-ci il n'y a preſque point de femmes, car elles aiment mieux avoir un deſpote ou un Roi à leur tête, que de jouir d'une liberté qui ne les mene qu'à critiquer l'État. La forme de cette coterie eſt étrangere, les politiques prétendent qu'elle tire ſon origine des *clubs* d'Angleterre, d'autant plus qu'on commence à y boire; & que depuis quelque temps on y a introduit des pipes.

LETTRE CXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LE Chevalier vint me prendre ces jours paſſés dans la matinée pour aller promener au Palais-Royal. Après que nous eûmes fait pluſieurs tours dans le jardin, nous allâmes nous aſſeoir au bout ſous un ſuperbe berceau fait par la nature & que l'art a embelli.

Nous étions placés de maniere que nous pouvions voir toutes les figures de ce tableau mouvant: ainſi quand quelque objet me frappoit je n'avois qu'à parler; car le Chevalier, qui a réſidé pendant trente ans dans la grande allée, connoît tous ceux qui la fréquentent.

Monſieur, dis-je à mon compagnon, je vous prie de me dire quel eſt ce grand ſquelette ambulant qui ſe promene ſeul: je n'ai jamais vu d'homme vivant qui reſſemble plus à un mort.

Ce cadavre qui ſe promene, me répondit-il, eſt

un Miniſtre étranger : il eſt venu à la Cour de France pour négocier en combinaiſon ſur le jeu ; car celui-ci en Europe commence à devenir une affaire d'État. Ce Miniſtre tient régulièrement ſes conférences qu'on peut appeller ſéances, au pied de la lettre.

On lui donne beaucoup de cet eſprit politique qui fait réſoudre les événements du haſard. Jamais Agent des Couronnes ne connut mieux les intérêts des quatre Rois.

Il paſſe pour le plus habile Miniſtre de l'Europe pour décider un coup fin & ruſé au piquet. On l'appelle l'ornement du ſépulcre, mais s'il orne bien un tombeau, en revanche il dépare bien une poche : c'eſt le premiere homme du monde pour couper une bourſe.

Ses négociations en France n'ont pas été infructueuſes ; il a ramaſſé dans ſon coffre un million de livres tournois par le moyen de cette politique fine & adroite, que les joueurs habiles trouvent au bout de leurs doigts.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je au Chevalier, quel eſt cet autre homme qui vient de l'accoſter ? C'eſt le Baron de V*** autre négociateur du haſard. Ce ſecond n'eſt pas dans le Miniſtere, il a choiſi l'épée ; mais il ne céde en rien à l'agent étranger dans cette politique manuelle dont je viens de parler.

Les propres conférences de ce ſecond ne doivent pas être petites, car ſes dépenſes ſont très-grandes. Il entretient des filles d'opéra, eſt logé & habillé comme un Prince, tient table ouverte, & a un ſuperbe équipage ; le tout aux dépens de ceux à qui il appartiendra.

Je vois un troiſieme qui les approche : eſt-ce encore un politique de la Cour des quatre Rois ? Oui c'en eſt encore un qu'on nomme le Baron de Saint S*** : il eſt exilé de Paris : il ne vient ici que par intervalle, & par congé du Miniſtre ; ainſi il tâche de mettre à profit le peu de temps qu'on lui donne.

Quoi ! encore des frippons, s'écria le Chevalier en appercevant un homme qui entroit dans l'allée. Il ſemble qu'ils ſe ſoient tous donné le mot pour venir paſſer ici en revue devant nous. Celui que vous voyez entrer dans la promenade, en me montrant du doigt une figure auſſi commune qu'ordinaire, ſe nomme le Colonel Sorm*** ; c'eſt un Italien. Ce n'eſt pas ſa faute ſi vous le voyez ici. Le Lieutenant de police alloit le faire mettre à Bicêtre pour le reſte de ſes jours, quand un Prince du ſang lui accorda le privilege excluſif de fripponner au Temple.*

LETTRE CXIV.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

JE t'annonce mon départ de Paris. Il y auroit encore beaucoup de choſes ſur leſquelles je pourrois t'écrire : car une Ville qui renaît chaque jour, & qui ſe remonte, pour ainſi dire, toutes les vingt-quatre heures, offre continuellement un nouveau champ de réflexions.

Si je n'ai pas tout-à-fait rempli les intentions de notre Cour au ſujet de la France, j'en ai approché

* Lieu privilegié dans Paris.

le plus que j'ai pu. Il y a une infinité de petites choſes dans chaque nation, qu'un étranger ne peut pas décrire. Les yeux les ſaiſiſſent : mais elles échapent à l'imagination, & l'on manque de termes pour les exprimer. On ſent ce qu'elles ſont : mais on ne ſait pas les rendre. On pouroit, je crois, les appeller la méchanique de la ſociété.

Mais un voyageur ſeroit trop inſtruit, s'il ſavoit tout. Il y a une infinité de ces petites choſes qu'il faut abandonner à leur néant.

Tu recevras encore quelques-unes de mes lettres, avant mon embarquement pour l'Angleterre. J'ai fait ſavoir à *Sin-ho-ei* de m'adreſſer les ſiennes à Bruxelles, où je paſſerai quelques jours.

LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples eſt le pays le plus éloigné du ſavoir : il y a cent mille lieues d'ici aux ſciences.

Le cerveau des Napolitains n'eſt rempli que de ſons. La muſique tient lieu de la plupart des arts libéraux. Ce peuple frédone depuis le matin juſques au ſoir. Ses plus fameuſes académies ſont des conſervatoires de muſique, où l'on s'exprime en chantant, & toutes ſes expériences ſont des expériences ſur l'harmonie.

Les plus habiles de ſes poſſeſſeurs ſont eunuques. Pour ſe diſtinguer dans cette ſcience humaine, il faut renoncer à l'humanité; & ceſſer d'être homme

pour divertir d'autres hommes. La barbarie elle-même eſt employée à enchanter les ſens : on commence par être cruel, pour répandre plus de douceur dans la ſociété.

Ne crois pas que ce Phyſique empêche les hommes de ſe diſtinguer dans les ſciences. Les ouvrages qui font aujourd'hui le plus d'honneur à l'eſprit humain, ont été fabriqués ſous ce ciel. Du temps des Romains c'étoit le pays des lettres & du ſavoir. Il reprendroit ſon influence ſi le gouvernement l'aidoit ; car on remarque que le climat en Europe ne fait rien tout ſeul.

Par la perfection où le peuple a porté l'harmonie, on peut juger des progrès qu'il feroit dans les ſciences de ſpéculation ; mais une infinité de cauſes premieres s'y oppoſent, & quand on n'ôtera pas ces entraves, la nation Napolitaine reſtera dans le même degré d'infériorité où elle ſe trouve. Peut-être que le monachiſme eſt un des plus grands. Il n'eſt pas de l'intérêt des gens ignorants que le peuple devienne éclairé.

LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-touna, *à Paris.*

De Bruxelles.

DE Paris à Bruxelles, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. Il n'y a preſque point d'hommes, on ne rencontre ſur la route que des Flamands.

On appelle ce pays-ci la Flandre Autrichienne

pour le diſtinguer d'un autre qu'on nomme la Flandre Françoiſe. Celle où je ſuis, appartient maintenant à la Maiſon d'Autriche, dont les États principaux ſont à deux ou trois cents lieues de Bruxelles; de maniere que, s'il prenoit envie au Prince de voir ſes ſujets, il faudroit qu'il en demandât la permiſſion à une demi-douzaine de Souverains.

Ce pays eſt bon & fertile, mais en temps de paix, il devient pauvre & indigent. Il n'eſt riche que dans la fureur des guerres; & il ne tient pas à la France qu'il ne ſoit toujours opulent : car elle en fait le théatre ordinaire des ſieges & des batailles.

Il faut que tous les dix ans on ſe tue en Flandre pour que les habitants aient de quoi vivre. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup de denrées & peu d'argent. Le Flamand en général eſt lourd, peſant ſans imagination, tirant ſur la machine, animal d'habitude. Il fait aujourd'hui ce qu'il fit hier; & ſera demain ce qu'il fait aujourd'hui. Il ſe nourrit de lait & de beurre; quelqu'un a dit plaiſamment, que, s'il n'y avoit point de vaches, il n'y auroit point de Flamands.

Ce peuple cherche depuis long-temps à avoir de l'eſprit, & il y eut peut-être réuſſi, s'il y avoit du génie.

La Religion du pays eſt celle du Pape. Ce peuple a avec Rome même culte, mêmes cérémonies & même ſuperſtition. Il vénere le Chriſt, & il adore les Saints.

Le Pays-Bas auroit beaucoup de nobleſſe, ſi un Duc autrefois ne l'avoit preſque toute fait périr ſur des échaffauts. Elle ſouffrit la mort pour défendre ſa liberté qu'elle aimoit plus que ſa vie. Maintenant

les Flamands, ainſi que tous les autres peuples de l'Europe ſont façonnés au joug de la ſervitude. Il eſt vrai qu'ils défendent encore aujourd'hui leurs privileges : mais ceux-ci ne ſervent qu'à les rendre plus eſclaves.

Ce peuple a un marché fait avec la Cour de Vienne; c'eſt-à-dire, qu'il lui permet de le dépouiller des richeſſes, à condition qu'elle ne touchera pas à ſes anciennes prérogatives.

Les Flamands n'ont rien à démêler avec la guerre préſente du Nord, cependant ils s'épuiſent pour elle. Il n'eſt pas aiſé de calculer les ſommes qu'ils ont fait paſſer en Allemagne. Le capital de cette richeſſe ſuffiroit pour rendre un État floriſſant.

LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion, à Pekin*

De Paris.

JE vis derniérement ici une choſe horrible, le Chriſt fait priſonnier. Vingt ſoldats, la bayonnette au bout du fuſil, le conduiſoient chez un malade, parceque le Mandarin de la pagode paroiſſiale avoit refuſé de l'y conduire. Il faut que je t'explique ſuccinctement la cauſe de cet empriſonnement du Dieu des Chrétiens, & pourquoi la milice entre aujourd'hui dans le Sacerdoce de cette ſecte.

Il y a environ un demi-ſiecle, que les Chrétiens n'étant pas d'accord ſur certains points de leur Religion, le Pape leur envoya une ordonnance par laquelle il leur enjoignoit de croire certains articles

de culte, dont ils n'étoient pas convaincus; on appelle ce mandement la conſtitution. Mandarins, Bonzes, hommes & femmes, tous furent obligés de ſigner ce qu'ils n'entendoient point, & qui pis eſt, ce dont ils n'étoient point perſuadés. On priva de leurs biens, on bannit de la ſociété ceux qui ne vouloient pas trahir leur conſcience. Le remede ne fit qu'augmenter le mal; la conſtitution qu'on avoit cru un traité de paix ne ſervit qu'à ſouffler le feu de la guerre, l'animoſité des deux partis fut plus vive que jamais.

L'Alcoran Chrétien fut ſouvent mis ſur le tapis: mais il y avoit cette difficulté, que ceux qui vouloient l'expliquer aux autres, ne l'entendoient pas eux-mêmes ce n'étoit pas le moyen de s'accorder; auſſi ne s'accorda-t-on pas. On ſe battit long-temps par ces opinions particulieres; enſuite il y eut pluſieurs batailles rangées en ſaints Peres; c'eſt ainſi qu'on appelle les Phyloſophes de cet Alcoran.

Mais la victoire d'un parti ne ſervit qu'à augmenter la force de l'autre; plus on ſe diſputoit, & moins on s'accordoit. On employa de part & d'autre tant de ſubtilité, qu'on parvint à la fin au ſublime degré d'intelligence de ne plus s'entendre. Tout le ſavoir de la diſpute diſparut, il ne reſta que l'animoſité.

Cependant un parti devint le dominant, ce fut celui que Rome & la Cour corrompirent par des dignités, & qui vendit ſa croyance aux honneurs. Celui-ci qui avoit mis ſon nom au bas de la conſtitution, fit un complot contre celui qui ne l'avoit pas ſignée. Les Mandarins Évêques de celui-là défendirent aux Prêtres ſubalternes de celui-ci d'adminiſtrer les malades, ſous le prétexte, *qu'on ne doit pas donner aux chiens les choſes ſaintes.* Pour recevoir le corps du

Chriſt avant que de mourir, il falloit avec un billet qui prouvât qu'on étoit de la ſecte de la conſtitution. Le Parlement de Paris qui croit avoir le droit de ſe mêler de tout, juſques à ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, ſe mêla de cette affaire : on exila les Mandarins rébelles; mais plus on exiloit, moins on adminiſtroit. Il fallut ſouvent violenter les Prêtres, & les forcer quelquefois, la bayonnette au bout du fuſil, de ſe rendre avec le Chriſt chez les malades.

LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Champi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LE Roi de Naples a quitté il n'y a pas long-temps ſes ſujets, pour en aller gouverner d'autres : car tu remarqueras ici en paſſant que les Souverains de l'Europe n'ont point de famille affectée. Chez eux il n'y a point de filiation. Ils ſont toujours prêts à devenir les Monarques du peuple qui eſt le plus puiſſant. Comme le pere de la grande famille ne tient à ſes enfants que par les liens de l'intérêt; il les abandonne auſſitôt que de plus grands l'appellent ailleurs.

Les Couronnes dans cette partie du monde forment un commerce : on ſe bat, on négocie, on traite, on change en Europe pour poſſéder la plus riche.

Ce trafic des Trônes fait que les ſujets ne s'attachent pas à une certaine perſonne; mais à un certain nom. Comment pourroient-ils s'attacher à un

Monarque, qui n'eſt à eux qu'autant que les révolutions de la politique ne l'appellent point ailleurs! Le Roi de Naples avant ſon départ fit un aveu bien humiliant; il déclara à toute l'Europe que ſon fils aîné étoit imbécille, & par conſéquent incapable de regner, & fit paſſer la Couronne qu'il abandonnoit ſur la tête d'un autre de ſes enfants; car ſi les Souverains ſont au-deſſus des premiers de l'État par leur rang, les Loix de la Politique les oblige quelquefois à faire des aveux qui les ravallent ſouvent au-deſſous des hommes ordinaires: ce qui forme une ſorte de compenſation.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bruxelles.

LE lendemain de mon arrivée à Bruxelles, j'allai faire mes ſoumiſſions au Prince Ch-l-s de Lorraine. Il permet cet honneur à preſque tous les étrangers qui paſſent par cette ville. Il eſt Gouverneur des Pays-Bas, c'eſt-à-dire, qu'il a un brevet de la Cour de Vienne, qui lui permet d'être Souverain à ſa place, & il céde lui-même ce brevet à un Miniſtre qui regne pour lui: car il y a des peuples en Europe qui ſont gouvernés de la troiſieme main.

Ce Prince eſt d'un abord doux, familier & affable: la vanité eſt flattée en l'approchant. Il ôte la diſtance infinie qu'il y a de ſa grandeur à la petiteſſe d'un particulier, & rétablit en quelque façon le niveau.

La plupart des Grands en Europe ne ſont bons que par principes d'éducation ; celui-ci l'eſt par tempérament. Il va au-devant des malheureux & prévient les infortunés. Tous les jours de ſa vie ſont marqués par quelque action bienfaiſante. Si tous les hommes reſſembloient au Prince Ch-l-s, le monde ſeroit rempli de belles ames.

Au ſortir de ſon audience, je me rendis chez ſon Miniſtre le Comte de C---- Quelle différence du maître au valet! Je trouvai ce dernier bouffi d'orgueil. Il me reçut avec cette politeſſe mêlée de fierté, qui met les particuliers à dix mille lieues de l'homme en place. Il étoit en ce moment avec un Capucin défroqué, à qui il venoit de dicter un article pour inſérer dans la gazette de Bruxelles. Après qu'il eût expédié le Moine apoſtat, il fut queſtion de moi. Il m'interrogea ſur le gouvernement de la Chine, ſur notre commerce, nos finances, nos arts & notre induſtrie, &c. &c. mais je m'apperçus par les queſtions qu'il me fit, qu'il n'étoit point un homme d'État. Il tournoit toujours au tour du Miniſtre, & ne le rencontroit jamais.

Il ſe leve tous les jours à quatre heures du matin, pour apprendre à avoir du génie ; il lit tout ce qui tombe ſous ſa main, mais toute cette peine l'a conduit à être très-ſuperficiel.

Tu peux bien t'imaginer qu'un homme, qui fait ſemblant de ſavoir beaucoup de choſes, eſt vain, fier & hautain : je n'ai jamais vu de mortel plus orgueilleux. Il faut que tout plie ſous lui, c'eſt proprement le Pacha des Pays-Bas.

LETTRE CXX.

Le même, au même, à Pekin.

De Bruxelles.

DAns les Provinces des Royaumes d'Europe où il faut faire preuve de nobleſſe pour être admis dans les aſſemblées qui ne ſont pas nobles, & dans leſquelles on doit toujours avoir le parchemin à la main pour prover les ſeize quartiers; la reſſource ordinaire des étrangers eſt le ſpectacle, où le Gentilhomme & le roturier ſont reçus pour leur argent.

J'allai hier à celui de cette Ville, où l'on jouoit une mauvaiſe comédie repréſentée par de mauvais acteurs; néanmoins le théatre & les loges étoient remplis de Dames & de Cavaliers. Le haſard fit que je me trouvai placé auprès d'un François, établi depuis pluſieurs années à Bruxelles, & qui connoiſſoit preſque tous les ſpectateurs.

Monſieur, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous faire quelques queſtions, ſur les principaux perſonnages qui s'offrent ici à mes regards? Il répondit fort poliment à ma demande.

Je vous prie de me dire qui eſt cet homme dans cette loge à côté de celle du Prince, qui voit le ſpectacle au travers d'un verre & qui fait des grimaces de poſſedé? C'eſt, répondit-il, le Prince d'Or— Quoi! lui dis-je tout étonné, c'eſt là un Prince? En vérité il faudroit être ſorcier pour le deviner, je l'aurois pris pour toute autre choſe; il y a quelquefois des figures chez les Grands qui ſont à mille lieues de leur rang.

Je vois dans la même loge, repris-je, un je ne ſais quoi d'imperceptible, qui peut bien abſolument être un homme, mais qui n'eſt créé qu'à moitié.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?.... C'eſt le Duc D.... l eſt bien court! lui dis-je. Mais qu'eſt-il ce petit vorton flamand? Il eſt gouverneur de la Ville. Lui Gouverneur! repris-je avec ſurpriſe. Oui, Gouverneur, ajouta-t-il; eſt-ce que vous le croyez incapable d'occuper cette place? Je ne dis pas tout-à-fait cela: il peut ſe faire qu'il la rempliſſe avec diſtinction: mais s'il gouverne bien, il repréſente bien mal.

Qui eſt cet homme dans cette loge ici en bas à notre gauche, qui a un viſage, d'une demi-aulne de long? C'eſt le Duc de St A..... un des pairs du Royaume d'Angleterre. Qu'eſt-ce qu'il fait à Bruxelles? Qu'eſt-ce qu'il y fait! des dettes. Et d'où vient, repris-je, qu'il s'eſt tranſplanté en Flandres pour cela? J'ai oui dire que les Anglois jouiſſoient de ce privilege ſans ſortir de leur Pays. Il y a apparence que celui-ci jouit impunément du même droit dans cette Ville? Non pas tout-à-fait, car on menace ſa perſonne. Comment, lui dis-je, eſt-ce qu'on traîneroit ce Duc en priſon? Non, mais on parle de lui donner une priſon ambulante* qui le ſuivra par-tout.

Je vous prie de me dire qui eſt ce Cavalier qui fait les yeux doux à cette jeune Dame dans la loge du fonds du théatre, qui a l'air ſuffiſant & qui affecte toutes les manieres d'un fat.

C'eſt le Comte de la N...., nom reſpectable en Europe, & dont les ancêtres ont preſque toujours été attachés à la Famille Impériale. Celui-ci ne devroit pas être là; ſon devoir ſeroit d'être à l'armée: mais il préfere de faire la petite guerre avec cette Dame, à ſe trouver à la grande qui ſe fait à préſent en Allemagne.

* Un garde.

Comme les belles actions peuvent ſeules continuer à illuſtrer une maiſon, on peut dire que ſon pere, en mourant, finit la nobleſſe de ſa famille, & que lui a commencé la roture de ſa race.

Pouvez-vous me dire qui eſt ce jeune homme, qui eſt à la troiſieme loge du côté de celle du Prince? C'eſt un Anglois qui ſemble n'être ici que pour faire honneur à ſa nation. Il a des maîtreſſes, des chiens, des chevaux & des coureurs. Il s'y eſt ſi bien pris que, dans quatre ans, il a diſſipé toute ſa fortune. Il n'a que ſix mois à vivre dans la même ſplendeur, pour être tout juſte réduit à la mendicité à ſon retour à Londres. La femme que vous voyez aſſiſe à côté de lui, qui a des yeux noirs & des joues pendantes, eſt une créature qu'il épouſera ſans doute: car en fait de folies, les Anglois n'en demeurent pas à moitié chemin. Ils vont preſque toujours juſques au bout.

Qui eſt ce grand jeune homme qui voit au travers d'une lorgnette, comme un Gentilhomme: mais qui a la figure d'un valet-de-chambre? C'eſt le frere du N.... ou du Miniſtre de Rome. Il a la rage de vouloir paſſer pour Marquis, en dépit de ſon Pere, qui n'étoit que ſimple marchand de Milan.

J'abuſe peut-être de votre complaiſance: mais je vous demande en graces de me dire qui eſt cet homme qui parle à toutes les femmes, & qui fait ſemblant d'être important? C'eſt le clerc d'un notaire, me répondit-il, que la Cour de France a fait ici ſon Miniſtre.

J'ai fini: qui eſt ce Cordon bleu qu'on voit ſur le théatre? C'eſt le Réſident de L--- ſans doute, repris-je, que celui-ci eſt noble? Il le ſeroit: mais ſon

pere,

pere, en se mariant avec sa mere, ne se ressouvint pas d'une petite cérémonie. Il oublia de l'épouser : ainsi, si ce Résident est Gentilhomme, c'est un Gentilhomme batard.

En vérité, lui dis-je, voici une Cour qui brille beaucoup en Ministres: le plus Noble est à peine roturier.

LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LEs Napolitains sont logés à côté des diables; d'ici au sejour des démons il n'y a qu'un pas à faire. J'allais voir ces jours passés la plus grande porte de l'enfer qui soit sur la terre. Les naturels du pays l'appellent le Vesuve.

C'est une montagne ardente d'ou il sort des flammes, & une fumée qui obscurcit continuellement le soleil. Cet inconvénient d'être devoré par les flammes n'est pas le seul : ce peuple est tous les jours à la veille d'être englouti dans les entrailles de la terre, par les concavités qui s'y forment, & ses tremblements fréquents. Une Ville entiere avec tous ses habitants fut jadis ensevelie par un de ces phénomenes. Tout est ici goufre, fumée & flammes. Un venin subtil s'exhale de la terre & y fait mourir les habitans.

Les Européens, comme je te l'ai déja observé, sont étranges dans leurs établissements. Les uns bâtissent des Villes au milieu des ondes de la mer, les autres au centre des goufres de la terre. On n'habite point les plus beaux pays de l'univers, & on se fixe dans des climats, où les bêtes féroces elles-mêmes refusent d'habiter.

LETTRE CXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Bruxelles.

LE jour ſuivant, je me rendis au théatre à la même heure, & j'y trouvai heureuſement mon homme. Je m'approchai de lui & après l'avoir prié de pardonner ma nouvelle importunité, je recommençai à le queſtioner.

Monſieur, je vous prie de me dire qui eſt cette Dame d'un certain âge & d'une figure aſſez ordinaire, qui eſt dans cette ſeconde loge du premier rang ici à notre droite? C'eſt, me répondit-il, la Comteſſe de Cop--- Allemande, femme du Miniſtre de la maiſon de P---. Elle a l'air bien fier, lui dis-je. Vous pouvez trancher le mot, & dire qu'elle eſt hautaine & arrogante. Avec cela, il ſemble qu'elle ait dans le cœur quelque *mortification qui l'humilie*. Il vous ſemble bien, c'eſt un chagrin interieur qui la dévore, elle n'en reviendra pas. Elle vouloit avoir le pas ſur les Dames les plus qualifiées de Bruxelles, une Ducheſſe écrivit à Vienne, & la Cour décida que la femme d'un Miniſtre devoit marcher après les Ducheſſes. Elle a cette préſéance ſur le cœur, & tout le monde croit que cela la tuera; car l'orgueil humilié chez une femme fiere & impérieuſe, eſt un poiſon lent qui la conduit au tombeau.

Qui eſt cette jeune Dame, lui dis-je, qu'on voit dans cette loge au fonds de la ſalle en face du théatre? C'eſt, me répondit-il, la Princeſſe d'Or----. Étoit-elle née Princeſſe? Non, me dit-il, elle en a achetéle titre aux dépens de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. *Il y a des gens* ici qui diſent qu'elle l'a paye au-delà *le ſon prix*. Il eſt vrai que, lorſqu'une jolie femme

ſacrifice ſes agrémens à un homme vieux, taſſé & dégoutant, elle met un trop haut prix au rang qu'elle tient de lui.

Ayez la bonté de me dire qui eſt cette belle Dame qui ſe fait remarquer dans la loge qui eſt à notre gauche? C'eſt, me repondit-il, la Ducheſſe d'A---- Françoiſe, de la Maiſon de la M---. Je ne ſais ce que c'eſt, lui dis-je, mais en regardant cette femme, elle cauſe deux émotions différentes. On voudroit l'aimer: mais un je ne ſais quoi qu'elle inſpire pour la vertu, fait qu'on la reſpecte. C'eſt, me dit-il, la Dame de Bruxelles, qui ſoutienne le mieux ſon caractere. Elle a toutes les qualités qui font qu'on reſpecte une femme, & aucun des vices qui puiſſent la faire mépriſer; comme femme, elle aura ſans doute ſes foibleſſes: mais elle ſait ſi bien les ménager, qu'elles ne paroiſſent pas au-dehors; ce qui, dans le ſexe eſt la vertu par excellence; car il n'eſt point queſtion de n'avoir point de défaut, mais de les cacher ſi bien qu'ils ne ſe montrent pas.

Je voudrois ſavoir qui eſt cette Dame dans cette loge à main droite au-deſſus du théatre, qui a paſſé quarante ans, qui a le viſage fort bien & la taille aſſez mal? C'eſt Madame la Chan---- Dame remplie de qualités. Elle a de l'éducation, de l'eſprit, du ſavoir & de la politeſſe: mais je voudrois qu'elle ſe ſouvint qu'elle ne devroit plus faire l'amour, ayant ſur-tout une grande fille en état de la remplacer dans cette carriere. Au reſte à Bruxelles comme à Paris, c'eſt toujors la premiere choſe que les meres oublient.

Si je ne vous importune point je vous prie de me dire qui eſt cette Dame dans cette ſeconde

loge à gauche au-dessus du théatre? C'est Madame de V---. Elle a de beaux yeux, lui dis-je. Cela est vrai, reprit-il; mais ces yeux l'ont perdue d'honneur. On dit qu'ils ont eu un tête-à-tête avec le Prince C----- où ils ont eu le dessous: mais cette Dame est de la maison. Son mari entre dans la chambre du Prince, & elle entre dans son lit.

Qui sont ces deux jeunes & jolies Demoiselles qui sont à côté de sa loge? Ce sont deux sœurs nées à Liege, qui cherchent chacune un mari, & qui ne trouvent pas même un amant. Il y a des beautés qui sont condamnées à n'être ni aimées, ni épousées.

Je consens à ne plus vous faire de questions, si vous voulez avoir la complaisance de me dire qui sont ces deux jeunes personnes aux secondes loges, qui ont au milieu d'elles une vieille femme, qui a le maintien vieux & qui est habillée à la vieille mode? Cette douairiere, *me répondit-il*, est la veuve d'un homme, qui, à ce qu'on dit, portoit autrefois la livrée: les deux Demoiselles sont ses filles. La mere a fait une grande fortune, à force de compter de l'argent. Personne ici ne les voit, la noblesse sur-tout affecte de leur donner toutes sortes de mortifications.

On ne mépriſe point les filles à cause qu'elles sont nées dans la boue: mais parce qu'elles sont riches. Mais elles se consolent de ce mépris par l'endroit même qui le cause. Elles sont prêtes à épouser deux riches Financiers de Paris qui oublieront la livrée du pere, en considération des écus de leur mere.

Je pars demain pour l'Angleterre, d'où je t'écrirai aussitôt que je serai arrivé.

Fin du Tome III.

TABLE

es Lettres contenues dans le Tome III.

LETTRE PREMIERE.

e *Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* page 1
I. *Le même au même, à Pekin.* 3
I I. *Le même, au même, à Pekin.* 4
V. *Le même au même, à Pekin.* 5
. *Le même au même, à Pekin.* 6
I. *Le même au même, à Pekin.* 8
I I. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 10
I I I. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin* 12
X. *Le même, au même, à Pekin.* 18
. *Le Mandarin* Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 20
I. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin*, Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 23
I I. *Le même, au Chef de la Religion, à Pekin.* 24
I I I. *Le même au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 27
I V. *Le même, au même, à Pekin.* 29
V. *Le Mandarin* Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 33
V I. *Le même, au même, à Paris.* 35
V I I. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin, Miniſtre, à Pekin.* 37
V I I I. *Le même, au Mandarin ſur les Arts, à Pekin.* 39
I X. *Le même au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, à Pekin.* 41
X. *Le même au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 42

XXI. *Le même, au même, à Pekin.* 43
XXII. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 44
XXIII. *Le Mandarin* Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 45
XXIV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pekin.* 46
XXV. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 48
XXVI. *Le même, au même, à Pekin.* 49
XXVII. *Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pekin.* 52
XXVIII. *Le Mandarin* Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 53
XXIX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 55
XXX. *Le même, au Mandarin qui préſide ſur les Sciences, à Pekin.* 56
XXXI. *Le Mandarin* Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 57
XXXII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Chef du Commerce, à Pekin.* 58
XXXIII. *Le même au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 59
XXXIV. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 62
XXXV. *Le même au même, à Pekin.* 64
XXXVI. *Le même au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 68
XXXVII. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 69
XXXVIII. *Le même au même, à Paris.* 72
XXXIX. *Le Mandarin* Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.* 74
XL. *Le même au même, à Paris.* 75
XLI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 76
XLII. *Le même au même, à Pekin.* 78
XLIII. *Le même au Mandarin, Miniſtre, à Pekin.* 81

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-
Pekin. 82
: *même*, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 83
Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi,
86
e Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-
'ekin. 88
Le même, *au Chef de la Religion*, *à Pekin.* 89
e même, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 92
me, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 94
ême au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.* 95
même, *au Mandarin Chef du Commerce à Pekin.* 98
Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi,
100
Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se,
102
Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pipi, *à Pe-*
104
Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion*, *à*
106
: *même*, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 108
e même, *au même*, *à Pekin.* 110
même, *au même*, *à Pekin.* 111
même, *au même*, *à Pekin.* 114
Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à*
115
e Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-
Pekin. 117
e même, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 120
e même, *au même*, *à Pekin.* 123
même au Chef de la Religion, *à Pekin.* 127
e même, *au Mandarin* Kie tou-na, *à Pekin.* 129
Le même, *au même*, *à Pekin.* 130
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-
Paris. 132
e Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-
Pekin. 133
: *même*, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 135
e même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.* 137
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-
Pekin. 139
Le même, *au même*, *à Pekin.* 140
Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi,
is. 142
Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na,
in. 143
Le même, *au même*, *à Pekin.* 144
Le même, *au même*, *à Pekin.* 146

LXXVIII. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 14
LXXIX. *Le M.* Sin-ho-ei *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 14
LXXX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 15
LXXXI. *Le même au Mandarin, Miniſtre, à Pekin.* 153
LXXXII. *Le M.* Cham-pi-pi *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 155
LXXXIII. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 156
LXXXIV. *Le même, au même, à Pekin.* 157
LXXXV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 159
LXXXVI. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 160
LXXXVII. *Le même, au même, à Pekin.* 161
LXXXVIII. *Le même, au même, à Pekin.* 162
LXXXIX. *Le même, au même, à Pekin.* 163
XC. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.* 165
XCI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 166
XCII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 168
XCIII. *Le même au Mandarin* Cotao-yu ſe, *à Pekin.* 171
XCIV. *Le M.* Cham-pi pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 172
XCV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 175
XCVI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 177
XCVI. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 179
XCVIII. *Le M.* Sinho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 180
XCIX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 182
C. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 183
CI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 185
CII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 186
CIII. *Le même, au même, à Pekin.* 188
CIV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 190
CV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 191
CVI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 192
CVII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 196
CVIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion.* 196
CIX. *Le même, au même, à Pekin.* 198
CX. *Le même, au même, à Pekin.* 199
CXI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 200
CXII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 202
CXIII. *Le même, au même, à Pekin.* 203
CXIV. *Le même, au même, à Pekin.* 205
CXV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 206
CXVI. *Le M.* Cham-pi-pi *au M.* Kie-tou-na, *à Paris.* 207
CXVII. *Le M.* Cham-pi-pi *au Chef de la Religion à Pekin.* 209
CXVIII. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.* 211
CXIX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 212
CXX. *Le même, au même, à Pekin.* 214
CXXI. *Le M.* Sin-ho-ei *au M.* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.* 217
CXXII. *Le même, au même, à Pekin.* 218

Fin de la Table du Tome III.

SPION CHINOIS,

OU

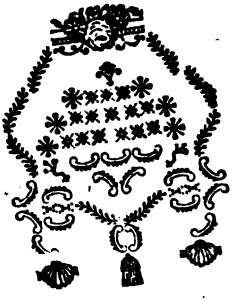
VOYÉ SECRET

LA COUR DE PEKIN,

aminer l'état préſent de l'Europe.

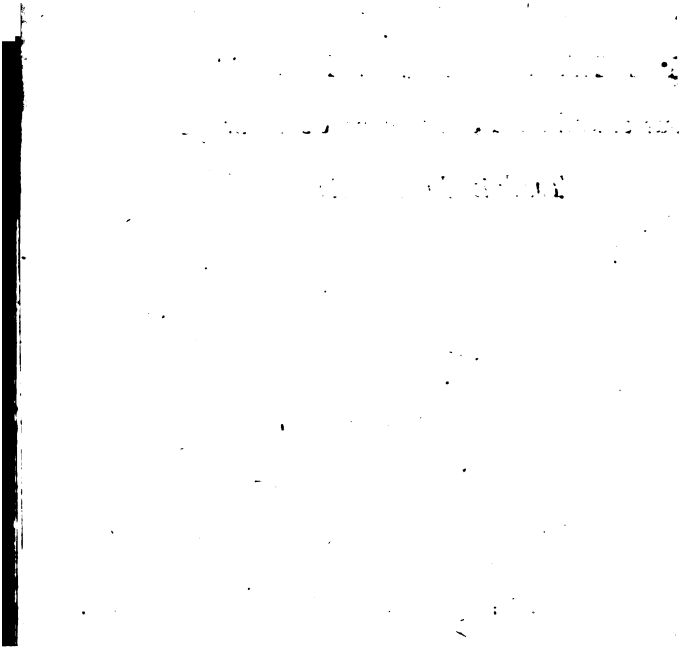
Traduit du Chinois.

ÔME QUATRIEME.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin*

De Londres.

JE m'embarquai à Falmouth. Après deux jours de navigation, notre vaiſſeau ſe trouva à la portée de l'Angleterre.

Quand le pilote vint nous annoncer qu'on en pouvoit voir les côtes, je pris une lunette d'approche, & j'eus toutes les peines du monde à les découvrir, tant le continent de la Grande-Bretagne eſt petit. Voilà donc, dis-je en moi-même, cet État dominateur, ce peuple qui a l'empire des mers, & qui fait aujourd'hui la loi à pluſieurs grandes nations! En vérité rien n'eſt à ſa place en Europe. Les Gouvernements, ainſi que les hommes, jouent des rôles qui leur ſont étrangers.

Nous débarquâmes à Douvres: cette Ville eſt petite & mal peuplée. Elle n'annonce pas un État puiſſant: mais nous apprîmes que, quoique nous fuſ-

sons dans la Grande-Bretagne, il s'en falloit d'une journée que nous ne fussions arrivés en Angleterre; attendu que tout le Royaume étoit dans Londres. On nous avoit dit la même chose, en débarquant en France, à l'égard de sa Capitale.

Un Chinois qui arriveroit de Pekin en droiture dans cette Ville, seroit étonné : mais on ne l'est point, lorsqu'on vient de Paris.

Londres est sombre & noir. Les rayons du soleil n'arrivent jamais jusques à cette *Ville*, & *ils sont* interceptés à moitié chemin du Ciel par un nuage épais. Il est vrai qu'on n'y est pas tout-à-fait dans les ténebres : mais il s'en faut de plusieurs nuances de clarté qu'on n'y jouisse du grand jour.

L'embarras des rues est à peu près le même qu'à Paris, on y est hurté, pouſſé & culbuté, avec cette différence que les chocs sont plus rudes, parce que les corps sont plus forts

Le premier spectacle de cette *Ville* est triste, lugubre; & sa décoration est mélancolique. On croiroit que le peuple qu'on voit dans les rues est à la suite d'un enterrement, ou qu'il marche après un convoi.

Tous les rangs à Londres sont confondus; les grands ont à peu près les allures des petits. L'extérieur est le même; on ne voit qu'un seul peuple, & ce peuple ressemble à un public.

Les physionomies sont rares en Angleterre : il n'y en a qu'une pour toute la nation. Un François peut passer pour Chinois, Suisse ou Allemand; mais un Anglois ne peut être d'aucune nation que de celle de son visage.

Aucun luxe public ne frappe d'abord les yeux d'un étranger; l'or & l'argent n'éclatent nulle part. Les

habits ſont comme les viſages, ils ſe reſſemblent: l'on diroit que la nation eſt en uniforme.

Les carroſſes qui ſont ici, comme en France, en très-grand nombre, n'ont ni le brillant ni la magnificence de ceux de Paris. On les a, comme ailleurs, par oſtentation: mais ce faſte ne forme pas même un luxe.

Un Philoſophe ancien, a dit, que l'homme eſt un animal qui rit; l'Anglois eſt un animal qui penſe. On voit les Bretons marcher machinalement, il n'y a que leurs corps qui ſoient dans les rues; leur eſprit eſt à la douane, ou dans quelque coin de la bourſe; car preſque tout le monde ici eſt marchand, même ceux qui ont embraſſé un état différent de celui du commerce.

Il y a plus de maiſons à Londres qu'à Paris, mais il n'y a pas tant de Villes.

L'uniformité s'étend ici juſqu'aux bâtiments. Ils ſont preſque tous jettés dans le même moule; cela va au point qu'il eſt facile de s'y tromper, de façon à prendre la maiſon de ſon voiſin pour la ſienne, & à s'y établir juſqu'à ce que le propriétaire vienne vous faire appercevoir de votre erreur. On entre ici dans les maiſons par les fenêtres, & ce n'eſt jamais que par haſard ſi l'on enfile la porte.

Londres, comme Paris, eſt la Capitale des nations, & l'aſſemblée générale des étrangers. La France y verſe continuellement. Chaque Paquet-bott lui apporte un échantillon de cette Monarchie; mais on dit que ce n'eſt pas le meilleur endroit de la piece de ce Royaume.

LXXVIII. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*
LXXIX. *Le M.* Sin-ho-ei *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.*
LXXX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.*
LXXXI. *Le même au Mandarin, Miniſtre, à Pekin.*
LXXXII. *Le M.* Cham-pi-pi *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 1
LXXXIII. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
LXXXIV. *Le même, au même, à Pekin.* 1
LXXXV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 1
LXXXVI. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
LXXXVII. *Le même, au même, à Pekin.*
LXXXVIII. *Le même, au même, à Pekin.*
LXXXIX. *Le même, au même, à Pekin.*
XC. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.* 1
XCI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 1
XCII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
XCIII. *Le même au Mandarin* Cotao-yu ſe, *à Pekin.* 1
XCIV. *Le M.* Cham-pi pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 1
XCV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
XCVI. *Le M.* Sin-ho ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 1
XCVI. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
XCVIII. *Le M.* Sinho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 1
XCIX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 1
C. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
CI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Pekin.* 1
CII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 1
CIII. *Le même, au même, à Pekin.* 1
CIV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion à Pekin.* 1
CV. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 1
CVI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 1
CVII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 1
CVIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion.* 1
CIX. *Le même, au même, à Pekin.* 1
CX. *Le même, au même, à Pekin.* 1
CXI. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 2
CXII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 2
CXIII. *Le même, au même, à Pekin.* 2
CXIV. *Le même, au même, à Pekin.* 2
CXV. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Paris.* 2
CXVI. *Le M.* Cham-pi-pi *au M.* Kie-tou-na, *à Paris.* 2
CXVII. *Le M.* Cham-pi-pi *au Chef de la Religion à Pekin.* 2
CXVIII. *Le M.* Sin-ho-ei, *au M.* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.* 2
CXIX. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 2
CXX. *Le même, au même, à Pekin.* 2
CXXI. *Le M.* Sin-ho-ei *au M.* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.* 2
CXXII. *Le même, au même, à Pekin.* 2

Fin de la Table du Tome III.

leur courage, & les diſpoſe d'avance à être vaincues. Il n'eſt guere poſſible de calculer au juſte les maux qu'elle fait aux peuples étrangers, & les biens dont elle eſt la ſource en Angleterre.

Il y a des choſes dans la politique de l'Europe, qui ſont toujours nouvelles à un homme qui penſe. Il n'eſt guere poſſible de dire la raiſon pourquoi, lorſque l'Angleterre augmenta ſes productions, les autres États ne ſuivirent point ſon exemple, & ne donnerent pas les mêmes encouragements. Ils auroient par là rendu inutiles les meſures de l'Angleterre. Cette attention eut forcé la Grande-Bretagne à retomber en friche : car le peuple qui ne ſait où placer ſes denrées, n'en cultive que pour ſoi. Que feroit-il en effet d'un ſuperflu qui ne lui procureroit aucun dédommagement.

Plus on réfléchit ici à la politique générale, & moins on la trouve conſéquente à elle-même. On ſe bat toujours, on négocie ſans ceſſe pour maintenir l'équilibre dans les pouvoirs de l'Europe; on prévient tout ce qui pourroit le faire pencher, & on ne voit point ce qui précipite la balance.

LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

LE culte en Angleterre eſt ſimple & uni, la divinité n'y eſt pas enveloppée dans les myſteres, qui en font ailleurs une véritable énigme.

On peut croire à la Providence ſans effort, & être

perſuadé de l'exiſtence d'un Être ſuprême, ſans renoncer totalement à ſa raiſon.

La Religion n'y eſt pas chargée de cette foule de cérémonies ſuperſtitieuſes, qui font méconnoître Dieu par les pratiques mêmes qu'on emploie à l'adorer.

En entrant dans ce Royaume, on découvre d'abord que le Pape n'y eſt rien, car les Gens d'Égliſe n'y font pas grand'choſe.

Dans la plupart des autres États Catholiques d'Europe, le Clergé eſt ambitieux, actif, fier & arrogant. Celui-ci ne fait point de bruit, & on n'entend preſque point parler de lui. Sa modeſtie va même juſques à la décence: ce qui n'eſt pas peu louable dans des gens, qui en général ne quittent le tumulte & l'embarras des affaires du monde pour ſe donner à Dieu, qu'afin d'avoir plus le loiſir d'être vains.

La propagation en Angleterre n'eſt point gênée par le culte. Il eſt permis à tous les citoyens de donner des enfants à la République. Le Clergé y engendre comme le reſte du peuple, & ſe ſuccede à lui-même. Il ne faut point que les autres claſſes s'épuiſent continuellement, pour remplir les vuides de ſon célibat.

On ne croit point que l'Autel diſpenſe du premier devoir de citoyen, & que ceux, qui, par leur état, s'appliquent plus particuliérement à admirer la grandeur de Dieu, doivent être les premiers à détruire ſon ouvrage.

On peut ici adorer Dieu & aimer une femme.

Tous les fideles invoquent le Ciel avec le même habit. On n'y permet point les maſcarades religieuſes.

Il n'y a d'autre République que la grande Répu-

blique: les associations particulieres de fainéants n'y sont pas tolérées.

Il est défendu de se consacrer par état à l'oisiveté, & de s'enfermer dans un Cloître pour y jouir, pendant toute sa vie, du loisir de n'avoir rien a faire.

Toutes les charges de la République sont partagées: aucun particulier n'a le droit de porter le nom de Citoyen, sans remplir les obligations qui lui font mériter de l'être. Chacun a une occupation, un art, un métier avec lequel il rend à l'État ce qu'il tient de lui.

La circulation des richesses générales est libre, parce que le dogme ne la gêne pas. On paye les Ministres des Autels, mais on ne les enrichit point. Le faste & l'ostentation des Ecclésiastiques y sont inconnus; & afin que l'Église n'engloutît pas l'État politique, on s'est défait du Pape, on a réformé les Saints & les reliques.

L'industrie n'y est point retrécie par le dogme. Il n'y a ici qu'un jour de repos dans la semaine. Ce jour-là est destiné aux exercices de la Religion, & tous les autres sont employés au travail de la République, car on ne croit pas que les Saints ayent le privilege de suspendre les occupations des hommes, & de rendre oisifs les sujets d'un État, pendant deux ou trois mois de l'année.

La Religion n'y forme point un spectacle, les processions & le reste du charlatanisme public du culte Romain, ne distraient point les Citoyens.

Le jour est destiné au travail & la nuit au repos. Les cloches n'interrompent point à minuit la tranquillité publique, pour apprendre aux Citoyens, avec un grand bruit, que des Moines vont s'humilier devant Dieu.

On n'eſt pas étoudi à tout moment par la ſonnerie aigue des enterrements: les morts n'y font pas mourir les vivants.

LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

IL n'y a rien de ſi beau ſur la terre que la forme du gouvernement Anglois; l'idée en eſt divine: il eſt dommage qu'elle ſoit impraticable, & que ce ſyſtême, ſi bien combiné, ne ſoit qu'une magnifique théorie.

Cette légiſlation ne pouvoit éviter de manquer ſon plan, car elle a méconnu l'humanité pour laquelle elle a ſtatué. Ses loix ſont en effet pour des Anges, & non point pour des hommes.

Tu as ſans doute entendu parler d'un ancien Grec nommé Platon, eſprit chimérique & idéal qui, n'ayant pu faire un gouvernement pour des hommes, en forma un pour des eſprits: le gouvernement Anglois eſt le ſecond tome de la République idéale de Platon.

Pour peu que la légiſlation eut influé ſur ce peuple, les Bretons ſeroient aujourd'hui, pour m'exprimer ainſi, les Dieux de l'Europe.

Dégagés de tous les vices qui entraînent après eux la ſervitude, ils poſſéderoient toutes les vertus, qui ſont une ſuite de la liberté politique établie par leur gouvernement.

Exempts des défauts qui accompagnent les états corrompus, ils ſeroient juſtes: parce que leur conſti-

nation établit la juſtice pour fondement de leur pouvoir.

Paiſibles & tranquilles au-dedans, ils cherchoient à maintenir la paix au-dehors.

Enfin équitables & modérés par ſyſtême, ils n'auroient d'autre ambition que celle de faire le bonheur du monde; & il n'y a qu'à lire l'hiſtoire de ce peuple, pour être perſuadé de l'inutilité de ce bel ouvrage. Tout y eſt ſi bien combiné, que rien ne peut être exécuté. Le défaut n'eſt pas dans les loix; il eſt dans le cœur humain.

La conſtitution Angloiſe eſt la copie d'un beau tableau dont l'original eſt dans le Ciel. Je cherche partout des réalités chez les Européens, & je n'y trouve que des images.

LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pekin.*

De Londres.

EN débarquant dans cette Iſle, il faut ſe mettre en colere; c'eſt ici une des premieres loix de la ſociété générale. C'eſt-à-dire, qu'on doit ſe déclarer avec emportement contre le Roi, ou ne point ménager les termes ſur la République. Un étranger n'eſt pas le maître de ne prendre aucun parti; car la neutralité là-deſſus n'eſt point tolérée.

Il y a dans ce Royaume deux cabales qui non-ſeulement occupent la Cour & la Ville, mais qui deſcendent même juſques dans les dernieres claſſes de la ſociété. L'une ſe fâche contre le Gouverne-

ment, & l'autre a de l'humeur contre ceux qui ne ſe fâchent point contre lui.

Un homme qui garderoit là-deſſus un profond ſilence, paſſeroit pour un ſtupide, qui n'auroit pas la valeur d'un raiſonnement ſur les matieres d'État. Ici on appelle cela de la politique.

Le laquais Breton qui me ſert, a tous les jours ſes audiences réglées dans un petit cabaret à bierre. Mon tailleur préſide au milieu d'un cercle de ſpéculateurs, où il donne le ton: & mon cordonnier, qui ne ſait ni lire ni écrire, régle régulièrement deux fois la ſemaine les affaires de l'Europe.

Ce dernier a une rhétorique forte & véhémente; faute de raiſonnements, il emploie la démonſtration. Il donna derniérement vingt coups de pied à un politique de ſa boutique, qui ſoutenoit que l'Angleterre, à la fin de ſes campagnes glorieuſes, rendroit toutes ſes conquêtes à la France, & feroit une paix onéreuſe à la nation.

Les phyſiciens prétendent que cette évacuation de bile politique eſt néceſſaire ici pour donner du mouvement aux fluides, & les tenir en action. Ils ajoutent que, ſans cette agitation, que les Anglois empruntent de leur gouvernement, ils ſeroient de véritables machines.

En Europe, chaque peuple a ſa paſſion particuliere, qui le tient en haleine. Les François diſputent ſur la Religion, & les Anglois ſur la politique. Ceux-là ſe querellent continuellement pour les affaires du Ciel, & ceux-ci grondent ſans ceſſe pour les choſes de la terre.

LETTRE VI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

JE t'écris d'Avignon : quoique cette Ville ſoit au milieu de la France, elle eſt néanmoins hors de ce Royaume.

Ce pays fertile & abondant, n'a ni forteresſes, ni troupes : il eſt à la premiere Puiſſance qui voudroit s'en emparer ; & aucune Puiſſance ne s'en empare. Les Princes d'Europe ſont incompréhenſibles ; ils envoient des armées au bout du monde, pour faire la conquête des terres arides & ſtériles, qui leur coûtent des ſommes immenſes ; & ne cherchent point à s'emparer de celles qui ſont à leur porte, d'ailleurs très-abondantes, & qui ne leur coûteroient que la peine de les prendre.

On dit que le Pape a acheté Avignon : mais une Souveraineté ne peut point ſe vendre. Celui qui la paye, montre par-là ſon impuiſſance à la poſſéder. Depuis que la force ouverte a établi le droit des Princes de l'Europe, toutes les poſſeſſions ſont fondées ſur celui de conquête. Avignon ne peut être qu'un dépôt : on a donc droit de s'en ſaiſir, en rendant la ſomme : mais les invaſions, chez les Princes Chrétiens, n'ont pas un motif ſi légitime. Ce n'eſt pas non plus par la vénération qu'on a pour Rome, on lui fait d'ailleurs mille avanies. Il ne faut pas s'imaginer auſſi que ce ſoit par équité, les guerres injuſtes & les vexations continuelles

de l'Europe ſont une conviction du contraire. Cet État reſte attaché au Pape, par cette énigme, qui ſe rencontre ici à chaque pas dans la politique, & que l'eſprit humain ne ſauroit déchifrer.

Quoique le Ciel d'Avignon ſoit beau, & ſon climat heureux, auſſi propre au travail qu'à l'induſtrie; on ſent une peſanteur & une laſſitude dans tous les membres, en entrant dans cette Ville, qui rend l'ame incapable d'aucune activité. Les phyſiciens, qui connoiſſent l'influence que le phyſique a ſur les corps, prétendent que c'eſt un air de nonchalance, qui lui vient de Rome. En effet un État, gouverné par des hommes qui font vœu d'oiſiveté, ne doit pas être fort actif.

Le Pape s'y prend, comme il faut, pour rendre ſes ſujets d'Avignon pauvres & malheureux; car il les laiſſe jouir de tous leurs biens, & n'établit ſur eux aucun impôt. Les adminiſtrations Européennes ne rencontrent jamais le point fixe; elles vont au-delà du but, ou reſtent en-deçà. Il en eſt qui dépouillent totalement les ſujets de leurs richeſſes, d'autres qui les leur laiſſent poſſéder en entier: deux extrêmités également vicieuſes qui ont le même effet. Il ne faut pas trop charger les peuples; car la peſanteur des impôts produit l'accablement: mais on ne doit pas non plus les en décharger entiérement; car l'exemption totale, qui d'abord donne trop d'aiſe, conduit à la fin à l'inaction.

On a dit que le grand État dans lequel le Comtat eſt enclavé, coupe le nerf de ſon induſtrie: mais on a mal dit: les Princes n'ont aucun droit ſur l'action de l'ame. Quand une nation voiſine eſt induſtrieuſe, & addonnée au travail, il n'y a qu'à

être plus active qu'elle. Peut-être même que le petit État à cet égard a l'avantage sur le grand, parce qu'on voit de plus près toutes ses parties, & qu'on peut faire marcher d'un pas égal les differentes branches de son industrie, ce qui lui donne la supériorité. Je dis que cela doit être ainsi, à moins que la vexation & la violence ne s'en mêlent.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pekin.*

De Londres.

TU me demandes s'il y a un Roi en Angleterre? La question est embarrassante pour un Chinois, qui, élevé dans un gouvernement absolu, ne trouve point de Roi, là où il n'y a point d'autorité sans bornes.

D'un Empereur de la Chine à un Roi d'Angleterre, il y a une distance immense. Je n'ai pu encore me mettre bien au fait de ce qu'on entend ici par le titre de Roi.

Voici à peu près ce que c'est. Il y a un Grand dans ce Royaume, qu'on appelle, SIRE, VOTRE MAJESTE', qui a des gardes, des soldats, & des sentinelles à sa porte. La nation accorde annuellement à ce SIRE un brevet de retenue de huit cents mille livres sterling sur les revenus publics, ce qui est à raison de deux cents mille par quartier de Majesté; & il ne lui est pas permis d'être plus majestueux que cette somme.

Il est vrai que, quand l'année de ses revenus est

mauvaiſe, & que la ſemence des charges & des penſions a jetté la ſtérilité dans ſes coffres, on lui accorde quelques gratifications pour l'indemniſer.

Tu me demandes auſſi ſi cette Couronne eſt élective ou héréditaire? C'eſt auſſi ce que j'ignore. Il y a des cas différents, ſuivant leſquels elle a l'une ou l'autre propriété. Tout ce que je puis te dire là-deſſus, c'eſt que les Anglois renvoient leur Roi, lorſqu'ils n'en ſont pas contents; & dans ce point de vue la Couronne eſt élective, puiſqu'après s'en être défait, ils en éliſent un autre: mais ſous un autre aſpect, elle ne l'eſt point; car leur Roi étant mort, l'héritier ou l'héritiere prend la Couronne ſans le conſentement d'aucun corps de l'État.

Tu voudrois ſavoir auſſi ſi les Rois d'Angleterre ont du pouvoir? C'eſt encore une troiſieme queſtion, qui n'eſt pas moins embarraſſante que les deux autres. Ce n'eſt pas ici, comme à la Chine, où l'Empereur eſt le maître d'ôter la vie au plus grand de l'État. Un Roi d'Angleterre ne peut pas faire mourir le dernier citoyen de la République, il ne peut même ni attenter à ſa liberté, ni lui ravir ſes biens.

Il lui eſt permis de déclarer la guerre: mais, ſi elle eſt onéreuſe à la nation, il lui eſt défendu d'avoir de l'argent pour la faire: ce qui annulle entiérement ſa déclaration. En effet, dans cet État, comme dans tous les autres, on ne peut avoir des armées & des troupes que pour de l'argent.

Il y a un arrangement dans cette Monarchie, qui remédie à la plupart des abus qui ſe trouvent dans les autres; je veux dire que les finances ſont d'un côté, & le Roi de l'autre. Mais en Europe il y a des tempéraments à tout. Un Roi, qui n'eſt pas ab-

ſolu par la conſtitution, peut le devenir par la combinaiſon.

J'aurai peut-être occaſion, dans quelqu'une de mes lettres, de te faire voir que ce Roi, qui ſemble l'être à peine, l'eſt plus que ceux à qui un deſpotiſme abſolu permet de l'être davantage.

LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs étrangers jugent d'une nation par les choſes qui frappent d'abord leurs yeux. Si un peuple a les dehors doux & humains, il paſſe dans leur eſprit pour civiliſé; ſi au contraire ils découvrent qu'il eſt porté aux combats, & qu'il y a en lui comme un goût à répandre le ſang, ils le regardent comme barbare. C'eſt pourquoi les Magiſtrats, ou ceux qui ſont à la tête de la Police des manieres, ne doivent point négliger ce qui peut prévenir une je ne ſais quelle férocité naturelle, qui ſe trouve dans le cœur humain, & que les loix civiles peuvent ſeules réprimer; car il n'eſt pas indifférent en ſoi, qu'un peuple acquiert l'une ou l'autre de ces réputations.

J'aſſiſtai, ces jours paſſés, à un ſpectacle affreux qui ſe donne ordinairement ſur un théatre de cette Ville. * C'eſt la barbarie elle-même qui y repréſente en perſonne. Les François jouent les tragédies: mais

* Ce théatre eſt réformé, depuis que George III, eſt monté ſur le Trône.

les Anglois les exécutent. Ce ne ſont point des copies, mais des pieces originales de cruauté.

L'affiche de ce ſpectacle avoit annoncé qu'un tel jour deux Citoyens s'aſſaſſineroient. A peine eut-on levé la toile, que les *paris* furent ouverts. C'eſt le ſang humain qu'on joue contre de l'argent. Tu frémirois, ſi tu voyois où ſe réduiſent les acteurs de cette tragédie; il n'y a aucune partie de leurs corps qui ne ſoit meurtrie. Quelquefois ils en ſont quitte pour un ou deux membres, d'autre *fois ils* ne s'eſtropient qu'un bras, ou ne ſe crevent qu'un *œil.* Souvent il en coûte la vie à l'un d'eux, & on ne pend point celui qui tue l'autre. Ces meurtres ſont tolérés ici. Ces aſſaſſins publics ne ſont point condamnés par les loix. La juſtice ordinaire n'a l'œil que ſur les homicides qui ſe font ſur les grands chemins: elle ne doit point faire attention aux Citoyens qui s'égorgent ſur ce théatre. Les acteurs de cette funeſte tragédie ont le choix des armes, ils peuvent s'arracher les yeux avec leurs mains, ſe fendre la tête avec un ſabre, ou ſe caſſer les os à coups de bâton.

On dit, pour raiſon, que ce ſpectacle entretient le courage de la nation; un peuple eſt bien malheureux de devoir ſe rendre cruel pour devenir barbare: c'eſt établir beaucoup de vices pour former une ſeule vertu. Mais je dis que ce théatre d'inhumanité ne donne point les qualités militaires. L'expérience a ſouvent fait connoître aux Anglois, que ces athlêtes n'ont qu'un courage local, qui ne va point au-delà du théatre où la ſcene ſe paſſe.

Une armée de ces ſoldats athlêtes mettroit la République d'Angleterre en grand danger; à la premiere

décharge, tous ces braves de théatre s'enfuiroient Si dans les batailles que les Souverains ſe livrent, les armées ſe prenoient corps à corps, le théatre Anglois pourroit peut-être ſervir d'école militaire: mais les armes ordinaires des Princes ſont le canon & le fuſil, contre leſquels tout l'art & l'expérience des athlêtes deviennent inutiles.

A l'égard des qualités de l'ame qui forment le courage, ces combats ne les feront point naître. Des hommes qui ſe battent pour de l'argent, & qui font parade de leurs forces, ſont ordinairement des lâches. La véritable bravoure fuit l'oſtentation. Elle n'eſt point barbare & s'indigne de mettre un prix au ſang humain. La valeur eſt fondée ſur des vertus, qui ne ſe forment point ſur un théatre vénal.

Ces inſtitutions font qu'un peuple ſe familiariſe avec le ſang, ſans devenir pour cela plus courageux. Elles laiſſent tous les inconvénients de la cruauté, ſans procurer aucun des avantages de la bravoure.

Les Romains, dit-on, établirent ces ſpectacles, c'eſt auſſi par là qu'ils devinrent barbares. La République fut perdue, dès que les athlêtes deſcendirent dans l'arêne. Cette inſtitution forma un grand nombre de corruptions inconnues auparavant. C'eſt une maladie des modernes d'imiter les anciens, dans ce qu'ils avoient de mauvais, & de s'éloigner des vertus qui les rendirent l'admiration de l'univers.

J'aurois une infinité de choſes à dire ſur cette barbarie qui s'exerce ici; mais il me ſemble que c'eſt prodiguer la raiſon humaine, que de la faire ſervir à réfuter de pareils uſages.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

CEtte manie des combats ne se borne pas ici à un simple spectacle, la scene descend dans les rues; tous les différents quartiers de cette Ville sont autant de théatres d'athlétes; où la tragédie de mutilation se représente à chaque heure du jour & de la nuit. La plupart des affaires d'honneur se décident ici à coups de point; on voit tout plein de ces duels; c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup de Citoyens qui ont tous les soirs des bras ou des jambes de moins.

Dans le reste de l'Europe, on se cache pour se battre; ici, tous les combats particuliers se font en public. La populace s'assemble, fait un cercle, & le combat commence. Si un des duellistes est renversé par terre, & qu'il soit hors de défense, les spectateurs le prennent alors sous leur protection, & empêchent que l'autre ne tire avantage de sa situation; ils le relevent eux-mêmes & le rétablissent sur ses pieds pour recommencer le combat; c'est-à-dire, qu'ils ont l'humanité de rendre la scene plus longue & plus cruelle. Ces combats ne sont pas particuliers à la populace; à l'exception de quelques personnes de qualité, qui se tuent aujourd'hui à coups de pistolet, toutes les classes font leurs duels à coups de poing.

Il y a quelques jours que mon carrosse s'étant accroché avec celui de Milord Es----- dans une rue

étroite, nos cochers commencerent à ſe dire des injures ; comme ils parloient toujours, & ne ſe battoient jamais, le jeune Seigneur qui avoit plus de courage que ſon domeſtique, ouvrit une de ſes glaces, & me propoſa de vuider cette affaire par les voies d'honneur ordinaires. Je remerciai Milord de la peine qu'il vouloit prendre de me pocher un œil, ou de me mutiler un membre, & le priai de vouloir bien permettre, puiſque nos cochers avoient commencé la querelle, qu'ils la vuidaſſent eux-mêmes.

Non-ſeulement les hommes, mais même les bêtes font des duels enſemble. Il faut aſſurément que l'Anglois ſoit un animal malfaiſant, car il paſſe ſa vie à faire déclarer la guerre à des animaux, qui ſans leur inſtigation jouiroient enſemble d'une paix profonde. On arme ici des coqs de toutes pieces, & on les excite à ſe donner des batailles ſanglantes ; il faut que le victorieux, pour jouir d'une gloire complete, étende mort ſur la place le coq antagoniſte. On apprend les chiens à s'éventrer & à ſe dévorer.

Il y a des Bretons à la campagne qui s'exercent à faire battre les animaux aquatiques. J'aſſiſtai dernierement à une bataille rangée de poiſſons ; l'armée étoit compoſée de groſſes carpes, la cavalerie peſante de ſaumons, les troupes légeres d'anguilles, & le corps de réſerve de brochets ; l'affaire ſe paſſa dans un grand réſervoir auprès de Richemont. Je dois me trouver dans peu de jours à une action générale de ſouris, qu'un Gentilhomme du Duché d'York a dreſſées lui-même à la guerre. Mais on parle d'un grand projet qui eſt de faire battre des rats contre des chats ; ſi ceux-ci perdent la bataille, je regarde d'avance l'Angleterre, comme entiérement dévaſtée ; car les

rats qui croîtront alors à l'infini, dévoreront les habitants.

J'ai appris depuis peu qu'il y a un curieux à quelques lieues de Londres, qui a enſeigné à dix ou douze araignées, à s'attaquer & ſe défendre; & un autre qui s'exerce à faire battre des mouches entre elles. N'eſt-ce pas être perturbateur du repos de la nature, & la mettre continuellement aux priſes avec elle-même?

LETTRE X.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LEs Papes réſidoient autrefois à Avignon: mais depuis qu'ils font leur ſéjour à Rome, ils envoient à leur place un vice-Roi ou Légat qui porte le nom de Prince. Il a des Gardes, des Suiſſes, & paroît avec la pompe des Monarques. C'eſt proprement le Pacha d'Avignon.

Tous les peuples du monde, ſans en excepter même les Sauvages, ont un gouvernement; & cet État n'en a point. Les affaires de la République vont comme elles peuvent, & les gens en place y font ce qu'ils veulent.

Quand le Vice-Légat veut exiger le payement d'une dette injuſte, empriſonner un ſujet ou lui faire donner la baſtonnade, il l'ordonne de ſon autorité privée, ſans exercer aucune forme. Cela s'appelle ici, procéder par voie de gouvernement; c'eſt-à-dire,

exercer la juſtice comme en Turquie. Tous les Tribunaux dans ce moment-là ſont ſuſpendus, les loix abrogées, la Juſtice interdite, & rien n'exiſte plus que la volonté du Prince.

Le Roi de France dit, *je le veux*; & le Vice-Légat d'Avignon, *je l'ordonne*: avec la différence que l'un veut quelquefois bien; au lieu que l'autre ordonne preſque toujours mal.

A ce deſpotiſme intolérable, eſt joint ordinairement le péculat. Les Pachas de Turquie dévaſtent les Provinces, & les Vice-Légats d'Avignon dépouillent le Comtat. Comme leur regne n'eſt que de ſix ans, chacun ſe preſſe de faire ſa main, pour s'enrichir le plutôt qu'il peut ſans s'inquieter de laiſſer le pays ruiné à celui qui lui ſuccede.

Les autres gouvernements déſolés par les monopoles, ſe refont par elles; parce que ceux qui les exercent reſtent dans l'État: mais ce pays-ci ne jouit pas même de l'injuſtice de ſon gouvernement.

Et afin que la conſtitution Turque & celle d'Avignon ſoient entiérement les mêmes, chaque Vice-Légat a ſa Sultane favorite, par où s'écoulent ſes graces & ſes injuſtices.

C'eſt à elle à qui il faut s'adreſſer; elle reçoit les placets, lit les mémoires, apointe les requêtes, écoute les plaintes & ordonne en conſéquence. Elle gouverne l'État en maîtreſſe abſolue: le Prince n'eſt que la ſeconde perſonne de la Légation.

Repréſentes-toi, ſi tu peux, la déſolation d'un peuple, gouverné par le deſpotiſme d'un homme, qui eſt conduit par les caprices d'une femme.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LA juſtice ici va preſque d'elle-même, il n'y a rien de ſi aiſé que de l'adminiſtrer; on peut ſe paſſer de Tribunaux, & dans un beſoin, même de Magiſtrats.

Un livre ſeul conſerve & maintient la République: voici comment cela ſe fait. Quand quelque Citoyen a troublé l'ordre de la ſociété, qu'il a tué, battu, ou volé le bien d'autrui, on ouvre ce livre, la peine de ſon délit s'y trouve écrite & il la ſubit. Après l'exécution, on ferme le livre juſqu'à ce que quelque autre perturbateur du repos public vienne le faire ouvrir de nouveau.

Cela eſt bien facile, comme tu vois, car des jurés n'ont qu'à entendre, & le bourreau n'a qu'à pendre. On s'y paſſe même de Juges; car ceux qu'on appelle ailleurs de ce nom, ne ſont ici que les interpretes de la loi, qui eſt écrite dans ce livre; ce qui eſt encore très-bien imaginé pour l'aiſance publique; car les parties ne prennent pas la peine de ſéduire leurs Juges, & ceux-ci n'ont pas celle de ſe laiſſer corrompre.

Je n'ai pas encore lu ce livre, mais je crois que cela doit faire un bel ouvrage. Il y a toute apparence que le volume eſt gros; car on dit qu'il contient tous les cas particuliers de délit des Citoyens.

J'ai oui raconter ſur celui-ci des choſes bien ex-

traordinaires, & qui ne s'accordent guere avec les coutumes des autres peuples de l'Europe. Par exemple; „ on dit qu'on y trouve, que l'adminiſtration „ de la juſtice doit être la même pour tous les hom- „ mes; que le plus grand du Royaume n'eſt pas plus „ que le plus petit; qu'en fait de loi, le dernier „ de la République eſt autant que le premier; qu'un „ artiſan peut faire empriſonner un Seigneur qui eſt „ ſon débiteur; qu'un Pair du Royaume, qui tue „ le moindre de ſes domeſtiques, eſt condamné à „ être pendu, &c. " Et autres contradictions de cette nature, qui choquent les mœurs & les manieres des autres nations.

Il y a apparence que la premiere édition de ce livre n'étoit pas correcte; car on l'a ſouvent revue & augmentée. Ses derniers éditeurs en ont arraché beaucoup de feuillets, & y en ont ajouté un grand nombre d'autres à leur place.

Il y a pourtant des Anglois qui aſſurent que la premiere édition valoit mieux que la derniere. Ils prétendent qu'à force de corriger l'ouvrage on l'a gâté. Si ce qu'ils diſent là-deſſus eſt vrai, il s'enſuivroit de-là qu'à force de corrections, le livre des loix d'Angleterre deviendroit à la fin un ouvrage auſſi mauvais que celui que ſes voiſins employent pour adminiſtrer la juſtice.

LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin ſur les finances, à Pekin.*

De Londres.

TU me demandes ſi l'Angleterre eſt riche, & ſi elle abonde en finances? Cette queſtion n'eſt pas moins embarraſſante que les précédentes. C'eſt une énigme que la politique générale n'a pas encore devinée.

Les richeſſes d'un État dépendent beaucoup de la maniere de les combiner. L'Angleterre, avec la moitié moins de numéraire que la France, eſt deux fois plus riche qu'elle.

La Grande-Bretagne a imaginé une monnoie idéale qui tient la place de la réelle : c'eſt un papier circulant qui repréſente une richeſſe qui n'exiſte point, qui double les fonds publics, & qui augmente l'eſpece ſans multiplier les eſpeces.

Deux deniers ſterling repréſentent ici pluſieurs millions. Tu vois qu'on peut ici ſe rendre riches à peu de fraix. Les richeſſes de la France ne ſont que d'une piece, ici elles ſont de pluſieurs; car tandis que l'argent fait ſa fonction dans la circulation générale, le papier en fait une autre.

Il y a long-temps que l'on a dit que, ſi ceux qui ſont porteurs de ce papier vouloient réaliſer tous à la fois, on rencontreroit d'abord le vuide de cette double richeſſe. Comme il eſt impoſſible que tant d'hommes s'accordent là-deſſus, on eſt preſque aſ-

ſuré

ſuré que cela n'arrivera jamais ; ce qui fera que la chimere exiſtera toujours.

On a voulu tenter quelquefois de réaliſer cette richeſſe idéale: alors ceux qui ſont ici chargés d'acquitter ce papier, n'en ont pas abſolument refuſé le paiement ; mais on y procédoit ſi lentement que la fin du monde ſeroit venue, avant qu'on l'eut achevé.

Ne crois pas que les gens de bon ſens ſoient la dupe de cette opulence poſtiche. Il en eſt parmi eux qui ont meſuré plus d'une fois le vuide de cette richeſſe de fiction, mais on eſt convenu de n'y faire aucune attention.

Après tout, il n'y a en cela du dommage pour perſonne. L'or & l'argent ne ſont point par eux-mêmes des richeſſes : mais ſeulement des métaux que l'on a choſi pour en être les ſignes: or, qu'eſt-ce qui empêche qu'on y joigne un papier, qui repréſente les ſignes eux-mêmes. C'eſt une affaire de convention, & lorſqu'on eſt d'accord de ſes faits là-deſſus, on ne ſauroit ſe tromper.

LETTRE XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON diroit que tous les Souverains d'Europe ſe ſoient donné le mot pour être foibles, ils réſiſtent à tout, excepté à leurs paſſions; de ce côté-là, ils ſont moins forts que le dernier de leurs ſujets.

Le Roi qui gouverne cette nation, eſt gouverné à ſon tour par une femme; Georges eſt grand, po-

litique, rempli d'ambition, mais il eſt homme. Le danger que j'y trouve, eſt qu'il eſt vieux; l'âge caduc du Souverain eſt le plus favorable à la favorite, elle reçoit tout de lui, parce qu'il ne reçoit plus rien d'elle : c'eſt comme une eſpece de compenſation, pour balancer les déſagréments de la vieilleſſe. Un jeune Prince refuſe quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

Cependant le péril de la mauvaiſe adminiſtration cauſé par les favorites, eſt moins grand en Angleterre, que dans aucun autre État de l'Europe, s'il y a quelques Souverains dans le monde, qui puiſſent en toute ſûreté ſe livrer à leurs deſirs, ce ſont ceux de la Grande-Bretagne. La nation a ſoin que la paſſion du Prince ne prenne point trop ſur elle; le peuple commande aux voluptés du Roi. Le département de la favorite ici eſt peu de choſe, il ne paſſe pas le lit du Prince, & le commandement intérieur de ſa maiſon; elle peut gouverner le Roi, mais non pas l'État.

LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

L'Opéra de Londres n'eſt pas ſi peuplé que celui de Paris : trois femmes, un chanteur & deux demi hommes compoſent pour l'ordinaire tous ſes habitants. C'eſt un beau jardin coupé d'allées & d'ave-

nues, où habitent des roſſignols Italiens qui donnent beaucoup de plaiſir aux perſonnes de qualité.

Outre la dépenſe qu'on eſt obligé de faire à la porte du théatre pour l'opéra, il faut encore acheter la clef de la ſcene : c'eſt un petit livre qui développe en Anglois l'énigme de la piece, car on y repréſente *in linguâ Toſcanâ*. Auſſi les Milords & les Miledis ne vont pas à ce ſpectacle préciſément pour en jouir : mais pour faire ſemblant d'avoir du goût pour la muſique Italienne : car c'eſt aujourd'hui le bon ton, & il faut, pour le décorum, ſavoir par cœur une demi-douzaine d'ariettes. Il eſt vrai qu'on n'eſt pas obligé de les comprendre, & qu'on eſt diſpenſé de les chanter ; ce qui rend cette muſique très-aiſée aux gens du bel air.

Les places des ſpectateurs ne ſont pas diſpoſées comme au Palais Royal, * on a grand ſoin au contraire d'obſerver les antipodes des rangs.

Les Princes du Sang Royal, les Ambaſſadeurs des Têtes Couronnées, les Seigneurs de la premiere diſtinction, ſont au parterre, & les Bourgeois aux premieres loges. ** Le peuple a ſous ſes pieds tous les grands de l'État. Si la charpente s'échappoit, il écraſeroit de ſon poids la Monarchie entiere.

Il faut que ce ſpectacle ne ſoit pas bien divin ; car on n'y découvre pas la moindre trace d'un Dieu. Il n'y a pas même des hommes ; car preſque toutes les ſcenes ſe paſſent entre des femmes & des châtrés. A Paris ce ſont les *Savrani* qui chantent, ici ce ſont les *Soprani*.

---

* Théatre de Paris.
** On les appelle la gallerie à ce Théatre.

Les laquais & les cochers ont à ce ſpectacle la même prérogative que leurs maîtres & maîtreſſes, je veux dire qu'ils y ont leurs entrées, de maniere que, ſi on pratiquoit des écuries, & des remiſes dans ſon veſtibule, l'équipage entier jouiroit de l'opéra. J'aurai peut-être occaſion de te parler encore de ce théatre.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Ai formé le deſſein de me perfectioner dans la langue Angloiſe; ce projet n'eſt pas ſi hardi que celui d'apprendre la Françoiſe. On peut dire exactement que celle-là eſt une langue morte. Il n'y faut preſque point d'action dans les organes.

Ce peuple-ci ne parle que du bord des levres, en embarraſſant ſa langue avec les dents, ce qui forme un ſifflement continuel. Il pourroit preſque ſe paſſer de la bouche. Si tu voyois le viſage d'un orateur Anglois, lorſqu'il prononce un diſcours, tu croirois que c'eſt une figure peinte. On entend des ſons, mais on ne voit point de mouvements. Je crois qu'il ſeroit plus facile d'apprendre l'Anglois à un muet que toute autre langue. Peut-être même la pareſſe de ſes organes ſeroit-elle un moyen pour l'y perfectionner plutôt.

Je ne te parlerai point de ſon origine; les ſavans dans les langues prétendent que celle-ci vient de loin.

Les Gaulois, les Romains, les Saxons, les Danois, les Normands y ont mêlé leur jargon & en ont fait un mixte.

Quoique ce mélange irrégulier ne dût pas exciter la jalousie des tyrans, il eut cependant ſes perſécuteurs.

Un nommé Guillaume,* qui conjura contre l'État, conjura auſſi contre ſa langue. Il fit des loix pour l'abolir, & en ſubſtituer une étrangere à ſa place. S'il ne réuſſit pas à la détruire, il parvint du moins à la gâter.

Une Reine nommée Éliſabeth, imagina de la perfectionner: mais peut-être étoit-il trop tard. Il eſt vrai que, ſous ſon regne, on parla à Dieu en meilleur Anglois; ** mais on ne s'exprima pas mieux avec les hommes.

Pluſieurs luſtres après un tyran impoſteur la réduiſit à un jargon enthouſiaſte. A la ſuite de celui-ci une Cour polie & voluptueuſe la remplit d'équivoques & de jeux de mots. Deux ou trois Rois étrangers qui ſe ſont ſuccédés depuis ſur le Trône de cette nation ont laiſſé cette langue comme ils l'ont trouvée; c'eſt-à-dire, dure & rude. Un grand nombre de conſonnes inſultent l'oreille des étrangers. Les Aſiatiques ſur-tout ne peuvent pas s'y accoutumer. Pendant les premiers jours que j'étois à Londres, je prenois preſque toujours les compliments Anglois pour des inſultes. Au reſte cette langue eſt, comme preſque toutes celles de l'Europe, qui ſont très-riches & fort pauvres tout à la fois. Les Bretons ont

* Guillaume qu'on a appellé le conquérant.
** Sous ce regne on rédigea les prieres publiques en meilleur Anglois.

des manieres de parler qui rendent plus qu'ils ne veulent, & d'autres qui ne rendent pas la moitié de ce qu'ils veulent.

Il y a des expreſſions dans leur langue qui les font trop parler & d'autres qui les empêchent de rien dire. On prétend qu'ils n'ont aucun terme qui puiſſe exprimer celui *d'ennui*; c'eſt cependant un mot dont ils auroient grand beſoin.

Il faut bien que les Anglois ſoupçonnent que leur langue manque d'une certaine douceur; car dès leur enfance, ils s'appliquent à celle d'une nation voiſine, avec laquelle cependant ils penſent moins à s'entretenir qu'à ſe battre.

LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Londres.

GEorge II, qui a regné 35 ans ſur les Anglois n'eſt plus; il vient de finir ſes jours; la mort l'a ſurpris au plus haut degré de ſa grandeur, & à la fin de ſa carriere. Il a été pendant quelques mois le plus puiſſant Roi du monde, il regnoit en Europe, ſur l'Aſie, l'Afrique, & l'Amérique. Ce Prince étoit d'autant plus grand qu'il avoit rendu les autres Potentats d'Europe petits. Quand on eſt parvenu à ce haut degré d'élévation, ce qui peut arriver de plus heureux, c'eſt de finir tout d'un coup le ſonge. George a joui de ſa grandeur, juſques au dernier moment de ſa vie: il vivoit une minute avant que de mourir; il quitta le monde ſans aucune de ſes maladies qui font ſouvenir les Rois qu'ils ſont des

hommes. Un Monarque qui comme lui a vécu long-temps, & qui finit ſi vîte, eſt moins à plaindre qu'à regretter. Quand la vie eſt à ſa derniere ſcene, c'eſt ſelon moi un avantage que de finir, ſans s'en appercevoir; c'eſt mourir pluſieurs fois, que de ne pas mourir d'abord.

On débite toujours des choſes extraordinaires ſur la mort des Souverains d'Europe, on dit que celui-ci eſt mort par un coup de vent qui retardoit l'arrivée des couriers d'Allemagne, dont il étoit important d'apprendre des nouvelles; mais à l'ouverture de ſon corps, on s'apperçut que ce n'étoit pas le vent qui l'avoit tué. Les Anglois pleurent rarement leurs Rois, ils ont trop d'affaires dans le moment, pour répandre des larmes: on va au plus preſſé, chacun ſonge à ſa fortune.

On garda un profond ſilence ſur les vertus de George II, & on ne vit rien de ſes vices: eſt-ce qu'il n'auroit été ni grand ni petit? Cette neutralité ne me paroît point équitable; un Monarque qui a fait des conquêtes, & qui eſt plus puiſſant à ſa mort, qu'il ne l'étoit en montant ſur le Trône, mérite des louanges.

Il n'eſt pas difficile à un Roi de France d'être grand, il n'a pour cela qu'à le vouloir; c'eſt-à-dire, ſe ſervir de ſon autorité, & de l'aſcendant qu'il a ſur ſes peuples: tout plie à ſes ordres, & ſe range de ſoi-même ſous ſes volontés. Il n'en eſt pas de même d'un Roi Anglois qui tire ce privilege de ſon Parlement, or il eſt difficile d'être grand, quand il faut demander à tant de gens la permiſſion de l'être.

Il eſt vrai qu'il y a une énigme ſur le regne de ce Prince, qui n'a pas été encore dévelopée; les politi-

ques en expliquent la moitié, mais ils sont embarrassés sur l'autre. On convient des avantages présents, on est d'accord du profit que la nation retire de ses conquêtes; mais on demande si cette Puissance n'a pas été formée trop à la hâte; si les moyens qu'on a employé, ne sont pas forcés; & s'il n'est pas dangereux que l'édifice de cette nouvelle grandeur, venant à s'écrouler faute d'un point d'appui n'écrase la nation dans sa chûte.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

A Mesure que je pénetre en Europe, je perds la clef du cœur humain; les routes m'échappent, & je me trouve isolé au milieu de cette humanité.

L'intérêt & la vanité, qui sont les deux grands mobiles du monde, prennent ici un chemin opposé pour arriver à leurs fins.

Je savois bien que la parure & la magnificence des habits entroient dans la composition des choses qui excitent la vanité: mais j'ignorois qu'une sorte d'extérieur bas & humiliant, qui place certains individus au dernier rang de la société, pût flatter l'amour-propre. J'ignorois que pour être bien grand, il fallût paroître fort petit. Je ne savois que des maîtres trouvassent le moyen d'être vains, en s'habillant ainsi que des laquais; & que des Dames de la premiere condition le cherchassent, en se mettant comme des servantes.

Je me préſentai, ces jours paſſés, chez un des premiers Seigneurs d'Angleterre, pour lui remettre une lettre de recommandation, que m'avoit donné un homme de ma connoiſſance de Paris.

Comme j'étois prêt à entrer chez lui, une ſorte de domeſtique en ſortoit. Mon bon ami, lui dis-je, pouvez-vous me dire ſi Milord P.... eſt au logis, & s'il eſt viſible ce matin? Oui, me dit-il, il eſt viſible, car vous le voyez, c'eſt moi qui ſuis le Milord. Ces paroles me rendirent confus, je vous demande mille fois pardon, Milord, repris-je; mais il n'y a pas de ma faute dans l'équivoque; car il faudroit être ſorcier pour vous deviner ſous cet habit.

Je lui remis ma lettre: mais comme il ſortoit pour affaires de conſéquence, il me pria de l'excuſer s'il n'étoit pas en ſon pouvoir de rentrer avec moi; Miledi qui eſt chez elle, ajouta-t-il, vous recevra.

J'entrai dans cette maiſon, & ayant percé dans une ſeconde anti-chambre, j'y rencontrai une eſpece de fille de chambre, que je chargeai de dire à Miledi qu'un étranger, qui venoit dans ce moment de quitter Milord, ſeroit bien aiſe de l'entretenir. Monſieur, me dit cette perſonne en ſouriant, je n'aurai pas beaucoup de peine à m'acquitter de votre commiſſion; car c'eſt moi qui ſuis Miledi.

Il arrive quelquefois ici que les équivoques vont encore plus loin.

On m'a raconté qu'un étranger, dont les domeſtiques portoient une livrée verte, ayant le matin envoyé un de ſes laquais en commiſſion, s'impatienta de ne le pas voir revenir aſſez tôt. Il ſortit, & ayant rencontré dans la rue un homme de la même taille & habillé de la même couleur que ſon laquais, com-

me il ne le voyoit que par derriere, le prenant pour ſon domeſtique, il lui donna deux ou trois coups de canne, en lui diſant : te depêcheras-tu, Maraud ! Celui-ci s'étant retourné, il ſe trouva que c'étoit un grand de l'État. Monſeigneur, lui dit l'étranger, après l'avoir reconnu, je vous fais mes excuſes. Mais comme votre Excellence eſt exactement habillée comme mon laquais, j'ai cru que je pouvois battre ma livrée.

Je penſe bien que cela eſt un conte fait à plaiſir ; mais en l'imaginant, on l'a fondé ſur quelque choſe, & preſque toujours une ſuppoſition ſert à découvrir une vérité.

Cet extérieur, qui place ici un grand à mille lieues de ſon état, eſt un rafinement d'orgueil. L'amour-propre, qui ſe concentre en lui-même, mépriſe tout ce qui l'environne, comme indigne de ſervir à ſa grandeur. Il y a plus de vanité qu'on ne penſe dans cette humiliation. Je ne ſais ſi tu m'entendras, lorſque je te dirai, qu'on place la derniere marque de baſſeſſe au plus haut degré du faſte de l'oſtentation. Ceux qui veulent juſtifier les mœurs par la politique, prétendent que cette confuſion des rangs tire ſa ſource du gouvernement, dont le principe qui eſt la liberté, tend à l'égalité : mais les hommes ſe voient avant la République ; leur vanité précede toujours le ſyſtême de l'État.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

IL y a deux ſortes de corruptions chez les peuples; l'une qui tire ſa ſource de la légiſlation, & l'autre qui naît de la dépravation des mœurs. Celle-ci peut ſe rectifier, & il ne faut ſouvent pour cela qu'une nouvelle tournure dans la morale: mais l'autre eſt preſque incorrigible, parce qu'elle a ſa ſource dans le ſyſtême qui, une fois établi, ne change point.

Autrefois il y avoit une induſtrie à Avignon: mais le Gouvernement la vendit à la France. Ce peuple eſt payé aujourd'hui pour ne rien faire. * C'eſt ſe faire un capital de la fainéantiſe, & réaliſer juſques à l'oiſiveté même.

Il n'y a aucun prix qui puiſſe payer l'induſtrie; ce n'eſt cependant pas préciſément parce qu'elle eſt la ſource des richeſſes publiques: mais parce qu'elle établit l'eſprit du travail, d'ordre, d'épargne & d'économie; & qu'elle bannit de la ſociété tous les vices contraires.

Les Avignonois aujourd'hui n'ont rien à faire qu'à médire depuis le matin juſques au ſoir; & ils s'y occupent avec toute l'activité d'un peuple oiſif.

* La Compagnie des Fermes Royales donne tous les ans environ cent quatre-vingt mille livres aux Avignonois, afin qu'ils ne fabriquent ni tabac ni indiennes.

Un étranger qui arrive à Avignon, n'a pas plutôt quitté ſes bottes, qu'il ſait tout ce qui ſe paſſe dans la Ville; il en ſait même plus; car chez les peuples déſœuvrés la calomnie eſt tout près de la médiſance.

C'eſt l'indigence qui établit ce vice. Il y a deux partis à Avignon, qui ſe font la guerre, *la miſere* & *la pauvreté*. Comme ils ſe battent à armes égales, la guerre eſt éternelle. L'envie, la haine, l'antipathie, l'animoſité, & tous les autres défauts, qui accompagnent l'indigence publique, tiennent la méchanceté en haleine.

Ici un repas cauſe une bataille, & une fête publique occaſionne une guerre civile. Tous les citoyens ſont alors ſous les armes, parce que c'eſt leur reprocher le défaut de moyens : & de ce reproche au déſeſpoir il n'y a preſque point d'intervalle.

Un peuple qui n'a rien à faire, donne ordinairement à corps perdu dans la politique.

Le grand bureau d'adreſſe des intérêts des Princes, eſt ici chez un Lieutenant-Général des Armées du Roi de France, qui n'a jamais commandé. On raiſonne chez lui à perte de vue ſur les affaires de l'Europe.

Le Général eſt ſur-tout d'une pénétration prodigieuſe; il marche au-devant de la Providence, & en matiere de politique, il en ſait plus que Dieu même.

Il peut vous dire, deux mois à l'avance, la conduite que tiendra un certain Commandant, & les moyens qu'il mettra en uſage pour gagner une bataille déciſive. Il eſt ſi précis la-deſſus, que, ſi vous voulez, il vous donnera un état des morts & des bleſſés, & vous remettra la liſte des priſonniers. Il

eſt ſi ſûr de ſon fait que, ſi on vouloit l'en croire, on chanteroit le *Te Deum* d'avance.

Malgré cette préſcience infaillible, je lui aurois gagné tout ſon bien, pour peu que j'euſſe eu du goût pour les gageures : car il vouloit me parier cent mille francs que le Roi de Pruſſe ne tiendroit pas deux campagnes: une pareille ſomme qu'il feroit battu par-tout; & une troiſieme, qu'à la fin de la guerre il rendroit la Siléſie à la Maiſon d'Autriche : trois paris qui envoyoient tout juſte le Général politique à l'hôpital.

En oppoſition de ce cabinet dont le génie eſt François, il y en a un autre Pruſſien, qui auroit pu me procurer auſſi une grande fortune; car le politique qui dirige celui-ci, vouloit me parier dix mille écus que le Roi de Pruſſe enleveroit une nouvelle Province à la Reine de Hongrie; trente mille livres, qu'il feroit le ſiege de Vienne; & une pareille ſomme, que le Prince Ferdinand chaſſeroit les François de toute l'Allemagne, &c. &c.

Tous ces miſérables raiſonnements tirent leur ſource de la vanité de l'eſprit humain, qui veut pénétrer les ſecrets du cœur, & en ſavoir plus ſur la guerre que les Princes mêmes qui la font.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

CE peuple reſſemble aux Aſiatiques, par l'endroit même qui fait que les Européens ne leur reſſemblent pas : je veux dire, par la clôture du ſexe.

Il eſt vrai qu'il n'y a point de loi dans la Grande-Bretagne qui l'ordonne : mais les hommes en Angleterre ſont ſi éloignés des femmes, que cela revient à peu près à la coutume des ſerrails de l'Orient.

Je ne te dirai point exactement ſi les Anglois obſervent la loi de Mahomet ; & ſi dans cette partie de leurs mœurs, ils reſſemblent aux Turcs : mais il eſt certain qu'ils traitent avec les femmes, comme ſi elles étoient d'une nature inférieure à la leur : ils les voient ſi peu, que ce n'eſt pas la peine d'appeller leur union une ſociété.

Leur compagnie tient à ſi peu de choſe, qu'un repas, ou le moindre amuſement a toujours la préférence ſur elles. Les femmes peuvent bien quelquefois occuper leur cœur : mais rarement occupent-elles leur eſprit.

Ils diſent pour raiſon qu'elles ne ſont pas aſſez amuſantes : veux-tu que je te diſe pourquoi ? C'eſt qu'eux-mêmes ne le ſont pas aſſez. Les qualités des hommes ſont un moule, où celles des femmes prennent leur forme. .

Les Bretons n'ont pas le temps d'être aimables auprès de leurs femmes, l'ambition, la politique & la débauche leur ôtent un certain loiſir, qui eſt néceſſaire pour être galant & poli ; & que leurs voiſins, plus déſœuvrés qu'eux, ont toujours.

Il faut des attentions, des ſoins & de l'empreſſement auprès des femmes d'un certain caractere ; il faut poſtuler leur cœur, le gagner, le mériter : tout cela forme une occupation ſuivie, qui gêne & qui inquiete des gens déja inquiets par tempérament. On a plutôt fait de franchir tous ces obſtacles, & d'avoir recours à la débauche qui n'a rien de diffi-

elle, où une femme eſt ſéduite d'avance, & dans laquelle on s'épargne juſques à la peine de demander. Cela s'appelle ici le bon ſens de l'amour; & il y a tant de bon ſens aujourd'hui en Angleterre, qu'il a étouffé tous les agréments du cœur & de l'eſprit.

LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

QUand je fais réflexion à ce qui ſe paſſe dans les différents États d'Europe, je ne puis m'empêcher de croire que les nations ſe gouvernent d'elles-mêmes, & qu'une fois le premier mouvement de l'adminiſtration donné, la république va toute ſeule.

Il y a ici ſept cents membres d'une aſſemblée, qu'on appelle Par--l--nt qui repréſente la nation compoſée de ſept millions d'habitants; c'eſt-à-dire, que chacun de ſes membres à cent mille ſujets du Roi George, qui ſont commis à ſes ſoins, & ſur leſquels il doit veiller. Il eſt à la tête de leurs affaires politiques, civiles & économiques; il les dirige, parle pour eux, ménage leurs intérêts, prévient les trop grands droits, & s'oppoſe à ce qu'ils ne ſoient accablés d'impôts; fixe la portion de leur contingent dans les taxes générales, & a ſoin qu'ils ne fourniſſent pas trop, les fait jouir des privileges de la nation, & des nouveaux avantages qu'elle reçoit. Ce ſont autant de petites Républiques ſéparées, qui ſe balancent continuellement enſemble, & qui tâchent de ne pas ſe heurter l'une contre l'autre, afin que la

grande, qui les comprend toutes, ſoit ſans ceſſe en équilibre. C'eſt du moins l'inſtitution de ce Par-l-nt, & la charge de chacun de ſes membres.

Cependant un grand nombre de ceux-ci n'y entend rien; ils ne ſont au fait d'aucune de ces choſes, & n'en ont pas même l'idée. La faveur du Roi ou la brigue des peuples leur donne cette place. Preſque tous l'achetent à raiſon de tant de mille livres ſterling par élection; c'eſt-à-dire, que ce ne ſont pas les hommes, mais les richeſſes qui deviennent membres de cette communauté.

Pluſieurs, au ſortir d'un repas où ils ont paſſé la nuit dans la débauche, ou d'un lieu de proſtitution publique, ſe rendent ſur les bancs de W m-ter, où tandis qu'on délibere ſur les affaires de la nation, ils ſont enſévelis dans un profond ſommeil. Que deviennent alors les intérêts des citoyens qu'ils repréſentent? Ils dorment avec eux. Cependant les affaires générales vont toujours, & malgré la mauvaiſe adminiſtration, & le délabrement des petites Républiques, la grande ſubſiſte.

Je ne vois pas la néceſſité de ce corps immenſe; je crois que ſoixante & dix membres bien choiſis gouverneroient auſſi bien l'État, que ſept cents; peut-être le gouverneroient-ils mieux; du moins éviteroit-on les longueurs inévitables dans les délibérations des nombreuſes aſſemblées.

J'ai ſouvent fait attention à ceux qui gerent les affaires de l'État dans cette aſſemblée, & j'ai trouvé que cela roule ſur une vingtaine; à quoi bon donc les autres? C'eſt, dit-on, pour éviter le deſpotiſme; mais évite-t-on le deſpotiſme, lorſque ſix cents quatre-vingt membres, en ſommeillant, ſont de l'a-

vis de vingt? Au contraire, leur conſentement aſſure la domination, & rend immuable l'uſurpation de leur autorité.

LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

UN Savant de ce Pays me diſoit dernièrement, que les hommes depuis deux mille ans n'avoient point fait de progrès dans les connoiſſances, parce qu'ils s'étoient égarés dans la route. Il ajouta que les Anglois en avoient les premiers découvert le chemin, & qu'ils avoient ſonné la cloche pour raſſembler tous ceux de leur temps, & les mettre ſur la voie.

Je ne ſuis pas embarraſſé que les Anglois aient ſonné la cloche; car il ne faut pas être bien habile pour faire du bruit. La queſtion eſt de ſavoir s'ils l'ont ſonnée par le bon bout; & ſi le tocſin Breton a mis les Européens ſur le ſentier qui conduit à la vérité.

J'ai lu les écrits de ces ſonneurs de cloche, qu'on appelle ici, *Bacon*, *Boile*, *Newton*, & autres. J'ai vu en effet qu'ils ont pris une route nouvelle: mais encore une fois, la difficulté reſte toujours, qui eſt de ſavoir ſi c'eſt la bonne.

Le préjugé général eſt pour eux; parce qu'en fait de chemin qui mene aux connoiſſances, les Européens trouvent toujours que le dernier eſt le meilleur.

Avant ces ſonneurs de cloche, il y en avoit eu d'autres qui l'avoient ſonnée : que ſait-on ſi après ceux-ci d'autres ne la ſonneront pas encore, & ſi, de cloche en cloche, on n'ira pas juſqu'à s'étourdir, au point de rentrer dans les mêmes ténebres, d'où le premier tocſin avoit prétendu retirer ?

Pour moi, qui enviſage tout dans un point de vue morale, je trouve qu'une nation n'eſt ſavante que dans la proportion qu'elle devient ſage. Peut-être dans ce ſens-là, la ſonnerie d'Angleterre n'a-t-elle pas beaucoup avancé les arts. Du moins les Docteurs de ce peuple prétendent-ils que le cœur des Anglois eſt plus corrompu aujourd'hui, qu'avant qu'ils euſſent enfilé le ſentier du ſavoir.

Mais ſi on accorde aux Anglois la préférence à l'égard de certaines connoiſſances utiles à la navigation & au commerce, on conviendra en même-temps qu'ils ſont reſtés bien en arriere à l'égard de pluſieurs autres.

Ceux qui apprécient tout en Europe, prétendent que cette nation a, dans les arts, pour pluſieurs millions de juſteſſe & d'exactitude : mais qu'elle n'a pas pour un demi écu de goût.

Un ſecond Breton, exempt des préjugés de ſa nation, me diſoit : „ Nous ſommes excellents pour les „ copies, mais nous ſommes de très-mauvais origi„ naux. Preſque toutes les autres nations vont plus „ loin que nous dans l'invention : mais nous les ſur„ paſſons toutes dans l'imitation. Nous ſommes les „ premiers poliſſeurs de l'Europe : mais il nous faut „ des modeles. “

Cette perfection dans l'imitation vient de la patience & de l'obſtination de ce peuple. Ce n'eſt pas

alors l'eſprit qui dirige, c'eſt le corps. Une machine lourde & robuſte s'acharne au travail, & par le temps l'aſſiduité va plus loin que l'inventeur. On pourroit appeller ces gens-ci les ânes méchaniques des arts, les bêtes de ſomme de métiers.

LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL paroît ici un livre ſur la guerre préſente, que la nation en général goûte beaucoup; car il dit que la Grande-Bretagne ne devoit envoyer ni Troupes ni argent en Allemagne. Ce livre a raiſon: en effet ſi l'Angleterre avoit pu ſe diſpenſer d'entrer dans les diviſions du Nord, & qu'elle eut gardé chez elle ſes Finances & ſes Sujets, elle auroit eu bien plus d'avantage.

Il y a dans cette Capitale des gens ſi profonds en fait de ſyſtême, qu'ils peuvent, dans leurs ſpéculations, ſe paſſer des premiers principes de la politique, & raiſonner un volume entier, en tournant toujours ſur le pivot de leurs idées.

En fait des intérêts des Couronnes, il ne faut pas être un grand ſorcier pour deviner l'avantage qu'un peuple pouvoit avoir ſi, tandis que les autres s'écraſoient par des guerres diſpendieuſes, il n'eut fait lui-même aucun effort.

Cet obſervateur économe dit fort élégamment ce que l'Angleterre auroit dû faire pour épargner ſes Troupes & ſon argent, en abandonnant le pays de

Hanover à ſes propres forces, & l'Allemagne à ſes révolutions: mais il ne parle point des inconvénients qui ſeroient nés pour la Grande-Bretagne, en ſéparant ainſi ſes intérêts des guerres du Nord: il eſt là-deſſus d'un ſecret inviolable.

Rien n'eſt ſi aiſé que de diſcourir ſur un plan politique, lorſqu'on le détache des vues générales, & qu'on le rapporte à une certaine maniere de penſer qu'on ſe fait; car tout eſt démonſtratif dans la théorie de l'eſprit, l'erreur elle-même a ſa *géométrie*.

Cet Auteur enfile un long raiſonnement ſur les moyens qu'il y auroit eu d'épargner le numéraire & le ſang des ſujets, & va toujours enſuite dans ſes idées, ſans regarder ni devant ni derriere lui. Il eſt ſi occupé de ſon plan qu'il ne s'en détourne point, pour obſerver que la France, l'Angleterre & la Maiſon d'Autriche, ſont ſi étroitement liées d'intérêt par rapport au poids que l'une d'elles pourroit mettre dans la balance de l'Europe, que les batailles des unes deviennent néceſſairement les batailles des autres. De maniere que, ſi aujourd'hui la France déclaroit la guerre aux enfers, il faudroit que la Grande-Bretagne s'alliât avec les démons contre elle, pour prévenir les avantages que cette Couronne pourroit avoir dans cette guerre infernale, &c.

Ce livre d'obſervations a néanmoins une grande beauté, je veux dire qu'il cenſure le Gouvernement; ce qui, en fait de livres de parti en Angleterre, paſſe toujours pour une perfection.

Cette brochure me rappelle une ſcene qui ſe paſſa ici, il y a quelques jours, en ma préſence dans une boutique, entre un Libraire & un Seigneur Anglois du parti oppoſé à celui de la Cour.

Ce dernier dit au Marchand de lui faire voir quelque ouvrage bien écrit sur la politique présente. En voilà un, lui dit le Libraire, en lui offrant une brochure. Le Seigneur l'ouvrit, & après avoir jetté les yeux sur le titre, fi donc, s'écria-t-il en le refermant précipitamment, cela ne vaut rien. J'ai lu ce livre & je le trouve détestable ; car l'auteur veut prouver que nous avons un Ministre qui a des notions sur le Gouvernement politique & civil.

Puisque celui-là n'est pas de votre goût, reprit le Marchand, en voici un autre qui peut-être vous plaira. Le Lord le prit, l'ouvrit comme le premier & le referma de même. Mauvais ouvrage encore, dit-il, celui qui l'a fait se déclare neutre au milieu des divisions qui nous agitent. L'Auteur n'a pas même assez de génie pour être d'un parti, ce qui ne peut faire qu'un ouvrage froid; car en Angleterre, quand la passion ou l'emportement ne guide point la plume, il n'y a rien de si insipide à lire, qu'un ouvrage Anglois sur la politique. On diroit, ajouta-t-il, que nous avons besoin, pour avoir de l'esprit, que le démon de la cabale nous agite.

Puisque cela est ainsi, dit le Libraire, je sais ce qu'il vous faut : tenez, Milord, voilà un bon livre ; car l'Auteur dit tout net que notre Gouvernement ne vaut rien ; & même, afin que le public ne doute point de la perfection de son ouvrage, il ajoute que nos Ministres n'ont pas le sens commun.

Si cela est, dit le Seigneur Breton, je l'achete. Le livre doit être bon : il pourra même être excellent, pour peu que l'Auteur ait eu le soin d'exagérer les faits, & qu'il en ait imposé aux lecteurs par des impostures, &c.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Miniſtres d'État en Angleterre ne ſont pas ſi occupés que ceux de France, *ils ont le* temps de reſpirer. Le Gouvernement même *leur donne* quelquefois le loiſir de n'avoir rien à faire; ils pourroient être aſſidus aux ſpectacles, voir des femmes, & perdre trois ou quatre heures tous les jours dans les aſſemblées particulieres, ſans que l'adminiſtration publique en ſouffrît. S'ils n'avoient la maladie ordinaire des gens en place, je veux dire, de paroître occupés & accablés d'affaires, ils n'en auroient preſque point.

Il eſt vrai qu'ils ont des bureaux, des Secretaires, des rôles & des copiſtes, comme ceux de Verſailles: mais c'eſt pour la forme, & afin de remplir le *décorum* de leur charge; car ſans tout cet attirail, ils ne ſe croiroient pas Miniſtres.

Pour paroître des hommes néceſſaires à l'État, ils ſont obligés de ſubſtituer des minuties de Cour aux fonctions les plus importantes du miniſtere. Le Parlement les diſpenſe de celles-ci & en fait ſon affaire.

Les Secretaires d'État en Angleterre, ne ſont, à proprement parler, que les premiers commis de la Couronne; ou, pour me ſervir d'une expreſſion qu'on emploie ici, les ames damnées de la Cour. Ils n'ordonnent rien en chef & ſont en ſous-commandement.

On pourroit comparer un Miniſtre de France à un Pacha de Conſtantinople; & un Secretaire d'État d'Angleterre, à un Doge de Veniſe.

Le Monarque les nomme: mais comme cette nomination demande confirmation, & qu'il n'arrive pas toujours que les Miniſtres qui plaiſent au Roi, ſoient agréables au peuple, ils ſont ſouvent obligés d'abandonner leur poſte. Auſſi leur ſoin principal eſt-il de briguer les bonnes graces de celui-ci : ce qui fait pour l'ordinaire des hommes dangereux; car un Miniſtre, qui mendie les ſuffrages d'une populace aveugle, qu'il mépriſe d'ailleurs, & cela tout exprès pour ſe maintenir dans ſa place, a des deſſeins d'indépendance & viſe à l'autorité abſolue. Les Miniſtres en effet, ici comme ailleurs, ſont attaqués de la maladie du deſpotiſme. Ils ne ſont pas plutôt en place qu'ils voudroient ſe rendre maître de la Cour, du Parlement & du peuple.

LETTRE LXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LA ſociété générale d'Avignon eſt diviſée en deux claſſes, l'épée & la robe.

Hier un homme de cette Ville, avec qui j'avois lié quelque ſociété en arrivant ici, me conduiſit dans une compagnie de gens de la premiere eſpece. La Dame, chez qui nous allons, me dit-il en chemin, porte le nom de cette fameuſe fontaine, * tant chan-

* Vaucluſe.

tée par un célebre Poëte Italien nommé Pétrarque. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans cette assemblée, que je crus être dans le lieu le plus respectable de la terre. De quelque côté que je tournasse mes regards, je ne voyois que des objets de vénération.

Une vingtaine de femmes, chargées d'années, de rubans & de rouge, composoient la moitié de cette société. Monsieur, dis-je à mon conducteur, après avoir considéré ces vieux personnages; à ce que je vois, il fait bon être d'Avignon, car il me paroît qu'on y vit long-temps. Comment! repris-je, voilà des femmes éternelles! sans doute que le déluge les a oubliées sur la terre? A ce que je vois, il n'est pas nécessaire d'aller dans la Capitale d'Italie pour voir des antiquités, car on trouve ici les ouvrages des Romains.

Mais changeons de matiere, j'ai oui dire que cette Maison est en grande réputation parmi les étrangers. Comment, me dit-il, en grande réputation! je le crois bien, on en parle dans toutes les nations du monde. Ce n'est pas sans raison; car c'est le plus ancien tripot qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Tous les autres ont péri par les Ordonnances des Rois, ou par cet arrangement des causes secondes qui détruit les meilleurs établissements: mais celui-ci a résisté à tout, ce qui a causé des coups du sort réitérés qui ont renversé de fond en comble les meilleures maisons de cette Ville: car dans trente ans les révolutions du Lansquenet causent de grands ravages dans les familles.

Son influence ne s'est pas bornée à Avignon. Elle s'est étendue dans le Royaume voisin. Voilà, continua-t-il, en me faisant remarquer une grande table, l'autel de la fortune, où la France a sacrifié bien souvent,

ſouvent, & où elle a preſque toujours été condamnée à payer aux ſacrificateurs les fraix de l'adoration.

Il me ſemble, lui dis-je en l'interrompant, que la Dame du logis, qui porte un ſi beau nom, fait là un vilain métier : que voulez-vous, reprit-il, il faut que chacun faſſe le ſien.

Monſieur, lui dis-je, je vous prie de m'apprendre qui eſt cette Dame que je vois autour de cette table à quadrille vis-à-vis de nous, qui a des mouches, des rubans & des rides ? C'eſt, me répondit-il, la Ducheſſe de Cr-il-on. Elle eſt bien vieille ! lui dis-je. Pas trop, reprit-il, elle n'a pas encore cent ans; il faut aller au mois de Mai prochain, pour qu'elle les ait accomplis. C'eſt ce que nous appellons ici l'âge viril des Dames. En ce cas-là, lui dis-je, vous ne devez jamais les voir vieillir, car elles doivent toutes mourir dans l'âge viril.

Qui eſt celle qui ſe trouve à la même table, vis-à-vis d'elle, qui ne paroît pas ſi décrépite. Oh ! pour celle-là, me dit-il, elle eſt dans ſa premiere jeuneſſe, car c'eſt tout au plus ſi elle a ſoixante ans.

Eſt-ce que vos Dames, repris-je, avant que d'être jeunes, n'ont point d'intrigues ? Oh ! que ſi, me répondit-il, ſans cela elles ne pourroient point vieillir, la plupart mourroient alors en naiſſant.

Pourriez-vous me dire qui eſt cette Dame ici devant nous qui a les yeux aſſez beaux ? C'eſt la Vicomteſſe de Te-s-n. Celle-ci ne penſoit plus à l'amour, lorſqu'un vieux Officier de la Gendarmerie, qui a choiſi Avignon pour ſon Hôtel des Invalides, l'en fit reſſouvenir. Le vieillard aima, la Dame réſiſta, l'ancien Gendarme inſiſta, & la Vicomteſſe ſuccomba.

Qui eſt cette petite femme graſſe & preſque ronde qu'on laiſſe ſeule dans un coin de la ſalle ? C'eſt, me répondit-il, la Princeſſe regnante, la Sultane du Palais.

Elle a bien peu de cour, lui dis-je, pour une Souveraine. En voici la raiſon, repliqua-t-il, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne ſente en ſoi-même un dédain marqué pour elle. Quand une femme, ajouta-t-il, a donné une fois dans une débauche outrée, dans quelque rang que la fortune l'éleve après, l'indignation eſt toujours la même. Celle-ci s'eſt proſtituée à tant de ſujets, avant que d'être Reine, que le Trône lui-même n'a pu la garantir du mépris général.

Qui eſt, repris-je, cette grande Dame déja d'un certain âge qui eſt près d'elle. C'eſt encore une autre Sultane du Palais, me répondit-il, mais celle-ci eſt du vieux ſerrail, c'eſt-à-dire, du lit du dernier Prince. Son regne a duré long-temps ainſi que ſa débauche. Mais elle a donné aujourd'hui dans la dévotion; car *à Avignon, après Monſeigneur le Vice-Légat, c'eſt Dieu.* Il n'y a qu'à ſes amis particuliers qu'elle dit à l'oreille que ce n'eſt qu'une grimace.

Monſieur, je vous prie de m'apprendre ſi vos Sultanes du vieux & du nouveau ſerrail n'ont point de maris. Oh pour cela oui, elles en ont: ſans quoi nos Vice-Légats n'en voudroient pas; car il faut qu'ici comme ailleurs l'adultere accompagne toujours la débauche. C'eſt le goût des grands Monarques de l'Europe, auquel les petits Princes ne manquent jamais de ſe conformer.

LETTRE XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotaeyu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Angloiſes ſont plus belles que les Françoiſes; mais les Françoiſes ſont plus jolies.

En France on ne peut pas quitter le ſexe; en Angleterre on en eſt d'abord embarraſſé: c'eſt que la jolie femme a mille perſpectives, au lieu que la belle n'en a qu'une; & les femmes doivent être ſûres de ne pas plaire long-temps aux hommes, lorſqu'elles n'ont qu'un côté à leur montrer, quelque beau qu'il ſoit.

En général le viſage des Bretonnes n'a point d'expreſſions, preſque tous les charmes ſont ici à l'agonie; on diroit que la beauté des Angloiſes eſt prête à rendre l'ame.

Une nature froide & ſans action ſe borne aux beſoins phyſiques de la machine. Tu peux bien imaginer qu'avec cette nonchalance du cœur, il y a peu de paſſions vives.

Ce n'eſt pas que les Dames en Angleterre ne ſe diſputent l'empire de la beauté, & ne veuillent plaire aux hommes. Cet inſtinct dans le ſexe eſt de tous les climats, & ſe trouve dans tous les pays.

En général les intrigues de galanterie ſont fondées ſur l'amour-propre; ici les deux ſexes ſe voient par vanité, & s'aiment par oſtentation; le tout à l'inſu des ſens & ſans que l'amour en ſache rien.

Au reſte cette regle n'eſt pas ſans exception. Les

Dames en Angleterre commencent à ſentir le déſagrément qu'il y a de n'être que belles, elles font tout ce qu'elles peuvent pour devenir jolies, & pour cela elles ont recours à l'art.

La plupart ſe donnent un tempérament, & font ſemblant d'avoir de la vivacité : mais il y a auſſi loin de cette nature à la premiere, qu'il y a du Midi au Nord de l'Europe.

Je crois qu'il faudroit bien des choſes pour rendre les Angloiſes auſſi gaies & auſſi enjouées que les Françoiſes. Pour y parvenir, il ſeroit peut-être néceſſaire de détruire les mœurs & les manieres. J'imagine même qu'il faudroit toucher au ſyſtême du gouvernement; car la politique dans la Grande-Bretagne influe ſur-tout.

LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

GEorge III occupe maintenant le Trône de la Grande-Bretagne, il fut proclamé le même jour de la mort de ſon Prédéceſſeur. Ce n'eſt point le fils de George II, c'eſt ſon petit-fils. Entre lui & le Roi mort, étoit un Prince décédé depuis quelques années, digne de regner par ſa belle ame, dont George III eſt le fils. Le Roi regnant eſt dans ſa vingt-quatrieme année, & d'une figure prévenante. Quoique dans un âge où tous les autres Souverains d'Europe ſont déja vieux, il eſt encore jeune; la

chaſſe, la table & la débauche des femmes ne l'ont pas encore uſé, c'eſt un Prince tout neuf.

Il a d'abord été au fait d'être Roi ; les autres s'eſſayent long-temps : pour lui, il l'a été du premier coup. On ne s'apperçoit pas que George II ſoit mort, les affaires vont, comme ſi la Couronne étoit ſur la même tête. Les conquêtes & les victoires continuent comme auparavant, & la nation acheve l'ouvrage de ſa grandeur.

On penſe déja à marier ce Monarque, il eſt ſans contredit le meilleur parti de l'Europe ; mais il n'eſt pas aiſé de lui trouver une épouſe, la Religion rend la choſe auſſi difficile que l'alliance.

Les Anglois ne voudroient pas d'une Reine qui appartiendroit à une Maiſon ſi puiſſante, qu'elle pourroit augmenter le domaine de la Couronne en Europe ; car ils ſont plus jaloux de la petiteſſe de leur État, qu'ils ne le ſont de la grandeur de celui des autres. On diroit qu'ils ont calculé d'avance la longueur & la profondeur de leurs forces, & que l'Iſle de la Grande-Bretagne eſt tout juſte la meſure de leur puiſſance.

Il n'y a eu d'autres changements à la Cour, que ceux qui en étoient une ſuite. Ceux qui avoient fait aſſidument leur cour au petit-fils de George II, ſe ſont avancés, le Roi a acquitté les dettes du Prince de Galles.

L'Eſclave favorite qui avoit de l'aſcendant ſur George II, a quitté la Cour à ſa mort, elle s'eſt retirée dans ſa maiſon, où elle jouit ſans faveur de toute ſa fortune. En France, après l'enterrement du Roi, la maîtreſſe s'enterre dans une retraite, ou eſt exilée ; en Angleterre, elle peut diſpoſer d'elle-même, comme il lui plaît.

SI on a beſoin d'un pilote national à Paris, i
encore plus néceſſaire à Londres, où la ſo
eſt plus eſcarpée, & où les écueils ſont plus ca
J'allois faire mettre là-deſſus un avis dans les pa
publics, lorſqu'en buvant le thé derniérement au
ſé de Smirne près de la Cour, il s'en préſenta
tel que je le pouvois ſouhaiter.

C'eſt un Baronnet d'une ancienne famille d
gleterre, dévoué aux étrangers, & qui chérit
ce qui vient de loin. Il ne fut pas plutôt que j'
Chinois, qu'il fit la moitié du chemin pour a
juſques à moi.

Ce Gentilhomme a environ cinquante ans; ſ
le eſt avantageuſe & ſa figure agréable. Il a de
dans le teint, ce qui fait qu'on ne voit point d'
qu'il eſt uſé. Il a paſſé la plus grande partie de ſ
lire & à étudier le cœur humain, qu'il appelle l'é
de la nature.

Dès ſa jeuneſſe, il voyagea dans la plupa
Cours des Princes Chrétiens, & parcourut une g

Il ne veut point ſur-tout entendre parler des mathématiques. La raiſon de cette antipathie vient de ce que, s'étant appliqué pendant trente ans à cette ſcience, une courbe qu'il ne peut définir, a manqué de lui faire tourner l'eſprit.

Son étude principale aujourd'hui, eſt celle de l'hiſtoire de ſa nation, & ſur-tout celle de la ville de Londres, qu'il poſſede parfaitement. Il eſt ſi ſavant dans cette branche du ſavoir, que ſa mémoire lui retrace ſans peine toutes les anecdotes galantes de la Cour & de la Ville. Depuis la fin du regne de George I juſques au commencement de George III incluſivement, il peut dire dans quel temps une certaine Miledi, qui avoit la réputation d'avoir de la vertu, fit un éclat qui la déshonora dans le monde : & dans quel autre une jeune Miſs, qui paſſoit pour une Agnès en ſe mariant, donna des preuves parlantes à ſon époux qu'elle n'étoit pas novice en amour.

Il s'exprime avec préciſion, & en termes qui rendent parfaitement ſes idées. Il a de l'imagination, de l'eſprit & encore plus de bon ſens : mais avec cela, un certain je ne ſais quoi de ſingulier & de biſare dans le caractere. Il eſt attaqué de cette indiſpoſition qui, dit-on, tire ici ſa ſource du climat. Il m'a avoué, depuis notre connoiſſance, qu'il avoit ſouvent voulu ſe tuer : mais qu'étant prêt d'exécuter ſon deſſein, il avoit trouvé, toutes réflexions faites, que vivre ou mourir étoit une choſe ſi indifférente par elle-même, qu'il ne valoit pas la peine qu'on prît celle de ſe défaire. Quand à préſent la maladie de ſe pendre le prend, il monte à cheval, & va galopper deux ou trois heures à *Hyde-Park*.

Mais il a nouvellement découvert un ſecond moyen, qui, à ce qu'il dit, eſt encore meilleur : c'eſt de boire deux bouteilles de Pontac. Comme ce remede juſques ici lui a réuſſi parfaitement, il l'appelle *le ſpécifique Anglois pour guérir de la corde.*

Il n'eſt pas tout-à-fait athée, il croit preſque à une Providence. Il ſoutient qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible qu'il y ait un Dieu, mais il n'eſt pas entiérement d'accord avec lui-même là-deſſus.

Il prétend prouver géométriquement que les Religions ont été inventées pour le maintien de l'ordre politique & civil, & qu'elles ſont la ſource de toutes les vertus, quoiqu'elles ne contiennent point de vertus. Auſſi dit-il qu'un athée en Religion eſt un homme abominable qu'il faut bannir de la ſociété, & ſoutient qu'on doit croire à un dogme quel qu'il ſoit.

Comme il ſait une infinité de choſes, qu'il a beaucoup vu & beaucoup lu, ſes amis l'ont ſouvent voulu engager à ſe faire Membre du Parlement : mais il a toujours répondu qu'il ne vouloit pas être d'un corps, où l'art de parler eſt plus fort que la raiſon, & où l'éloquence l'emporte preſque toujours ſur la vérité. Il ajoute qu'un *Orateur* qui a un beau port, de belles dents, & qui joint à cela une voix ſonore, peut ramener tout le Parlement d'Angleterre à ſon opinion, & ſe rendre maître de la chambre baſſe.

Il a été enclin dans ſa jeuneſſe à la débauche, & n'a pas voulu s'en corriger dans un âge avancé par principe de ſanté. Il croit qu'une ſobriété trop rigide eſt un poiſon lent qui mine la conſtitution, & qu'un peu de déſordre eſt un antidote, pour empêcher le dégoût de la vie, dont l'uniformité rend le poids inſupportable. C'eſt pourquoi il va une fois la ſe-

maine à *Covent-garden*, * & s'enivre régulièrement deux fois le mois à *Bedford-Arms* : il appelle cela remonter la machine.

Dégagé de tous les soins & de tous les embarras de la vie, il n'a d'autre affaire que celle de se tenir gai & enjoué. On ne lui connoît ni procès, ni femmes, ni enfants. Il n'a jamais voulu se marier, non point par aversion pour le sexe, mais parce qu'une femme éternelle, comme il s'exprime, est fiere & hautaine, & rend par-là le mariage insupportable.

Il jouit de quatre mille livres sterling de rente, & en auroit six mille si, après la mort de son pere, il ne lui avoit pris fantaisie d'aller mesurer la grande Pyramide d'Égypte. Il me parle souvent de cette disgrace, qui lui a enlevé le tiers de sa fortune; & dit à ce sujet que, sans un certain Roi d'Égypte qui vivoit il y a plus de deux mille ans, il auroit six chevaux dans son écurie au lieu de trois; quatre domestiques d'avantage qu'il n'a; & qu'il boiroit deux bouteilles de vin clairet de plus à ses repas, que ses facultés ne lui permettent aujourd'hui d'en boire.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Londres.

ON voit ici une sorte d'hommes, qu'on appelle Am--b--rs. Ces gens, qui sont chargés des intérêts des Couronnes, sont si désœuvrés, qu'on di-

* Quartier où sont les maisons de prostitution.

roit qu'ils n'ont d'autre affaire, que celle de n'avoir rien à faire.

Si on va le matin prendre l'air à *Hyde-Park*, on eſt ſûr de les y rencontrer à cheval; ſi on marche à midi dans les rues de Londres, on les y trouve à pied: on ne ſauroit faire deux pas ſans leur paſſer ſur le corps. Il ſont tous les jours réguliérement dans *St James's Park*, depuis deux heures après-midi, juſques à quatre. Ce ſont les premiers objets qui ſe préſentent à *Ranelagh* & à *Vauxhall*. Ils préſident dans les *Front-Boxes* des deux théatres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, & ſont des piliers de l'Opéra Italien de *Hay-market*. Aucun concert public ne ſe fait ſans eux; il ne ſe tient aucune aſſemblée où ils n'aſſiſtent: ils ſont enfin partout, excepté dans leurs cabinets. Je ne les connois point perſonnellement, & je n'aurois jamais deviné ce qu'ils ſont, ſi on ne me l'avoit dit.

On en voit un parmi eux qui eſt éternel. Il arriva à Londres après le déluge, & il ne quittera vraiſemblablement l'Angleterre qu'à la fin du monde. Il eſt vieux comme Saturne; mais tu ne lui donnerois pas quarante ans, tant il eſt poudré & muſqué. Son air eſt ſi grave & ſon maintien ſi empeſé que, depuis trente ans, il n'a pas dérangé un ſeul cheveu de ſa perruque: au reſte, c'eſt un grand négociateur; car il a traité avec la moitié des femmes de la Ville.

On m'en a montré un ſecond qui eſt toujours hériſſé. On diroit que ſon eſprit eſt pris aux cheveux. On le voit penſif & rêveur comme s'il étoit chargé du détail de l'Europe. Il aſſiſte aux ſpectacles miniſtralement. Ceux qui le voient de près, prétendent qu'il a des connoiſſances & du ſavoir: mais à quoi

bon ſa capacité ? Quand on n'a d'autre affaire dans une Cour que celle d'y régler des ſubſides; c'eſt-à-dire, de recevoir & d'envoyer de l'argent, on n'a pas beſoin de génie, il ſuffit d'avoir des mains.

On m'a aſſuré qu'il y en a parmi eux qui ont des lumieres & de l'entendement, je ne t'en dirai rien: mais ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt qu'il y a parmi eux de ſots perſonnages. J'en vois un ſur-tout dans les endroits publics qui a l'air indécent, je ne connois point de viſage plus malhonnête.

On m'en a fait remarquer un, arrivé de la Guadeloupe, pays d'où vient le ſucre, qui enchérit ſur tous les autres par ſa difformité. C'eſt une eſpece de ſinge-homme. Il n'y a que des ſauvages de l'Amérique qui puiſſent envoyer en Europe de telles figures.

Il me ſemble que les Princes Chrétiens ne ſont pas aſſez ſcrupuleux ſur le choix de ceux qui doivent les repréſenter dans les Cours étrangeres. C'eſt en quelque maniere avilir les Couronnes que de confier leurs intérêts à des hommes qui ne reſſemblent en rien à ceux qui les portent. On dit que ce n'eſt qu'une copie, mais cette copie doit avoir quelque rapport avec l'original.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

TU as vu dans ma précédente ma premiere introduction chez la nobleſſe d'Avignon. Nous nous rendîmes le lendemain dans la même aſſemblée,

où nous trouvâmes à peu près la même compagnie.

Monsieur, dis-je à mon conducteur; je vous prie de m'apprendre qui est ce vieillard poudré & musqué, qui fait l'agréable avec cette jeune Dame placée devant nous? C'est un de nos Marquis, me repondit-il, qui porte le titre & le nom d'une terre qu'il n'a plus. Il est vieux comme le monde & usé comme le temps. Les plaisants d'Avignon disent par ironie qu'il naquit du temps de Jean XXII, & qu'il vit bâtir le palais papal; avec cela il est toujours à fleurer le jupon de quelque femme. Il passe tous les matins deux heures à sa toilette pour réparer les injures de l'âge; & il se pare comme une vieille femme. Mais toutes ses précautions montrent la corde; ses rides contredisent son perruquier, & le font passer pour un imposteur.

Dites-moi qui est ce grand personnage un peu voûté, qui domine sur tous les autres, & qui a une perruque en bourse, quoiqu'à son âge on ne devroit plus en porter?

C'est, me répondit-il, un Gentilhomme Consul. La manie de celui-ci est le Chaperon; & il n'est pas plutôt sorti de cette charge, qu'il voudroit y rentrer. Apparemment qu'il y trouve son compte. Si cet homme avoit vécu du temps des Romains, il n'auroit pas aspiré à devenir César; il n'eut intrigué dans la République que pour le Consulat. Il passe ici pour un grand calculateur; on lui donne même des notions sur la géométrie & sur quelques autres sciences. Je l'ai tâté deux ou trois fois sur ces matieres, je lui trouve un esprit trop problématique: au reste

ſa famille eſt très-ancienne; car elle datte du temps de Moïſe. *

Je voudrois ſavoir, repris-je, qui eſt ce Gentilhomme, qui porte une figure très-commune, & une marque de diſtinction à ſa boutoniere? C'eſt un Chevalier de Malthe de quelque part des environs de cette Ville. Il a l'air bien impertinent, lui dis-je: & il en a bien le jeu auſſi reprit-il. C'eſt le mortel le plus inſipide, & en même-temps l'animal le plus arrogant qui ſoit dans la nature. Il eſt à charge à tout le monde dans cette Ville par ſa fierté & ſon inſuffiſance. On doit lui voler tout ſon bien au jeu dans une nuit; c'eſt le ſeul moyen qu'on a imaginé pour le forcer à quitter Avignon.

Pouvez-vous me dire qui ſont ces deux Cavaliers, en face de nous, qui prennent un air badin avec tout le monde & plaiſantent ſans ceſſe? Ce ſont les Meſſieurs Four-b-n deux freres; voici en gros leur caractere. L'un eſt un ivrogne & l'autre un fat. Et qui eſt ce grand vieillard, repris-je, qui fait ſemblant de n'être pas âgé, en badinant & folatrant avec eux comme un jeune homme? A ſon air je le ſoupçonnerois le troiſieme frere. Vos ſupçons ſont juſtes, ajouta-t-il, mais c'eſt aſſurément l'aîné, car c'eſt le pere des deux autres.

Qui eſt ce jeune homme qu'on voit à cette table à quadrille, qui a le regard indécis & les mains tremblantes? On diroit qu'il vient de la forêt voiſine, & qu'il y a fait un mauvais coup. C'eſt le Marquis de For-t-a de Provence: mauvaiſe compagnie. On l'accuſe d'avoir aſſaſſiné une homme dans ſa Ville, c'eſt

* Maiſon Juive.

pourquoi il s'eſt retiré dans celle-ci. L'affaire eſt pendante au Parlement d'Aix, mais qu'il perde ou qu'il gagne ſon procès, cela revient au même pour ſa réputation ; car tout le monde lui rend la juſtice de croire que, s'il ne l'a pas aſſaſſiné, il eſt capable de le faire. Son métier eſt d'être joueur, & il coupe joliment une bourſe.

Monſieur, inſiſtai-je, qui eſt ce petit homme à deux pas de nous, qui a l'air ſi empeſé? On le nomme, me dit-il, le Vicomte. C'eſt un petit maître d'une ancienne édition qui n'a jamais été corrigée; car l'ouvrage de ſa perſonne eſt rempli de défauts. Il étoit autrefois très-impertinent, mais depuis qu'une femme l'a battu, il eſt devenu fort humble.

Qui eſt ce grand jeune homme qui lui parle maintenant, qui fait le beau garçon & qui ſe mire continuellement dans ſa figure? C'eſt le petit-neveu de notre Arch---Il joue l'eſprit, affecte les ſentiments, fait le beau diſeur, parle exprès pour ſe faire écouter; choiſit ſes mots, ſes expreſſions, & accompagne le tout d'un certain je ne ſais quoi de ſingulier dans ſa figure & ſes manieres, qui ſemble fait pour achever de le rendre ridicule.

Qui eſt ce Chevalier de St Louis qui eſt à côté de lui? C'eſt ſon oncle, me répondit-on: homme cauſtique, mordant qui médit depuis qu'il eſt levé juſques à ce qu'il ſoit couché. Ce Gentilhomme peut ſeul diffamer une ſociété entiere, & perdre de réputation toute une Ville, d'ailleurs cependant honnête homme, quoiqu'un peu frippon au jeu.

Je ſuis curieux de ſavoir, continuai-je, qui eſt ce petit homme replet, qu'on voit dans tous les endroits de cette ſalle, qui ſe foure par-tout & qui parle

tout le monde? C'eſt le Marquis de Mont-p-f-e, une eſpece d'aventurier, qui s'eſt établi dans cette Ville pour faire valoir ſes heureux talents pour l'induſtrie. La plupart des gens de qualité empruntent, font des dettes, s'intriguent au jeu ou avec les femmes: mais celui-ci négocie en procès. Son induſtrie eſt la chicane. Il achete de mauvaiſes cauſes, qu'il rend bonnes à force de ſolliciter & d'importuner les Juges. Homme alerte, laborieux, infatigable, il monte à cheval & galopte à Rome ou à Paris, comme un autre iroit ici à la promenade. La plupart des hommes ſont déplacés, la vocation de ce Gentilhomme étoit d'être poſtillon.

Je ne vous ferai plus qu'une queſtion, dis-je à mon conducteur, car je crains de me rendre importun. Qui eſt ce petit Chevalier à cheveux gris, qui eſt auprès de nous, qui furete par-tout avec les yeux, & qui a le viſage d'une chauve ſouris? C'eſt, me répondit-il, un petit avorton de Malthe, que la Religion a oublié ici, parce qu'il n'a pas de quoi faire honneur à la Religion. Il eſt vain, orgueilleux, pauvre & ignorant; en un mot, c'eſt un véritable Gentilhomme d'Avignon.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kic-touna, *à Pekin.*

De Londres.

IL y a dans cette grande Ville deux ſortes de nations, les peuples qui habitent ce qu'on appelle la Cité, & ceux qui réſident dans le quartier de la

Cour; les mœurs des uns ſont préciſément les antipodes de celles des autres; on peut regarder la diviſion qui ſépare ces deux peuples, comme une vaſte mer qui met une différence immenſe entre eux.

On diroit que l'Anglois, qui eſt né aux environs de *Lombard ſtreet*, eſt d'une eſpece différente de celui qui vit aux environs de *St James' Square*. Quand celui-ci veut ſe divertir & montrer le ridicule d'un ſot perſonnage, il met ſur le théatre *the Citizen*, * le citoyen.

En effet tout eſt différent en lui, la maniere de parler, de s'exprimer, de s'habiller, de ſatisfaire ſes goûts, ſes deſirs & ſes appétits. L'Anglois de la Cité eſt groſſier, ſtupide, ſans imagination, s'exprimant mal dans la ſociété ordinaire, n'ayant dans la tête que des calculs d'argent. Au contraire, le Breton né près du Parc, parle joliment, s'exprime avec aiſance, & a des réparties; il dédaigne les richeſſes qu'il prodigue continuellement, ce qui fait qu'il mépriſe l'habitant de la Cité qui ne penſe & ne reſpire que profit & gain. Mais celui-ci lui rend bien le change, lorſqu'il vient le trouver à la bourſe, pour avoir par ſon moyen de quoi fournir à ſes diſſipations. Le citoyen fier & enflé de ſes lettres de change & de ſon argent, le regarde avec dédain, & ne lui répond que par monoſyllabes; il n'a preſque point le temps de lui parler. Le courtiſan, qui a beſoin de lui, s'habille de même dans ce moment, & affecte ſon ton & ſes allures. L'argent qui au caffé de *Smirna*, détruit le niveau, le rétablit au caffé de *Tom's*. Tous ceux qui ſont dans l'enclos de ce

* Comédie qui porte ce nom.

quartier, y ſont à l'uniſſon pendant que la bourſe dure, & que les affaires ſe font; ce n'eſt que deux heures après, que chacun rentre dans ſon caractere. L'habitant de *St James*, en repaſſant *Temple-bar*, reprend ſon air de Cour, qu'il y avoit laiſſé, comme en dépôt en entrant dans la Cité; & le Marchand, en laiſſant les calculs & les agents de change, redevient gauche, groſſier & mauſſade.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON ne peut guere marcher dans les rues de Londres ſans être battu, ni aller en carroſſe ſans être rompu. Si l'on eſt à pied, l'on eſt balloté; ſi l'on eſt en voiture, on eſt cahoté. Je préfere le ballotage au cahotage, je me mêle dans la foule, & ſoutiens le combat.

Mon banquier qui demeure à trois milles de mon logement, ne me compte jamais de l'argent qu'à mon corps défendant: j'allai derniérement chez lui pour recevoir cinquante guinées, & je reçus avant que d'y arriver, autant de coups de poing. Je ſerois peut-être traité avec plus de ménagement, ſi on ſavoit que je ſuis Chinois; mais j'ai le malheur, malgré mes petits yeux, de paſſer pour François, & en cette qualité, je ſuis étrillé d'importance. Il eſt triſte pour un Aſiatique d'être la victime de la haine de deux nations Européennes. Dans les autres États d'Europe, il n'y a que les ſoldats qui donnent de

batailles; ici tout le monde ſe bat & fait la guerre. Hier, comme je paſſois dans une rue qu'on appelle *le* Strand, un gros Anglois, en paſſant auprès de moi, me donna un grand coup de poing qui me fit pirouetter pluſieurs minutes, en m'appellant *French Dog*. Je lui en aurois volontiers fait mon reçu, à condition d'en être quitte pour le premier; mais comme l'étourdiſſement où j'étois, ne me permit pas de me retirer, il m'en donna un ſecond, en me diſant: *Get out of my way, you dirty fellow.*

Il eſt malheureux pour l'Europe entiere que les deux nations aient conçu tant d'antipathie l'une pour l'autre; car je vois ici tous les jours des *Allemands*, des *Italiens*, des *Portugais* & des *Eſpagnols*, qui, étant pris pour *François*, ne ſont pas traités avec plus de ménagement que moi, qui ſuis Chinois.

Il eſt vrai que ſi je me plains du mauvais traitement que je reçois, on me propoſe auſſitôt le duel national, qui eſt un combat particulier perſonnel; mais j'aime mieux recevoir deux ou trois coups de poing que cent, & avoir une épaule ou un bras démis, qu'un œil poché, ou le viſage en compotte.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Avois vu des Anglois en France, & j'en vois à Londres. Ce ne ſont ni les mêmes génies, ni les mêmes hommes. Le changement eſt ſi grand que l'on diroit que l'eſpece eſt différente. A Paris ils ont de

la douceur & de la politeſſe, & une certaine liaiſon dans le caractere qui les rend ſociables. A Londres, ils ſont ſombres, noirs, taciturnes, & preſque intraitables. Les qualités aimables les abandonnent en débarquant ici. Ils redeviennent Anglois depuis la tête juſques aux pieds.

Quoique le trajet de mer, qui ſépare les deux nations, ne ſoit que de quatre heures, les naturaliſtes comptent ſix mille lieues de la gaiété de Calais à celle de Douvres. La différence de caractere n'eſt pas plus grande entre les deux peuples qui habitent les deux Poles oppoſés.

Je ne puis croire que cela vienne du climat : une ſi petite différence ne ſauroit produire un ſi grand effet. Le Phyſique n'a ces ſortes d'influences qu'à un certain éloignement de degrés, & les Aſtronomes ne mettent preſque aucune différence du ſoleil de France à celui d'Angleterre. Il eſt vrai que les Anglois ſe pendent, & que les François ne ſe pendent point; mais ce n'eſt pas l'air qui fait que les Bretons s'étranglent ou ſe noient. Je crois que ce contraſte tire ſa cauſe du ſyſtême politique.

La ſociété & la politeſſe ſont une ſuite du gouvernement abſolu. Le deſpotiſme en France s'étend dans toutes les claſſes. Chaque ſujet, qui eſt ſupérieur en rang & en richeſſes, eſt une eſpece de Roi pour celui qui lui eſt inférieur : celui-ci devient ſon eſclave naturel : de-là viennent en général les conſidérations, les égards, les diſtinctions & toutes les manieres ſoumiſes & complaiſantes.

On peut regarder la France comme une ſociété de courtiſans, qui à certains égards ſont Monarques, & à d'autres ſujets. Cet enchaînement de deſpotiſ-

me, qui s'étend depuis le plus petit ſujet de la Monarchie juſques au plus grand, forme cette politeſſe qui eſt ſi naturelle aux François; car les courtiſans ſont par-tout flatteurs & prévenants.

Quand la conſtitution Romaine fut dans ſa vigueur, le peuple Romain, franc & ſincere, ne connoiſſoit point ces égards étudiés. Lorſque les Empereurs les eurent aſſujettis, ils furent polis, doux, affables & trompeurs.

Les Bretons libres & indépendants, n'ont pas beſoin de cette gaieté Françoiſe. Leur ſyſtême politique les en diſpenſe. L'inſtitution met toutes les claſſes à l'aiſe. Chaque Anglois peut être de l'humeur qu'il veut ſans prendre garde à celle des autres.

LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

DEpuis la mort du Roi, toutes les idées ſont ici pacifiques. On parle déja de congrès, d'indemniſation, de ſuſpenſion d'armes. Il ſemble que tous les ſyſtêmes de guerre ſoient deſcendus dans le tombeau avec le Monarque. Tel eſt le ſort des Européens, que leur deſtinée tient preſque toujours à la vie d'un ſeul homme. Si George II regnoit, la guerre continueroit; mais parce que George III occupe le Trône, la paix ſe fera. Et ce n'eſt pas une des moindres raiſons pour un Souverain de mettre fin aux batailles, que ſon Prédéceſſeur les ait commencées. Un Monarque croiroit n'être point Roi, s'il

ſuivoit les anciens plans : il s'imagineroit qu'on croiroit dans le monde que ſon Prédéceſſeur vit encore, & qu'il n'eſt qu'une ombre regnante. Afin que le public n'ait pas cette opinion de lui, il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, & en établir de nouveaux qui, ne s'accordant pas avec les premiers, ne ſont pas moins préjudiciables à la nation, que ceux qui pourroient auparavant lui être le plus nuiſibles.

Je ne dis pas que l'état de guerre ſoit préférable à celui de paix; mais ſeulement qu'il y a des cas particuliers, où un gouvernement ayant fait une grande avance de richeſſes & de ſujets, eſt dans la néceſſité de conſommer l'ouvrage des ſieges & des batailles; ſans quoi le traité de paix lui fait perdre tout le fruit de ſes victoires.

Ce que je t'en dis ici ne porte pas préciſement ſur l'Angleterre. Pour ſavoir ſi la paix lui ſera plus utile que déſavantageuſe, il faudroit connoître à fonds ſes reſſources, avoir meſuré ſes finances, combiné l'état de ſes forces de terre & de mer: ſavoir ſi les taxes qu'elle ſeroit obligée de mettre ſur ſes ſujets pour ſubvenir aux dépenſes extraordinaires de guerre, ne lui ſeroient pas plus préjudiciables que l'avantage qu'elle pourroit retirer de dix victoires: & ſur-tout ne point s'en rapporter au peuple, dont les idées là-deſſus portent toujours à faux; parceque chacun ſe forme des préjugés relatifs à ſes intérêts particuliers.

LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LE même homme qui m'avoit introduit dans l'aſſemblée des Nobles d'Avignon, me préſenta deux jours après dans celle des gens de robe. On ne nous eut pas plutôt annoncés, que le maître du logis ſe leva de ſa place, vint nous recevoir à la porte de l'appartement, me préſenta à la compagnie; & après m'avoir fait beaucoup de civilités, nous fit aſſeoir dans un endroit fort commode. Voilà un homme bien poli, dis-je à mon conducteur: il eſt encore plus aimable, ajouta-t-il. Si vous faiſiez quelque ſéjour à Avignon, vous ſeriez enchanté de le voir. Il a le ton de la bonne compagnie, le caractere liant, l'air aiſé, & les manieres engageantes: mais ce n'eſt là, pour m'exprimer ainſi, que le méchanique de ſon mérite. Il a du génie & du ſavoir: outre qu'il eſt habile Avocat, grand Juriſconſulte, il parle de tout avec beaucoup de juſteſſe, d'eſprit & de pénétration. Il joint aux qualités de bon citoyen, celle d'homme fort ſociable. Il fait très-bien les honneurs de cette Ville; car outre une nombreuſe compagnie qu'il raſſemble chez lui deux fois la ſemaine, ſi quelque Prince ou quelque Grand de l'Europe fait quelque ſéjour à Avignon, il lui donne des fêtes où l'on n'admire pas moins ſon bon goût que ſa magnificence.

Voilà le portrait que mon conducteur me fit de

cinq ou ſix amants dans ſa vie, & à la fin elle s'eſt bornée à un blondin fade & inſipide, avec qui elle vit aſſez indifféremment ; mais comme il faut que la galanterie s'occupe à quelque choſe, ils font enſemble de la tapiſſerie à l'aiguille. Leur amour en eſt aujourd'hui à la douzieme chaiſe.

Faites-moi la grace de me dire, qui eſt cette brune qui a le viſage long, les yeux noirs, les dents belles & la bouche jolie, qui nous regarde preſque toujours ? C'eſt, me répondit-il, une femme ſans mœurs. Lorſqu'elle étoit fille, elle étoit au premier venu : aujourd'hui qu'elle eſt femme, elle eſt au dernier. Tout lui eſt bon, elle donne dans l'Égliſe, l'épée & la robe, ſans négliger cependant le Tiers-État. Elle s'attache ſur-tout à la finance. Si comme cette Princeſſe d'Égypte, elle eut exigé une pierre de chacun de ſes amants, elle pourroit élever aujourd'hui une pyramide qui iroit juſques au ſeptieme ciel.

Qui eſt cette jeune perſonnne, qu'on remarque aſſiſe derriere elle, & qui eſt aſſez jolie? C'eſt ſa ſœur, Demoiſelle à marier, & qui a autant de goût qu'elle pour la robe : mais qui, en attendant, s'amuſe avec l'épée. Celui qui épouſera cette fille, ſe mariera avec une femme.

D'où vient, lui dis-je, reçoit-on ici ces ſortes de créatures ? Que voulez-vous, repartit-il? S'il falloit ſcrutiner la conduite de toutes les femmes, & ne recevoir que celles qui ont de la vertu, il faudroit mettre la clef ſous la porte de cette aſſemblée.

Monſieur, lui demandai-je en cet endroit, qui ſont tous ces hommes qu'on voit debout & aſſis dans cette aſſemblée? Ils ſont pour la plupart habillés de

noir. Ce ſont, me répondit-il, des Avocats
beaucoup! repris-je; & il faut que vous a
des procès, pour occuper tant de gens de lo
en avons peut-être moins qu'ailleurs; car n
mes trop pauvres ici pour corrompre les
acheter des ſentences : auſſi n'eſt-ce qu
qu'on ſe donne pour percer tout d'un coi
cond rang. La plupart de ces Avocats
voyez, ne vous donneroit pas un bon coi
l'Empire du monde: & pluſieurs d'entre e
rent certainement qu'il y ait un code de
que Juſtinien ait jamais exiſté. Quand un
veut un peu ſe décraſſer de ſon origine, il
grades & ſe fait Avocat honoraire : ce qui
le pas directement après la nobleſſe. Il y
fait pour cela : on dépenſe cent écus. Cela
cher, lui dis-je : il eſt impoſſible d'être un
leur marché. Je ne ſuis embarraſſé que d
ſuffiſance; car des gens qui, pour de l'arge
rent le ſavoir de leur État, doivent être
ignorants. Eux ignorants! reprit-il : ce ſo
habiles gents du monde. Ils ſavent tout : p
économie d'État, ſyſtême de finances,
ment, miniſtre, adminiſtration, & vous ve
me ils traiteront toutes ces matieres. La
eſt ſur-tout leur fort, c'eſt là où ils brille
& où ils extravaguent davantage.

LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-fe, *à Pekin.*

De Londres.

A Paris il y a plus de théatres & de pieces qu'à Londres ; mais à Londres il y a plus de ſcenes & d'acteurs qu'à Paris.

Dans les autres pays de l'Europe, on repréſente les vices en gros, ici on les joue en détail : on dépéce, pour ainſi dire, le cœur humain.

Les faiſeurs de pieces repréſentent la nature dans toutes ſes formes, même les plus difformes.

Les intrigues des cachots, les horreurs des priſons, les entretiens brutaux des cabarets, les propos indécents des mauvais lieux entrent dans le plan de ce théatre.

Le plus ſouvent les perſonnages ſont des voleurs de grand chemin, des gueux, des pauvres, des mendians, des taverniers, &c.

On dit ici pour raiſon que la ſcene eſt le miroir de la vie humaine ; mais faut-il pour cela en défigurer la glace ? Un malade dans ſa garde-robe, un lépreux qui expoſe ſes plaies, un ivrogne qui vomit, une femme de mauvaiſe vie qui affecte des poſtures indécentes ſont auſſi des tableaux de la vie humaine : faut-il pour cela les expoſer au grand jour ?

La ſociété civile a ſes égouts, ou, pour me ſervir de cette expreſſion, ſes excrements : lorſqu'on les remue, il en ſort des exhalaiſons qui font mal au cœur.

Ces caracteres ne ſont d'aucune utilité au monde moral. Ceux qu'ils repréſentent n'aſſiſtent jamais à ces repréſentations; & quand ils y aſſiſteroient, ces peintures ne feroient ſur eux aucune impreſſion. La vile populace ne ſe corrige jamais; la crapule dans laquelle elle eſt plongée dans un temps, eſt celle où elle vit dans un autre.

Mais, comme on a jugé que la ſcene feroit trop uniforme, ou peut-être même trop triviale, en ne repréſentant que des filoux ou des laquais, on y a mêlé des Héros & des Rois; de maniere que les ſpectateurs, après avoir parcouru ſur cette ſcene le Palais d'un Monarque, s'y trouve le moment d'après dans la boutique d'un ſavetier.* Le Roi y eſt ſur ſon Trône, le cordonier ſur ſon eſcabeau. Celui-là entretient les ſpectateurs des affaires d'État, celui-ci des détails de ſa boutique. Le Héros eſt amoureux, le ſavetier eſt ivrogne. L'un ſupplie la Reine, l'autre bat ſa femme, &c. Rien n'eſt ſi contradictoire que ce qui ſe paſſe ſur ce théatre. Les perſonnages y ſont à mille lieues les uns des autres.

Les Phyſiciens ont obſervé que ceux qui ſervent les foux dans les hôpitaux, à force d'entendre des diſcours interrompus, coupés & qui n'ont aucune liaiſon, perdent l'eſprit eux-mêmes. Je ne te dirai pas ſi les ſpectateurs qui aſſiſtent réguliérement à *Covent-garden* & à *Drury-lane* deviennent foux; mais ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt que ces deux théatres ne ſont pas faits pour rendre les hommes ſages.

* La plupart des pieces ſérieuſes en Angleterre ſont mêlées de farces.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LE théatre Anglois eſt non-ſeulement bas & trivial, mais même ſale & obſcene. J'aſſiſtai, il y a quelques jours, à une comédie Angloiſe qui a pour titre *The Batchelor.* La piece ne fut pas plutôt commencée que j'aurois voulu être bien loin du théatre: tant la modeſtie & la décence y ſont bleſſées. Je cherchai pluſieurs fois les moyens de m'enfuir, mais une foule de ſpectateurs me barroit tous les chemins, car cette piece eſt fort courue.

J'étois d'abord pour les jeunes Dames, dans un embarras que je ne puis te repréſenter: mais je m'apperçus bientôt qu'elles étoient moins inquiétes que moi.

Il faut que la modeſtie ſoit bien dégénérée parmi les ſexe Breton; car on lit dans quelques fragments qui peuvent ſervir d'hiſtoire au théatre Anglois, que les femmes autrefois n'aſſiſtoient jamais au ſpectacle qu'en maſque; de maniere qu'étant couvertes, elle écoutoient incognito toutes les ſottiſes qu'on y débitoit, mais aujourd'hui elles ont levé le maſque, & les entendent perſonnellement, de ſang-froid & ſans rougir.

Quoi qu'il en ſoit, il n'y a aucun mauvais lieu, point de corps de garde, où il ſe débite d'avantage d'obſcénités, & où il ſe diſe un plus grand nombre de paroles ſcandaleuſes, qu'il s'en proféra ce ſoir-là ſur ce théatre

L'indécence de cette comédie ne ſe borne pas aux mots, elle paſſe juſques à la repréſentation de l'acte de la débauche. Le crime ſe conſomme preſque ſur la ſcene, en préſence du ſpectateur à qui la piece fait garder les manteaux.

On doit avoir mauvaiſe opinion de la délicateſſe d'une nation, qui ſouffre que l'indécence ſoit portée ſur ſon théatre juſqu'au point de révolter les ſens.

Il ne faut point avoir l'eſprit formé pour juger de cette dépravation de goût, la raiſon dans ſon adoleſcence peut s'en appercevoir.

Au ſortir de cette piece, j'allai chez une Dame, qui m'avoit invité, & où pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe devoient ſe rendre après la comédie, & y ſouper comme moi. Parmi ceux qui formoient cette aſſemblée, il y avoit une Dame qui avoit une fille de ſept ans, qu'elle avoit menée ce ſoir-là pour la premiere fois à la comédie.

Après les premiers compliments, chacun s'aſſit à ſa place en attendant qu'on ſervît. On alloit ſans doute parler de la piece & des acteurs, lorſque la petite fille, prenant la parole, s'adreſſa ainſi à ſa mere.

Ma chere Maman, lui dit-elle, pourquoi eſt-ce qu'il y a des théatres & des comédies à Londres? Ma fille, lui répondit la mere, c'eſt pour corriger les mœurs par la peinture difforme des vices. Oui! dit l'enfant, cela eſt bien joliment imaginé, ma chere Maman, moyennant quoi, ajouta-t-elle, les petites filles comme moi qui vont ſouvent à la comédie, doivent être bien ſages? Oh! je vous prie donc, ma chere petite Maman, de m'y mener ſouvent; car je veux être bien ſage auſſi. Cependant, repri-

elle, j'ai entendu ce soir des paroles qui doivent être méchantes; car la petite Dazy-Smith, qui va à l'école avec moi, fut mise derniérement en pénitence, pour les avoir proférées: comme *son of a Bitch*, *son of a Whore*, *son of*--- Fi donc, Mademoiselle, lui dit la mere en prenant son sérieux, ne prononcez point ces mots sales. Mais si ces mots sont sales, Maman, interrompit précipitamment la petite-fille, pourquoi les emploie-t-on sur le théatre, s'il est fait pour corriger les mœurs.

Un enfant de sept ans dans cette réponse fait la critique générale du théatre Anglois.

LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin*, Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Angleterre est riche & fertile, son commerce est étendu. Elle domine sur le vaste Océan; sa marine la rend respectable à tout l'univers. Sa constitution est des mieux combinées; le citoyen y est libre, l'homme n'y est point esclave. La nation se gouverne par ses loix, & se conduit par ses représentants: chaque particulier y est une espece de Roi; il ne rend compte de ses actions qu'à lui-même. Cependant ce peuple est le plus malheureux de la terre, car il est le plus triste. Une inquiétude mortelle s'est emparée de la nation; on ne vit point en Angleterre, on n'y fait que languir. Au milieu des richesses & de l'abondance, on ne jouit de rien. Tous les amusements publics ou particuliers sont mélan-

coliques, & les divertiſſements privés de gaieté; tout y eſt ſérieux juſques à la joie. Un air ſombre jette du noir par-tout, & répand la triſteſſe juſques dans le ſein des plaiſirs. La gravité a pris le deſſus ; elle s'eſt emparée de toutes les claſſes de la nation : il y a des Anglois qui de pere en fils n'ont pas ri depuis dix générations.

La plupart des Bretons, ne pouvant ſurvivre à leurs chagrins, ſe pendent ou ſe noient. Quel bonheur que celui qui porte les hommes à ſe tuer de déſeſpoir ! Je crois que je pourrois expliquer ceci. La liberté donne une certaine inquiétude d'eſprit que la ſervitude lui ôte. Le peuple eſclave a une affaire, qui eſt celle de rompre ſes chaînes; la nation libre n'en a point : or, quand l'imagination n'a rien à faire, l'inquiétude travaille.

Il s'enſuivroit de-là, me répondras-tu, que la liberté ſeroit un mal. Je le crois de même, par la raiſon que les hommes abuſent de tout. Plus l'avantage qu'ils reçoivent de la conſtitution politique, eſt conſidérable, plus l'abus qu'ils en font eſt grand. Il eſt vrai que cette liberté eſt l'état de perfection; mais pour en jouir, il faudroit que l'homme fût parfait. Il n'y a point de gouvernement ſur la terre plus eſclave que celui du Turc, & il n'y en a aucun qui ſente moins ſon malheur. De toutes les nations, la Françoiſe eſt la moins libre, c'eſt cependant la plus gaie.

Une autre ſource de cette humeur noire qu'on remarque chez ce peuple-ci eſt, je crois, le genre des boiſſons qui ſont en uſage en Angleterre. Les Anglois en général s'abreuvent de liqueurs fortes & ſpiritueuſes. Celles-ci qui, pendant qu'elles por-

tent leur fumée au cerveau, forcent les fibres par une gaieté artificielle, cauſent enſuite en eux un relâchement qui donne de la triſteſſe. Peut-être que le climat & d'autres cauſes ſecondes contribuent à produire auſſi cet effet; car s'il faut peu de choſe pour faire qu'un peuple ſoit gai, il ne faut preſque rien pour le rendre triſte.

LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

IL y a une Inquiſition à Avignon; & par la même raiſon il y a auſſi des Juifs; car ces deux choſes vont toujours enſemble.

Je n'ai donc pas été ſurpris de trouver des Juifs dans le Comtat: mais j'ai été étonné d'y rencontrer des Ducs.

Ce ſont des eſpeces de bénéfices honoraires que le Pape donne. On bulle ici un Duc, comme on bulle un Évêque. On paye pour l'un comme on finance pour l'autre; il ſuffit d'avoir de l'argent pour acheter un brevet Ducal. La naiſſance n'y fait rien; car comme il ne faut pas être Noble pour être Évêque, il n'eſt pas néceſſaire d'être Gentilhomme pour devenir Duc.

C'eſt une vieille habitude que la Cour de Rome a de créer. Ne pouvant plus faire des Rois, elle fait des Ducs.

A l'égard des Chevaliers, le Pape en fait plus, lui ſeul que tous les Souverains de l'Europe en-

ſemble. Il eſt vrai que le prix qu'il met à ce titre, eſt ſi modique qu'il n'y a point de valet de pied qui n'ait le moyen d'entrer dans ſes ordres.

Les marchands du St Pere à Rome vendent les commiſſions de Chevalier en gros; le prix en eſt fait, c'eſt cent ducats le cent. Il eſt vrai qu'il y a des Souverains en Europe, qui les livrent encore à meilleur marché; car ils les donnent pour rien.

Tout eſt corrompu dans ces malheureux climats; non-ſeulement la vertu, mais même la marque qui ſert à la diſtinguer.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kiai-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ICI, comme en France, les Miniſtres d'État viennent de loin. On diroit que, dans cette partie de l'adminiſtration, le gouvernement eſt entiérement deſpotique, & reſſemble à ceux d'Aſie.

A Conſtantinople le Sultan peut faire Vizir, un petit Douannier: à Londres le Roi peut faire Secretaire d'État un bas Officier; avec cette différence, qui n'eſt pas toujours le maître de lui ôter ſon poſte, après le lui avoir donné; ſouvent ſon Divan s'y oppoſe. Dans ce cas le Prince a droit de création, & non point de conſervation: il peut former, mais non pas détruire.

En France, une femme peut faire un Miniſtre d'État: ici il faut encore moins qu'une femme; il ſuffit preſque toujours d'ouvrir la bouche avec art.

Un citoyen qui ſait bien épeller ſes voyelles, articuler diſtinctement les mots, qui cadence bien ſes phraſes, qui varie joliment ſes ſons, qui les rend agréables à l'oreille, a déja un grand talent pour parvenir au miniſtere. Les Monarques abſolus en Europe, ont une favorite à qui ils ne refuſent rien : cette République a une maîtreſſe à qui elle accorde tout; c'eſt-à-dire, l'art oratoire.

Je demandai derniérement à un Anglois, qu'elles étoient les vertus caractériſtiques du Miniſtre qui gouverne maintenant les affaires de cette Monarchie. Il me répondit qu'il narroit bien, & qu'il s'énonçoit avec grace. „ C'eſt, me dit-il, le plus beau „ parleur de l'Europe. Il dit tout ce qu'il veut, & „ perſuade tout ce qui lui plaît. Voulez-vous, en fait „ de matieres d'État, qu'il ſoit jour en pleine nuit, ou „ qu'il ſoit nuit en plein jour, vous n'avez qu'à choiſir: cela lui eſt indifférent; il vous convaincra également de l'un, comme de l'autre. Son fort eſt la „ conviction; il a dans ſon imagination un aſſortiment complet en preuves contraires. “

J'allai le lendemain entendre cet orateur dans la Chambre des Communes; je trouvai en effet qu'il a, comme on dit en Europe, la langue bien pendue. Il étoit occupé, ce matin-là, à réſoudre un point de morale politique ſur la guerre d'Allemagne. La choſe étoit délicate. Il avoit promis au peuple, en entrant dans le miniſtere, qu'il n'y enverroit point d'armée, & n'y feroit paſſer que peu d'argent; il étoit cependant queſtion ce jour-là d'y envoyer beaucoup de troupes, & encore plus d'argent. C'eſt quelque choſe de prodigieux que l'art qu'il employa, pour porter la Chambre à oublier ſa premiere promeſſe, & à la

perſuader de ne pas ſe reſſouvenir de tous les beaux diſcours qu'il leur avoit fait à ce ſujet. Dès la premiere partie de ſa harangue, je m'apperçus à la contenance de l'auditoire, qu'il alloit la perſuader de ce dont il vouloit la convaincre : la conviction s'avançoit à chaque période du diſcours.

Il eſt vrai que dans cette Chambre, il y a toujours un grand nombre de Membres qui ſont convertis avant que d'aſſiſter aux ſermons de ce Miniſtre.

Tout eſt géométrique dans ſes oraiſons : en fait de diſcours, c'eſt le plus habile architecte de ſon ſiecle. Les enchanteurs bâtiſſent des Palais en l'air : ce Miniſtre peut élever l'édifice d'un raiſonnement juſques aux nues, & y loger tout le Parl-----t.

Tu peux bien penſer qu'il y a beaucoup de gens qui ſe déclarent contre ce beau parleur. Tous ceux qui bégayent dans cette Chambre, ſont ordinairement d'un avis contraire à ſes déciſions.

Les anciens ſe méfioient beaucoup de l'art oratoire ; ils ne vouloient point voir les orateurs : On exigeoit d'eux qu'ils prononceroient leurs diſcours dans l'obſcurité. Il y a un certain enchantement dans le geſte, l'air du viſage, le ton, & l'expreſſion de ceux qui font profeſſion de parler en public, qui ſéduit l'imagination & captive l'eſprit.

Tout fut perdu autrefois, lorſque la plus ſage République du monde permit à ſes orateurs de monter dans la tribune. C'eſt dégrader la vérité que de ſe ſervir, pour la faire valoir, des mêmes moyens que le menſonge employe pour ſéduire.

LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

DE toutes les profeſſions que le faſte & l'oſtentation ont établi dans cette Capitale, il n'en eſt aucune ſelon moi de plus ridicule, que celle qui met de la vanité dans la choſe la plus humiliante de la vie. La maſcarade des enterrements en Angleterre n'a pas la même forme qu'en France; mais elle part du même principe.

En parcourant les différents quartiers de Londres, je lus cet avis ſur l'enſeigne d'une boutique: *Ici on enterre les morts avec décoration & magnificence.*

Il y a en Angleterre des Entrepreneurs d'enterrements comme des mariages. C'eſt ici un étalage que de jetter un cadavre dans un trou. La pompe eſt plus ou moins grande à proportion de l'argent qu'on donne.

Afin que cette oſtentation ſoit vue de loin, la repréſentation s'en fait ordinairement au flambeau. Au lieu de Prêtres & de Moines, une foule de domeſtiques en habit de maſque noir & blanc avec des torches à la main, précede le corps qui eſt dans un char garni de franges; pluſieurs carroſſes tendus de noir ſuivent le cadavre, & vont avec ce faſte lugubre le livrer à la pourriture.

Si on verſe des larmes dans cette occaſion, c'eſt de regret de n'avoir pas les moyens d'être plus vains. Il n'y a point de nation en Europe plus curieuſe en enterrements que l'Angloiſe.

Je rendis visite ces jours passés à un Gentilhomme Breton, qui vit à la campagne. Après m'avoir montré le logement qu'il habite pendant sa vie, il me fit voir celui qu'il doit occuper après sa mort. C'est la caisse où son corps doit reposer dès qu'il sera privé de son ame. Cette caisse que vous voyez, me dit-il, passe pour un chef-d'œuvre de ciselure. L'Artiste a trouvé le moyen d'y faire entrer trois mille clous dorés, & de les placer avec une symmetrie admirable. Examinez ces deux anses de métail *surdoré*, par où mon corps doit être précipité dans la fosse; rien n'est mieux travaillé : ce n'est pas tout, ajouta-t-il, il faut que je vous en fasse observer la justesse. A ces mots il appella ses domestiques qui le déshabillerent; & aussitôt il se mit dans son suaire; voyez, continua-t-il, lorsqu'il y fut allongé, si on peut rien voir de plus exact : mon corps après ma mort y sera tout juste sans être gêné.

Je lui avouai que les proportions de son logement sépulcral étoient fort bien observées. Après qu'il fut sorti de son tombeau, je lui dis, Monsieur, c'est pousser l'hospitalité bien loin, que de loger aussi superbement les vers qui doivent vous dévorer.

Il n'y a point d'habitation sépulcrale du citoyen le plus ordinaire de Londres, dont la valeur ne pût former une dote pour marier une pauvre fille de la campagne. Vois combien les enterrements ensevelissent ici des mariages, & quelle nombreuse postérité s'éteint avec les morts.

On pousseroit bien plus loin cette ostentation : bientôt les caisses des cadavres seroient d'or massif : mais les brigants, qui volent les vivants, ne manqueroient pas de piller les morts. La richesse du sé-

pulcre feroit que les corps n'auroient point de ſépulture. Il n'eſt guere poſſible de calculer au juſte la main-d'œuvre qui eſt enſevelie dans les cimetieres de Londres & qui dès ſa naiſſance eſt perdue pour l'État. Cela va à une ſomme immenſe. Si on l'avoit employée à des productions utiles à la République, celle d'Angleterre ſeroit aujourd'hui une des plus puiſſantes de l'Univers.

Cette oſtentation des funérailles qui s'étend à toutes les claſſes & à tous les rangs, porte ſur le gouvernement domeſtique. On voit des familles qui n'ont pas de quoi vivre, parce que pluſieurs de leurs ancêtres ne vivent plus. Leurs facultés ont été enterrées avec eux dans le même tombeau. On peut dire qu'en Angleterre les morts tuent les vivants.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Allai hier à *Ranelagh*. C'eſt un jardin public dans l'enclos duquel eſt une vaſte ſalle faite en forme de dôme, où les hommes & les femmes ſe promenent au ſon des violons, autour d'un grand pilier qui ſoutient l'édifice.

La compagnie en entrant dans cette ſalle tourne d'abord : enſuite elle recommence à tourner; puis elle tourne encore, juſqu'à ce que n'en pouvant plus de laſſitude, elle tombe ſur des bancs qui ſont dans de petites loges, autour du pilier où on vient de voltiger.

Ce divertiſſement tuant a ſes agréments; un des plus commodes eſt de mettre à tout moment nez à nez les hommes avec les femmes.

Il y a ici des établiſſements admirables; on y découvre un plan de réunion qui tend à la jonction des deux ſexes. C'eſt dommage que ſes fondateurs ayent oublié les mœurs.

La ville de Londres eſt immenſe. Avant *Ranelagh* on ne pouvoit point ſe joindre; maintenant on eſt ſûr de ſe rencontrer. La nation ſe racroche continuellement dans ce jardin; on ne s'y proſtitue point ouvertement. Les hommes & les femmes y préparent ſeulement les machines de ſéduction.

Le vice eſt d'autant plus ſûr d'y faire des progrès, que ce jardin eſt marqué au coin de l'honnêteté publique. Tous les rendez-vous d'amour y paſſent pour des rencontres. Les airs panchés & voluptueux s'y introduiſent avec la permiſſion de la décence, ce qui eſt un moyen plus ſûr pour corrompre un peuple que l'incontinence ouverte.

J'aurois dû te parler auparavant d'un autre rendez-vous public qui a le pas ſur *Ranelagh* pour ſon ancienneté & qu'on nomme *Vaux hall.* Dans celui-ci le fondateur eſt allé plus loin, on peut y conſommer le crime; de grandes allées obſcures mettent la volupté publique à ſon aiſe.

Ce n'eſt pas tout; il y eſt permis de s'enivrer, & de paſſer la nuit dans la plus affreuſe débauche. Il eut peut-être été moins dangereux pour les mœurs de la nation Angloiſe d'avoir établi trente maiſons de proſtitution publique, que les deux jardins de *Vaux-hall* & de *Ranelagh.*

LETTRE XLII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Nîmes.

NOus ſommes convenus de ne porter notre vue que ſur les hommes, ſans nous arrêter aux monuments; ſans quoi je te parlerois du ſuperbe amphithéatre, de la maiſon quarrée, & des bains d'une merveilleuſe beauté: ouvrages des Romains, qu'on voit ici & qui ſubſiſtent depuis plus de deux mille ans.

Il ſemble que les Romains, dans leurs édifices, ne penſoient qu'à la poſtérité, & que les modernes ne travaillent que pour leur âge. Les monuments de ceux-ci finiſſent preſque avec eux, au lieu que les ouvrages de ceux-là paroiſſent ne devoir finir qu'avec le monde.

Je ſuis dans l'admiration, quand je vois des hommes qui laiſſent des veſtiges de leur exiſtence, grand nombre de ſiecles après qu'ils ont exiſté. C'eſt reſſembler, en quelque maniere, à Dieu, que d'être, comme lui, éternel dans ſes ouvrages.

Mais s'il reſte encore à Nîmes quelques traces des travaux de ces hommes immortels; il n'y paroît pas la moindre étincelle de leur génie. Le goût de ce peuple eſt entiérement tourné vers les arts & les manufactures. Cet eſprit divin des Romains, après avoir conquis la terre par les armes & parcouru le Ciel par ſes ouvrages, eſt paſſé enfin dans le corps de métiers: vils inſtruments qui finiſſent avec le faſte qui y a donné naiſſance. Qui pourroit croire qu'un

peuple qui a été si grand dans un temps, soit si petit dans un autre?

LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE ne saurois te dire si la lettre suivante est une ironie, pour tourner en ridicule cette maladie épidémique des papiers publics, dont la nation Angloise est attaquée, ou si réellement les Bretons pousseroient leur curiosité jusques à la Chine. Quoi qu'il en soit, je reçus dernièrement le papier suivant sous une enveloppe, par un courier à pied, qu'on appelle ici *The Penny-post.*

Monsieur le CHINOIS,

„ Les nations ne peuvent s'agrandir, & devenir „ puissantes, qu'à force de savoir. Aucun peuple „ n'a porté plus loin le desir pour les connoissan- „ ces, que nous autres Anglois. Chaque citoyen „ sait ce qui se passe chaque jour dans la ville de „ Londres.

„ Nous avons tous les matins le journal historique „ de notre société civile; un chat ne sauroit naître, „ ni un chien mourir, sans que le public en soit „ aussitôt informé. Nous savons en détail ce qui se „ passe journellement à Paris, à Rome, à Amster- „ dam, à Hambourg, à Dantzick, à Petersbourg, „ ainsi que dans toutes les autres principales Villes „ du monde.

„ La Turquie & la Perſe paient un tribut à notre curioſité; nous ſavons ce qui arrive en Afrique, & nous avons Gazette journaliere de l'Amérique, & les événements des Indes paroiſſent réguliérement dans nos papiers. Mais la Chine a échappé juſques ici à notre curioſité; ce n'eſt pas que nous ayons perdu de vue cet Empire, il y a une infinité de citoyens dans cette Ville, qui ne dorment point, faute d'avoir des nouvelles de Pekin.

„ Cette inquiétude nocturne a fait former le projet à une ſociété de gens dévoués au ſommeil public, d'établir à Londres un papier Chinois qui paroîtra tous les matins, ſous le titre de *Pékin Daily Advertiſer*. A cet effet nous avons réſolu d'établir une correſpondance Chinoiſe, qui nous donnera un détail journalier de ce qui ſe paſſe dans cette Ville. Il n'y a que deux petites difficultés dans l'établiſſement de ce papier, c'eſt que nous ne connoiſſons ame qui vive à Pekin, & n'entendons pas un ſeul mot de Chinois.

„ Il nous reſtoit une ſeule reſſource qui étoit de nous adreſſer aux profeſſeurs de la langue Chinoiſe à Oxford; mais ce ſont des ignorans qui n'en ſavent pas un mot; leur talent ſe réduit à faire des reçus tous les trois mois en fort bon Anglois, pour le quartier de leur penſion, pour exercer un idiome qu'ils n'entendent pas. Nous vous prions donc d'entrer dans nos vues, & de nous aider dans ce plan; il vous ſera aiſé en qualité de national d'applanir toutes les difficultés que nous trouvons inſurmontables. Ce papier qui

„ ſera un des plus intéreſſants de notre gouverne-
„ ment, donnera beaucoup de profit & vous y au-
„ rez votre part. Les principales matieres d'État,
„ ſur leſquelles la correſpondance Chinoiſe doit s'é-
„ tendre, pour en donner avis au bureau Anglois,
„ doivent être de la nature de celles-ci; ſavoir,
„ combien de fois l'Empereur de la Chine à éter-
„ nué dans un mois; le nombre des priſes de tabac
„ qu'il a pris, & ce qu'il en fume tous les jours,
„ avec un détail circonſtancié de ſa pipe, ſuivi de
„ notes & de remarques hiſtoriques, & s'il eſt poſ-
„ ſible, en envoyer le deſſein, afin qu'on puiſſe la
„ faire graver. Il faut ſur-tout être exact ſur cet ar-
„ ticle; car la pipe plus ou moins grande de cet
„ Empereur peut fournir un vaſte champ de ré-
„ flexions à nos profonds politiques. On nous infor-
„ mera auſſi quel eſt le diamêtre du Paraſol de
„ l'Empereur, lorſqu'il va à la pagode pour y faire
„ ſa priere; de quelle couleur il eſt, & quelle en
„ eſt l'étoffe; combien de baſtonades les Mandarins
„ ont fait diſtribuer aux Chinois dans leur adminiſ-
„ tration. Les mariages de Pekin, les naiſſances,
„ les morts, les enterrements, & autres notices im-
„ portantes.

„ L'ancienneté des nouvelles n'eſt point un obſ-
„ tacle; quand on aura ici les matériaux du *Pekin*
„ *Daily Advertiſer*, on les arrangera au bureau,
„ comme l'on voudra: on lit ici des nouvelles d'un
„ an dans nos autres papiers, qui paſſent pour néan-
„ moins pour être récentes.

LETTRE XLIV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON voit ici une race d'étrangers réfugiés, qui ſe ſont bannis volontairement de leur patrie, qui ont quitté leur famille, abandonné leur fortune, laiſſé parents, amis, rangs, honneurs, & qui ſe ſont privés de ce qu'ils avoient de plus cher au monde pour venir exercer librement une Religion à laquelle ils croient à peine; car la conviction d'un culte conſiſte à rendre meilleur, & il ſemble au contraire que ces gens-là ſoient devenus pires. En général ils ſe livrent à leurs paſſions avec moins de ménagement, que ceux-mêmes qui nient la divinité. La ſenſualité, l'amour du gain, & tous les vices qui accompagnent la volupté & l'avarice ſe manifeſtent en eux.

La plupart profeſſent une grande Indifférence pour cette Religion à laquelle ils ont tout ſacrifié. On les voit aſſiſter nonchalamment une fois la ſemaine aux prieres de leur Égliſe, & le reſte du temps ils ne penſent non plus à cette Égliſe, que ſi elle n'exiſtoit pas. J'appelle cela être martyr d'un culte à crédit.

Ce n'eſt pas la peine de s'expatrier pour acquérir la liberté de n'avoir preſque point de Religion.

LETTRE XLV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

C'Eſt ici le pays natal de la biſarrerie & de la ſingularité. Le deſir de ſe diſtinguer & de ſe montrer différent des autres, eſt la paſſion dominante. Il y a des Anglois qui ne vont jamais aux ſpectacles & ne ſe trouvent point aux promenades publiques, parce que l'uſage général eſt de s'y trouver : on en voit qui renoncent aux femmes tout exprès, pour s'écarter de la nature.

On m'a montré ici un Breton qui a épouſé, depuis plus d'un an, la plus belle fille d'Angleterre, & qui n'a pas encore couché avec elle; il dit pour raiſon, qu'il n'y a perſonne qui, en ſe mariant, ne couche avec ſa femme.

Un autre a fait venir un cheval Arabe d'un prix ineſtimable, qu'il ne monte jamais. Tu ne devinerois jamais pourquoi : c'eſt que tous ceux qui ont de beaux chevaux en Angleterre, en font parade.

On trouve des gens qui s'enferment, quand il fait beau temps, & qui ne ſortent, que lorſqu'il pleut : il y en a qui vont habillés de toile durant l'hiver, & de velours, pendant l'été. Pluſieurs voyagent toute leur vie, tandis que d'autres ne ſortent jamais de leur Château, où ils s'enferment, comme dans une priſon. Les uns ſe défont de leur bien pendant leur vie, pour jouir volontairement du ſingulier plaiſir d'être pauvres; les autres vont mourir tout exprès dans un pays étranger, pour avoir le plaiſir de ſe

faire porter dans leur patrie après leur mort. Il s'en trouve même aujourd'hui qui ſont ſobres & qui ne s'enivrent point, à cauſe du goût naturel, qu'il y a en Angleterre pour l'ivrognerie: mais on prétend que cette ſingularité, de même que celle des femmes, ne tiendra pas. Enfin on ſe pend ici par biſarrerie & par goût particulier.

Cela part toujours du principe du gouvernement qui permet à chacun d'être maître de ſes actions; c'eſt-à-dire, de ſatisfaire ſon humeur. Les peuples libres ont plus d'orgueil que les peuples eſclaves, & la ſingularité eſt la ſuite d'un amour-propre exceſſif.

LETTRE XLVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL ſemble que la mort chez ce peuple ne ſoit que la cauſe ſeconde de la vie. On demande conſeil ici, pour ſavoir ſi l'on doit ſe tuer, à peu près comme on va aux opinions à Pekin pour une affaire ordinaire. Il faut que l'Avocat conſultant en pareil cas, ait quelque eſtime pour celui qui s'adreſſe à lui, afin de le diriger en toute conſcience; car l'avis pour la mort eſt preſque toujours une faveur particuliere.

On m'a ſouvent fait à ce ſujet un conte qui ſelon toutes les apparences eſt ſuppoſé, mais qui ſert néanmoins à faire connoître cette nation; car s'il n'eſt pas fondé ſur la vérité, il eſt du moins copié d'après le génie Anglois.

Un Breton d'un gros bon ſens, & qui paſſoit pour le meilleur conſeil de Londres, fut conſulté par un

citoyen, pour ſavoir s'il devoit ſe défaire lui-même: il lui expoſa toutes les bonnes raiſons qu'il avoit de ſe pendre. *J'ai perdu tout mon bien dans le commerce*, dit-il; *je n'ai aucun parent qui ſoit en état d'y ſuppléer: je n'attend aucun héritage. Ma femme, depuis ma pauvreté, m'a abandonné; elle s'eſt livrée à la débauche, & me desbonore dans le monde, par ſa vie ſcandaleuſe: mes enfants ſont des libertins, qui n'attendant rien de moi, me mépriſent. Je n'ai aucnn talent, je ne ſuis d'aucune profeſſion; j'ai réſolu de mourir, pour mettre fin à mes malheurs. Que me conſeillez-vous?* „ Je vous „ conſeille de vivre, répondit l'homme au bon ſens: „ il y a du reméde à tout dans la vie. Certains „ événements imprévus peuvent naître; la fortune „ peut entrer dans la maiſon d'un malheureux par „ tant de portes, que lorſqu'on y penſe le moins, „ on ſe trouve ſouvent au niveau de ſes affaires. „ Croyez-moi, Monſieur, ne vous tuez pas. "

Le citoyen ſe retira, réſolu de vivre. Il communiqua le lendemain ſa conſulte à un de ſes amis, qui ne la trouvant pas de ſon goût en fit des reproches à l'Avocat qui étoit de ſa connoiſſance. Celui-ci ne déſavoua pas de l'avoir mal ſervi, & lui fit cette réponſe; „ Votre ami ne tient à rien auprès de moi; „ je garde mes bons conſeils pour ceux qui me ſont „ recommandés, ou en faveur de qui je me ſens de „ l'affection. Si c'eut été quelqu'un pour qui j'euſſe „ eu de l'eſtime, je l'aurois conſeillé de ſe pendre. „ Dailleurs, puiſqu'il faut vous dire tout, il y a „ long-temps que j'ai une dent de lait contre lui; „ j'ai été bien aiſe de lui donner le mauvais conſeil „ de vivre, pour me venger. "

Les

Les François ſont ſi foibles dans leur déſeſpoir, qu'ils n'ont pas la force de ſe tuer : les Anglois, au contraire, acquierent une nouvelle fureur qui les porte à s'égorger. Un Auteur François prétend que la maladie de la corde en Angleterre, eſt *un défaut de filtration dans le ſuc nerveux*; & il croit que les Bretons ne ſont pas plus les maîtres de ne ſe point tuer, que les chiens d'avoir la rage. Si cela étoit, la Philoſophie, la Morale & la Religion ne pourroient rien ſur cette démangeaiſon, puiſqu'elle tiendroit à l'état phyſique de la machine. Dans ce cas, on pourroit prédire d'avance l'anéantiſſement entier de la nation, & calculer dans combien de ſiecles tous les Anglois ſe feront pendus ou noyés, à peu près comme on prédit une éclipſe totale, mille ans auparavant. Il eſt certain qu'il y a des mois dans l'année où la pendaiſon eſt plus grande en Angleterre, que dans d'autres pays : ces mois ſont ſi connus en Europe, qu'ils ſervent aujourd'hui d'époque chronologique aux faiſeurs de Romans.

Cette démence n'eſt pas un délire d'eſprit ; c'eſt une fureur raiſonnée. On lit ici les teſtaments politiques de ceux qui ſe tuent ; les pendus & les noyés donnent au public la raiſon de leur conduite ; car on met ici du raiſonnement & du bons ſens dans les choſes les plus folles & les plus extravagantes.

Dans l'un, c'eſt un fils qui ſe tue de déſeſpoir de ce que ſon pere qui eſt riche, vit trop longtemps ; dans l'autre, c'eſt un joueur qui a perdu une ſomme qu'il n'eſt pas en état de payer ; dans celui-ci, c'eſt un amant qui ne pouvant plus réſiſter aux rigeurs de ſa maîtreſſe, ſe donne la mort ; dans celui-là c'eſt un débauché qui a entiérement déran-

gé ſa fortune, enfin dans tous ce ſont des cauſes légitimes de ſe caſſer la tête d'un coup de piſtolet.

Les Romains ſe donnoient la mort pour la gloire, & le ſalut de la République, les Anglois ſe tuent pour eux-mêmes, indépendamment du bien public, & du bonheur de la patrie. La démence des Romains pouvoit être bonne à quelque choſe, ſi l'anéantiſſement peut être jamais bon; mais celle des Bretons eſt toujours en pure perte pour l'État: elle ne fait que lui enlever des citoyens, ſans l'indemniſer par aucun endroit.

Quand les loix civiles, la morale, & la religion ne peuvent rien ſur la folie d'un peuple, il reſte un moyen qui eſt celui de la dériſion; car les hommes ſe jouent de tout, excepté de ce qui les tourne en ridicule. Si j'avois quelque aſcendant ſur ceux qui gouvernent cet État, je leur conſeillerois de faire élever une potence dans le *Hay-market* ou dans *Covent-garden*, avec cette inſcription.

INSTITUTION POUR L'AISANCE PUBLIQUE.

Il eſt permis ici à tous les ſujets du Roi George, de ſe pendre & s'étrangler juſques à ce que mort s'enſuive; excepté néanmoins à ceux, en qui il reſte encore quelque ſentiment de probité, d'honneur & de religion, en qui nous prenons trop de part pour les confondre avec des inſenſés, des lunatiques, & des ſcélérats qui n'ont ni foi, ni loi.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

MOntpellier, où je ſuis à préſent, eſt plein de Médecins, ce qui fait que ſes tombeaux ſont remplis de cadavres. L'air néanmoins y eſt pur & ſain, ſeul avantage qu'ont les malades qui viennent s'y faire enterrer. Ils ne ſont pas plutôt arrivés qu'ils expirent. C'eſt, diſent les fameux Docteurs de cette Faculté, qu'on n'envoie ici que des morts.

Je crois que tous les maux du monde ſont raſſemblés dans cette ville; & l'on peut regarder Montpellier comme le magaſin univerſel des infirmités humaines.

Dans le premier appartement que je louai en arrivant, je me trouvai logé avec la gravelle. Comme je crois que les maladies du corps ſe communiquent, je le quittai dès le lendemain, & en choiſis un autre: mais dans celui-ci, je me vis avec la goûte. J'en pris un troiſieme, où je rencontrai la pierre. Je déguerpis pour la quatrieme fois, & j'allai habiter avec la fiſtule. Je m'enfuis de ce dernier, mais dans mon nouveau logis, je me trouvai avec une gonorrhée; dont je ne m'échappai que pour aller loger avec la vérole.

Comme les maladies augmentoient de venin, à meſure que je changeois de logement, je pris le parti de retourner dans mon premier; préférant la gravelle à toutes les maladies qui affligent l'humanité.

Cette Faculté eſt en grande réputation. Il n'y a point de valétudinaire en Europe, qui ne vienne la conſulter, ni de malade qui oſe quitter le monde ſans lui en demander la permiſſion.

J'avois cru qu'il étoit fort difficile de ſe faire aggréger dans ce ſavant corps : mais rien n'eſt ſi aiſé. Il ſuffit pour cela de faire la dépenſe de quelques mots de Latin. Si je n'avois craint de déranger ma ſanté, je me ſerois fait Médecin.

Il n'arrive point ici d'étranger un peu curieux en Médecine, qui n'aille rendre viſite à un fameux Eſculape, qui paſſe pour le plus grand praticien de ſon ſiecle. Pour me conformer à cet uſage valétudinaire, je me rendis chez lui. Sa maiſon eſt une véritable infirmerie. Je rencontrai ſur ſon eſcalier des hidropiques, dans ſa ſalle des éthiques, dans ſon antichambre des néfrétiques, & dans ſon cabinet des frénétiques.

Il y a apparence que le génie n'eſt pas abſolument néceſſaire pour faire un grand Médecin, & qu'on peut l'être en dépit de l'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vu d'hommes ſi épais, & dont l'extérieur réponde moins à l'idée qu'on à d'un ſavant. Ce fameux Hippocrate ne s'exprime dans aucun idiome, il ne parle que la langue des morts. Il me dit quelques mots dans le jargon de ſon pays que je ne compris point. Il accompagna ces mots inintelligibles pour moi de contorſions & de grimaces, qui m'effraierent. J'abrégeai ma viſite le plus que je pus; crainte de contracter chez lui quelque maladie chronique, dont j'euſſe reſſenti les effets pendant toute ma vie.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

PUisque me voilà en train de te parler potence, tu recevras encore ici une lettre sur les gibets. J'assistai, il n'y a pas long-temps, à une exécution de quinze criminels.

La scene tragique se passa dans un endroit qu'on appelle *Tyburn*, où les passeports de l'autre monde pour les condamnés s'expédient régulièrement toutes les six semaines. Il y a deux grands amphithéatres pour les femmes de qualité, & les Lords qui veulent se donner ce divertissement.

Il n'en coûte pas davantage qu'à la comédie. Pour un demi-écu, un citoyen peut se donner le plaisir de voir étrangler une trentaine de ses confreres; ce qui ne revient qu'à un denier-sterling piece. Il n'y a rien d'effrayant dans ce spectacle; j'aime mieux voir pendre dix hommes à *Tyburn*, que d'assister à une tragédie à *Drury-Lane.*

Ces quinze criminels qui étoient en bonnet & gants blancs, ne furent pas plutôt arrivés au lieu destiné pour leur supplice, qu'un Mandarin qui les y avoit prévenus, leur lut froidement quelques paroles d'un livre qu'il avoit porté dans sa poche, auxquelles ces infortunés ne firent presque point d'attention; & un instant après le Bourreau les pendit tous à la fois, sans qu'aucun témoignât le moindre regret de quitter la vie. Est-ce courage? Est-ce fór-

ce, ou foibleſſe ? Pour moi ſi j'étois appellé au Conſeil de cette déciſion, je dirois que c'eſt ſtupidité.

Quelques-uns de ces malfaiteurs s'étoient dévorés eux-mêmes avant que de mourir. Des Chirurgiens qui avoient acheté leurs corps, leur avoient fourni les moyens de boire & de faire bonne chere, pendant un ou deux jours. Les autres hommes laiſſent, en mourant, leurs cadaves aux vers; ceux-ci les mangent eux-mêmes : c'eſt pouſſer le mépris de ſon exiſtence, juſques au-delà du trépas.

Ce n'eſt pas ſeulement la populace qui penſe ſi témérairement ſur la perte de la vie, ceux que le rang & l'éducation élevent au-deſſus du vulgaire, ſont peuple à l'égard de la mort. Je t'enverrai peut-être la proceſſion mortuaire d'un grand Seigneur de ce Royaume, qui fut pendu il n'y a pas long-temps. Ce n'eſt pas grand'choſe que cette piece; mais ſi je te la fais parvenir, ce ſera pour te faire connoître toutes les claſſes de citoyens de cette République. Ce Seigneur ſubit ce ſupplice, pour avoir deſpotiquement tué un de ſes domeſtiques.

LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LOrſque la République Romaine fut perdue, & que la corruption eut gagné toutes ſes claſſes, les arts de luxe n'eurent plus de prix. Il n'y a point de preuves plus certaines que les reſſorts d'un gouvernement ſont relâchés, que les grandes récompen-

ſes qu'on accorde aux talents qui ne méritent preſque point de récompenſe.

Les profeſſions les plus mépriſables ſont celles qu'on paie le mieux en Angleterre : on donne à un Muſicien juſques à ſix mille onces d'argent, pour chanter quelques ariettes Italiennes; un comédien à trois mille onces de métail par an, pour faire quelques bouffonneries en préſence du public : on paie quarante onces d'argent à un joueur de violon, pour le faire jouer quinze minutes. Un Général qui conduit une armée, & qui expoſe à tout moment ſa vie, pour le ſalut de l'État, n'eſt pas ſi bien recompenſé qu'un miſérable châtré qui frédonne quelques airs deux fois la ſemaine ſur un théatre.

On paie une demi-guinée à un Miniſtre de Dieu pour un ſermon, & on donne dix guinées pour une ſonate. Ce qui décourage des profeſſions utiles, c'eſt que celles qui ſont une ſuite de l'oiſiveté, ſont récompenſées au poids de l'or, tandis que les néceſſaires reſtent dans la pauvreté & l'indigence. Si un pere de famille qui a deux enfants, en fait un ménager & l'autre Muſicien, ce premier croupira dans la miſere, tandis que le ſecond ſera dans l'abondance : cependant la différence de l'utilité eſt bien ſenſible; le ménager par ſon travail produit du bled, au lieu que l'autre par ſon exercice ne produit que des ſons.

LETTRE L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pékin.*

De Londres.

IL y eut hier un jeûne public dans ce Royaume: la nation Angloiſe meurt de faim une fois par an pour avoir fait mourir un de ſes Rois. Ce Roi s'appelloit Charles I. On le met au rang des martyrs; tout le monde convient cependant que ce n'étoit pas un grand Saint en politique; car il ſe laiſſa couper le col par un de ſes ſujets, le plus mal-adroitement du monde.

Ce qui m'embarraſſe dans l'anniverſaire de cette décolation, c'eſt la maniere dont on l'annonce tous les ans au Roi regnant. Il ne peut y avoir de détours; il faut qu'on lui diſe la veille ces paroles; *Sire, la nation jeûnera demain, pour avoir fait mourir un de vos Prédéceſſeurs, par la main du Bourreau.*

Pour moi qui n'y entens pas fineſſe, & qui crois qu'il convient aux peuples de s'ôter de devant les yeux les idées qui peuvent la remplir d'horreur & d'indignation, je dis à pluſieurs Anglois avec qui je me trouvai, Meſſieurs, il me ſemble que vous devriez reformer ce jeûne de votre calendrier. *Réformer ce jeûne?* me repondirent-ils, *nous nous en garderons bien; nous ne voulons pas perdre la mémoire de ce jour de pénitence; c'eſt le ſeul jeûne dans l'année que nous obſervions avec le plus d'exactitude.*

Il y a cependant des Anglois qui ſont réellement

touchés du malheur qui arriva ce jour-là au malheureux Stuard; mais il ne faut pas que les pleurs sur sa mort se fassent entendre trop haut; car ils en seroient peut-être aussi punis, que de boire à la santé du dernier descendant de sa famille.

LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kiétou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA richesse & l'aisance des Européens dépendent beaucoup du lieu de leur naissance. Un Suisse qui est possesseur de dix mille livres sterling dans son pays, est riche de cette somme; un Anglois qui jouit du même capital, n'en a que cinq mille à lui en propriété, il paie de la moitié de son bien l'avantage d'être né sous un gouvernement libre. Voilà pourquoi peut-être il y a tant de peuples en Europe, qui choisissent d'être esclaves.

Je ne finirois point, si je voulois te faire passer ici en revue le nombre des impôts qui sont établis en Angleterre : il y en a autant que de grains de sable dans la mer. Le peuple Breton est taxé depuis la tête jusques aux pieds; il n'a aucune partie de son corps qui ne paie un droit à l'État.

Passe qu'on taxe le luxe; mais le Physique lui-même est enrégistré dans le livre des impôts. Plus on pompe d'air dans cette Ville, & plus on donne de l'argent à la République : la liberté Angloise gêne jusques aux rayons du soleil. Le Citoyen, libre dans

sa maison, ne l'est pas de recevoir la quantité de lumiere qu'il veut; il n'y voit qu'autant qu'il achete la faculté d'y voir.

L'impôt sur les paroles, proposé en France comme un projet ridicule, est établi ici au pied de la lettre. Les parleurs publics ou gazettiers sont taxés, ils payent trois demi sols au gouvernement, de la mesure des discours dont ils entretiennent tous les matins le public. Les nouvelles apocriphes, les réflexions froides sur la politique, les fausseres & les mensonges eux mêmes sont taxés: c'est tirer la quintessence des tributs, & ne laisser aux citoyens que des yeux pour pleurer le bonheur d'être libres.

LETTRE LII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

IL y a ici deux Religions, celle des Catholiques qui croient au Pape, & celle des Chrétiens qui nient la puissance du Pape. Les premiers prétendent que Dieu descend tous les jours sur la terre; & les seconds disent qu'il ne quitte jamais le Ciel. Ceux-là assurent qu'il devient chair & os; ceux-ci soutiennent qu'il ne cesse point d'être esprit. Les uns avancent que son corps est dans une hostie, & les autres affirment que sa présence est dans tout l'univers. Qui croire? Avec le bon sens que je te connois sur la maniere d'adorer Dieu, j'ose présumer que tu ne serois pas embarrassé sur le choix de ces deux Religions.

Je fréquente par préférence ceux qui croient que l'Etre ſuprême eſt par-tout, & qu'il n'a établi aucun lieu particulier ſur la terre, pour y faire ſa réſidence. Je me fais aſſez à leur génie, & je trouve que leurs raiſonnements, juſques dans les plus petites choſes, ſont plus conſéquents, que ceux de leurs adverſaires qui ſont du culte des images. Cela vient peut-être de ce que, n'ayant pas tant de cérémonies dans leur Religion, ils ſont moins ſuperſtitieux. Cette foibleſſe de l'eſprit qui dégrade l'ame, n'étant pas leur défaut, ils doivent avoir plus de vertus, & par conſéquent moins de vices.

Je ne te dirai point ſi la croyance des Proteſtants influe ſur les qualités économique ; mais il eſt certain qu'à Montpellier ils poſſédent la plus grande partie des richeſſes : ceci eſt aiſé à comprendre.

Des gens à qui on ferme toutes les portes des honneurs, n'en deviennent que plus actifs pour marcher dans le chemin de la fortune. L'induſtrie, qui conduit ſeule aux conſidérations, eſt bien induſtrieuſe.

Les richeſſes ſe perpétuent dans les familles proteſtantes, parce qu'elles n'ont point d'iſſue, au lieu que, chez les Catholiques Romains, il y a une infinité de portes par où elles s'échappent. L'épée & la robe chez eux croiſent tous les arts. Les Proteſtants qui embraſſent preſque toujours la profeſſion de leurs peres, au lieu de l'abandonner, cherchent au contraire à la perfectionner. Sur le pied actuel des choſes, j'oſe préſumer que, dans deux ſiecles, l'induſtrie & les richeſſes ſeront d'un côté, la Meſſe & les images de l'autre.

Ce marché n'eſt bon ni pour le Prince ni pour

les sujets. Il met des obstacles à l'industrie générale, & prive l'État des citoyens dont la capacité pourroit être employée à un plus grand avantage pour la République.

J'aurai peut-être occasion, de t'envoyer la copie d'un Mémoire adressé au Roi à ce sujet, écrit par un Protestant de cette Ville, homme de fort bon sens, & qui y parle au nom de ceux de sa secte. Le Monarque ne le recevra peut-être jamais: car l'aveuglement à ce sujet en France est tel, que la Cour s'ôte jusques aux moyens qui seuls pourroient lui faire ouvrir les yeux.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs deux théatres de *Covent-garden* & de *Druri-lane* sont conduits, chacun par leur directeur qui leve les contributions sur le public, & s'approprie les profits de la taxe.

Les acteurs sont ici à leurs pieces; comme les metteurs en œuvre. Les rôles d'Empereurs, de Rois, de Reines, de tyrans, de héros, de petits-maîtres, de valets sont taxés; on donne tant la semaine pour faire rire le public, & une autre somme pour le faire pleurer. L'entrée du conseil politique du théatre est défendue aux comédiens: vils esclaves de la scene, ils n'ont d'autre affaire, qu'à jouer leurs rôles, & retirer leurs salaires.

En France, le gouvernement est Monarchique

& le théatre républicain ; en Angleterre le gouvernement eſt républicain & le théatre Monarchique. Deux petits tyrants ſe ſont emparés de l'État comique, ils ſont les Monarques deſpotiques de la ſcene ; leur pouvoir eſt plus abſolu, que celui d'aucun Prince d'Europe. Ces petits Rois pour rire ont chacun environ quatre-vingt ſujets naturels & plus de deux ou trois mille regnicoles. J'ai oui dire qu'il y a pluſieurs États en Italie, qui ne ſont pas ſi peuplés. Ils ſont trop bons comédiens eux-mêmes, pour ne pas imiter les Souverains qui, jaloux de leur autorité & de leur puiſſance, ſe livrent continuellement des batailles ; avec cette différence que le États politiques établiſſent à la fin des congrès qui terminent la guerre, au lieu qu'entre les deux théatres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, il n'y a jamais de paix. Il ne manque à ces directeurs, que des troupes pour ſe battre ; s'ils pouvoient diſpoſer de leurs gardes de théatre, ailleurs que ſur la ſcene, on verroit ſouvent des tragédies réelles : faute de ſoldats & de gros canon, ils en ſont réduits à la petite guerre ; ils ſe font toutes les niches que l'envie, la jalouſie & l'eſprit de parti peuvent leur ſuggérer.

La grande affaire d'État, entre ces deux puiſſances burleſques, eſt d'empêcher qu'aucune piece nouvelle ne réuſſiſſe ſur leur théatre reſpectif. Si *Drury-lane* annonce une comédie ou une tragédie qui n'ait pas encore été repréſentée, auſſitôt la cabale de *Covent-garden* ſe met en campagne, & prépare ſes machines pour la faire échouer : on la critique, avant même que l'affiche qui doit l'annoncer ait paru ; le jour de ſa premiere repréſentation, on y envoie un corps de ſymphonie, pour la ſiffler d'un bout à l'autre.

Il n'y eut jamais de gouvernement sans espions; ces deux Potentats de la scène en ont à leurs gages. Si l'un des théatres forme le projet d'un ballet nouveau, d'une scène nouvelle, d'une pantomime inconnue, aussitôt l'autre en est informé par ses émissaires, qui donne dans le même temps la valeur de ces nouveautés. Ils ont encore un autre coup d'arriere-main pour se faire du mal, qui est de s'enlever les uns aux autres les grands acteurs, ceux qui attirent la foule & qui sont les favoris du public.

Il y a de petites choses qu'il faut savoir lorsqu'on veut connoître le génie d'une nation. Mon Baronnet m'a mis au fait de l'histoire chronologique de ces Rois comiques depuis un demi-siecle : voici l'arbre qu'il m'en présenta.

BRANCHE CHRONOLOGIQUE *de la derniere Race des Rois comiques du Théatre* ANGLOIS.

„ Un comédien nommé *Booth* succéda à la premiere race des anciens Rois du théatre, & prit „ le Sceptre théatral : il acheta cette Royauté, & „ devint Prince comique pour son argent; car on „ ne pouvoit, alors comme aujourd'hui, devenir „ Souverain de la scène, qu'en vertu d'une patente.

„ Cet histrion n'étoit pas le seul qui portât la „ couronne comique, il y avoit alors quatre Rois de „ sa clique : on pouvoit regarder dans ce temps-là, „ la Monarchie théatrale d'Angleterre, comme une „ confédération de Souverains. *Booth* avoit trois „ croupiers qui ayant acheté, comme lui, la couronne, en partageoient les émoluments; mais la „ goutte ou une autre maladie honteuse, qui n'est „ pas inconnue aujourd'hui aux Rois, sur-tout aux

„ Rois de théatre, ayant rendu ce Monarque im-
„ portant, il chercha à abdiquer la couronne, ou
„ pour mieux dire, à la vendre. Il jetta les yeux
„ sur un nommé *Highmore* qu'une gageure avoit
„ fait comédien, & que son argent fit Prince de la
„ scene : il lui en coûta sept mille guinées, pour
„ acheter les deux tiers de cette souveraineté. Il
„ crut, en s'appropriant une plus grande portion
„ du sceptre, non-seulement avoir plus d'autorité
„ & de revenu, mais même éteindre les brigues &
„ les cabales inévitables entre plusieurs souverains.

„ Le regne de *Highmore* ne fut pas heureux. Ses
„ sujets se révolterent contre lui ; les Chefs de la ré-
„ volte le déclarerent inhabile à regner. Le premier
„ grief qu'on alleguoit contre lui, étoit qu'il n'avoit
„ été que comédien honoraire, & le second qu'il
„ étoit né Gentilhomme, car un des plus grands obs-
„ tacles qu'il y avoit pour porter dignement cette
„ Couronne, étoit de n'être pas roturier.

„ Un comédien nommé *Cibber*, se mit à la tête
„ des conjurés, & souffla le feu de la discorde. Ce
„ comédien étoit un esprit inquiet, turbulent, un
„ de ces hommes méchants par tempérament, &
„ qui font du mal, pour le plaisir d'en faire. La sé-
„ dition fut générale ; les comédiens, pour autori-
„ ser leur révolte, disoient qu'ils étoient nés dans un
„ pays libre, & qu'un parchemin ne pouvoit pas les
„ rendre esclaves. Ils abandonnerent leur Roi, di-
„ sant qu'ils avoient le droit de jouer la comédie,
„ comme ils voudroient, & où il leur plairoit. Ils
„ se retirerent au petit théatre de *Hay-market*, où
„ ils représentoient des pieces pour leur compte, &
„ s'en partagerent l'argent entre eux. La constitu-

„ tion de la ſcene Angloiſe devint pour quelque
„ temps républicaine. Le monarque du théatre, ſe
„ trouvant ſans ſujets, ſe vit pour quelque temps
„ ſans puiſſance.

„ On eſt ſurpris, quand on fait attention à l'inſ-
„ titution de cette Couronne, qu'il ne ſe trouvât au-
„ cun particulier qui en voulût faire l'emplette. Il
„ n'y avoit aucun engagement de la part du peu-
„ ple hiſtrion envers leurs Souverains; les acteurs
„ pouvoient paſſer d'une troupe à l'autre, ou re-
„ préſenter pour leur compte, comme ils firent dans
„ cette occaſion; la ſouveraineté étoit alors dans la
„ patente.

„ Cependant il y avoit un endroit avantageux
„ pour *Highmore* dans cette rébellion; il avoit ré-
„ çu l'inveſtiture de ſes États en vertu d'une com-
„ miſſion expreſſe du Palais de *St James*: il ſuivoit
„ de-là que, ſi le peuple hiſtrion pouvoit ſe révolter
„ impunément, le Roi George perdoit ſes droits de
„ ſuzerain. Pour ſoutenir les privileges de la Cou-
„ ronne & les ſiens, il fit arrêter un de ſes ſujets,
„ qui repréſentoit à *Hay-market*; l'affaire devint
„ ſérieuſe, elle fut portée devant les Juges de *Weſ-*
„ *tminſter-hall*, qui déboutèrent le Roi hiſtrion
„ de toutes ſes prétentions.

„ *Highmore* en fut ſi piqué qu'il abdiqua la Cou-
„ ronne. Après ce Prince infortuné, *Charles Fleet-*
„ *wood*, premier du nom, prit le rênes de l'Empi-
„ re bouffon; il avoit éprouvé des viciſſitudes dans
„ ſa jeuneſſe, qui faiſoient eſpérer un regne heu-
„ reux: car il faut que les Souverains aient eu des
„ revers. En montant ſur le Trône, il ne voulut
„ point ſe fier à un peuple qui n'employoit aucune

„ formule dans le ſerment de fidelité qu'il faiſoit à
„ ſon Souverain, & qui à cauſe de cela ſe croyoit
„ en droit d'aller offrir ſes ſervices ailleurs, quand
„ les affaires de la couronne étoient en déſordre;
„ il nomma un grand chancelier pour dreſſer l'acte
„ de convention, qui devoit lui lier ſes peuples:
„ ce fut pour la premiere fois qu'on vit un concor-
„ dat paſſé entre les comédiens & leurs directeurs.

„ Ce Prince prit pour ſon premier agent ce mê-
„ me *Théophile Cibber*; mais ſon génie & ſes in-
„ trigues lui firent bientôt perdre ſa place. *Charles*
„ qui avoit lu quelque part, qu'il étoit dangereux
„ pour un Prince d'avoir un Miniſtre plus habile
„ que lui, le remercia; il donna ſa place à un *Mack-*
„ *lin*, homme borné & ſans génie pour les grandes
„ affaires, mais qui avoit l'heureux talent de con-
„ duire bien les finances: ce qui eſt aujourd'hui
„ la partie principale des Miniſtres d'État.

„ Cependant les revenus de la couronne théatra-
„ le, qui avoient paru d'abord augmenter, dimi-
„ nuerent conſidérablement; de maniere que *Charles*
„ fut obligé d'abandonner ſes États, & de s'enfuir en
„ France, de même que JACQUES II avec cette
„ différence, que *Fleetwood* eut une penſion pour
„ vivre, au lieu que le Roi d'Angleterre y vivoit
„ d'aumônes.

„ Charles ſous ſon regne avoit agi, comme les
„ grands Souverains; il avoit engagé ſes États, &
„ aliéné les revenus de la couronne; cela n'empêcha
„ pas que pluſieurs ne l'ambitionnaſſent.

„ Enfin les royautés des deux théatres ſont par-
„ venues aujourd'hui en pieces & en lambeaux à
„ trois directeurs qui les font valoir pour leur comp-
„ te; leurs revenus ſont de quatre-vingt mille livres.

„ ſterling, ſur quoi il faut payer les charges. Il y a
„ une infinité d'États Souverains en Allemagne,
„ qui ne rendent pas tant.

LETTRE LIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA plupart des arts & des métiers en Angleterre s'exercent ſur la parole; pour être d'une certaine profeſſion à Londres, il ſuffit de le dire. Il y a dans cette Capitale une infinité d'étrangers très-habiles, car ils enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas; ce qui eſt la ſcience la plus difficile qu'il y ait au monde.

Pluſieurs ſe font profeſſeurs de Mathématiques, d'Algébre, ou de Phyſique; les uns deviennent tout d'un coup Médecins, les autres Chirurgiens; je ne parle point des Charlatans, & de ceux qui vendent des ſpécifiques, qui ont le droit d'être ſavants, avec la permiſſion de l'impudence & de l'effronterie; d'autres ſe donnent pour maîtres de danſe, d'eſcrime, & enſeignent à monter à cheval. Ceux qui n'ont abſolument aucun talent, & qui ſe trouvent dépourvus de tout génie, ſe font maîtres de langue Françoiſe. Le nombre de ceux-ci eſt très-grand; car pour le devenir, il ſuffit d'en prendre le titre.

J'allai dîner dernièrement chez une Dame Angloiſe que je viſite quelquefois, qui a dix ans de cette école, & qui paſſe dans Londres pour connoître toutes les fineſſes de cette langue. Après qu'on eut placé le bouilli ſur la table, je lui demandai ſi elle vouloit me permettre de lui en ſervir; elle me ré-

pondit, *s'il vous plaît*, *Monsieur*. Un moment après, je lui proposai de manger de la salade, elle me dit, *de tout mon cœur*. La conversation étant venue à tomber sur une personne de sa connoissance, je m'informai si elle la visitoit souvent; & elle me répondit *qu'il y avoit un quart d'an qu'elle ne l'avoit vue, & qu'elle ne la verroit peut-être pas d'un demi an.*

Comme dans ma dernière visite, je lui avois recommandé un certain livre traduit du Chinois, je la priai de me dire si elle l'avoit lu; elle me dit *qu'elle l'avoit fait chercher chez tous Les libraires de la Ville; mais qu'il n'y avoit pas telle chose.* Après le dîner, elle me demanda si je voulois boire du caffé; je lui répondis que j'en prenois quelquefois. En prenant congé d'elle, je sollicitai la permission de continuer à la visiter: elle me dit *qu'on pouvoit la voir à toute heure; mais que le plus sûr pour la trouver étoit de venir le matin à douze heures*, &c. & autres expressions qui n'entrent point dans le caractere de la langue Françoise, comme un étranger un peu versé dans cet idiome, peut aisément s'en appercevoir.

Dans la plupart des maisons Angloises il y a comme une dissonnance domestique; on y voit pour l'ordinaire un perruquier Parisien, un cuisinier François, & un Gouverneur Suisse: celui-ci se charge d'apprendre au jeune Seigneur les sciences qu'il ignore lui-même.

En France les Suisses sont à la porte, à Londres ils sont dans la maison. Il y a des nations épaisses dont les organes durs & pesants, ne les rendent propres qu'à de certaines connoissances où le génie est

moins néceſſaire que le travail. Il ne faut point confier à de tels hommes l'éducation des jeunes gens. Les Suiſſes n'ont pas aſſez de cet eſprit volatil dont les François ont trop : la nature des premiers eſt trop matérielle. Le bon ſens chez eux abſorbe le goût; auſſi ceux qui examinent de près l'Angleterre, prétendent que, depuis qu'elle confie ſa jeuneſſe à de tels Gouverneurs, elle devient lourde & peſante, comme ſes maitres les Suiſſes. Je ne dis point que cette nation manque de génie; mais ſeulement qu'elle n'eſt point propre à ce à quoi on l'emploie en Angleterre.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

LEs Gens d'Égliſe, d'épée, de robe & autres s'aſſemblent chaque année dans cette Ville, & s'appellent les États.

Ces États, qui jadis furent établis ſans doute pour régler les affaires de la Province, durent trois mois; & voici l'ordre d'expédition qu'on y obſerve régulièrement.

Le premier mois ſe paſſe en viſites & en repas magnifiques; dans le ſecond on commence les affaires, dans le troiſieme on ne les finit point. Là-deſſus les États ſe ſéparent, chacun retourne dans ſon pays, & on revient l'année d'après pour expédier, comme auparavant, les affaires de la Province.

Ceux qui dominent dans cette aſſemblée, ſont des

landarins Évêques qu'on appelle Grandeurs, quoique quelques-uns parmi aux n'aient pas trois pieds & demi de haut. Ils portent tous sur la poitrine une croix d'or, qui est le signe ou la figure du supplice de leur Messie, le simbole de la charité & du mépris des richesses. C'est aussi ce qui distingue dans cette Religion les Ecclésiastiques qui jouissent humblement de cent mille livres de rente, de ceux qui ne sont pas encore parvenus à cette humiliation chrétienne.

Tu peux bien t'imaginer que, dans une assemblée dirigée par des Prêtres, il y a des processions. L'ouverture de ces États se fait par une solemnelle, dont j'ai été spectateur.

Le hasard fit que je me trouvai placé dans la rue, près d'un Languedocien, vif, poli, enjoué, & avec cela un peu caustique, qui voulut bien m'expliquer les différentes figures de ce tableau mouvant.

Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me dire qui est ce grand homme qui est distingué des autres par un cordon bleu? C'est, me répondit-il, Monsieur le Maréchal de T*** notre Gouverneur. Il a l'air bien grave, repris-je. Cela est vrai, repliqua-t-il; mais il est encore plus économe. Il semble que la Cour nous l'ait envoyé tout exprès pour nous faire regretter ses deux Prédécesseurs, qui faisoient circuler l'argent dans notre Ville; car ils aimoient le jeu, les femmes & la table, au lieu que celui-ci ne mange, ne joue & n'aime point.

Presque toujours les Grands, qu'on nous envoye pour nous gouverner, sont extrêmes. Ou ils nous dérangent par leur prodigalité, ou ils nous ruinent par leur économie. Les premiers font des dettes, & les seconds nous en font faire

Qui eſt cet autre, repris-je, qui eſt à côté de lui, qui a le même ordre, quoiqu'il n'en porte pas le même habit? C'eſt, me dit-il, Monſeigneur l'Archevêque de N------ Primat des Gaules, & qui à cauſe de cela préſide aux États.

Monſieur, interrompis-je, votre Primat a-t-il une Religion ? Je vous fait cette queſtion, parce que j'ai oui dire que tous les Évêques du Languedoc étoient damnés : or ſi cela eſt, vous voyez bien que ce n'eſt pas la peine de croire en Dieu, pour aller au diable. Oh, je vous aſſure, me répondit précipitamment le Languedocien, que celui-ci n'eſt pas hérétique en ambition. On peut dire que, de ce côté-là, il fait ſon ſalut avec un zele infatigable. Il eſt du culte des Grands, eſt aſſidu auprès du Roi & de Monſeigneur le Dauphin; de plus, il eſt fort attaché à la troiſieme Perſonne de la Trinité de Verſailles dont il porte le collier. Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il eſt bon Catholique; car il croit au Pere, au fils & au Saint Eſprit : auſſi le Seigneur l'a-t-il béni. Il eſt à la veille d'occuper la premiere place dans le Paradis eccléſiaſtique de la France; & je crois que c'eſt à celui-là ſeulement qu'il aſpire : car, entre nous ſoit dit, notre Primat eſt comme Céſar, qui, ſe trouvant dans les Gaules, ne voyoit rien au-delà des Gaules.

Qui ſont ces autres qui marchent en ordre, habillés comme le Primat, qui croient au Pere & au Fils, mais qui ne ſont pas encore arrivés au culte du Saint Eſprit. Ce ſont des Évêques. Par exemple, me dit-il, en me les montrant du doigt ; voilà Monſeigneur de Béziers; voici Monſeigneur d'Uſés; celui-là eſt Monſeigneur d'Alais, celui-ci Monſeigneur

e Mirepoix. Voilà bien des Villes, Monſieur, lui-is-je en l'interrompant, qui marchent ici en or-re ; cette Proceſſion me paroît une véritable Map-emonde.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je, qui ſont ces ens qui ſont habillés différemment que les autres? ce ſont, me répondit-il, des Barons. Et qu'ont-ils faire aux États ces Barons? Ma foi rien, me dit-il; uſſi n'y font-ils pas grand'choſe. Ils n'entrent dans ette aſſemblée que pour faire nombre. On les au-oit déja réformés, ſi ce n'étoit qu'en France on ne éforme rien. Il y aura toujours des Barons aux États du Languedoc, quoiqu'on puiſſe toujours s'y paſſer de Barons.

Je vous prie de me dire qui ſont ces trois ou qua-re hommes qui marchent à pas comptés comme les autres? Ce ſont les Syndics de la Province. Qu'eſt-ce à dire, repris-je, des Syndics? On les appelle ainſi, ajouta-t-il, parce qu'ils ſont chargés des détails, & qu'ils ont, pour ainſi dire, la manutention du Languedoc. Ce ſeront ſans doute, lui dis-je, des hommes ſurprenants? Vous dites fort bien, ſurprenants; car il en eſt parmi eux qui n'ont pas aſſez de capacité pour régler leur maiſon, & qui ſont réputés avoir aſſez de génie pour régler la Province.

Dites-moi, je vous ſupplie, quel eſt cet animal gros & court, qui paſſe maintenant devant nous? Ce n'eſt pas un animal, me répondit-il en ſouriant, c'eſt Monſieur le Lieutenant du Maire de la Ville de Montpellier. Il a l'air bien ſuffiſant, lui dis-je? Il a tort me répondit-il, perſonne ne doit l'être moins que lui; car il n'a pas la valeur d'une obole en génie. Malgré l'incapacité que tout le monde lui

connoît, il a fait une eſpece de fortune. Il n'y a pas long-temps qu'il étoit le Secretaire * de ceux qui arrêtent les voleurs, & aujourd'hui il eſt confondu avec les Monſeigneurs. Il avoit droit auparavant d'aſſiſter à la potence, à préſent il a celui d'aſſiſter aux conférences.

Mais il me ſemble, lui dis-je, que je vois, parmi les grandeurs de cette Province, des hommes ruſtiques où des campagnards. Qu'eſt-ce que ces ſortes de gens ſont là? Ce ſont des villageois, me répondit-il, qui ſont munis de proviſions pour venir faire tous les ans un tour de promenade dans nos rues en compagnie des Évêques. Ils en ont acheté la permiſſion du Roi par une finance. Ils poſſédent ce qu'on appelle ici des charges municipales: on les regarde comme des valets-de-pied des États: mais on a tort; car les valets ſont quelque choſe dans une aſſemblée, au lieu que ceux-ci ne ſont rien dans celle-ci.

Monſieur, encore un mot, & je finis. Où vont maintenant tous ces gens-là en proceſſion? Ils vont, me dit-il, dans une de nos Égliſes, qu'on appelle Notre-Dame, pour prier le Saint Eſprit de les éclairer, & pour lui demander le ſecours néceſſaire pour bien adminiſtrer les affaires de la Province. Mais comment! repris-je encore comme malgré moi; j'ai ouï dire qu'ils n'en terminent aucune. Qu'eſt-ce que cela fait? repliqua-t-il. On prie toujours ni plus ni moins; d'ailleurs la dépenſe des voyages eſt faite. Les gens des États ſont ici, le Saint Eſprit eſt là, il n'en coûte rien de l'invoquer en diſant ces mots, mon Languedocien me fit une inclination de tête & diſparut.

* Secretaire de la Prévôté.

LET-

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE t'ai parlé de l'inclination que ce peuple a à la politique. Il eſt impoſſible que cela puiſſe être autrement, dans un pays où il y a tant de profeſſeurs de cette ſcience, qui en donnent leçon au public.

Ces profeſſeurs ſont les *Daily Advertiſer*, *Publick Advertiſer*, *London Gazetteer*, *Publick Ledger*, *St James's Chronicle*, *London Chronicle*, *London Gazette*, *Baldwin's-Journal*, *Owen's Weekly Chronicle*, *Craftsman*, *British Spy*, *Royal Weſtminſter Journal*, *Old British Spy*, *Weſtminſter Journal*, *London Spy*, *Weekly Journal*; ſans compter d'autres demi-ſpéculatifs qui le ſoir apprennent au public les nouvelles politiques qui ſont arrivées le matin. Car la journée n'a point d'heure, dans laquelle Londres ne fourniſſe quelque événement digne de la poſtérité, quand ce ne ſeroit que la mort d'un chien ou la naiſſance d'un enfant.

Dans les autres États de l'Europe, la politique a ſes bornes: mais elle n'en connoît point dans celui-ci. Elle embraſſe tout; & il n'eſt aucune action dans la vie civile qui ne ſoit de ſon reſſort.

Il eſt vrai que les profeſſeurs de cette ſcience, n'imaginent pas tout ce qu'ils mettent dans leur papier de jour. Ils ont des croupiers ou des aides politiques, qui les déchargent du travail de penſer.

Leur affaire eſt de raſſembler les matériaux qu'on leur envoie tout prêts à publier; de maniere qu'ils ne ſont, à proprement parler, que les éditeurs des réflexions d'autrui.

Ils ont auſſi des faiſeurs de lettres poſtiches, qu'ils plaquent dans les endroits vuides de leurs papiers, ce qui, en temps de diſette, tient place de nouvelles. La meſure de leurs diſcours politiques eſt de quatre pages in-folio. Qu'ils aient à parler, ou qu'ils n'aient rien à dire, cela revient au même: il faut que les quatre façades de la forme du diſcours ſoient remplies d'un bout à l'autre. Faute de politique, on y met des raiſonnements: & faute de ceux-ci on prodigue les paroles.

Il eſt vrai que les naiſſances, les mariages & les enterrements ſont pour eux un champ inépuiſable. Ils tuent les vivans à force de nouvelles qui n'intéreſſent que les morts.

Tu peux bien t'imaginer que ces commentateurs des faits publics ne ſont pas politiques pour la gloire. Un motif plus intéreſſant les détermine à traiter des intérêts des Princes. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas chers, & qu'ils donnent leur marchandiſe à un prix raiſonnable. Ils ennuient le lecteur d'un bout de l'année à l'autre, à raiſon de deux deniers-ſterling par jour: c'eſt un prix fait.

Outre ces détailleurs de la politique, il y en a d'autres qui la vendent en gros dans des livres qu'on appelle *Magazines*. Ceux-ci s'attachent moins aux interêts des Princes qu'aux leurs. Ces auteurs magaſiniers, font chez eux un magaſin de notions vieilles, uſées, imprimées depuis long-temps & déja connues, dont ils préſentent tous les mois une nouvelle édition au public.

LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-fe, *à Pekin.*

De Londres.

LE mariage de George III vient d'être déclaré : il épouse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, Princesse qui a de l'esprit, du génie & de rares qualités, issue d'une Maison d'Allemagne, qui descend de ces Empereurs qui avoient subjugué le monde. Elle n'a que dix-sept ans & le Roi vingt-quatre.

Quoique les jeunes époux soient à trois ou quatre cent lieues l'un de l'autre, ils se sont déja entretenus ensemble. Les Peintres ont formé les premieres entrevues & fait les déclarations d'amour; car cet art est très-utile aux Princes Chrétiens : ils connoissent leurs épouses long-temps avant que de les voir.

Il se fait de grands préparatifs pour le mariage; tout le Royaume est en mouvement. Les Manufacturiers travaillent, & les Artisans agissent. Les hommes ont ordonné des habits magnifiques, & les femmes des ajustements superbes. On diroit que chacun travaille ici à ses propres noces; & que la Monarchie elle-même se marie.

Je ne sais point si le Roi aura des enfants; mais il est certain qu'il en produira beaucoup dans la République, par la circulation que son hymen procurera; car la génération dépend du mouvement du numéraire. On pourroit appeller cette progéniture, les enfants du second lit de la Couronne. Il est dommage que les Rois d'Europe ne se marient pas plus souvent, car leur pays en seroit mieux peuplé.

LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

IL faut bien des affaires en France, pour polir le viſage d'une femme, & le mettre en état le matin de ſe montrer en compagnie. En Angleterre, cela eſt d'abord fait. Ce ſoin, ailleurs le plus grand de tous les ſoins, n'en eſt pas un ici.

Une Dame Angloiſe, en ſe levant, laiſſe ſon viſage comme il eſt; & le porte toute la journée, comme il s'eſt trouvé le matin. Elle a ſoin devant ſon miroir de donner des graces au reſte de ſa parure. Il n'y a que ſon viſage qui ne faſſe point de toilette. Si elle y touche, ce n'eſt que pour lui donner un air chiffonné, & un je ne ſais quoi de négligé, qui augmente la confuſion de ſes traits. C'eſt ici le dernier rafinement de la beauté.

Ceux qui connoiſſent les différentes routes que les femmes tiennent pour plaire aux hommes, prétendent qu'un viſage, ainſi livré à lui-même & détaché de tous les ſecours auxiliaires, n'en eſt que plus propre à faire des vives impreſſions. Je ne t'en dirai rien. Car il faut être bien ſavant dans la controverſe des charmes, pour ſavoir ſi une pâleur étudiée, une confuſion affectée, & une négligence ménagée forment la beauté.

Les phyſionomies jeunes & enfantines dans le ſexe ne ſont point ici de miſe. Il faut que les charmes des femmes aient un air raſſis. Les jeunes Bretones, qui veulent plaire, doivent reſſembler à leurs grand-meres.

Les Françoiſes précipitent leurs charmes, & les font marcher, pour ainſi dire, au-devant des modes. Les Angloiſes au contraire les font retourner en arriere, & elles reprennent les anciennes. Les femmes qui ſe coëffent aujourd'hui ainſi qu'on ſe coëffoit du temps de la Reine Anne, ſont aimables.

Cependant cette beauté eſt encore trop moderne; celles qui ſe chiffonnent la tête, ainſi que cela ſe pratiquoit ſous le regne de Charles II, ſont jolies mais les Bretones qui ſe coëffent comme on l'étoit du temps de Henri VIII, ſont belles; ainſi de beauté en beauté juſqu'au ſiecle de Guillaume le Conquérant.

LETTRE LVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE t'ai dit, dans ma précédente qu'il ne ſe finiſſoit rien dans l'aſſemblée des États du Languedoc: mais il y a une choſe qu'on acheve toujours, qui eſt la levée du don gratuit. C'eſt une ſomme extraordinaire qu'on paye au Prince, auſſi gratuitement qu'il eſt poſſible de le faire, dans un don qu'on fait forcément. Quoique la miſere ſoit générale, chacun s'exécute, & la ſomme ſe trouve.

Il eſt vrai qu'il y a dans ces États un Procureur du Roi, ou, pour me ſervir du terme qu'on employe dans ces occaſions, une ame damnée de la Cour, qui n'épargne ni ſoins ni peines, pour lui procurer de l'argent; le tout ſans ambition, ni deſſein prémédité d'augmenter ſa fortune; car il ne deman-

de, pour ſes épingles, qu'à devenir Grand Aumônier de France. Peut-être que, ſi la guerre dure, & que le beſoin d'argent augmente, il aura de plus belles inclinations, & qu'il viſera alors au Cardinalat.

Mais ce n'eſt pas là le ſeul damné, il y a tout plein d'autres damnés dans les États. On diroit que la plupart de ſes membres ſont payés pour ruiner la Province. C'eſt un effet qui dérive de ſa cauſe. Tous ceux qui compoſent cette aſſemblée, ſont gens du Roi, & c'eſt du Monarque que dépendent les rangs & les charges de tous ceux qui y aſſiſtent.

Un Évêque ſe garde bien de s'oppoſer aux repréſentations d'un Député du tiers État, qui prouve l'impoſſibilité morale, où le peuple eſt de donner la ſomme qu'on lui demande; car cela pourroit l'empêcher de devenir Archevêque; & il faut que chacun faſſe ſon chemin.

Les Syndics ſur-tout ſeroient perdus ſans reſſource, s'ils s'oppoſoient à la levée des ſommes, que les particuliers ne ſont pas en état de payer; car ils prouveroient par là eux-mêmes que la Province eſt en mauvais état, & ils ne ſont Syndics que pour qu'elle ſoit en ordre. Auſſi faut-il voir la déſolation de cette Province, jadis (à ce qu'on m'a aſſuré) la plus floriſſante de la France. Imagines-toi un pays dévaſté par l'ennemi, ou à peine délivré des ravages de la peſte & de la famine. Comme on le dépouille continuellement de ſes finances, toutes les branches de ſon adminiſtration languiſſent; & ſi, malgré cette foule de taxes & d'impôts dont il eſt chargé, il ſe ſoutient encore un peu, il en a l'obligation à la fécondité naturelle de ſon continent, & à la fertilité de ſon terroir

LETTRE LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Coua-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

A Chaque pas je rencontre ici une énigme. Cette République eſt gouvernée par des repréſentants à qui on confie les intérêts de la nation. On ne ſauroit donc choiſir des hommes trop vertueux, trop ſages, & trop éclairés: du moins un ſi grand dépôt demande des ames grandes, nobles, belles: des hommes au-deſſus des foibleſſes ordinaires; naturellement cela devroit être ainſi, & cela eſt autrement.

Les élections pour les Membres du Pa-l-m-t qui ſont les repréſentants, ſont des eſpeces de marchés publics, où les intérêts de la République ſe vendent au plus offrant & dernier enchériſſeur.

La vertu & le mérite n'ont rien à faire dans ce choix; c'eſt aux cauſes ſecondes à décider l'affaire. On n'eſt pas élu, on achete la place de repréſentant. Le peuple commence par corrompre celui qu'il choiſit pour être incorruptible.

L'ivrognerie & la débauche ouvrent le théatre des élections; l'avarice & l'intérêt ſordide finiſſent la ſcene. Celui qui fournit au peuple le plus de moyens de ſe plonger dans la crapule & la débauche, eſt choiſi pour le gouverner. Dans ce cas-là, cent tonneaux de bierre forte contiennent plus de cette vertu caractériſtique pour être élu que cinquante; & mille guinées plus que cent.

L'élection d'un membre ne le regarde pas direc-

tement, c'eſt l'affaire de ſon ſommelier. S'il enivre un plus grand nombre de ceux qui doivent donner leur voix, il place ſon maître au Par-l-m-t.

Comment peut-on imaginer que des hommes, qui employent des moyens ſi bas pour ſe faire élire, auront les qualités néceſſaires pour gouverner le peuple, lorſqu'ils ſeront élus ?

LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE convoi qui doit aller prendre la Princeſſe Charlotte de Mecklenbourg, deſtinée pour regner en Angleterre, doit mettre à la voile dans peu de jours.

On dépêche vers elle un Amiral, pluſieurs Officiers-Généraux, accompagnés de Seigneurs de rang, & des quatre plus belles femmes du Royaume, qui doivent lui tenir compagnie. On lui députe de plus un mari qui doit l'épouſer, & la faire Reine, avant même qu'elle ait vu le Roi. C'eſt une eſpece de *Hulla* politique, en uſage en Europe, qui doit remplir toutes les fonctions du mariage, excepté la conſommation. Ce mari poſtiche eſt toujours un Mandarin du premier ordre. Par cette coutume ſinguliere, il ſe trouve qu'une Princeſſe a deux maris, ſans être encore mariée. Il ſuit de-là que les Rois Chrétiens n'épouſent que des veuves, & que toutes les Princeſſes, en ſe mariant, paſſent en ſecondes noces.

Les Souverains d'Aſie ne ſauroient s'accommoder de cet uſage; ils ſont trop jaloux. Ils ne ſe marie-

roient pas avec une femme déja mariée, quand elle n'auroit épousé qu'une image.

LETTRE LXI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

LE théatre Anglois a plus de ressources que le François. Celui-ci ne joue que les hommes, au lieu que celui-là représente les enfers. J'y ai vu en dernier lieu une scene magnifique de sabbat. Tout le grimoire des démons y étoit détaillé avec beaucoup d'esprit & d'imagination. On diroit que la plupart des Poëtes Bretons ont passé une partie de leur vie dans la compagnie des sorciers, tant ils sont au fait de leurs mœurs & de leurs manieres.

Outre les acteurs du sabbat, il a encore la ressource des spectres, qui sont chargés comme les autres d'amuser le public. Ordinairement ceux-ci s'acquittent assez bien de leurs rôles. Il est vrai qu'il n'est pas bien difficile. Il suffit qu'ils aient une chemise ensanglantée & un masque de plâtre.

Ces spectres parlent quelquefois: mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus divertissant sur la scene Angloise.

Outre les spectres, il y a encore des acteurs qu'on ne connoît point sur le théatre François, ce sont les bourreaux. Il n'y a point de théatre un peu policé en Angleterre, qui n'en ait deux ou trois sans compter leurs adjudants.

Après les bourreaux viennent les meurtriers de la scene: ceux-ci sont payés comme les autres pour

répandre du ſang. Il n'en coûte que quinze chellings la ſemaine aux entrepreneurs du théatre, pour faire mourir tant d'Empereurs & de Rois qu'ils veulent. Il en périt un ſi grand nombre ſur cette ſcene, qu'on prétend que chaque meurtre particulier ne revient qu'à deux deniers-ſterling par tête couronnée. A la Chine, à ce prix-là, on ne pourroit pas tuer un oiſeau.

Je ne parle point des grands Diables & d'autres perſonnages de la Cour de Lucifer, qui ſont régulièrement payés pour faire rire. Ceux-ci ont des gages ſi modiques, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler : car l'enfer joue preſque pour rien aux deux théatres de *Covent-garden* & de *Drury-lane*.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

CE peuple-ci eſt actif, vigilant, laborieux, adonné au trafic & à l'induſtrie, & par conſéquent avide de richeſſes. Mais je ne ſais s'il ne ſe croiſe pas lui-même dans ſes vues, & ſi l'ambition d'avoir ne lui fait pas perdre les moyens d'acquérir.

Il néglige le commerce d'économie, pour ſe livrer à celui de ſpéculation d'argent. Il eſt vrai qu'à la premiere vue ce Continent ne paroît pas y être ſi diſpoſé que les autres de l'Europe qui le ſont actuellement : mais quand on examine les choſes de près, on trouve que c'eſt la faute de ſes habitants, & non de la nature, qui ſemble au contraire l'y avoir voulu inviter.

Cette Ville eſt quaſi au bord de la mer, & ce peuple ne tire preſque aucun avantage de cette proximité favorable. Maguelone étoit autrefois un Port, qui eſt aujourd'hui fermé, ſans que depuis ce changement préjudiciable, on n'ait jamais penſé à l'ouvrir. On pourroit faire venir la Méditerranée aux portes de Montpellier par un canal, & ce canal n'a pas encore été creuſé.

Il eſt vrai que le ſoleil ardent qui échauffe ſon terrein, le rend moins fertile que quelques autres endroits du Nord de la France. Mais la ſtérilité n'eſt pas un obſtacle au commerce d'économie : c'eſt au contraire une raiſon de plus pour s'y addonner : & ce qui décida autrefois Marſeille à ce commerce, fut ſa ſtérilité.

La Hollande, à ce que j'ai ouï dire, eſt un exemple vivant de l'abondance qu'on peut faire naître dans un pays où il ne croît rien. On trouve chez ce peuple, qui n'a pas lui-même de quoi vivre, le magaſin univerſel des vivres de l'Europe.

Le commerce de ſpéculation d'argent a ce déſavantage, qu'il n'enrichit point le peuple ou la Ville qui le fait. Les richeſſes publiques n'y augmentent point, préciſément parce que le numéraire y augmente ; car le prix de toutes les choſes de la vie ſuit toujours la portion relative de l'argent.

Les beſoins phyſiques & ceux du luxe ſont quatre fois plus chers aujourd'hui à Montpellier, qu'ils ne l'étoient il y a cinquante ans. C'eſt que le commerce de l'argent y en a introduit trois fois plus, qu'il n'y en avoit dans ce temps-là. Aujourd'hui on n'eſt donc pas plus riche avec beaucoup de numéraire, qu'on ne l'étoit autrefois.

L'argent eſt une richeſſe de fiction, qui n'augmente point les richeſſes réelles, au lieu que, ſi on avoit perfectionné le commerce d'économie, on ſeroit réellement plus riche. En effet quand on fournit aux autres les choſes néceſſaires, on peut en retenir pour ſoi la portion que l'on veut.

J'aurois beaucoup d'autres choſes à dire ſur cette matiere : mais les bornes que je me ſuis preſcrit dans ces lettres ne me permettent pas de la traiter dans toute ſon étendue.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs caffés de Paris ne ſont pas auſſi politiques que ceux de Londres. Dans ceux-là on y joue ſeulement aux échecs, ou l'on y raconte quelque hiſtoriette galante; au lieu que, dans ceux-ci, on y régle les affaires de l'Europe, & on y ſtatue ſur celles de la Monarchie. Ce ſont autant de chambres baſſes, où le dernier individu de la République a le droit de devenir membre, à raiſon de quatre ſous la taſſe de caffé, qui eſt la doſe politique néceſſaire pour y être reçu. Il y a bien auſſi quelques chambres hautes de caffé; mais les grandes ſéances de celles-ci ſe tiennent à *White's Chocolate Houſe*, * où les politiques, après avoir perdu leur argent, ſe déchaînent contre le Gouvernement.

* Maiſon de jeu où s'aſſemble la nobleſſe.

Les conférences ordinaires de ces Communes s'ouvrent tous les matins par la Gazette du jour. On y prend en considération une douzaine de papiers publics, que les gens du Roi de la boutique, c'est-à-dire, les *Waiters* y distribuent sur les tables. Il n'y a point d'Anglois qui les fréquentent, qui ne soient en état de raisonner pendant quatre heures à perte de vue sur ce qu'ils n'entendent point.

Autrefois on parloit beaucoup dans les caffés de Londres sur les matieres d'État : mais depuis que les intérêts des Princes ont ruiné la plupart des politiques, on a réformé cette méthode, pour y substituer celle de la discussion, ce qui a changé totalement la théorie du raisonnement ; car autrefois celui qui avoit le plus d'argent, étoit le plus habile politique, au lieu qu'aujourd'hui c'est celui qui a le plus de poitrine.

Cette derniere maniere de raisonner juste sur les affaires d'État est prise de la Chambre basse des Communes de *Westminster* ; car tout ici tire sa source de l'institution.

Comme dans cette Chambre, il y a toujours quelque grand orateur qui réunit à lui toutes les opinions, & qui dispose de celles de l'assemblée ; pour l'ordinaire, il y a dans chaque boutique un beau parleur qui ramene à lui l'auditoire, & qui dispose de la chambre du caffé.

Il n'y a point de jour dans l'année que ces grands politiques n'établissent un meilleur système de gouvernement, qu'ils n'augmentent la marine, le commerce & n'établissent des moyens pour acquitter l'État & payer les dettes nationales.

A entendre ces économes d'État, tu croirois qu'ils

ſont eux-mêmes le véritable modele de l'arrangement civil: mais ils ne ſont rien moins que cela.

Il n'y a point de fils de famille le plus *dérangé*, qui le ſoit autant que la plupart de ceux-ci. Preſque toujours leurs affaires particulieres ſont dans un état affreux. Ils laiſſent leur génie d'ordre millionaire dans la boutique du caffé, où ils réglent l'Europe & l'État: en entrant chez eux, ils n'ont pas la valeur de deux ſols d'économie domeſtique.

Le Baronet m'a aſſuré que la plupart des raiſonneurs de ſon temps ſur les moyens d'économiſer dans les dépenſes de l'État étoient morts à *Newgate* chargés de dettes, & qu'il ſeroit peut-être lui-même à l'hôpital, s'il n'avoit renoncé à la politique des caffés.

LETTRE LXIV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

QUand on voyage en Angleterre, il faut avoir non-ſeulement la carte du pays par où l'on paſſe, mais encore celle des auberges qui ſont ſur la route & dans leſquelles on doit s'arrêter. Sans cette ſeconde précaution, on court riſque de faire fort mauvaiſe chere, & de dépenſer beaucoup d'argent.

J'éprouvai l'un & l'autre dans un voyage que je fis il y a quelques jours dans la Province d'York.

A la premiere couchée au ſortir de Londres, mon Hôte qui me crut, je ne ſais ſur quel fondement, du parti de la Cour, me regarda d'aſſez mauvais œil.

Je m'apperçus, à un certain mouvement des yeux

qu'il fit à un de ſes garçons, qu'il lui ordonnoit de me donner une chambre commune avec un lit ordinaire.

Comme il étoit déja tard, je demandai à ſouper, & un quart-d'heure après on me mit, ſur une petite table, un morceau de bœuf roti fort coriaſſe; tandis qu'on ſervit un poulet gras à un voyageur qui étoit arrivé une demi-heure après moi.

J'en demandai la raiſon au garçon qui me donnoit à boire; & il me répondit que ce Monſieur étoit de *l'oppoſition*. * Mon ami, lui dis-je, je ſuis auſſi de *l'oppoſition*; & pour vous le prouver, c'eſt que je m'oppoſe d'avance à ce qu'à mon retour vous me donniez un auſſi mauvais ſouper, que celui que je viens de faire ce ſoir.

Le garçon rendit mes paroles à ſon maître, qui vint un moment après me faire des excuſes ſur ce qu'il ne m'avoit pas cru d'abord de ſon parti; m'aſſurant que, s'il m'avoit connu, il m'auroit fait comme à cet autre Gentilhomme, & que j'aurois eu un poulet gras.

Je me le tins pour dit: à la ſeconde couchée j'eus grand ſoin, en entrant dans l'auberge, d'avertir le maître que j'étois de *l'oppoſition*; mais cette déclaration qui, à ce que je croyois, devoit me valoir un bon ſouper, m'en procura un fort mauvais; car on ne mit devant moi que deux cotelettes de mouton, tandis qu'on ſervit un canard aux navets à un étranger qui étoit arrivé comme moi.

Je portai encore ici mes plaintes au garçon: mais il me répondit que ce Gentilhomme étoit de la *cor-*

* Parti contraire à la Cour.

ruption. * Eh! mon ami, lui dis-je avec précipitation, j'en ſuis auſſi, donnes-moi à manger : car ſi je ne ſoupe pas mieux, mon eſtomach, faute de *corruption* ce ſoir, ſera gâté demain au matin.

En faveur du parti dont je me déclarois, on prépara un canard au navets, & on me le ſervit une heure après.

Je me le tins encore ici pour dit. A mon retour, je fus de *l'oppoſition* dans les auberges où il y avoit des poulets gras, & de la *corruption* dans celles où il y avoit des canards aux navets.

Avec cette méthode, on n'eſt pas encore ſûr de faire bonne chere en Angleterre, à cauſe de la variation & des changements ſubits qui arrivent dans la politique : car tel aubergiſte qui eſt de la *corruption* dans un mois, eſt ſouvent de *l'oppoſition* dans un autre. Mais un honnête Eccléſiaſtique de ce pays-ci, qui préfere un bon ſouper à toutes les cabales de la Cour & du Parlement, m'a conſeillé un moyen qu'il pratique lui-même en voyageant en Angleterre. C'eſt de faire prendre les devants à un domeſtique, pour reconnoître le terrein, & ſavoir de quel parti eſt l'Hôte chez qui on va loger.

Il m'a dit à ce ſujet qu'il avoit été obligé quelquefois d'apoſtaſier vingt fois de ſuite dans le même voyage, & d'être de *l'oppoſition*, ou de la *corruption*, dans la proportion que le vin de ſes Hôtes étoit bon, & que le *roaſt beef* lui paroiſſoit excellent.

* Parti favorable à la Cour.

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LOrſque j'étois en France, je te parlai des cotteries qui y ſont établies; il y en a auſſi en Angleterre: mais elles ſont d'une autre eſpece. Les femmes n'y ſont point admiſes, ce qui fait que les uſtenſiles des ſociétés de ces deux pays ſont différentes. Dans celles-là, les éventails, les rubans & les boîtes à mouches forment les principaux ornements: dans celles-ci, la ſcene ſe paſſe entre des pipes, des hommes & des bouteilles.

A Paris les Cotteries ſont entées ſur l'amour: à Londres elles ſont fondées ſur le manger & le boire; de-là vient que ces dernieres ſont très-nombreuſes, car il n'y a point de Breton, qui ne ſoit en état de remplir ces deux points importants de la ſociété Angloiſe.

Parmi le grand nombre de Cotteries qui illuſtrent aujourd'hui cette grande Capitale, celles qui lui font le plus d'honneur, ſont:

La Cotterie des Politiques; *La Cotterie des Mécontents du gouvernement*; *La Cotterie des Ivrognes*; *La Cotterie des Babillards & La Cotterie des Cocus.*

Chacune de ſes cotteries a ſes réglements & ſes ſtatuts particuliers. Les Candidats doivent faire des preuves pour en devenir membres.

LA COTTERIE DES POLITIQUES eſt très-nombreuſe;

elle n'eſt point érigée pour une claſſe de citoyens, mais pour tous les citoyens. Tous les candidats peuvent y être admis, depuis le ſavetier juſques *au Duc* & Pair. Il faut néanmoins que chaque membre ait la faculté de dépenſer trois ſols pour une pinte de bierre forte, dans les ſéances ordinaires; & deux shellings pour une bouteille de vin de Porte, le jour des grandes aſſemblées. Il eſt défendu de parler politique pendant les cinq premieres raſades; ce n'eſt qu'à la ſixeme qu'on peut délibérer ſur les affaires de la Monarchie d'Angleterre; & à la vingtieme il eſt permis de régler les intérêts de toutes les Puiſſances de l'Europe.

QUALITE'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul particulier ne peut être reçu dans la Cotterie des Politiques, s'il ne prouve auparavant qu'il s'eſt mêlé des négociations publiques, au point d'avoir pour elles négligé ſes affaires domeſtiques. Il faut que les Candidats ſoient en état de certifier qu'ils ont lu au moins dix mille papiers publics; ce qui eſt la doſe de politique requiſe pour être admis dans cette Cotterie.

LA COTTERIE DES MECONTENTS DU GOUVERNEMENT, eſt fort augmentée ſous le regne de George III, ſur-tout depuis que la Cour prête l'oreille aux propoſitions de paix faites de la part de la France.

Le Préſident de cette Cotterie doit être Jacobite. Son inſtitution tend à contrecarrer l'adminiſtration, & à être toujours du parti contraire à celui de la Cour.

QUALITE'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul membre ne peut être admis dans cette Cotterie, qu'il ne ſache blaſphémer contre le Roi & ſes Miniſtres.

Il y a pour cela, dans la ſociété un maître-juré-blaſphémateur, qui examine la nature des blaſphêmes. Un prétendant begue ou qui a quelque difficulté de langue, ne ſauroit être admis. Il faut que le Candidat puiſſe prononcer bien diſtinctement, *D-m-n the K, D-m-n the m-n-s t-s.*

La Cotterie des Ivrognes, une des plus anciennes qu'il y ait en Angleterre, eſt aujourd'hui à ſon dernier période d'élévation. Tous les bons & fideles ſujets du Roi George peuvent y être admis ſans diſtinction.

Son Préſident doit être Irlandois de nation, né à Dublin. Selon les premieres loix de ſon inſtitution, tous les membres de la Cotterie doivent être ivres & endormis à minuit.

Qualité's indispensables dans les Candidats. Par un réglement particulier, les François, les Eſpagnols, & les Italiens ſont exclus de cette Cotterie, à cauſe de leur ſobriété naturelle. De tous les étrangers les Allemands ſeuls ont droit d'y être admis.

Chaque poſtulant doit prouver que ſon ventre contient deux bouteilles de vin de Porte, trois de Clairet, une de Madeire, *une boſſe de punch*, & ſix grands verres de liqueur. Il doit avoir un certificat légaliſé par ſix tavernieres de la ville de Londres & de Weſtminſter, comme il a avalé en ſa vie cent tonneaux de vin. Il faut qu'en buvant il perde la raiſon, car un Candidat, qui ſeroit en état de boire dix verres de vin ſans s'enivrer, ne pourroit pas être reçu.

La Cotterie des stupides, qui brille aujourd'hui beaucoup dans cette Capitale, n'eſt pas ſi nombreuſe que celles des Politiques & des Mécontens du Gou-

vernement : mais elle ne laiſſe pas d'avoir un grand nombre de membres.

Son Préſident doit être Anglois né à Londres ; & ſes membres, en buvant enſemble, doivent ſe regarder avec des yeux hébétés. Il faut qu'ils ne diſent que deux paroles dans trois heures ; & quand le diſcours s'adreſſe à eux, ils doivent toujours répondre ſur toute autre choſe que ſur la queſtion qu'on leur fait.

QUALITE'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Les Candidats, pour être reçus dans la Cotterie des Stupides, doivent être de véritables automates, qui ſe démontent le ſoir, & qu'on remonte le lendemain au matin, ce qui fait qu'ils ont un corps & une ame machinale, tous deux faits à reſſort. Il faut de plus, pour être admis dans cette Cotterie, avoir été pendant vingt ans membre de la ſociété des Ivrognes.

LA COTTERIE DES BABILLARDS n'eſt pas ſi ancienne que les autres : ſon établiſſement datte du temps de la révocation de l'Édit de Nantes, après que les Proteſtants étrangers ſe furent réfugiés en Angleterre.

Par le premier de ſes ſtatuts, ſon Préſident doit être François, & s'il eſt poſſible, originaire de Clerac, Montauban ou Bourdeaux : mais quand il ſeroit de Nîmes ou de Montpellier, ce ne ſeroit point un obſtacle à ſon élection. A l'égard des conſeillers & autres principales charges de cette aſſemblée babillarde, faute de Gaſcons, on reçoit à leur place des Irlandois.

QUALITE'S REQUISES DANS LES CANDIDATS BABILLARDS. Il faut que les Poſtulants aient la langue bien pendue, & qu'ils ſoient en état de parler trois heures de ſuite ſans rien dire. Les begues n'en ſont pas

exclus, pourvu qu'en traînant la parole & en allongeant les mots, ils puiſſent faire le même bruit & parler auſſi long-temps que ceux qui ont la langue libre.

La Cotterie des Cocus, qui fut établie en Angleterre, ſous le regne de Charles II, de galante mémoire, ſe ſoutient aujourd'hui avec beaucoup d'honneur & de réputation. Ses membres augmentent tous les jours, de maniere qu'on peut ſe flatter (graces à la corruption des mœurs du ſiecle) que dans peu elle ſera une des plus floriſſantes de ce Royaume. Il eſt permis à tous les ſujets du Roi de s'y faire inſcrire : on y reçoit les premiers Lords de la Cour ainſi que les Ducs & Pairs du Royaume.

Qualite's requises dans les Candidats qui veulent etre reçus dans la Cotterie des Cocus. Il faut qu'ils aient paſſé trois ans à Paris, afin de s'être accoutumés aux mœurs & aux manieres Françoiſes. Un prétendant doit prouver que ſa femme eſt galante, & qu'elle fait une grande dépenſe, quoiqu'il ne lui fourniſſe point d'argent; mais il eſt ſur-tout néceſſaire qu'il certifie qu'elle a lu beaucoup de Romans.

LETTRE LXVI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

Il y a trois ſortes de Gouvernements dans cette Ville; le Gouvernement de Monſeigneur l'Évêque, le Gouvernement de Monſeigneur le Comman-

dant, & le Gouvernement de Monſeigneur l'Intendant. Le premier eſt à la tête des affaires de l'Égliſe, le ſecond conduit la politique, & le troiſieme dirige les Finances. Comme l'argent en Europe a le pas ſur Dieu & le Roi, & que les Languedociens ſont très-Européens, la maiſon de Monſeigneur l'Intendant de Montpellier eſt la plus fréquentée.

Je me rendis chez lui, il y a deux jours, à l'occaſion d'une fête qu'il donnoit; car Madame l'Intendante, à l'âge de cinquante-cinq ans, avoit pris la peine de donner un gros garçon à Monſeigneur l'Intendant : ce qui eſt contre toutes les regles de la génération Françoiſe. Auſſi l'alégreſſe étoit-elle des plus grandes; car on ſe réjouit ici dans la proportion que les choſes qui arrivent ſont extraordinaires.

Le concours des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe fut conſidérable. Comme je ne connoiſſois pas la carte de l'aſſemblée, je priai un Languedocien qui ſe trouvoit à côté de moi, de me mettre au fait de celle-ci. Il ſe prêta poliment à ma curioſité.

Monſieur, lui dis-je, qui ſont ces Dames qu'on voit au premier rang, & qui ſont ſi ſéparées des autres qu'elles ſemblent vouloir s'en diſtinguer. Ce ſont, me répondit-il, nos femmes de qualité. Il n'y en a guere, repris-je; cela eſt vrai, me dit-il, elles ne ſont pas en grand nombre : cette eſpece eſt rare à Montpellier, encore eſt-elle beaucoup abatardie. Heureuſement nous n'avons point de généalogiſtes, ſans quoi toute notre nobleſſe ſeroit roturiere. Il s'en faut tout juſte de ſeize quartiers, que les enfants de nos femmes de qualité ne puiſſent entrer à Malthe.

Qui ſont celles qu'on voit aſſiſe directement derriere elles. Ce ſont nos Dames de la Cour des Aides.

Elles ſont bien bouffies ! lui dis-je : on diroit qu'elles ſont ſur les bancs du palais, où elles jugent à la place de leurs maris. Eſt-ce que cette Cour a le privilege de permettre aux femmes d'être ridicules? Je ſuis étranger : mais il me ſemble que les Dames de vos Aides n'ont point d'éducation. Il vous ſemble bien, reprit le Languedocien, & c'eſt encore un privilege de cette Cour. Si je ne me trompe, les Dames de vos Aides ſont parvenues à ce rang, à l'aide de la marchandiſe. Vous ne vous trompez pas : la plupart de nos Préſidentes & de nos Conſeilleres ſont filles de la halle. Celles-ci forment même la premiere nobleſſe de notre robe, car il faut la diſtinguer d'une autre du même corps qui eſt encore plus roturiere.

Qui ſont ces autres Dames, lui dis-je, qu'on remarque directement après les Préſidentes & les Conſeilleres ! Ce ſont des femmes d'Avocats & de Procureurs. Elles me paroiſſent auſſi bien vaines. Vaines ! reprit-il avec précipitation, elles crêvent d'orgueil. Les Procureuſes ſur-tout, dont les maris vont tous les matins exprès au Palais en robe longue, pour tromper les Juges, ſont d'une vanité inſupportable.

Je vous prie de me dire qui ſont celles du quatrieme rang ? Ce ſont les femmes de nos principaux marchands. Oui ! lui dis-je, elles ont l'air bien modeſte : on s'apperçoit à peine qu'elles ſoient femmes, tant elles ont le maintien réſervé. Ne vous y trompez pas, reprit-il, l'enflure de leur orgueil eſt en dedans. Il ne faut à leur mari qu'une charge de Correcteur ou d'Auditeur des comptes, pour qu'elle paroiſſe en dehors.

Monſieur, dis-je à mon Languedocien en l'interrompant, qui ſont ces hommes qu'on voit autour de

votre Intendant qui ſe font diſtinguer des autres par une épée au côté. Ce ſont nos Gentilshommes. Ils paroiſſent bien meſquins : ils ſont encore plus ſuffiſants, me dit-il.

Mais je vois comme une nuée d'hommes noirs & ſombres répandus dans cette ſalle, qui ont la phyſionomie lugubre & encore plus ſiniſtre : pouvez-vous me dire qui ſont ces gens-là ? Ce ſont des Médecins. Des Médecins ! & qu'ont-ils à faire ici ? Ils y ont leur entrée libre, car à Montpellier la Médecine aſſiſte aux naiſſances & préſide aux enterrements.

Et ceux qui marchent directement après eux, habillés de la même couleur, qui ſont-ils ?--- Ce ſont (ſauf votre reſpect) des Chirurgiens & des Apothicaires. D'où vient qu'on les ſouffre ici ? Je croiois qu'ils ne devoient avoir leur entrée que dans les chambres des malades. Vous vous trompez : comment, me dit-il, les Chirurgiens ſont les honneurs de Montpellier. Un éleve de St Coſme, qui a coupé deux ou trois douzaines de bras, de jambes, ou qui a oint de mercure deux ou trois cents malades, ſe croit un homme néceſſaire à la Monarchie, il ne voit guere que les gens du premier génie qu'on puiſſe comparer à ſon talent.

A l'égard des Apothicaires, quoiqu'ils ne s'adreſſent pas toujours aux gens en ligne directe, on leur permet quelquefois ici de parler à des viſages.

LETTRE

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs femmes en France ſont vaines, légeres & capricieuſes; en Angleterre elles ont un défaut de plus, elles ſont politiques.

Il faut leur rendre juſtice; elles n'auroient jamais imaginé d'elles-mêmes d'être ſi ridicules; mais ce vice, comme preſque tous les autres, leur vient des hommes, qui parlent ici ſyſtême, juſques dans les bras de la volupté.

Dans tout l univers, les femmes n'ont qu'une affaire, qui eſt l'empire de la beauté; ici elles en ont deux, car elles joignent à celle-ci les ſoins de la République. Il ne faut pas t'imaginer qu'elles prennent toute cette peine pour l'amour qu'elles portent à l'État; le ſexe ne connoît point de patrie. Ce n'eſt que par un retour ſur lui-même qu'il donne dans la politique. L'eſprit de parti procure ici un mari, comme ailleurs la beauté donne un amant.

On m'a fait voir à Londres une Dame, qui ayant cherché inutilement un époux dans le parti de la République, le quitta pour embraſſer celui de la Cour. La choſe lui réuſſit à merveille; car dans peu elle épouſa un Seigneur attaché au Roi, & qui eſt un des plus riches de la Monarchie.

Les formules de ces mariages ſont conformes à la querelle d'État dans laquelle on ſe trouve engagé. A la place des proteſtations d'amour, on ſe jure

d'être fidele à la cabale. Au lieu de ſe vouer un amour éternel, on s'aſſure d'un attachement inviolable au parti dans lequel on s'eſt engagé.

LETTRE LXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

J'Allai, il a quelques jours, à un des théatres Anglois, pour me divertir ; mais au lieu d'une comédie, je trouvai un enterrement. * Les Comédiens, pour amuſer le public, donnoient ce ſoir-là une pompe funebre dans ſes grands appareils. Tout ce qui peut affliger la vue, attriſter les ſens, faire naître des idées ſombres, en un mot, tout ce qui peut rendre un convoi triſte & lugubre, fut employé pour faire rire le ſpectateur. Comme le cadavre qu'on portoit dans ſa biere, ne m'avoit pas beaucoup réjoui ce ſoir-là, je retournai le lendemain au même théatre, eſpérant d'y prendre ma revanche ; mais on y jouoit ce ſecond ſoir un maître autel. Des pelerins à la ſuite d'une longue farce, vinrent y faire leur priere, & s'y proſternerent; ils portoient preſque tous des Croix, qui, chez les Chrétiens, ſont le ſigne repréſentatif de la mort du Chriſt. L'autel & les croix égayerent la compagnie, & la divertirent beaucoup. Quant à moi, qui ne ſaurois rire de choſes ſérieuſes, je ne ſourcillai point.

Je haſardai le ſurlendemain un troiſieme divertiſ-

* Roméo & Juliet.

lement ; mais un moment après que la piece fut commencée, un spectre parut sur la scene ; * il parla si familierement aux spectateurs, qu'on eut dit qu'il étoit accoutumé sur le théatre Anglois. Quelque temps après, on creusa une fosse sur le théatre pour enterrer un mort. Le comédien qui étoit chargé de cet acte de Religion (car chez toutes les nations c'en doit être un) divertit beaucoup le parterre en creusant la fosse pour enfermer le cadavre ; il chanta pendant tout ce temps-là des chansons fort réjouissantes ; mais le plus plaisant fut, lorsqu'en continuant à creuser la terre, il en tira deux ou trois têtes de mort. A cet aspect les quolibets de l'acteur redoublant, il y eut alors, comme on dit, de quoi mourir de rire.... Il me semble que l'on doit avoir mauvaise opinion du goût d'une nation qui choisit, pour l'objet de ses divertissements, ce qu'il y a de plus sérieux dans la Religion, & de plus affligeant dans la nature. La scene comique doit finir, où le tragique de la vie humaine commence.

LETTRE LXIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LE mariage de la Princesse Charlotte n'a pas seulement causé une émulation dans les parures & les ajustements, il a encore excité l'ambition des nouveaux rangs ; chacun a pensé à se placer auprès d'elle. On m'a assuré qu'il s'étoit présenté plus de mille

* Dans Hamlet.

Pages, trois cents Contrôleurs & autant de Maîtres-d'Hôtel, deux cents Écuyers, trente Cochers, & deux ou trois mille Valets-de-pied ; une école entiere de Médecine, & une Pharmacie complette ſe ſont offertes pour entrer à ſon ſervice; la liſte de ſes Dames de compagnie a paſſé cinq cents, & celle de ſes filles-de-chambre n'a guere été moindre. A l'égard des filles d'honneur, il ne s'en eſt preſque point préſenté ; les mauvais plaiſants de cette Ville prétendent que l'eſpece de ces Demoiſelles manque totalement en Angleterre. On a calculé que, ſi la Cour avoit accepté les offres de tous les poſtulants, la maiſon de cette Princeſſe eut été compoſée de huit à dix mille Officiers.

Cela indique un vice dans la République, il faut qu'il y ait un grand nombre de citoyens oiſifs & ſans emploi en Angleterre. Lorſqu'on tient à une induſtrie, & qu'on eſt attaché à une profeſſion, on ne la quitte pas pour aller valetter auprès d'une Reine, qui rarement connoît aſſez ſes domeſtiques, pour les avancer ; c'eſt toujours le déſœuvrement qui fait demander ces places.

Si les Souverains d'Europe entendoient mieux leurs intérêts, ils auroient moins de train, & n'emploieroient pas tant de gens à leur ſervice; ce ſont des ſujets qu'ils rendent inutiles à la Monarchie, & qu'ils ſe dérobent à eux-mêmes. Plus le faſte de leur domeſtique eſt grand, & plus l'État eſt petit. On ne peut pas reprocher cette oſtentation aux Monarques d'Angleterre, ce ſont les Rois d'Europe qui vivent le plus en particuliers.

LETTRE LXX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

CHaque gouvernement en Europe cherche à acquérir de grandes richeſſes. C'eſt aujourd'hui la pierre philoſophale des adminiſtrations. Mais je ne ſais ſi l'ambition en ceci remplit ſes vues, & ſi une trop grande aiſance ne conduit pas elle-même à l'indigence. C'eſt une expérience reconnue que, plus les moyens de vivre augmentent dans une ſociété, & moins on y a les moyens de vivre. C'eſt que l'or & l'argent qui ſont les ſignes des richeſſes, en repréſentent moins, à meſure que ces métaux ſe multiplient.

Londres regorge de biens, mais ces biens ne rempliſſent pas les beſoins. Je ne parle point des divertiſſements publics, des ſpectacles & autres ſuperfluités qui ſont hors de prix, & qui néanmoins doivent entrer en conſidération, de maniere que les ſecondes & troiſiemes claſſes de la ſociété n'en ſoient pas totalement privées. Car, ſi le peuple ſupporte les charges de l'État, il doit jouir des amuſements. C'eſt une indemniſation que la légiſlation doit lui accorder, pour le défrayer des peines de ſon état.

Les Notaires à Londres mettent un ſi haut prix aux contrats de mariages, qu'il n'y a que les Grands de l'État qui aient la faculté d'épouſer: on eſt obligé de leur payer une dot, pour en recevoir une. Il faut jouir ici d'une grande opulence pour avoir les moyens d'y faire des enfants. Les maîtres y ſont à

un prix exorbitant. Les talents s'y vendent au poids de l'or. Un pere, qui veut donner une éducation à ſes enfants, n'a pas aſſez de l'héritage de ſes ancêtres, acquis dans l'eſpace de dix générations.

La juſtice y eſt auſſi à un ſi haut prix, qu'il vaut mieux abandonner une bonne cauſe, que de la gagner. La difficulté n'eſt pas d'obtenir une ſentence contre ſa partie pour ſe faire rendre ſon bien, ou avoir réparation d'un outrage reçu : le point principal conſiſte à gagner ſon procès contre l'Avocat qui l'a plaidé : celui ci eſt toujours ſûr d'obtenir un arrêt, qui vous ruine par les dépens.

Il faut être fort riche en Angleterre, pour avoir le moyen d'être malade. Il n'y a que les gens de qualité qui aient la faculté de mourir par ordonnance des Médecins. Tous les autres citoyens du ſecond & du troiſieme rang, ſont expédiés par des Officiers ſubalternes du corps de la Pharmacie, qui tuent à un prix raiſonnable. Les grands Eſculapes y ont preſque tous carroſſe, & il faut que la fievre entretienne leurs chevaux, leurs laquais & leur cocher.

On ne meurt pas à meilleur marché; on doit jouir d'une ſorte d'opulence pour ſe faire enterrer. S'il faut beaucoup d'argent pour être homme, il n'en faut pas moins pour devenir cadavre : la jouiſſance du trépas eſt auſſi onéreuſe que celle de la vie, &c. &c.

Voilà la ſuite de cette ſageſſe qu'on vante tant. Voilà l'effet de cette combinaiſon du meilleur gouvernement qu'il y ait, dit-on, en Europe, qui tend à faire acquérir à l'État une fortune publique, par jetter tous les citoyens dans une indigence domeſtique.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

L'Incontinence des femmes de plaisir en Angleterre est sombre, triste, & mélancolique. Elle se fait voir dans toute sa laideur. C'est la plus vilaine prostitution de l'Europe. Tout y est insipide jusqu'à la jouissance. Cela vient de ce que les Angloises naturellement modestes passent tout d'un coup d'une extrémité à l'autre. Elles ne mettent presque point d'intervalle entre la sagesse & la dissolution. Elles rencontrent la débauche du premier coup, & parcourent dans un instant ces longs espaces qui séparent la vertu du vice. L'incontinence, pour m'exprimer ainsi, n'a point de prologue. La piece de la volupté commence par le crime.

Peut-être que l'humeur bisarre des Bretons prépare à cette débauche morne & fade, que la possession même n'irrite point.

Les Anglois n'ont pas le loisir d'être polis avec les femmes, encore moins d'être galants. Ils n'ont le temps que de satisfaire ce désir brutal attaché à l'état physique de la machine. Pour cette débauche les femmes de plaisir n'ont pas besoin d'agrémens. L'esprit n'a rien à faire dans cette corruption. Le corps seul consomme le crime.

On ne peut parler sans frémir de l'incontinence Angloise.

LETTRE LXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL n'y a point de mot dans les langues Européennes auquel on ait attaché plus de ſignifications, qu'à celui de liberté. Quelques nations l'ont fait conſiſter, pendant long-temps, dans l'habitude de porter une longue barbe; d'autres, à s'ajuſter d'une certaine maniere; pluſieurs, à parler avec une voix ſonore & diſtincte. Là-deſſus toutes les nations s'étant comparées enſemble, celles qui n'ont pas eu la même faculté ont été regardées comme eſclaves.

Par exemple, le préjugé de la ſervitude Françoiſe eſt établi aujourd'hui irrévocablement dans cette Monarchie; il eſt vrai que la nation Bretonne jouit elle-même d'une très-grande liberté; car un Anglois peut ſe lever le matin à l'heure qu'il veut, ſans qu'il ſoit gêné par le gouvernement, du moins je ne ſache pas qu'il y ait eu juſques ici aucun acte du Parlement portant réglement là-deſſus. Il eſt auſſi libre de s'habiller, comme il lui plait, de paroître dans le public en parure ou en négligé; il a le choix de diſpoſer de ſa matinée, comme il le juge à propos; il peut monter à cheval & aller galopper à *Kenſington*, ou ſe promener à pied dans le parc de *St James*.

Après ces deux premiers actes de ſa liberté, le gouvernement lui permet d'aller déjeûner où il veut; il eſt le maître de prendre le thé à *George's* ou à *Smirna Goffee houſe*. Là ſon indépendance politique l'autoriſe à lire les menſonges ou les impoſ-

res contre l'État, qui ſont dans les papiers publics.

Après le déjeûner, ſa liberté continue encore; il eſt libre d'aller dîner incognito dans un ordinaire public, où il mange librement avec des gens qui ne le connoiſſent point, & qu'il ne connoît pas.

Son indépendance le mene au théatre de *Drury-lane*, ou de *Covent-garden*; & comme on eſt auſſi libre en Angleterre la nuit que le jour, après le ſpectacle il a la liberté d'aller ſouper à *Bedford-ams* où à *Shakeſpear*, d'où il va ſe coucher, & ſe leve le lendemain auſſi libre que la veille.

LETTRE LXXIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE t'ai parlé, ailleurs du contraſte qui ſe trouve dans les deux Religions qui ſe pratiquent ici: mais je ne t'ai rien dit de le tyrannie que l'une exerce ſur l'autre. Celle du Prince, qui eſt la Catholique Romaine, tient la proteſtante dans une dépendance abſolue.

Il ſe faut cacher ici pour faire une bonne action comme on fait ailleurs pour en commettre une mauvaiſe. La priere, choſe inouie! eſt un crime de leze-Majeſté. Il n'y a point de tempérament ni de tournure à donner à cette action pieuſe; les loix qui la défendent, ſont préciſes-là-deſſus.

Si trente perſonnes ſe réuniſſent dans une maiſon, & qu'elles choiſiſſent un Mandarin de leur croyance pour les diriger dans une choſe auſſi ſainte; s'ils

s'assemblent, dis-je, & que ce complot divin soit découvert, le Mandarin est pendu & les fideles sont envoyés aux galeres.

Celui qui s'adresse aux passants pour les dépouiller, & celui qui s'adresse à Dieu pour l'invoquer, sont coupables du même crime & punis du même châtiment. Quand la barbarie elle-même se feroit Chrétienne, elle ne pourroit pas être plus inhumaine.

Pour que les fideles de cette secte soient de bons sujets du Roi, il faut qu'ils ne fassent rien de ce qui peut les porter à l'être. Toutes les pratiques extérieures de Religion leur sont interdites. Ils doivent prier si bas, qu'il n'y ait que Dieu qui les entende. On leur défend d'être Chretiens, mais il est vrai qu'on leur permet d'être athées; car d'un athée au citoyen à qui on interdit toutes les pratiques de sa religion, il n'y a presque point de différence.

Dans tous les contrats civils que les Protestants passent ici, la loi leur ordonne d'apostasier. Pour être Chrétien, il faut commencer par détruire les vertus qui peuvent seules faire qu'on l'est. On oblige les religionaires à assister aux exercices d'un culte qu'ils regardent comme faux, & à pratiquer des devoirs, qui, n'étant pas ceux de leur religion, ne sont pour eux que plus mépriſables.

La confession auriculaire est considérée dans cette secte comme une pratique ridicule & vaine: il faut néanmoins se confesser, si l'on veut épouser? Et à qui se confesser? A des Mandarins qu'on croit d'autant plus inhabiles à remplir ce devoir de Religion, qu'ils sont d'une communion différente: le Sacrement de mariage est donc toujours ici précédé d'un sacrilege. On sait par un longue expérience que

ces pratiques, auxquelles on force les Proteſtants, ne ſont point de proſélites, & néanmoins on les met toujours en uſage.

Je dis qu'il ne faut guere aimer ſa Religion, pour la proſtituer ainſi continuellement.

J'aurai peut-être occaſion, dans une de mes ſuivantes, de t'envoyer la copie d'un mémoire qu'un citoyen de cette Province a adreſſé au Prince, qui ſelon les apparences ne le lira jamais; car les Rois de France ſont ſi prévenus à cet égard, qu'ils s'écartent juſqu'aux moyens qui pourroient leur faire ouvrir les yeux.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tcou-na, *à Pekin.*

De Londres.

CEtte nation a très-bien imaginé de s'intriguer dans le monde pour acquérir des richeſſes, ſans quoi elle ſeroit la plus pauvre de l'Europe. Elle n'a pas le moyen d'exiſter par elle-même: la plupart de ſes beſoins phyſiques lui viennent de l'étranger.

Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'elle figure entre les autres Puiſſances de l'Europe. Dans la guerre, elle achete des alliances par de grands ſubſides: pendant la paix, elle remplit le vuide de ſes beſoins par ſon induſtrie.

Il faut qu'elle paie pour avoir du goût, & qu'elle achete le génie.

Les grands ne peuvent ſe loger qu'en faiſant venir des Architectes d'Italie. Leurs meubles ne ſont pas

de leur invention. Les modes viennent d'ailleurs, les Anglois n'en imaginent aucune.

Les femmes ne sauroient placer un chiffon sur leur tête qui n'ait été inventé par quelque autre nation.

Tout ce qui entre dans l'ajustement des hommes est étranger à l'Angleterre. Je me trouvai, il n'y a pas long-temps, avec un Seigneur de la Cour, dont la parure étoit une véritable mappe-monde. Les quatre parties de l'Univers avoient travaillé à son ajustement. Sa chemise étoit de Hollande; le gallon, qui étoit sur son *froc*, étoit de France; sa veste étoit des Indes; ses boucles du Brésil; ses manchettes de Bruxelles; sa montre de Geneve; sa boîte de Paris; ses gands de Grenoble, &c. tout étoit étranger jusques à son étui de cure-dents. Si chaque nation avoit réclamé son industrie, ce Seigneur se seroit trouvé tout nud, il ne lui eut resté d'Angleterre que son *froc*.

Les amusements d'Angleterre ne naissent pas non plus dans le pays. L'opéra vient d'Italie, les compositeurs de Naples, & les musiciens de Rome ou de Venise. Si quelque concert charme la nation, ce sont toujours des étrangers qui le composent. Ceux-ci tirent de ce pays un impôt qui se leve sur les sons qui agitent les oreilles.

Je ne sais si c'est la peine qu'un peuple passe les mers, & se procure par de grands travaux une richesse, dont elle se défait pour une infinité de choses d'ostentation dont elle pourroit se passer.

LETTRE LXXV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Reine d'Angleterre n'eſt pas encore arrivée; ſon vaiſſeau qui eſt parti depuis pluſieurs jours, eſt actuellement en mer, où il ſe bat contre les vagues. Les pilotes qui liſent ici dans le livre du temps, comme nos Mandarins lettrés liſent dans nos livres de Morale, prétendent qu'au moment que je t'écris, elle eſſuie une grande tempête. En vérité, mon cher Kie-tou-na, dans quelque rang que la fortune nous éleve, nous éprouvons toujours des traverſes!

Je laiſſe dans le moment les grandeurs dont cette jeune Reine eſt à la veille d'être environnée, pour réfléchir ſur ſa ſituation préſente. Étendue peut-être ſur un petit lit, pratiqué dans une emboiſure; inquiétée par les roulis continuels, qui l'empêchent de trouver une poſition fixe; malade par l'agitation de la mer; tourmentée par les flots; épouvantée par le bruit des Matelots qui ſe choquent, ſe heurtent, & ne s'entendent pas; ſans conſolation, ſans aide, ſans ſecours, ayant la plupart de ſes femmes évanouies de frayeur, abandonnée des Commandants du vaiſſeau qui ne penſent qu'à échapper au péril qui les menace; car dans un danger évident, il n'y a plus de rang; une Reine alors n'eſt pas plus qu'une autre femme. Quel malheur ne ſeroit-ce pas pour la Grande-Bretagne, ſi le vaiſſeau qui porte ce dépôt précieux, étoit enſéveli dans les abîmes de la mer!

Cependant ce retard, ainſi que les dangers qui l'ac-

campagnent, ne ſerviront qu'à rendre ſa réception plus brillante. Sans cette tempête, la moitié des hommes & des femmes n'auroient pas eu leurs habits & leurs ajuſtemens prêts; ſi le navire étoit arrivé à point nommé, une grande partie de l'Angleterre n'auroit pas pu ſe montrer avec l'éclat, dans lequel elle paroîtra. Cet ouragan a fait éclore peut-être deux ou trois mille habits, & autant de robes de plus.

Les Chrétiens penſent juſte, quand ils diſent que la Providence ſe mêle de tout; il y a chez eux un enchaînement de cauſes ſecondes, qui fait qu'ils tirent parti des malheurs mêmes.

LETTRE LXXVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

L'Anglois a une ſorte d'indiſpoſition, qu'on pourroit définir la maladie d'expatriation. Un Gentilhomme n'eſt pas plutôt ſorti du College, qu'il monte dans une chaiſe de poſte, s'enfuit d'Angleterre, & va galopper les différentes nations de l'Europe.

On dit pour raiſon que les voyages perfectionnent l'entendement, & ornent beaucoup l'eſprit. Il eſt vrai que c'eſt quelque choſe de prodigieux, que le grand nombre de connoiſſance qu'on y acquiert. Car un Anglois qui voyage dans les pays éloignés, voit des Villes, parcourt des auberges, arpente des promenades, fréquente des ſpectacles, va au Bal, à la Comédie, viſite les filles de théâtre, &c. &c. Cela

s'appelle ici voyager, & il n'y a point d'Anglois, un peu bien élévé, qui n'ait fait ainſi le tour de l'Europe.

Je crois que je me ferois aſſez aux manieres d'un Breton qui ne ſeroit jamais ſorti du tourbillon de la ville de Londres : mais j'aurois de la peine à réſiſter à celles d'un Anglois qui auroit parcouru quelques centaines de milles hors de ſon pays. Il me ſemble que les airs & les tons qu'il affecte alors, juſent avec le caractere Anglois.

Chaque nation en Europe a une aſſez bonne doſe de défauts & d'imperfections, ſans y en ajouter d'autres qui ne ſont pas de ſon cru, & qui, à cauſe de cela, en ſont plus ridicules. Joignez à cela que les Anglois font plus de progrès en ſix mois dans les choſes d'affectation, que les autres peuples n'en peuvent faire dans dix ans.

On m'a montré ici ces jours paſſés un Mylord qui n'a paſſé que trois mois à Paris, qui, à cauſe de cela, eſt plus fat & plus impertinent qu'un jeune Marquis François qui a vécu trente ans. La Cour de St James doit à celle de France une ſorte de caractere de Courtiſans Anglois, qui, pour avoir paſſé ſix mois à Verſailles, ſont d'un genre unique.

Celle de Vienne renvoie ici des Bretons qui ſont tout d'une piece ; ils ont contracté un caractere ſi gêné qu'à leur retour on les prendroit pour des Allemands.

Les Anglois qui voyagent en Italie, ne perdent pas non plus leur temps. De retour à Londres, ils inondent la Ville des ariettes qu'ils y ont entendues, dont ils eſtropient les paroles & la muſique.

On connoît ici un Breton, qui a paſſé ſix mois à

Naples, au frédonnement continuel, dont il étourdit tous ceux qui l'environnent.

Comme les Dames de qualité voyagent également, elles ne font pas moins de progrès que les hommes dans l'affectation; elles se distinguent même dans cet article, de façon à l'emporter sur l'autre sexe.

On me montra dernièrement une Milédi, qui a passé six mois à Blois, & trois mois à Pise, & qui, à cause de cela, ne veut parler que François ou Italien. Elle prétend, depuis ses voyages, que la langue Angloise est si rude qu'elle lui déchire la bouche. J'en connois une autre, que la fureur des voyages a poussée jusques à Constantinople. Celle-ci a pris tant de goût pour l'habillement du serrail, qu'elle ne s'habille plus qu'à la Turque. Elle prétend que les culottes donnent un air décent & majestueux à une femme, au lieu que le jupon a quelque chose de voluptueux & d'efféminé qui ne convient point à la gravité naturelle du sexe. Comme elle a acquis un grand nombre de connoissances dans ses voyages, & que son esprit s'y est beaucoup perfectionné, elle se propose de publier un ouvrage d'érudition pour prouver au beau sexe Anglois l'utilité des culottes à la Turque; & pour que les Dames de Londres puissent retirer un plus grand profit de cet ouvrage, elle est résolue de le faire imprimer en langue Turque.

LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

IL eſt ſurprenant juſqu'à quel point le ſexe Européen gâte les agréments, qui peuvent le rendre aimable. La beauté, qui lui donne la ſupériorité ſur les hommes, ne ſert le plus ſouvent qu'à le rendre mépriſable.

Lorſque je me trouve ici dans un cercle mêlé avec le Baronet, & qu'il y voit une belle femme, il ne manque jamais de me dire à l'oreille, qu'il parie qu'elle eſt haute, fiere & impertinente; & malheureuſement pour le beau ſexe Anglois, j'ai remarqué que, ſi je pariois avec lui, il gagneroit preſque toujours ſa gageure.

Nous étions l'autre jour dans une aſſemblée de Londres, où il y avoit pluſieurs Dames. Tenez, me dit-il, voilà Milédi ***; c'eſt aſſurément une belle femme: mais elle eſt ſi vaine & ſi fiere de ſa beauté, qu'elle déſole tous ceux qui l'approchent. Il n'y a point d'homme qui puiſſe y tenir, il vaudroit mieux ſervir ſur les galeres de Malthe, que d'être condamné à vivre avec elle. Ce n'eſt pas, reprit-il, qu'un peu de fierté n'aille bien à une jolie femme; car les hommes mépriſent preſque toujours celles, qui ne leur en impoſent point par un je ne ſais quel air de ſupériorité. C'eſt ſeulement la doſe qui peut nuire, & malheureuſement celle de nos Bretonnes eſt preſque toujours choquante.

Les femmes en France ſont trop occupées de leurs amuſements & de leurs plaiſirs pour ſe reſſouvenir de leur beauté : elles n'ont que le temps d'être gaies, vives, folles & enjouées.

Nos Dames Angloiſes, naturellement déſœuvrées, rêvent depuis le matin juſqu'au ſoir à leur beauté ; ce qui fait qu'elles ont tout le loiſir d'être fieres. Malheur à tout mortel, qui ſe laiſſe prendre ici aux appas d'un beau viſage ; il n'y a point de captif en Alger, qui mene une vie plus dure. Il faut qu'il ſouffre pour ſes caprices, pour ſes mépris, pour ſes dédains, &c. &c. Heureuſement que les Anglois commencent à revenir de la beauté, & qu'ils ſont aſſez fiers eux-mêmes, pour ſe mettre au-deſſus de la fierté d'un beau viſage ; ſans quoi la Grande Bretagne ſeroit dans peu l'Iſle des Eſclaves.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au même, à Poſen.

De Londres.

JE cherche des peuples ſages en Europe, & je ne trouve par-tout que des préjugés nationaux. Ce qui paſſe pour ſageſſe chez un peuple, eſt regardé comme une folie chez un autre.

Les Anglois font peu de cas des François, parce qu'ils parlent beaucoup ; & les François mépriſent les Anglois, parce qu'ils ne parlent preſque point. Ceux-ci ſe ruinent en chevaux, ceux-là en équipages. Les premiers ſont galants, les ſeconds ſont bourus. Les uns aiment la gaieté, les autres ſe plaiſent à être ſombres. Les uns ſuivent les modes, les

autres n'ont de regle que leur goût. Les François passent leur vie à la toilette des Dames ou dans les ruelles : & les Bretons passent la leur à table ou dans les cabarets. Les uns sont sobres, les autres ivrognes; ceux-ci se crevent par la chasse, ceux-là se tuent par les veilles, &c. &c.

Entre les vices qui regnent chez les deux nations, il y a un sentier qui conduit à la sagesse; la folie est aux deux extrémités, & la vertu est au centre. Ou il en est ici en morale, comme en physique, où les corps s'éloignent toujours de leur centre.

LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kic-tou-ra, *à Pekin.*

De Londres.

TU voudrois connoître les ressorts qui font mouvoir ici les intérêts politiques : je vais ce l'apprendre. Voici comme l'État est gouverné, & de quelle maniere les affaires de la politique sont menées.

Quand il est question d'une délibération un peu importante, on prête l'oreille aux bruits publics, on recueille les voix dans les cafés & dans les autres lieux où les politiques s'assemblent, & quand la cabale dominante a prononcé, que tout est prêt, le Pa-l-m-t s'assemble & signe la délibération. Alors le parti le plus foible crie de toutes ses forces; il fait bien qu'on n'en fera ni plus ni moins pour cela, & c'est la raison qui fait qu'il redouble le vacarme.

Avant la rentrée du Pa-l-m-t qui devoit décider la grande affaire de la paix, un bruit sourd & confus

annonçoit un orage dans ce Royaume : la pâleur & la crainte s'étoient répandues ſur tous les fronts.

Je craignois moi-même une révolution, mais un membre des Communes me raſſura ; il me dit à l'oreille que le parti du Roi ſeroit ſupérieur, & qu'il l'emporteroit ſur celui de la République de ſoixante & tant de voix. La choſe arriva tout juſte comme il l'avoit prédite. Je croyois que cet homme étoit ſorcier : mais le Baronet me dit que l'Angleterre étoit remplie de ces devins ; & il m'aſſura que lui-même étoit du nombre.

Monſieur, lui dis-je, apprenez-moi, je vous prie, à deviner : car c'eſt une choſe très-commode en politique, de cette maniere on ſait d'avance ce qui doit arriver, ce qui épargne bien des travaux & des réflexions. Il vous eſt d'autant plus aiſé de le faire, que vous le pouvez ſans compromettre la République ; car il me paroît que votre ſortilege n'eſt pas un ſecret d'État.

Bien loin delà, me répondit-il, car il eſt public, ce qui fait que l'Angleterre eſt remplie de ſorciers : voici donc tout le myſtere de cette magie.

Chaque Anglois a un tableau qui contient les noms de tous les membres du P-l-m-t ; on le diviſe en quatre claſſes ; ſavoir les membres de la Cour, les membres de la République, les membres indécis, & les membres indéterminés. On laiſſe ces deux dernieres claſſes à part, & on balance les deux autres : c'eſt-à-dire, qu'on calcule ſi le nombre des voix pour la Cour eſt ſupérieur à celui de la République, & de combien ? & là-deſſus on prononce ſur les délibérations du Pa-l-m-t.

Cela eſt bien facile, lui dis-je, & il y a apparence

que ce calcul fait une fois l'eſt pour toujours. Oh ! que non, me repliqua t-il précipitamment ; c'eſt toujours à recommencer, car les indéterminés ſe déterminent, les indécis ſe décident, ceux qui étoient en faveur de la République paſſent du côté du Roi, il n'y a que ceux de ce dernier parti qui ne varient preſque point. On diroit que le Roi a comme une vertu attractive, qui ayant une fois fait ſon effet, attache invinciblement.

L'Académie des ſciences de Londres doit examiner au premier jour, ſi dans l'or il n'y a pas une vertu de gravité qui donne une pente aux corps ; & ſi par exemple une penſion de deux mille livres ſterling payés par la Cour n'eſt pas ce point fixe de gravité.

On prétend que, lorſque la phyſique aura fait cette expérience, on aura découvert toute la magie de la politique Angloiſe.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Chan-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

PAr-tout où je trouve des caracteres marqués, je les ſaiſis. Paris n'eſt pas la ſeule ville du Royaume qui les renferme tous : il y en a dans les Provinces.

On me parla dernierement dans cette ville d'un citoyen qui, du ſein de la médiocrité, s'eſt élevé au ſommet de la fortune ; d'un homme qui compte aujourd'hui ſon bien par millions. Je voulus le voir ; car j'ai toujours cru qu'il ne pouvoit y avoir de gran-

de fortune, ſans un talent ſupérieur; mais je me ſuis convaincu, après la viſite que j'ai faite à ce nouveau riche, que, ſi c'eſt une regle, elle a ſes exceptions. Cette entrevue m'a perſuadé, une fois pour toutes, qu'un déſir ardent de richeſſes, & une ſoif inſatiable de l'or peuvent tenir lieu d'habileté & de génie.

Celui-ci eſt poſſédé nuit & jour du démon de l'argent. Il ne dort point, il calcule, il ne veille point, il rêve aux profits. Ses mains avides ne repoſent jamais. Il a actuellement ſur les bras, ſoixante-dix entrepriſes différentes : mais cela ne lui ſuffit pas, & il y a encore bien loin de là à ſon ambition. Il eſt après à s'emparer de toutes les affaires de la Province; delà il travaillera à mettre en partie le Royaume; & après la France, il a réſolu de ſousfermer l'Europe. Peut-être même, s'il vit long-temps, jettera-t-il ſes regards ſur l'Aſie.

De vingt-quatre heures dont eſt compoſée la journée, cet ambitieux en donne vingt au travail, & les quatre autres à la table & au repos.

Le matin que je me rendis chez lui, c'étoit jour de poſte, il avoit paſſé la nuit entiere dans les écritures. Comme je voulois le tater, & que mon deſſein étoit d'eſſaier ſon génie, je lui préſentai un nouveau projet de finances, dont je me dis l'inventeur, & qui devoit rapporter tous les ans un demi million d'écus. Je lui en fis l'explication, mais au mot d'écus, cet homme quitta la plume, me regarda d'un air ſtupide & répondit en begayant à mon plan: mais je m'apperçus qu'il l'avoit manqué net.

Cela ne me découragea point; je profitai de ce moment d'audience pour ébaucher d'autres ſujets

Je l'engageai insensiblement sur les matieres économiques, les finances générales, les grands objets de commerce, mais je m'apperçus à ses réponses que son génie étoit mince, étroit & resserré. Je ne découvris en lui aucune de ces vues générales qui embrassent tout d'un seul point, & à qui rien n'échappe. Je n'y trouvai point de ces traits lumineux qui saisissent d'abord un plan dans toutes ses parties. Je quittai brusquement cet homme, piqué contre la fortune qui fait souvent un si mauvais usage de ses faveurs.

Cet ambitieux a néanmoins des parties. Les siennes sont les détails, les minuties, les rôles, les écritures où il faut plus d'application que de génie. Il possède d'autres qualités méchaniques, que les grands talents mépriſent toujours, parce qu'elles usent plus le génie qu'elles ne le perfectionnent. D'ailleurs homme lourd & pesant; imagination tardive qui ne gagne qu'à force de travail, & qui ne travaille qu'à force de gain. Je l'appellerois volontiers l'âne de la fortune, la bête de somme des richesses.

Tu peux bien imaginer que cet homme qui prend tant de peines pour gagner, n'accumule point pour jouir. L'argent qu'il amasse n'est point à lui. Son coffre-fort seul le possede. Son avidité l'empêche d'être le Seigneur suzerain de ses finances & il n'est que le VASSAL de ses richesses.

LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE Baronet, qui a vieilli dans les intrigues du sexe, me disoit dernièrement qu'il étoit revenu du commerce des femmes à délicatesse & à sentiment. Je parle, me dit-il, de ces prétendues scrupuleuses, qui méprisent ce qu'elles appellent les Courtisannes: mais qui pardonnent à celles de leur sexe, qu'un penchant invincible, disent-elles, entraîne & détermine pour un seul objet.

J'ai presque toujours trouvé que ces noms de sentiment & de vertu ne sont en elles que des mots; car en fait de vertu, je ne connois pas deux chemins. Ou une femme est vertueuse, & dans ce cas-là elle ne prêtera l'oreille à aucune chose, qui puisse offenser son honneur: ou elle n'en a pas, & alors tout le sentiment & la délicatesse qu'elle voudra y mettre, ne feront autre chose que le rafinement du vice, & dans ce dernier cas, je la mépriſe autant que la plus vile courtisanne. Car je soutiens qu'une femme qui voit criminellement un homme, est aussi criminelle que celle qui consomme le crime avec plusieurs. Voici quel est mon raisonnement.

S'il est défendu au sexe vertueux de voyager dans le pays de Cithere; je dis, permettez-moi cette expression, que celle qui y fait cent milles avec le même cheval, est aussi mépriſable, que celle qui, en parcourant le même espace de terrein, change dix

fois

fois de cheval ſur la route. Car comme le crime eſt dans le voyage, les relais ne font rien à la choſe.

Il ſeroit à ſouhaiter que la police fit un dernier effort, pour bannir de la ſociété ces heroïnes de vertu, qui conduiſent au crime par des détours & des labyrinthes, que les courtiſannes mêmes ne connoiſſent point.

Il n'y a rien que je craigne tant, ajouta-t-il, que ces femmes qui ont tant de pudeur & de délicateſſe, que la moindre parole ſale les fait rougir: mais qui ſe livrent à ce qu'elles appellent un amour invincible.

On ſe garanti aiſément de la débauche ouverte, parce qu'elle ſe donne pour ce qu'elle eſt : au lieu que les hommes les plus retenus ſe livrent à cette volupté qui s'enveloppe des dehors vertueux.

Les caſuiſtes en amour ont beau établir des diſtinctions; ma déciſion eſt que par quelque voie qu'une femme ſe livre au crime, dès qu'elle le conſomme, elle eſt au niveau de la plus vile courtiſanne. D'elle à une fille de débauche, il n'y a de différence, que la ſomme qu'on paye à celle-ci.

LETTRE LXXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Reine arriva avant hier en Angleterre; elle devoit débarquer à un Château du Roi qui eſt ſur les bords de la Tamiſe; mais les vents en ordonnerent autrement, & ce ſont eux qui préſident ici à

tous les événements; elle fut mariée quelques heures après au Palais de *St James*.

Chaque Cour d'Europe a ſon étiquette. Lorſque le Roi de France ſe marie, il ſort de ſon château, & va pluſieurs lieues au-devant de celle qui lui eſt deſtinée pour épouſe : en Angleterre l'uſage eſt que la Princeſſe prétendue vienne juſques dans le Palais du Roi ſon époux, lui offrir à genoux ſon cœur & ſa main. Le premier de ces uſages eſt plus galant, mais le ſecond, ſelon moi, eſt plus conforme à l'hoſpitalité de l'himen, qui ne permet pas de rompre un lien qu'on eſt venu former ſoi-même : voilà pourquoi, peut-être, les Rois de France en général ne ſont pas ſi rigides obſervateurs des loix du mariage, que ceux d'Angleterre.

A l'arrivée de cette jeune Princeſſe à Londres, le concours du peuple fut conſidérable; chacun s'empreſſoit de la voir, c'étoit à qui pourroit fixer le premier ſes regards ſur elle. Je ne feroïs point un pas pour tous les Rois & toutes les Reines de l'univers; cependant la premiere démarche de ce mariage me frappa. Je me mêlai avec la foule & me rendis à la petite porte du jardin du parc, où devoit ſe faire la premiere entrevue qui ne pouvoit manquer d'être frappante. De combien d'émotions différentes ne doit pas être agité le cœur d'une jeune Princeſſe qui, dans l'eſpace de quatre heures, paſſe par tant d'états différents, qui finit ſa qualité de Princeſſe pour commencer celle de Reine, qui change ſon état de fille en celui de femme, qui ſe marie avec un Roi, & qui couche avec un homme!

Je ne pus voir les premieres émotions qui ſe paſſerent ſur ſon viſage, parce que dans ſa premiere en-

trevue avec le Roi, il n'y eut d'autres témoins que la Famille Royale; mais trois heures après m'étant rendu à la Cour, je la vis avec George III ſur le Trône. Le croirois-tu? Elle étoit déja accoutumée à être Reine. Toute cette pompe de cérémonial qui la conduiſit à la Chapelle, où elle fut précédée & ſuivie de tout le Royaume, ne la ſurprit point; on eut dit qu'elle répétoit un rôle qu'elle ſavoit déja.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

TU veux ſavoir pourquoi les Anglois ſont ſombres. Tu me ſommes de la parole que je t'ai donnée, de t'apprendre la cauſe qui fait que ce peuple n'eſt point gai.

La plupart de ceux qui juſques ici en ont recherché l'origine, l'ont attribuée au climat : car on a d'abord fait de rejetter ſur les vents le caractere d'un peuple qu'on ne peut définir. Cette déciſion épargne une infinité de recherches.

Je crois bien que le phyſique influe beaucoup ſur les diſpoſitions taciturnes de ce peuple; mais il ne fait pas tout : la conſtitution politique y a beaucoup de part. Des hommes qui ſe gouvernent eux-mêmes, ou qui croient ſe gouverner, ont néceſſairement beaucoup d'affaires. Cet enchaînement d'occupations qui ſe ſuccédent dans une République, portent avec ſoi une ſorte d'inquiétude, & de celle-ci à la triſteſſe, il n'y a pas loin. Une nation qui ſe tate ſans ceſſe, & qui ſent à tout moment ſes endroits douloureux, ne peut être que rêveuſe.

Les François ne ſont pas aſſez occupés des affaires de leur Monarchie pour perdre leur gaieté naturelle. Ils ont tout le loiſir de jouir de leur phyſique. Le gouvernement les diſpenſe de cette inquiétude, il ſe charge lui ſeul de ce ſoin-là, & leur défend même de s'en mêler; ce qui redouble leur gaieté; car un peuple qui n'a rien à faire qu'à penſer à ſes plaiſirs & à ſe divertir, eſt naturellement joyeux.

J'ai vu ici des Anglois changer de viſage & s'affliger vingt-quatre heures de ſuite, pour une nouvelle publique, qui n'auroit pas ôté un quart d'heure de ſommeil au François le plus politique.

Mais la politique n'eſt pas la ſeule choſe qui répand cet air ſérieux ſur la nation, il y en a encore une cauſe morale.

Quelques-uns de leurs Docteurs ont imaginé, je ne ſais ſur quel fondement, que la gaieté étoit un des plus grands obſtacles à la ſageſſe : comme ſi la vertu étoit fille du deuil & de la triſteſſe. C'eſt avoir du Ciel une idée auſſi ſombre que celle des ténebres; c'eſt obſcurcir juſques à la lumiere même.

Un de leurs Philoſophes * a dit que le rire ne vient que de notre orgueil. Ce Philoſophe a dit vrai; car il n'eſt aucune altération dans les traits de notre viſage, qui ne parte de ce principe : mais il a oublié, dans la même remarque, d'obſerver que le ſérieux & le grave en ſont des preuves encore plus convainquantes. Quand la morale réforme un défaut, elle doit prendre garde de ne lui en pas ſubſtituer un autre plus dangereux à ſa place.

Les François ſont gais & enjoués par vanité; les

*. Hobbes.

Anglois ſont graves & ſérieux par orgueil. Il n'y a de différence réelle que dans l'altération des traits du viſage. Tous deux expriment leur vanité, les uns en ouvrant la bouche & les autres en la fermant.

On a ſuppoſé, (& c'eſt une ſuite du même principe) que la joie & le rire ont auſſi je ne ſais quoi d'indécent; ces conſéquences viennent de ce que ceux qui veulent corriger les mœurs, vont toujours plus loin que la morale.

Il n'eſt pas beſoin d'être Philoſophe pour décider qu'une gaieté outrée & un rire immodéré ſont contraires aux loix de la bienſéance. Les regles ſeules de la ſociété civile apprennent cela. Le précepte de la ſageſſe doit s'attacher à faire pratiquer le juſte milieu. Parce que la vertu elle-même pouſſée à l'excès ſe change en vice, faut-il ceſſer d'être vertueux? Parce que dans les épanchements du cœur, & dans les joies de l'ame, il y a des endroits outrés, & qui à cauſe de cela peuvent devenir indécents; faut-il répandre une triſteſſe dans la nature, & n'être des hommes que par des endroits qui affligent l'humanité?

Veux-tu que je te diſe d'où provient une ſi ſinguliere façon de raiſonner? C'eſt que la Philoſophie elle-même en Europe eſt remplie d'orgueil, & que tout eſt corrompu juſques aux loix de la ſageſſe.

LETTRE LXXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kiotou-na, *à Pekin.*

De Londres.

EN France les hommes ſont à une diſtance immenſe les uns des autres, il y a des barrieres

qui ſéparent les claſſes de la ſociété, & en ſont autant de mondes iſolés. Du Palais d'un Grand à la chaumiere d'un petit, il y a mille lieues de pays.

En Angleterre toutes les claſſes ſont confondues. La nation ne forme qu'un corps. Les derniers de la République fraient avec les premiers. Ils ſe trouvent confondus dans des aſſemblées publiques ou particulieres, & chambrent, pour ainſi dire, enſemble.

Quand je veux me mettre au fait de la légiſlation, je me rends dans un caffé, où pluſieurs Pairs du Royaume s'entretiennent enſemble des affaires d'État.

Si la politique m'ennuie, je change de quartier, & je me rends dans une autre aſſemblée, où je trouve des Évêques & d'autres des principaux Miniſtres, qui diſcutent les points les plus importants de l'Égliſe Anglicane.

Lorſque je veux m'inſtruire des affaires du commerce, je me tranſporte au quartier de la bourſe, où je trouve, dans toutes les boutiques à caffé, des marchands qui parlent enſemble de leur négoce.

Les matelots tiennent leurs conférences dans les cabarets à bierre, & là ils s'entretiennent de la navigation. Car ici toutes les affaires de la République portent un caractere de publicité.

Il eſt permis aux étrangers de s'en informer, & aux citoyens de les en inſtruire. Il n'y a point d'inquiſition d'état. Le champ de réflexions ſur le Gouvernement eſt ouvert à chacun. C'eſt un pays où tout le monde peut faire des deſcentes.

Si ceux qui ſont chargés de conduire la République s'écartent du chemin preſcrit par la loi, le peuple a le droit de les cenſurer; & comme il tient ce privile-

ge de la conſtitution, il ne craint point qu'un ordre particulier vienne le détruire.

Je ne te dirai point ſi cette liberté générale peut conduire à l'ordre public; il eſt certains gouvernements à qui cela peut convenir.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE fus témoin ici, ces jours paſſés, de la deſtruction d'un temple dédié à la fortune, que l'opulence avoit élevé, & que l'indigence renverſa. Jamais ces deux extrêmités ne s'étoient touchées de ſi près. L'édifice n'étoit pas encore fini, quand il fut détruit.

C'étoit un Palais enchanté au milieu d'un déſert, que l'art & les richeſſes avoient rendu un ſéjour délicieux.

Un citoyen de cette Ville, qui, en ſe mêlant des affaires de cette province, s'étoit approprié des ſommes immenſes, l'avoit fait bâtir.

Ces fortunes prodigieuſes, ainſi que le faſte qui les ſuit, indiquent toujours un vice dans le gouvernement. Elles décelent du moins une inattention dans l'adminiſtration générale. Comme elles ne peuvent ſe faire ſans malverſation, & ſans qu'on manque à la foi publique, il faut néceſſairement que ceux qui ſont chargés de veiller ſur l'intérêt commun, ne ſoient pas aſſez attentifs à remplir leur miniſtere.

S'ils étoient vigilants & intactes, ils préviendroient toujours ces grandes monopoles.

Comme les progrès d'un ambitieux, qui veut se frayer une route à la fortune, cependant du plus ou du moins de réſiſtance de ceux qui peuvent la barrer ſur ſon chemin; on peut dire qu'en pareil cas, le mal eſt moins dans celui qui eſt corrompu, que dans ceux qui ſe laiſſent corrompre.

Le fils de celui-ci diſſipa, dans un clin d'œil, la prodigieuſe fortune que ſon pere lui avoit laiſſée.

Ces prodigalités ſont une eſpece de providence. Elles rendent au public ce que l'avidité particuliere lui avoit enlevé, & font rentrer, dans la maſſe de la circulation générale, de grandes ſommes qui en avoient été ſéparées. Ces diſſipations ſont néceſſaires.

Quelle léſion dans l'aiſance publique n'eut pas cauſé ce dernier riche, ſi à une fortune immenſe déja faite, il eut joint la même avidité de l'or, la même ſoif des richeſſes, & s'il eut employé pour en acquérir les mêmes moyens que celui de qui il les tenoit! Il auroit englouti cette Province, & avec elle la fortune de tous les particuliers.

Dans un État où l'amour du gain eſt immenſe, où l'ambition n'a point de bornes, où le deſir d'avoir s'étend à l'infini, & où tous les moyens ſont bons pour arriver aux richeſſes, il devroit y avoir un réglement pour empêcher les citoyens de tout envahir; & pour cela, il faudroit établir un terme limité dans les fortunes des particuliers. On pourroit appeller ce réglement la *Pragmatique de l'ambition*.

Ceux qui ne mettent point de bornes à leur cupidité, ne manqueroient point d'appeller cet établiſſement une loi tyrannique: mais la gêne des par-

ticuliers, lorſqu'elle revient à l'aiſance publique, eſt la véritable liberté.

Je dis que cette loi ſeroit très-libre par elle-même; & pour cela il n'y a qu'à fixer ſes regards ſur la nature du cœur humain.

L'ambition, dans ſa naiſſance, eſt toujours modérée. Les deſirs d'acquérir ſont, pour ainſi dire, étayés. Un échafaut de richeſſes ſert de marche-pied pour arriver à un autre. On enfile le ſentier de la fortune, on monte toujours; & quand on eſt arrivé au ſommet, on eſt tout étonné ſoi-même du chemin qu'on y a fait. On va donc plus loin qu'on ne ſe l'étoit propoſé d'abord.

Je ſuppoſe qu'on fit appeller tous les particuliers de ce Royaume, qui commencent leur carriere dans le pays eſcarpé des richeſſes & qu'on les fixât, après un long travail, à une fortune de cent mille écus; j'oſe aſſurer qu'il n'y en auroit aucun qui ne s'en contentât. Il n'y auroit donc pas de tyrannie, à établir un réglement, pour empêcher de paſſer les bornes que chacun ſe ſeroit preſcrit lui-même.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Françoiſes babillent preſque toujours, & les Angloiſes ne parlent preſque jamais. Les unes ſont des perroquets, & les autres des animaux taciturnes. Je donnerois volontiers la préférence à ces dernieres, ſi elles ne répandoient un ennui mortel

ſur la vie. A Paris les femmes étourdiſſent, à Londres elles font bâiller. Je ne ſuis pas plutôt ſorti d'un extrême que je tombe dans un autre.

Ce n'eſt point que j'approuve ces raiſonneuſes éternelles, qui n'arrêtent jamais le tocſin de leur langue : mais je déſapprouve cette obſtination au ſilence, qui métamorphoſe en ſtatues des créatures raiſonnables.

Lorſque je me trouve ici dans une maiſon en compagnie d'Angloiſes, il me ſemble que je ſuis dans un appartement rempli de tableaux qui repréſentent de belles femmes; à chacune deſquelles le Peintre a donné une différente attitude, & auxquelles il ne manque que la parole.

Je dirois volontiers qu'en Europe, la nature n'acheve rien, & qu'elle n'y fait ſes ouvrages qu'à moitié. Le climat influe trop, ou n'influe pas aſſez.

Je crois que, pour qu'une femme ſe trouvât là-deſſus dans un juſte milieu, il faudroit qu'elle naquît en Angleterre, & qu'elle fut élevée en France. Son tempérament froid corrigeroit alors ce qu'il y a de fougueux dans le ciel François; & l'éducation Françoiſe animeroit cette vie, qui manque, pour ainſi dire, à ſon caractere.

Quand on dit que les Angloiſes parlent peu, on ne veut pas dire par-là que le ſilence auquel elles ſe condamnent, ſoit un effet de la réflexion; ce ſeroit alors une vertu : car elles ne parleroient qu'à propos, & ſe tairoient toujours là où il ne faudroit rien dire : précepte qui comprend dans le ſexe toute les devoirs de la vie civile. Cet effet n'eſt pas celui d'une ſi belle cauſe; il eſt plutôt celui d'une timidité naturelle, & ſouvent d'une impuiſſance de parler, faute d'avoir rien à dire.

Ne vas pas t'imaginer cependant que les Angloiſes ſoient mueţtes; elles ſont femmes, & à certains égards peut-être plus femmes que les autres. Si elles ſont extrêmement taciturnes dans quelques cas, elles ſont fort bruyantes dans d'autres, & ces derniers cas ſont quand il eſt queſtion de petits riens, de minuties, de modes, &c.

Par exemple, elles ſont intariſſables ſur la parure; il leur faut des ponpons, des colifichets pour les faire parler. L'examen d'un ajuſtement leur fournit de la matiere pour l'entretien de pluſieurs jours.

Je me trouvai, ces jours paſſés, avec ſix Angloiſes, qui avoient été la veille à l'opéra, où elles avoient vu deux étrangeres habillées à leur maniere. Elles ne furent pas plutôt aſſiſes qu'elles s'entretinrent d'abord de l'ajuſtement de ces femmes, elles commencerent par la coëffure, & deſcendirent géométriquement juſques aux ſouliers. Le champ étoit beau & abondant; auſſi les demandes & les réponſes ſe ſuccédoient avec une volubilité incroyable. Je n'ai jamais été ſi étourdi de ma vie, quoique j'aye fréquenté long-temps les aſſemblées des Pariſiennes.

Les Angloiſes parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre ſuſpecte la conduite de quelques femmes; que de réflexions alors! que de diſcours à ce ſujet! Elles ſont intariſſables.

Mais le grand jour des paroles, eſt le Dimanche, au ſortir de ce qu'on appelle ici le *Salut*. Il faut que ce *Salut* faſſe un grand effet ſur elles; car il les change entiérement. En effet à peine en ſont-elles ſorties que de réſervées, elles deviennent très-fécondes en paroles; & font un vocabulaire univerſel ſur toutes celles qu'elles y ont vues. Elles paſſent en re-

vue leur maintien, leur habit, leur ajuſtement, & n'oublient pas le moindre ruban. Une Angloiſe, dans ces occaſions-là, parle plus que trois Françoiſes.

Il y a une ſorte de Bonzes en France, qu'on appelle Chartreux, qui ſe dévouent au ſilence: mais comme leurs Supérieurs craignent qu'ils ne deviennent tout-à-fait muets, ils leur permettent une ou deux fois la ſemaine de parler dans certains temps, qu'on appelle *récréations*. Ceux qui ne ſont pas Chartreux & qui ont aſſiſté à ces récréations, diſent qu'il n'y a point de charivari dans le monde, qui approche du bruit que font alors ces Solitaires.

On a beau gêner la nature, il faut toujours qu'elle s'échappe par quelque endroit. Les rivieres, qui ſont retenues par des digues, n'en deviennent que plus impétueuſes quand ces digues ſe rompent.

Lorſque les Angloiſes, pour m'exprimer ainſi, lachent les écluſes des paroles, elles inondent la converſation. Le malheur eſt que cette inondation ne fait que du bruit. Elle n'arroſe point les productions de l'eſprit. Ce n'eſt pas la peine de rompre le ſilence pour ne rien dire; & il vaudroit encore mieux continuer la ſcene muette.

LETTRE LXXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

de Bath.

Il y a deux ſaiſons dans l'année à Londres, où les gens de qualité deviennent malades; c'eſt la mode, dans ces temps-là, d'être indiſpoſé tout exprès, pour

aller prendre des eaux minérales dans une petite ville d'Angleterre, qu'on appelle Bath. Un Lord qui oseroit se bien porter pendant ces deux saisons, passeroit pour un homme qui ne sait pas les usages du beau monde. On compte quelquefois trois ou quatre milles de ces malades volontaires.

Lorsqu'on voyage chez une nation, il faut la suivre jusques dans ses infirmeries : comme la saison présente est celle de ne se pas bien porter, je résolus de suivre la foule, & de me rendre à Bath. J'ai entrepris ce voyage d'autant plus volontiers, que mon Baronet m'a offert de m'accompagner.

Les étrangers se rassemblent à Bath, dans une grande salle où ils se trouvent ensemble tous les jours. Le lendemain de notre arrivée, Milord *N--t---b---d*, qui devoit partir le jour suivant pour la Cour, donna le Thé à la compagnie : voilà comme on prend congé ici de la société ; c'est, comme on diroit en France, le vin de l'étrier. La salle étoit en forme de réfectoire monacal, l'on y avoit placé trois rangs de table qui tenoient d'un bout à l'autre. Milord étoit à la porte, qui recevoit son monde, & faisoit placer la compagnie, à mesure qu'elle entroit. Je l'entendis souvent se plaindre en passant auprès de moi, que la compagnie étoit peu nombreuse ce soir-là : il est vrai qu'il n'y avoit seulement que quatre cents hommes, & trois cents femmes. La plupart de celles-ci étoient nées du temps de la Reine Anne. Je ne m'étois point encore rencontré jusques-là avec tant de générations dans un même lieu. Mon Baronet m'assura que nous étions en compagnie de deux cents cinquante siecles : il n'y eut jamais d'assemblée plus vénérable sur la terre par son antiquité,

c'étoit le Thé du pere éternel. Un chronologiſte qui auroit été embarraſſé de fixer l'époque de l'univers, n'auroit eu qu'à joindre enſemble tous ces âges, il eut trouvé au bout la création du monde.

Les Anglois ſe rendent à Bath, pour avoir du plaiſir; il faut convenir qu'on s'y amuſe beaucoup: on va s'égorger d'eau chaude à une fontaine, le matin; on ſe promene enſuite, pour en faire la digeſtion; on dîne à deux heures, en compagnie de gens qu'on ne connoît point, on s'habille, & on ſe rend dans une grande ſalle qui reſſemble à une place publique, où l'on joue aux cartes juſqu'à minuit; & le lendemain, on recommence le même train de vie, pour ſe tenir bien gai.

Il eſt vrai qu'il y a bal deux fois la ſemaine, alors c'eſt fort divertiſſant. Trente ou quarante femmes y danſent de toutes leurs forces, avec autant d'hommes, pendant quatre heures, ſans ſe donner aucun relâche. On m'a dit que ces eaux avoient autrefois une vertu coactive, je veux dire, qu'elles étoient admirables pour faire des mariages; mais aujourd'hui elles ont beaucoup dégénéré, elles ne produiſent que des aventures galantes. On prétend auſſi que leur vertu n'eſt plus la même; elles guériſſoient jadis de la goutte & de la gravelle, maintenant elles guériſſent de l'impuiſſance. Telles femmes qui ſont ſtériles à Londres, deviennent fécondes à Bath; mais il faut pour cela qu'elles prennent les bains avec de grands Irlandois qui viennent tout exprès de Dublin à Bath, pour y exercer cette partie de la phyſique pratique.

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bath.*

REQUETE *adreſſée au Roi de* France LOUIS XV, *par les plus fideles de ſes Sujets, les Proteſtants du* Languedoc.

„ SIRE, De Montpellier.

„ CE n'eſt que ſous des principes équitables que „ l'on voit les fruits de cette belle juſtice qui „ rend les Royaumes floriſſants.

„ Ce n'eſt que ſous des gouvernements heureux, „ que la tyrannie forcée à ſe cacher, rétablit cha„ que particulier dans ſes droits de citoyen.

„ Ce n'eſt enfin que dans les temps éclairés, que „ la ſaine politique, briſant les chaînes de l'aveugle „ prévention, eſt ſupérieure aux conſidérations d'un „ zele mal entendu.

„ Comme ces jours heureux ſont arrivés en Fran„ ce, SIRE, vos fideles ſujets les Proteſtants du Lan„ guedoc, & par leur voix, ceux de toutes les vil„ les du Royaume, ſupplient humblement VOTRE „ MAJESTE', de leur accorder l'exercice libre de „ leur Religion.

„ Nous nous croyons d'autant mieux fondés à „ vous demander cette grace, SIRE, que nos enne„ mis, qui avoient préſidé au Conſeil de conſcience „ du Roi LOUIS XIV, votre biſayeul, de glorieuſe „ mémoire, ne ſont plus. Dieu vient de ſouffler ſur „ la France, & les a diſperſés. Le regne de ces hom„ mes vains & orgueilleux, qui, ſous l'habillement

„ de l'humiliation chrétienne, cachoient une ambi-
„ tion demeſurée, eſt fini.

„ Aujourd'hui que leur méchanceté a paru au
„ grand jour, nous ſupplions humblement VOTRE
„ MAJESTÉ' de ne pas permettre que nous ſoyons
„ plus long-temps les victimes d'un conſeil qui, ſous
„ prétexte de la cauſe de Dieu, ne cherchoit que
„ celle des hommes.

„ Si nous avions, SIRE, quelque reſſentiment du
„ coup funeſte que nous a porté la révocation de
„ l'Édit de Nantes, nous laiſſerions les choſes dans
„ l'état où elles ſont, ſans ſonger à les changer;
„ puiſque, de tous les fléaux qui depuis pluſieurs ſie-
„ cles ont déſolé la France, celui de notre perſécution
„ a été pour elle un des plus terribles : mais nous
„ cherchons, dans notre rétabliſſement, la gloire de
„ Dieu, la proſpérité de l'État, & la grandeur de
„ de VOTRE MAJESTÉ'.

„ C'eſt une ancienne erreur, SIRE, dont preſ-
„ que tous les Souverains de l'Europe ſont revenus
„ aujourd'hui, de croire que la pluralité des Reli-
„ gions diminue la puiſſance des États. Ceux qui ont
„ gouverné la France depuis notre perſécution le
„ ſavent bien ; mais des vues particulieres les ont
„ portés à laiſſer les choſes comme elles ſont.

„ La méchanceté inſéparable de l'eſprit de parti
„ n'a rien négligé pour nous rendre ſuſpects, mais
„ perſonne, SIRE, ne ſauroit douter de notre atta-
„ chement à la Couronne.

„ La réſignation entiere que nous avons pour les
„ loix, l'obéiſſance à nos devoirs, & la ſoumiſſion
„ aveugle pour les ordres de VOTRE MAJESTÉ ſont
„ de ſûrs garants de notre fidélité.

„ Nos ennemis ont ſouvent voulu faire entendre „ au gouvernement, que nous profiterions des agi- „ tations de l'Europe pour troubler la France. Plu- „ ſieurs guerres ont eu lieu dans ces derniers temps, „ & l'on n'a pas entendu parler de nous.

„ Bien loin de ſaiſir ces momens de diviſion, pour „ en exciter dans le Royaume; bien loin de nous „ joindre aux ennemis de VOTRE MAJESTE'; nous „ avons au contraire fait nos efforts pour nous op- „ poſer à leurs deſſeins.

„ Quoique la porte aux emplois militaires nous „ ſoit fermée, un grand nombre de vos ſujets Pro- „ teſtants n'ont pu voir vos ennemis vous déclarer „ une guerre injuſte, ſans en être indignés. Ils ont „ pris les armes, & ont expoſé leur vie pour votre „ ſervice. Ils ont caché leur Religion, pour donner „ un plus grand effort à leur zele. La plupart de vos „ Officiers ſubalternes, qui ſe ſont ſignalés dans les „ dernieres guerres, ſont Proteſtants des différentes „ Provinces du Royaume. Ils ne croient point à la „ Meſſe; mais ils croient en vous, SIRE; & vous ne „ les trouverez jamais hérétiques, lorſqu'il s'agira „ d'employer leurs bras, & de prodiguer leurs vies, „ pour la gloire du Trône, le bonheur de l'État, & „ la félicité de vos Peuples.

„ Vous n'en ſerez plus étonné, SIRE, lorſque „ vous ſaurez dans quelles maximes nous élevons nos „ enfants.

„ Nous leur enſeignons publiquement, que *le Roi „ eſt l'image du Dieu du Ciel, & ſon Lieutenant „ ſur la terre*: que *de quelque Religion que ſoit „ le Prince, on doit lui obéir ſans aucune reſtric- „ tion ni limitation;* que *le culte différent du Sou-*

„ *verainne diſpenſe les Sujets d'aucun de leurs de-*
„ *voirs*, *&c.* & nous regardons ceux de nos Pro-
„ teſtants, qui penſent différemment, (s'il y en a
„ quelqu'un parmi nous) comme profeſſant une
„ Religion étrangere qui n'eſt pas la nôtre.

„ Le Miniſtere cherche continuellement les moyens
„ de peupler le Royaume, que tant de guerres réi-
„ térées ont épuiſé d'habitants. Ce moyen eſt dans
„ vos mains, SIRE, il n'y a qu'à rendre libre l'exer-
„ cice de la Religion Proteſtante, & VOTRE MA-
„ JESTE' verra auſſitôt ſes Provinces ſe repeupler de
„ nouveau.

„ La Hollande, l'Angleterre, la Pruſſe, & la plu-
„ part des États d'Allemagne, vous rendront une
„ foule de ſujets qui ne ſont dans ces États, qu'en
„ attendant des temps plus heureux pour repaſſer
„ dans les vôtres, dont ils ſont, ou natifs, ou origi-
„ naires.

„ Les fils & les petits-fils de ces Proteſtants ſont
„ prêts à rentrer dans le Royaume, lorſqu'on levera
„ l'obſtacle qui les en éloigne. Ils ſoupirent tous les
„ jours après leur patrie, & ceux d'entr'eux qui
„ ſont nés dans des Pays qui ne ſont pas la France,
„ s'y regardent toujours comme étrangers. Ils ne
„ tiennent aux nations, au milieu deſquelles ils vi-
„ vent, que par l'exercice libre de leur Religion.
„ Rendez-leur cette liberté, SIRE, & il n'y aura
„ plus de barriere qui ſépare ces Peuples de ceux,
„ ſur leſquels vous regnez aujourd'hui.

„ Il ſuffit d'un ſeul Arrêt, pour jetter à bas toutes
„ les manufactures des États étrangers, & par cet
„ anéantiſſement détruire leur Puiſſance. Un ſeul de
„ vos ordres peut faire rentrer en France l'induſtrie

„ que la révocation de l'Édit de Nantes en a fait
„ ſortir. Quoique plus de douze luſtres ſe ſoient
„ écoulés depuis cette malheureuſe révolution, nos
„ arts ne ſont pas encore bien naturaliſés dans ces
„ climats étrangers. La déſertion générale des deſ-
„ cendants des Proteſtants François en feroit bien-
„ tôt perdre juſques aux premieres traces.

„ Il eſt ſurprenant, j'oſe le dire, SIRE, que le
„ Gouvernement ayant dans ſes mains le moyen de
„ diminuer les richeſſes des autres nations, & d'au-
„ gmenter conſidérablement les ſiennes, ne l'emploie
„ pas.

„ Vos ſujets béniſſent tous les jours le Ciel de les
„ avoir fait naître ſous un Roi patriote, Monarque
„ grand & magnanime. Ils le remercient de leur avoir
„ donné un Souverain, qui joint aux vertus les plus
„ ſublimes de l'ame, les qualités les plus eſtimables
„ du cœur. Ils ſe félicitent d'avoir un Prince doux,
„ humain, affable, compatiſſant, & dont l'attention
„ principale eſt la félicité de ceux dont Dieu lui
„ a confié le ſoin.

„ Aurions-nous le malheur, SIRE, de n'être point
„ mis, ſous votre auguſte regne, au rang de vos
„ peuples heureux? Serons-nous les ſeuls dans le
„ Royaume, qui ne reſſentirons point les effets de
„ cette bonté paternelle? Et ſera-t-il dit dans la poſ-
„ térité la plus reculée, que le meilleur des Rois de
„ France n'aura rien fait pour les plus affectionnés
„ de ſes Sujets?

„ Je vous déclare ici hautement, SIRE, au nom
„ de tous nos freres les Proteſtants, que nous vous
„ ſommes inviolablement attachés; qu'après Dieu
„ vous êtes ce que nous chériſſons le plus ſur la ter-

„ re. Je vous declare qu'il n'eſt rien que nous ne
„ ſoyons en état d'entreprendre, pour vous prou-
„ ver le reſpect que nous avons pour votre Perſon-
„ ne ſacrée, & je vous proteſte ici, au nom de tous
„ ces mêmes Proteſtants, que nos bras, nos biens,
„ & nos vies ſont à vous.

„ Nous vous ſupplions donc de nouveau, SIRE,
„ de nous permettre d'invoquer le Seigneur dans nos
„ Égliſes, ſans nous rendre criminels envers vous de
„ leze-Majeſté. Nous vous demandons la grace qu'il
„ nous ſoit permis de mêler dans nos hymnes votre
„ nom avec celui du Seigneur : & de confondre de
„ cette maniere dans nos chants d'alégreſſe le Trône
„ du Ciel avec celui de la terre, &c. &c. "

Je ne ſais, cher Kie-tou-na, ſi cette piece produiroit quelque effet, quand même le Prince la liroit. Tout ce que je puis te dire là-deſſus, c'eſt qu'à la Cour de France on gagne rarement ſon procès, quand on y plaide une auſſi bonne cauſe.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

A Six heures du ſoir, tout le monde ſe rend ici dans le veſtibule dont je t'ai parlé. On y fait pluſieurs tours de promenade; enſuite, on ſe détache par bandes, & on va s'aſſeoir autour des tables à jeu. Il y a un homme qui indique à chacun l'endroit où il doit perdre ſon argent.

Je me rendis avant hier au ſoir dans ce veſtibule

comme les autres, accompagné de mon Baronet. Nous nous asîmes à coté d'une grande cheminée qui eſt au milieu de la ſalle, d'où nous pouvions découvrir toute l'aſſemblée : c'étoit pour moi un monde nouveau.

„ Monſieur, dis-je à mon compagnon, j'habite ici „ une terre étrangere, voudriez-vous avoir la bon„ té de me mettre au fait du pays? Je le veux bien, „ me répondit-il ; & pour vous épargner la peine de „ me propoſer queſtions ſur queſtions, je vais faire „ quelques réflexions préliminaires.

„ En général, reprit-il, tous ceux que vous voyez „ ici, ſont des valétudinaires attaqués d'une mala„ die incurable, qui eſt l'ennui. Comme ils ne ſe ſuf„ fiſent point eux-mêmes, & qu'il n'y a rien qu'ils „ craignent tant, que de ſe rencontrer tête-à-tête „ avec leur perſonne, ils ſe fuient continuellement. „ Pour cet effet ils galoppent toute l'année, de Lon„ dres à Scarborough, de Scarborough à Tunbridge, de „ Tunbridge à Bath; mais l'ennui ne les quitte pas pour „ cela, il entre dans leurs chaiſes de poſte, ou monte en „ croupe avec eux : car des gens, pour m'exprimer „ ainſi, qui n'ont pas la valeur d'un vuide, en trou„ vent par-tout; il ſont auſſi embarraſſés ici de leur „ figure, que dans la Capitale, où ils embarraſſent „ les autres. Cela vient, je crois, de ce qu'il y a „ chez nous trop de rentier, je veux dire, de gens „ qui n'ont d'autre affaire, que celle de dépenſer un „ revenu portatif; car les marchands, & ceux qui „ tiennent à une profeſſion, n'ont pas beſoin de cet„ te reſſource : comment s'ennuieroient-ils? A pei„ ne ont-ils le temps de vivre.

„ C'eſt-à-dire, interrompis-je, que tous ceux que

„ nous voyons ici, ſont des rentiers de l'État?
„ Non, non, me répondit-il, il y en a qui n'ont
„ point de rentes, & qui viennent ici pour en faire;
„ cette ſalle leur tient lieu de patrimoine. Pluſieurs
„ viennent y cacher leurs inquiétudes, & oublier
„ leurs chagrins domeſtiques, que leur ſéjour à Lon-
„ dres leur rend préſents; un grand nombre s'y rend
„ machinalement, beaucoup par habitude, pluſieurs
„ par tradition : ils ont lu dans les archives de leur
„ famille que leurs biſayeuls faiſoient tous les ans
„ le voyage de Bath. Ceux-là, parce qu'ils y ſont
„ entraînés par la compagnie; ceux-ci, par indif-
„ férence, & ſans aucun deſſein prémédité; les der-
„ niers, parce qu'il y a un chemin frayé de Londres
„ à Bath.

„ A l'égard des femmes, il entre plus de réflexions
„ dans ce voyage. En général, ce n'eſt pas le haſard
„ qui les conduit à ces bains; quelque intrigue d'a-
„ mour, la liberté, le jeu, la danſe, & l'idée des
„ divertiſſements les y amenent.

„ Monſieur, lui dis-je, quel eſt ce vieillard qui
„ ſe promene de rang en rang, derriere les tables,
„ & qui a une eſpece de Cour après lui? C'eſt Mi-
„ lord *C...F...* un bel eſprit d'Angleterre. Je con-
„ nois ce nom-là, lui dis-je, je l'ai entendu pro-
„ noncer aux ſavants de Paris; on dit que c'eſt un
„ beau génie. Oui, on le dit. C'eſt du moins, un
„ génie très-prudent, car il n'a encore rien publié,
„ qui ait pu détruire cette réputation; quoique ſu-
„ ranné, il eſt encore vierge, du côté des produc-
„ tions d'eſprit.

„ Je croyois, lui dis-je, qu'on ne pouvoit s'éta-
„ blir un nom en Europe, qu'à la faveur de quel-

„ que excellent ouvrage, qui laiſsât à la poſtérité „ un monument éternel du génie de l'Auteur. Cela „ étoit ainſi autrefois; mais aujourd'hui, on peut „ être ſavant ſur ſa parole. Il y a un moyen pour „ cela, qui eſt de briguer cet honneur; car on de- „ vient bel eſprit en Angleterre, comme membre „ de parlement. Il eſt vrai que la même maladie „ qui tue le beau génie de cet ordre, fait mourir „ ſa réputation; ſa gloire pourrit auſſitôt dans le „ tombeau, avec ſon cadavre.

„ Quel eſt cet autre gros Milord qui marche preſ- „ que après lui, qui paroît moins vieux, dont l'air „ eſt ſi ſuffiſant, & qui ſemble ſi ſatisfait de lui-mê- „ me? A ſon maintien, on s'apperçoit qu'il a joué, „ pendant long-temps, un grand rôle. Cela eſt vrai, „ me répondit le Baronet, car il a repréſenté, plus „ de vingt ans, celui de *Sir John Falſtaff*; c'eſt un „ comédien qui a quitté depuis peu le théatre. Quoi- „ qu'il ne s'exprime que par peroraiſon, & qu'il ca- „ dence ſes mots, il eſt un inſipide mortel. La plu- „ part des hommes ont la manie de quitter le pie- „ deſtal, où ils ſont vus dans le ſeul jour qui leur „ eſt favorable. Celui-ci amuſoit le public ſur la „ ſcene, il eſt deſcendu du théatre, & eſt venu en- „ nuyer la ſociété particuliere. Par-tout où il ſe „ trouve aujourd'hui, il fait l'important, il ne par- „ le que par phraſes théatrales; tout ce qu'il fait ſe „ reſſent de ſa profeſſion; il parle, il dort, il veille „ dramatiquement; il n'a jamais tant joué la comé- „ die, que depuis qu'il l'a quittée. On dit qu'il eſt „ grand acteur; il eſt vrai que dans une certaine „ piece il jouoit bien un rôle de caractere; mais ce „ n'eſt pas exceller dans une profeſſion, que de s'y

„ diſtinguer par un ſeul endroit. Mais qu'eſt-ce
„ qu'il fait aujourd'hui dans le monde, lui dis-je?
„ Il mange, me dit-*il*, & boit. Son premier rôle
„ maintenant, eſt d'être gourmand, & ſon ſecond
„ d'être gourmet.

„ Quel eſt ce jeune homme, lui dis-je, (après
„ qu'il eut fini le portrait de cet hiſtrion) que nous
„ voyons debout, à trois tables de nous, & qui a
„ le regard ſi triſte? Il me ſemble que quelque noir
„ chagrin le dévore. Il vous ſemble bien, me dit-il,
„ il en a un bien grand, qui eſt celui *d'avoir diſſi-*
„ pé, dans moins de ſix ans, une fortune que ſes
„ ancêtres avoient amaſſée dans ſix ſiecles.

„ Et quel eſt cet autre, preſqu'à côté de lui, qui
„ ne me paroît pas moins chagrin? Il n'a pas raiſon
„ non plus d'être bien gai, il eſt dans une circonſ-
„ tance cruelle; après avoir fondu des biens conſi-
„ dérables, auſſi vîte que l'autre, il eſt aujourd'hui
„ noyé dans les dettes. Les arrêteurs ſont conti-
„ nuellement à ſes trouſſes; il eſt obligé de s'abſen-
„ ter de Londres, il s'échappe tant qu'il peut; il
„ va, il vient, & c'eſt un vrai Juif errant.

„ Pourriez-vous me dire quel eſt ce troiſieme
„ que nous voions à main gauche, à la quatrieme
„ table, preſque auſſi triſte que les deux autres?
„ C'eſt un Lord dont un mariage a renverſé ſa for-
„ tune de fond en comble. Sa femme eſt cette jeu-
„ ne perſonne ici devant nous, qui, après avoir
„ ruiné ſon mari, travaille à préſent à ruiner ce jeu-
„ ne Seigneur, qui eſt debout derriere elle. Pour-
„ quoi, lui dis-je, ne quitte-t-il pas une telle fem-
„ me? Il n'eſt plus temps, me répondit-il. Pour
„ ſubſiſter, il faut avoir une ſubſiſtance; & c'eſt

Milédi

„ Milédi aujourd'hui, qui donne à vivre à Milord; „ mais c'eſt à condition qu'il ſera témoin de ſon in- „ famie, qu'il la ſuivra par-tout, & couchera avec „ elle, quand la place ſera vacante. Voilà, lui dis- „ je, un vilain marché; j'aimerois mieux ne pas „ exiſter, que d'exiſter à ce prix-là.

„ Je ſerois bien aiſe de ſavoir quel eſt cet Anglois „ debout, en perſpective de la cheminée qui fait „ face à la nôtre, & qui ſemble n'oſer regarder per- „ ſonne. C'eſt un jeune Irlandois de qualité, plongé „ dans l'inquiétude; un noir chagrin le dévore nuit „ & jour. Il a épouſé une fille de mauvaiſe vie, qu'il „ voudroit introduire par-tout, & qu'on ne veut „ recevoir nulle part; il eſt furieux de ce que les „ Anglois ont la mémoire ſi heureuſe, il voudroit „ que tout le monde oubliât, que ſa femme s'eſt „ proſtituée avec la moitié de la Ville. Le ſot! Nous „ nous ſouvenons de ne pas eſtimer les femmes, „ avant même qu'elles ceſſent d'être vertueuſes; & „ il veut, lui, que nous oublions de les mépriſer, „ lorſqu'elles ſont vicieuſes!

„ Encore des viſages rêveurs, m'écriai-je, en ap- „ percevant un autre Breton penſif. Il me ſemble „ que toutes les phyſionomies triſtes du Royaume „ ſe ſoient donné rendez-vous ici. Faites-moi le plai- „ ſir de me dire quel eſt ce cinquieme jeune hom- „ me à notre gauche, qui a l'air ſi ſombre? C'eſt, „ me répondit-il, un jeune Seigneur qui a perdu „ tout ſon bien au jeu. Je pourrois vous faire voir „ ici cinq ou ſix honnêtes gens, qui font ce ſoir une „ très-belle figure dans cette aſſemblée, qui le lui „ ont volé.

„ Mais il me ſemble, continuai-je, que la ſcene

„ des visages mélancoliques change un peu. Quel est „ ce groupe de gens en bonne humeur, dont l'air „ est gai & enjoué, & qu'on voit dans un coin au- „ dessous de ce grand tableau ? Ce sont, me répon- „ dit-il, des filoux au jeu! Des filoux au jeu ! Cela „ n'est pas possible, ils sont en uniforme. Unifor- „ me tant qu'il vous plaira, reprit-il, cela est ainsi. „ Ces gens-là ont tous les ans leurs chalans réglés „ dans cette salle, c'est-à-dire, leurs dupes qu'ils „ dépouillent régulièrement ; & ce revenu leur vaut „ plus que celui de leur compagnie. Eh, comment „ feroient-ils, pour entretenir des Demoiselles, & „ passer leur vie au *King's-Arms*, ou à *Bedford-* „ *Head*, s'ils n'avoient cette ressource ? Car tout „ le monde connoît leur paie. La livrée du Roi, „ en Angleterre, comme en France, couvre bien „ des mal-honnêtes gens. Ceci soit dit, ajouta-t-il, „ sans prétendre offenser une infinité d'honnêtes Mi- „ litaires remplis d'honneur & de probité, que „ j'honore & respecte infiniment.

„ Je voudrois bien savoir qui est ce grand garçon „ en habit brodé, & dont la magnificence surpasse „ celle de tous les Seigneurs de l'assemblée ? Je vais „ vous le dire : c'est un voleur de grand chemin. „ Un voleur de grand chemin! dis-je, d'un air éton- „ né! Cela est impossible ; il est si bien avec les fem- „ mes de qualité, il parle à toutes régulièrement. „ Cela ne prouve rien : il n'y a personne de si bien „ saufilé en Angleterre, que les voleurs. On en „ pendit un, il y a environ dix ans, qui avoit le „ portrait d'une Milédi au col dont il étoit l'Ado- „ nis. Mais comment le peut-on juger tel ? Il est „ impossible, reprit-il, que le calcul de son état ne

„ ſoit juſte. Cet homme n'a ni capital ni revenu, „ il n'a ni charge à la Cour ni à la Ville, n'eſt d'aucune profeſſion, & n'a aucun talent; cependant il „ fait autant de dépenſe que le premier Duc & Pair „ du Royaume. Voilà la démonſtration géométrique de ſa profeſſion.

„ Puiſque cela eſt ſi clair, d'où vient ne pas le „ faire arrêter? Oh, alte-là. Nous avons des loix „ en Angleterre qui s'oppoſent à la tyrannie de „ pareilles détentions. Tout citoyen doit être indépendant des autres. Quand cet homme dépenſeroit un million ſterling tous les mois, le gouvernement ne doit pas s'en appercevoir; ce n'eſt „ pas non plus l'affaire d'aucun Magiſtrat particulier. Tout voleur de grand chemin, chez nous, „ eſt libre, juſques à l'inſtant que la corde de la „ potence l'étrangle. Celui que nous voyons devant nous, ne ſera pendu, qu'au moment qu'il „ ſera prouvé qu'il a volé.

„ Quel eſt ce ſecond grand garçon bien bâti, en „ velours noir, d'une aſſez jolie figure, qui nous „ regarde maintenant avec une lorgnette? C'eſt un „ autre voleur de grand chemin, me répondit-il. Il „ s'étoit abſenté pendant quelque temps du Royaume, & on comptoit que l'Angleterre s'en étoit „ débarraſſée; mais il vient de reparoître ſur l'horiſon. On diroit que nos fourches patibulaires ſont „ pour ces gens-là une ſorte de pierre d'aiman, elles „ les attirent toujours à elles. Ces Meſſieurs les habits brodés ne ſont jamais contents, qu'ils n'aient „ joué un rôle tragique à *Tyburn*.

„ Je n'ai qu'une ſeule queſtion à vous faire, après

„ quoi, je finis toutes mes interrogations; car je
„ crains d'abuſer de votre complaiſance. Je meurs
„ d'envie, lui dis-je, de ſavoir qui eſt cet homme
„ maigre & ſec, dont le viſage reſſemble à celui d'un
„ cadavre qui eſt toujours en mouvement; il prend
„ les femmes par la main & les remet dans celles
„ des hommes. Il me ſemble qu'il fait là un vilain
„ métier; en France, on l'appelle au moins d'un
„ vilain nom. Je vous pardonne votre curioſité, me
„ dit le Baronet, car c'eſt un animal d'une eſpece
„ ſinguliere. Il eſt bon qu'un voyageur, tel que
„ vous, qui veut apprendre de combien de foibleſ-
„ ſes le cœur humain eſt ſuſceptible, connoiſſe de
„ ſemblables originaux; cette découverte eſt plus
„ néceſſaire, que celle des monuments; car il vaut
„ mieux connoître les hommes que les édifices.

„ Celui-ci eſt un François d'origine né à Bor-
„ deaux, il naquit l'an du Chriſt 1680 ce qui fait
„ aujourd'hui un jeune homme de quatre-vingt ans.
„ On prétend que, le jour même de ſa naiſſance,
„ il danſa, & qu'au ſortir du ventre de ſa mere,
„ il fit deux ou trois cabrioles; ce qui annonçoit à
„ l'Europe un grand danſeur. Dans ſa jeuneſſe, ſes
„ parents l'envoyerent à Londres, pour en faire un
„ marchand; mais il quitta bientôt le commerce,
„ pour ſe livrer à ſon genie danſant Il parcourut
„ toutes les aſſemblées de l'Angleterre; on le vit
„ cabrioler à Londres, à Scarborough, à Tunbridge;
„ mais voulant faire ſon chemin, & ſe diſtinguer
„ dans cet art, il brigua un poſte honorable dans
„ la danſe; il ſe fit recevoir maître de cérémo-
„ nies de cette ſalle, en ſurvivance. Il fut quel-
„ que-temps coadjuteur, mais le maître étant venu

„ à mourir, il devint le généraliſſime de la danſe de „ Bath. C'eſt lui qui commande en chef ſur le me- „ nuet, & qui préſide aux contredanſes; ſon métier „ eſt d'accoupler un homme & une femme.

„ Cela eſt bien aiſé, lui dis-je. Pas tant que vous „ pourriez croire, me dit-il, il faut pour cela une „ ſorte d'intelligence. Par exemple, il faut con- „ noître les intrigues de ces bains, pour mettre un „ tel Milord avec une telle Milédi, dont il eſt amou- „ reux; ou pour joindre une Miſs à un certain Gen- „ tilhomme, qu'elle voudroit épouſer: car des ar- „ rangements différents feroient une diſſonnance en „ danſe. Je vous prie de me dire, ſi ce commande- „ ment en danſe lui eſt bien lucratif? Non, il ne „ produit que des peines. Apparemment, lui dis-je, „ que ce Surintendant de la cabriole eſt à ſon aiſe. „ Oui, reprit le Baronet, il eſt à ſon aiſe, quand „ il eſt aſſis. Il a cent livres ſterlings de rente, ce „ qui lui ſuffit à peine pour avoir des gants & une „ chemiſe blanche tous les jours d'aſſemblée; il eſt „ aimé & hai des femmes: celles qu'il accouple bien „ le chériſſent; celles qu'il accouple mal, le déteſ- „ tent. "

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

NOus n'avons donné la chaſſe qu'à la moitié du gibier de l'aſſemblée, il nous reſtoit le terrein des femmes à défricher. Nous nous aſsîmes le len-

demain au même endroit de la salle, & aussitôt, je commençai mes interrogations.

Monsieur dis-je au Baronet, qui est cette femme chargée d'embonpoint, d'un certain âge, qui a d'assez beaux yeux, & qui fait sa partie à côté de la porte? Elle a un air important; on lit sur son visage, qu'elle a joué un grand rôle. „ Très-grand, me ré- „ pondit-il; il n'y a pas long-temps qu'elle repré- „ sentoit le premier dans cette Monarchie: c'étoit „ le canal, par où couloient toutes les graces. Elle „ nommoit aux principaux emplois, & enrichissoit „ ceux qu'elle vouloit: elle avoit les clefs du tem- „ ple de la fortune; un seul de ses regards suffisoit, „ pour conduire à la grandeur. Son regne est fini: „ son autorité vient de mourir de mort subite. Elle „ a fait un beau songe; c'est le temps de son ré- „ veil. "

Quelle est cette jeune Dame qui est assise derriere elle? Il me semble que son visage dit à tout le monde, qu'elle a une inquiétude dans l'ame. „ Son vi- „ sage dit vrai, elle a un chagrin mortel. Elle avoit „ toujours passé, pour avoir de la retenue & de la „ sagesse, & un indiscret vient de détromper tout „ le monde, en publiant une aventure galante, qu'il „ a eue avec elle, ce n'est pas sa vertu qu'elle plaint, „ c'est sa réputation. "

Connoissez-vous, repris-je, cette jeune personne qui est à cette table, vis-à-vis de nous, & qui paroît aussi fort morne? Pourriez-vous me dire ce qui la rend si triste? „ C'est un chagrin domestique. Elle „ détestoit son mari, avant que de l'épouser; elle „ l'adore, depuis qu'elle est mariée: le mari, au con- „ traire, l'adoroit, avant que de s'unir à elle, & la

„ déteſte, depuis qu'elle eſt ſa femme. Ce dernier „ cas, ajouta-t-il, eſt fort commun chez nous; mais „ le premier eſt très-rare. "

J'apperçois à côté d'elle une Demoiſelle fort aimable, mais qui me paroît avoir une paſſion dans le cœur. „ Cela eſt encore vrai; elle aime éperdument le Lord „ que vous voyez à côté d'elle, qui eſt un fort aimable Cavalier qui l'aime auſſi beaucoup. Elle a „ du bien, & le Cavalier de ſon côté eſt opulent. " Eh bien, que ne les unit-on par un mariage ſolemnel, qui les rende heureux tous les deux? „ C'eſt „ auſſi ce qu'on voudroit faire; mais il s'y trouve „ une petite difficulté, c'eſt qu'une autre Demoiſelle l'a prévenue; le Lord eſt marié.

„ Autrefois, le Pape rompoit ces engagements „ pour de l'argent; mais depuis la réforme de notre „ Égliſe, nos mariages ſont indiſſolubles. Il ne lui reſte qu'une reſſource, qui eſt de s'enfuir avec elle, d'abandonner épouſe & enfants, & de ſe deſhonorer lui & toute la famille de celle qu'il aime. C'eſt probablement ce qu'il fera; car en fait „ de ſottiſes, les Anglois n'épargnent jamais l'étoffe, ils coupent leurs folies en plein drap. "

Connoiſſez-vous, lui dis-je, cette belle blonde qui eſt ici, vis-à-vis de nous, qui regarde les plus beaux Cavaliers avec froideur, & qui ſemble ne s'intéreſſer à rien? „ C'eſt une indifférente, me dit-il: „ cette femme n'aime ni ne hait perſonne, elle eſt „ incapable d'une paſſion, elle bâille auſſitôt qu'on „ lui parle d'amour; elle doit ſa vertu à ſon tempérament. La plupart de nos femmes vertueuſes „ en Angleterre, ſont de ce caractere-là, elles n'ont „ pas dans le cœur la valeur d'un ſoupir. Tel mari,

„ chez nous, qui ſe loue de la ſageſſe de ſa femme, ne „ doit ſe vanter que de ſa conſtitution, & de ce qu'il „ a épouſé une machine qui n'eſt pas organiſée pour „ l'amour. Ces femmes-là n'ont pas beſoin d'effort, „ pour être chaſtes; il leur ſuffit de laiſſer agir une „ nature froide & inſipide, qui ne leur dit rien. "

Il me ſemble, lui dis-je, en l'interrompant, que je vois à côté d'elle, une femme qui a une machine bien différente de la ſienne. „ Il eſt vrai, me dit-il, „ c'eſt le revers de la médaille; car les femmes ici „ comme ailleurs, paſſent toujours d'une extrémité à l'autre; leur tempéramment les emporte au-„ delà de la vertu, ou les fait reſter en-deçà. Chaque coup d'œuil que les Cavaliers lancent à celle-„ ci, la met en feu; elle éprouve ſucceſſivement „ une foule de deſirs: les hommes tendres l'agitent, „ les vifs l'émeuvent. Pluſieurs paſſions violentes „ l'occupent toutes à la fois; ſon cœur par les regards ſe proſtitue vingt fois par jour, & de cette „ proſtitution à celle du corps il n'y a d'autre différence que l'occaſion; auſſi ne paſſe-t-elle pas, pour „ être veſtale. "

Quelle eſt cette femme en habit noir, dont le viſage gai & enjoué jure ſi fort avec ſon habit? „ C'eſt „ une jeune veuve qui en ambitionnoit le nom depuis „ long-temps. Il n'y a que huit jours que ſon mari eſt „ mort, & elle s'eſt ſi bien intriguée pour paſſer en „ ſecondes noces, qu'il y a déja quatre prétendants „ ſur les rangs; on prétend même qu'elle avoit épouſé un ſecond mari, du vivant du premier, & qu'elle n'attendoit que le jour de ſon enterrement, pour „ déclarer ſon ſecond mariage. Vous voyez que „ nous avons des femmes d'une grande précaution

„ en Angleterre; elles craignent ſi fort l'état de vi-
„ duité, qu'elles ſe trouvent toutes mariées, le jour
„ même de la mort de leurs maris. "

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme à main gauche, qui racroche tous les Cavaliers qui paſſent auprès d'elle, qui ſalue l'un, qui parle à l'autre, qui dit un mot à l'oreille de celui-ci, qui ſourit à celui-là, & qui fait les yeux doux à tous? „ Vous venez
„ de dire ſon nom; c'eſt une racrocheuſe. Elle fait
„ à Bath, ce qu'elle faiſoit à Londres, qui eſt d'at-
„ tirer la foule auprès d'elle: elle eſt fuie des fem-
„ mes; mais elle ne s'en embarraſſe pas, pourvu
„ qu'elle ſoit courue des hommes. "

D'où vient, lui dis-je, qu'on la confond ici avec tant d'autres Dames qui paſſent pour avoir de la ſageſſe & de la réputation? „ Que voulez-vous, me-
„ répondit-il? Si une fois on vouloit commencer à
„ ſcrutiner la conduite des femmes à la rigueur, il
„ faudroit bientôt mettre la clef ſous la porte de
„ cette aſſemblée. "

Dites-moi qui eſt cette jeune Demoiſelle qui ſe promene du côté de l'autre cheminée, qui a le viſage long, & qui marche, comme un pigeon pattu?
„ C'eſt une Irlandoiſe que la mere amene ici, pour
„ lui procurer un mari; mais ni la mere ni la fille
„ n'y entendent rien. Je crois qu'elles manqueront
„ le ſentier du mariage, & qu'elles donneront dans
„ le grand chemin, qui eſt à côté. "

Encore une interrogation, & j'ai fini. Quelle eſt cette beauté de moyenne taille, qui vient maintenant vers nous? Elle a les yeux bien fendus, la bouche jolie, le teint beau, quoique brun. „ C'eſt Ma-
„ demoiſelle B—; elle vient, comme les autres, ex-

„ poſer ſes attraits à l'enchere dans cette aſſemblée,
„ & voir ſi elle ne pourroit pas en tirer la valeur
„ d'un riche mariage. Tout le monde lui donne le
„ titre de Belle, pour moi qui aime les beaux buſ-
„ tes, & qui crois qu'un port noble & majeſtueux
„ eſt, dans une femme, la partie eſſentielle de la
„ beauté, je ne la nomme pas ainſi; car je ne mets
„ pas au nombre des belles, celles qui n'ont qu'un
„ beau viſage.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bath.*

De Montpellier.

IL eſt arrivé ici un Auteur qui a de la réputation; car il ſort de la Baſtille; où il a été détenu un an priſonnier, pour avoir oſé inſulter une Maiſon Royale dans ſes écrits. Il n'en faut pas d'avantage en France pour mettre un écrivain en crédit.

Celui-ci eſt un petit homme ſuffiſant & vain, qui s'eſt donné un nom dans le monde pour avoir fait réfléchir, pendant quinze volumes, une femme, qui n'avoit peut-être pas penſé vingt pages en ſa vie.

Cette Dame, qui joua autrefois un grand rôle en France, avoit écrit quelques lettres; il les a choiſies pour texte, & y a joint un long ouvrage ſous le nom de lettres. On peut appeller cela, faire tourner le public, pendant pluſieurs volumes, ſur le pivot d'un nom.

On l'écoute ici comme une eſpéce d'oracle: pas-

tout où il va, on fait cercle autour de ſa perſonne. J'ai vu cet homme, & je me ſuis quelquefois entretenu avec lui : mais je puis t'aſſurer que c'eſt le plus ennuyeux mortel qui ſoit ſous la voute des Cieux ; quoique ſes ouvrages ſoient aſſez inſipides, j'aime encore mieux le lire, que de l'entendre parler.

Il n'auroit peut-être pas encore percé la foule des Écrivains ordinaires ; mais ce qui a achevé ſa réputation, c'eſt une diſpute qu'il a eue avec un fameux Auteur, qui a daigné l'honorer publiquement de ſes mépris, & qui a pris la peine de l'anéantir. Une mort auſſi glorieuſe met en France le cadavre d'un faiſeur de livres en grande vénération.

Il y a bien des gens dans ce Royaume qui ne ſauroient pas que celui-ci ait été en vie, ſi ce Savant ne l'avoit tué littérairement. Tu vois qu'il n'eſt pas bien difficile ici de ſe faire un nom, puiſque c'eſt l'affaire d'un duel, où l'on ſe bat de part & d'autre avec des invectives.....

Je ſuis indigné contre les Européens, quand je fais réflexion combien il faut peu de génie à un homme, pour acquérir la réputation d'en avoir beaucoup.

LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

LEs Européens ſont toujours occupés à retoucher la nature. On diroit qu'ils ſe méfient de l'ouvrage de Dieu : il ſemble qu'ils doutent de ſa perfection.

Si le Créateur de l'univers avoit voulu donner une

autre forme au monde, il n'eut tenu qu'à lui, il pouvoit faire parler les plantes & animer les arbres.

Il y a des gens en Angleterre qui paſſent leur vie à changer l'ordre de la matiere, & à forger une nouvelle création. Je voudrois que l'art fût employé à enrichir la nature, & non pas à lui donner un embelliſſement qui ſert à enfouir ſes tréſors au lieu de les augmenter.

J'allai voir ces jours paſſés un Gentilhomme qui vit à trente milles de Bath, qui s'occupe à changer les plantes en maiſons, & qui taille les arbres en bêtes & en hommes.

Dès que j'eus mis pied à terre, il me mena dans ſon jardin, où il me fit voir un cabinet de verdure, dont les murailles étoient de bouis, la voute de ci- près & les fenêtres de feuilles de vigne.

Il me fit voir les fondements qu'il avoit jettés d'un palais en feuilles, où il y aura douze appartements de maître, avec les chambres néceſſaires pour leurs domeſtiques.

Nous quittâmes les édifices en herbes pour paſſer à la ménagerie des plantes. Je vis dans celle-ci des lions, des crocodiles, des éléphants, confondus a des chiens & des renards.

De-là il me fit entrer dans la gallerie des Empereurs en arbres. Il me montra un Jules-Ceſar au naturel, & me demanda ſi je ne croyois pas que ſeau de ſon jardin eût attrapé les traits. Pour ron me dit-il, en me faiſant voir cet Empereur j'ai taillé moi-même; il eſt copié d'après une e qui repréſente ce Prince parfaitement.

Après m'avoir fait voir tous ces perſonnage l'hiver tue chaque année, & que le printem

revivre ; il me fit part d'un grand projet militaire en arbres qu'il avoit formé. Il étoit queſtion d'une armée complette de combattants, qu'il devoit tailler dans un grand bois, qu'il a réſolu de ſacrifier pour cela. De jeunes ſaules qu'il a plantés exprès doivent former le corps de troupes légeres ; de jeunes ciprès les Régiments d'Infanterie, & de vieux chênes la cavalerie peſante.

Comme il n'a point encore de Général pour ſon armée, & qu'il en voudroit un de réputation, il m'a prié de lui envoyer à mon retour à Londres, l'eſtampe de Milord G*****; car il a un laurier, dont le couronnement n'a point de feuilles, & qui, pour me ſervir de ſon expreſſion, eſt chauve, ce qui aidera à le repréſenter parfaitement.

Ce qui me fâche de ce Gentilhomme qui va avoir une armée, c'eſt qu'il n'a point de vivres. On ne trouveroit pas dix meſures de grain dans ſon château. La plupart de ſes champs ſont en friche, & il eſt à la veille de mourir de faim, au milieu des Empereurs Romains, d'une ménagerie & de ſes cabinets de verdure.

LETTRE XCIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

JE n'ai jamais tant bâillé de ma vie, que depuis que je goûte les plaiſirs de Bath ; il eſt impoſſible de ſe divertir plus ennuyeuſement, qu'on le fait ici. Quoiqu'on y ſoit plus libre qu'à Londres, on y eſt

plus gêné dans les amuſements; ils ſont tout d'une pièce; la doſe d'uniforme eſt trop forte, on y fait aujourd'hui ce qu'on y fit hier, & on y fera demain ce qu'on y fait aujourd'hui. Je comparerois volontiers la compagnie de Bath à des Moines, qui ſont en récréation à la campagne.

Quoi qu'il en ſoit, la gaieté de ce lieu divertiſſant alloit tomber en ſincope, lorſque le Duc d'Y--- vint la retirer de ſa léthargie; c'eſt le frere du Roi regnant. *A ſon arrivée, les cloches ſonnerent, & trois heures après les violons jouerent; il y eut* bal ce ſoir-là par extraordinaire. Le beau ſexe ſe mit ſous les armes, & monta la parade.

Les femmes ont droit ici de ſe mettre en malade, c'eſt un privilege des bains: on croiroit que celles qui s'y montreroient en grand gala, y chercheroient des amants, & on taxeroit les jeunes Miſs qui y paroîtroient parées, d'y être à l'affût d'un mari; & elles doivent toujours chercher ce mari, ſans qu'on s'apperçoive qu'elles le cherchent: c'eſt encore ici une maxime des bains. Mais elles ne perdent rien à cela, au contraire il y a comme un nouveau ſel de coquetterie. La beauté chez les femmes Européennes doit toujours avoir quelque petite indiſpoſition; des traits robuſtes & naturellement bien portants ne cauſent pas de grandes émotions; un air pâle, languiſſant, tirant ſur le mourant, eſt celui qui plaît: il faut apparemment que l'amour chez les Européens ſoit prêt d'expirer. Tu ne ſaurois croire combien le viſage d'une jolie femme, habillée en malade, excite l'appétit des gens qui ſe portent bien.

Ce Prince, naturellement bon & complaiſant pour le beau ſexe, danſa avec pluſieurs femmes, & parla

avec toutes, ſans en excepter les plus laides. Alors une gaieté uniforme ſe répandit ſur tous les traits. On peut comparer les Princes en Europe à d'habiles Géometres en phyſionomie, ils peuvent rétablir le niveau : on liſoit ſeulement un dédain, ſur le viſage des plus jolies, de ſe voir confondues avec celles qui ne l'étoient pas; car la beauté eſt ſi jalouſe de ſes droits, qu'il ſemble qu'on lui ôte tout ce que l'on donne aux autres.

Je me divertis beaucoup, en voyant le petit manege de ces buveuſes d'eau, pour racrocher ce Prince après le bal; lorſqu'il ſe promenoit dans la grande ſalle. L'une guidoit ſi bien ſa marche, & meſuroit ſi juſte ſes pas, qu'elle ſe trouvoit par haſard nez à nez devant lui, lorſqu'il ſe retournoit; l'autre prenoit ſes dimenſions de maniere qu'elle étoit pouſſée par la foule, & portée malgré elle en face de ce Prince. Celle-là lui adreſſoit directement la parole. „ Comment, Votre Alteſſe Royale trouve-t-elle notre „ aſſemblée ? “ Une autre lioit converſation avec lui, & tâchoit de l'entretenir inſenſiblement hors de la foule, & de ſe trouver tête-à-tête dans un coin de la ſalle.

Le Prince à ſon tour me parut aſſez au fait de cet amuſement; il parloit à l'une, ſourioit avec l'autre, jettoit un regard ſur une troiſieme, diſoit en paſſant un mot à l'oreille d'une quatrieme, entroit en converſation avec une cinquieme, & ſur-tout avoit un grand ſoin de ne pas négliger les meres; car, graces à Dieu, il y en a ici, & un aſſez grand nombre même. Cette ſcene dura juſques à minuit, où le Prince étant ſorti, toutes les femmes, qui n'étoient là que pour lui, ſe retirerent.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

CE que je craignois eſt arrivé : à force de voir des Médecins, je ſuis tombé malade. Mon indiſpoſition m'eſt venue de la fréquentation d'un membre de cette Faculté, qui m'a tant parlé des embarras de la rate, que cela m'a donné une obſtruction dans le foie. Je crains de ne pas recouvrer ſitôt ma ſanté; car une maladie qui tire ſa ſource de la médecine même, n'eſt pas aiſée à guérir.

J'ai conſulté le grand Eſculape de cette Ville. Il m'a ordonné la limaille de fer, en m'aſſurant que c'étoit un ſpécifique immanquable en pareil cas; & pour me prouver qu'il étoit ſûr de ſon fait, il m'a ouvert un petit livre, dans lequel étoient les noms de pluſieurs perſonnes qu'il avoit guéries par ce remede. Car les Médecins à Montpellier écrivent tous les malades qu'ils guériſſent : il n'y a que ceux qu'ils tuent, dont ils ne tiennent pas regiſtre.

Cependant j'ai avalé juſques ici deux ou trois barres de fer, ſans que j'en ſois mieux; ce qui a porté cette ſavante école, que j'ai conſultée de nouveau, à m'ordonner les eaux de Vals, priſes ſur les lieux. Je partirai demain pour aller chercher ce remede, qui eſt à vingt-cinq lieues d'ici.

Ce détour me détournera un peu de mon chemin pour l'Eſpagne; mais un voyageur ne peut rien faire ſans ſa ſanté.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

Les voleurs en Angleterre ſont extrêmement polis; ils exercent leur profeſſion avec beaucoup de civilité : auſſi n'y a-t-il guere que des gens bien élevés qui exercent aujourd'hui ce métier-là.

A mon retour de Bath, le carroſſe où nous étions avec le Baronet & un autre voyageur, fut arrêté à cinquante mille de Londres par deux de ces *Gentlemen*. Après la cérémonie ordinaire du piſtolet, l'un d'eux, en nous préſentant ſon chapeau, nous demanda fort honnêtement la bourſe. Chacun fouilla dans ſes poches. Comme on m'avoit prévenu que les vols ſont très-fréquents ſur les chemins en Angleterre, je n'avois preſque que l'argent qui m'étoit néceſſaire pour la route. Je mis dans le chapeau deux guinées: le Baronet, peut-être par la même raiſon, n'y en mit pas d'avantage : mais le troiſieme voyageur, qui étoit un marchand de la Cité, y jetta une bourſe où il y avoit plus de cent guinées.

„ Monſieur, me dit alors le voleur qui tenoit le „ chapeau, reprenez votre argent; & vous auſſi, „ Monſieur le Baronet, dit-il à mon compagnon en „ le nommant par ſon nom ; nous ne venons point „ ſur le grand chemin, nous expoſer à nous faire „ pendre, pour commettre des injuſtices : vous avez „ beſoin de cet argent pour vous conduire, & ſi „ nous vous l'enlevions, vous ſeriez dépouillés ſur

„ la route, par les maîtres des tavernes, sorte de
„ voleurs publics qui ne connoissent point les loix de
„ l'hospitalité.

„ Pour vous, continua-t-il, en s'adressant au mar-
„ chand, vous n'avez pas besoin de cent guinées
„ pour vous rendre à Londres; mais, comme il n'est
„ pas juste non plus que vous soyez en sou[illegible]nce,
„ jusques à ce que vous soyez arrivé, te[illegible], lui
„ dit-il, après avoir ouvert la bourse, voilà deux
„ guinées qu'*il vous faut pour vous conduire.*

„ Monsieur, dit alors le Baronet au *voleur*, y
„ a-t-il encore du risque que nous soyons attaqués
„ sur la route? Il y en a sans doute, répondit-il,
„ car depuis cette guerre où l'Angleterre acquiert
„ une gloire immortelle, les chemins sont remplis
„ de voleurs; mais nous allons vous remettre un
„ passeport, afin que vous puissiez continuer votre
„ chemin librement: car il est désagréable pour
„ d'honnêtes gens d'être forcés à tout moment de
„ fouiller dans leurs poches. Et en parlant ainsi, il
„ nous remit une pancarte conçue en ces termes.

„ Nous L— & N— voleurs de grands chemins,
„ déclarons à tous ceux qu'il appartiendra, que la
„ présente voiture à été arrêtée & volée, & que
„ les passants qu'elle contient, n'ont que l'argent
„ qui leur est nécessaire, pour les conduire à Lon-
„ dres où ils vont; prions tous ceux de notre pro-
„ fession de les laisser passer librement, ainsi que
„ nous ferions de ceux qui nous présenteroient de
„ leur part le même passeport, &c. "

Après que notre voiture se fut remise en mou-
vement pour continuer sa route, „ voilà, dis-je,
„ une police admirable dans les vols de grands che-

„ mins. A la Chine même où la Philoſophie ſe mê-
„ le de tout, on ne vole pas ſi moralement. “

Nous convînmes le Baronet & moi, qu'il y avoit une ſorte d'équité dans cette maniere de dépouiller les paſſagers; mais le marchand de la Cité n'en convint pas.

„ Il me ſemble, lui dis-je, qu'il eſt impoſſible de
„ conſerver dans la violence même, cette ſorte d'é-
„ quité du droit des gens, ſans avoir reçu quelques
„ principes d'éducation. Auſſi, me répondit-il, la
„ plupart de nos voleurs de grands chemins ont été
„ bien élevés.

„ Ce jeune homme qui vient de nous voler, &
„ qui m'a appellé par mon nom, eſt de bonne fa-
„ mille. Nous avons été enſemble pendant ſix ans
„ à l'Univerſité d'Oxford. C'étoit mon ami intime.
„ Nous nous ſommes fréquentés à Londres, juſques
„ à ce que ſe livrant à la crapule & à la débauche,
„ il ſe perdit entiérement. Après avoir diſſipé ſa
„ fortune, & s'être deshonoré, il lui reſtoit à ſe
„ pendre, où à ſe faire voleur de grands chemins.
„ Il choiſit ce dernier.

„ Cette profeſſion l'a un peu remis dans le beau
„ monde d'où ſes débauches l'avoient banni: il fré-
„ quente aujourd'hui aſſez bonne compagnie, car
„ ſes vols lui fourniſſent les moyens de faire de la
„ dépenſe; & cela ſuffit ici, pour que l'on ſoit reçu.
„ Je le vois quelque fois donner la main au théatre
„ à des femmes de la premiere qualité. “

On exerce la profeſſion de voleur en Angleterre, comme celle de receveur des finances en France. Après tout, c'eſt la même choſe; il n'y a que la maniere de voler qui eſt différente. Qu'on prenne

des coffres du Roi, ou des particuliers, n'eſt-ce pas toujours voler le public?

LETTRE XCVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

GEorge III vient d'être couronné. C'eſt une cérémonie établie dans la plupart des États de l'Europe. Il faut que les peuples voyent une fois en la vie, que leurs Rois ont une tête faite exprès pour porter la Couronne.

Tout le monde n'avoit pas le moyen, ce jour-là, d'enviſager le Monarque Anglois, il falloit être riche pour jouir de cet honneur. J'achetai mon droit de ſpectateur à cette cérémonie par une ſomme, de vingt onces d'argent. La circulation du numéraire fut très-grande; pendant le couronnement, il ſe vendit pour plus de cent mille livres ſterling de point de vue. On payoit deux petites croiſées plus cher pour ſix heures, qu'une grande habitation pour deux ſiecles: & il y eut des fenêtres dans cette occaſion qui acheterent des maiſons. Outre cette circulation, il y en avoit eu pluſieurs autres dont je t'ai déjà parlé. Il faudroit, pour le bien public, marier d'avantage les Rois, & mettre les Couronnes plus ſouvent ſur leur tête. Cependant cette cérémonie publique ſe fit preſque incognito, perſonne ne la vit, eu égard au grand nombre de citoyens qui vouloient la voir.

Le tour de la proceſſion, que les Monarques de la Grande-Bretagne font dans cette occaſion, entre

ait dans la moitié de la Cour du Palais Impérial de Pekin. Je soupçonne que cela vient de ce qu'autrefois Londres étoit petit, & que les Rois d'Angleterre n'étoient pas grands. Il peut se faire aussi que la nation n'ait pas les moyens d'allonger la cérémonie. Il y a des États dont toutes les dimensions sont prises; or il faudroit vingt mille soldats, d'avantage, pour faire promener ce jour-là le Roi, dans cinq ou six rues de plus.

Je ne te dirai point si George III dormit la nuit du jour qui précéda son couronnement; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que plus de cent mille de ses sujets veillerent. On coucha sur des échafauts, ou on passa la nuit dans des chambres.

Le sexe, qui est assez libre ici, eut cette nuit-là, comme, on dit, ses coudées franches. Les amoureux, les hommes à intrigues galantes eurent beau jeu: combien d'amants heureux! Que de couronnements!

Tous les Ordres de l'État assistoient à cette procession; la Monarchie elle-même y marchoit en personne, & le Royaume en corps suivoit la Couronne. Les Grands ressembloient à des Monarques, le Roi & la Reine à des Divinités. George étoit sous un dais superbe, & Charlotte sous un magnifique. Je ne perdis point de vue cette jeune Princesse. Élevée dans une Cour qui n'a presque point de faste, considérant d'ailleurs son âge, elle me faisoit craindre pour sa timidité: mais je la trouvai Reine au milieu du cérémonial de cette splendeur suprême.

Un grand nombre de Dames, ou, pour mieux dire, de siecles marchoient à leur rang. Quelques-unes d'entre elles avoient assisté au couronnement de la Reine Anne. C'étoit les annales de la Monarchie

qui fuivoient la Couronne. Les hautbois, les tambours, les trompettes & les timbales annonçoient partout dans cette proceſſion le faſte & la magnificence.

Les Européens ſont auſſi contraires à eux-mêmes dans leurs uſages & leurs cérémonies que dans leurs mœurs & leurs manieres. Il n'y a preſque point de Couronnement chez les Monarques deſpotiques, dont la Couronne eſt ſi enfoncée dans leur tête qu'elle leur tombe ſur les yeux: & on Couronne avec pompe & magnificence ceux dont le Diadême tient à peine ſur le front.

Un principal Mandarin couronna ce couple Royal: car l'Égliſe Anglicane, comme la Romaine, ſe mêle de tout. La réforme n'a pas touché à ſes droits; elle a des privileges confondus avec ceux du Trône. Si un Roi Breton vouloit placer lui-même la Couronne ſur ſa tête, elle tomberoit par terre; & le peuple, qui peut tout ici, ne pourroit pas la relever: tel eſt le préjugé des Européens, dont ils ne reviendront jamais.

La cérémonie du Couronnement ſe fit à la grande Pagode, ou Égliſe de *Weſtminſter*, où l'on ſacre & enterre les Rois. Il y a pour cela deux jours bien différents, l'un rempli de joie & l'autre de triſteſſe; mais qui ſont ſi près qu'en ſéparant quelques eſpaces qui s'écoulent avec beaucoup de rapidité, l'un eſt la veille & l'autre le jour. Après la cérémonie on ſe rendit à *Weſtminſter-Hall* où tous les Grands, qui avoient accompagné le Roi, devoient dîner avec lui.

Au milieu du repas, il parut un homme à cheval, qui vint troubler la fête. Il provoqua toute l'aſſemblée, & dit à haute voix que, s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie, aſſez oſé pour ne pas reconnoître

George III pour légitime Souverain de la Grande-Bretagne, il n'avoit qu'à ſe préſenter, qu'il le défioit dans le moment au combat. Quelques-uns rirent de cette bravade, & les autres n'y firent pas la moindre attention. Je crois cependaut que, ſi on eût pris au mot ce Dom Quichotte de la Couronne d'Angleterre, il eut peut-être été un peu embarraſſé. Ce ſont de vieilles coutumes qu'on l'aiſſe ſubſiſter pour la décoration : car ſi l'on ôtoit des Cours d'Europe les uſages anciens, il n'y reſteroit rien.

Malgré la ſplendeur dont je viens de te faire le récit, je ne te dirai point cependant ſi cette ſuperbe cérémonie paſſe pour bien auguſte dans la nation : ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt qu'on en fit peu de jours après une farce publique. Les Comédiens annoncerent dans leurs affiches qu'ils donneroient le Couronnement de George III pour petite piece.

J'aſſiſtai à la premiere repréſentation de la comedie du Couronnement. Les grands de l'État étoient repréſentés par des laquais; une cinquantaine de poliçons qu'on avoit ramaſſé dans les rues formoit les Lords & les Baronets : on avoit choiſi pluſieurs figures groteſques pour expoſer les charges les plus graves de la couronne : le moucheur de chandelles du théatre tenoit la place de Grand-Chancelier, & un garçon de boutique jouoit le rôle du Lord-Maire : une trentaine de filles de joie formoit les Ducheſſes & les Vicomteſſes : le Roi étoit un comédien ſans mœurs, & la Reine * avoit fait trois ou quatre batards.

Je te fais ce détail, pour te donner à connoître le

* Une Comédienne connue en Angleterre ſous le nom de *Betſi*.

génie de ce peuple, dont la liberté s'étend à faire un divertiſſement public de cérémonies les plus reſpectables.

LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE ſuis vu ici par ſemeſtre; il y a des temps où chacun eſt empreſſé de m'accoſter, & il y en a d'autres où tout le monde me fuit. J'ai remarqué que le mépris ou l'eſtime que l'on fait de moi, a ſon influence dans l'air; le vent du Nord m'eſt très-favorable, je fais une aſſez bonne figure à Londres, pendant qu'il regne; mais celui du Sud m'anéantit entiérement, il n'eſt plus queſtion de moi tout le temps qu'il ſouffle.

Avant que j'euſſe découvert le chiffre de cette approbation ou déſapprobation de ma figure, j'étois chagrin de me voir fui de ceux qui m'avoient le plus couru : mais maintenant que j'en connois la cauſe, je ne m'attriſte plus; attendu qu'il n'eſt pas plus en mon pouvoir de me fixer l'eſtime Angloiſe que d'arrêter les vents. Je puis à préſent ſupporter les dédains & les mépris du Breton, qui quelques jours auparavant m'accabloit de civilités & de politeſſes.

Je me mets en regle tous les matins. Pour ſavoir ſi je ſerai fêté ou ignoré, je n'ai qu'à regarder une girouette qui eſt au haut du clocher d'une pagode, vis-à-vis de mon appartement. Lorſque le temps m'eſt favorable, mon valet qui eſt un garçon très-entendu

entendu, & qui connoît ſon Angleterre, me préſente mon plus bel habit : il me dit pour raiſon, que le vent eſt aux viſites, aux ambraſſades & aux compliments.

Mais comme le climat eſt très-inconſtant dans ce pays, & que les vents ſont fort variables, je me ſuis pourvus d'une bouſſole portative, pour ſavoir à la minute à quel degré d'eſtime publique je me trouve. Ma bouſſole me fut très-utile, il y a quelques jours ; ſans elle, j'aurois donné dans une diſſonance de civilité Angloiſe.

J'étois ſorti le matin de ma chambre avec un vent du Nord fait pour aller me promener au parc, ainſi ſelon mes regles, je devois être abordé ce jour-là. Pendant que je me préparois aux compliments ordinaires de réception, j'apperçus un Milord de ma connoiſſance, qui pendant ce temps-là avoit coutume de m'accabler de proteſtations d'amitié, & d'offres de ſervices ; mais au lieu d'un air gai & enjoué, qu'il avoit ordinairement alors, je m'apperçus qu'il étoit morne & rêveur : je ſortis auſſitôt ma bouſſole, & je vis que le vent étoit changé. Alors je paſſai mon chemin, ſans prendre garde à lui, ni lui faire attention à moi. C'eſt la regle en pareil cas, & un étranger qui voudroit la franchir, ſeroit regardé comme un homme qui ignore le pilotage de la ſociété Angloiſe.

Les machines Bretonnes, à ce que je préſume, s'imbibent plus d'air que les autres de l'Europe ; elles en pompent juſques au cerveau. L'air retient en quelque façon la nation, & l'empêche d'aller contre la marée de ſon humeur. Je ne ſais ſi tu t'accommoderois d'un peuple dont l'humeur erre ainſi au gré des vents, & avec qui il faut avoir une bouſſole

dans ſa poche, pour ſavoir ſi l'on ſera admis ou refuſé.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Aubenas en Vivarais.

JE t'écris de l'Empire de la Lune. Je ſuis perché maintenant ſur le ſommet d'une haute montagne, qui eſt dans un Continent de la France, qu'on appelle Vivarais : dont la Chine n'a jamais entendu parler, non plus que d'Aubenas. C'eſt dans celle-ci, que tous les matins je me gorge d'eaux minerales; car Vals, où ſont les ſources, n'eſt éloigné d'ici que d'une lieue.

En Europe, les grandes agitations ſont dans les Capitales, où ſe trouvent les arts qui accompagnent le luxe & l'opulence; & dans les petites Villes regnent l'oiſiveté & la nonchalance, ſuites ordinaires de la pauvreté & de l'indigence.

Les gens d'Aubenas ont tous les jours une grande affaire, qui eſt celle de n'avoir rien à faire. Cette occupation aſſomante les fatigue depuis le matin juſques au ſoir.

Dans quelques endroits du monde, on eſt embarraſſé de définir le caractere des hommes; dans celui-ci on a d'abord fait, car ils n'en ont point. La vie de ce peuple eſt diviſée en quatre âges périodiques, *il nait, il vit, il boit & il meurt.*

Le troiſieme eſt celui qui illuſtre le plus la nature, & duquel elle tire le plus d'état. On m'a mon-

tré ici le tombeau de deux célebres Gentilshommes gourmets, dont les faits éclatants ſont à jamais gravés au temple de mémoire ; car l'un dans une vie glorieuſe de quatre-vingt ans avoit vuidé cent tonneaux de vin, & l'autre plus célebre encore, en avoit avalé trente de plus, quoiqu'il eut vécu vingt ans de moins.

Dans la plupart des pays de l'univers, on eſt enterré le lendemain du jour qu'on a fini de vivre; ici on n'eſt enſeveli que long-temps après ſon trépas. Il y a tout plein de gens dans cette Ville, qui, après s'être abrutis par la débauche, & être morts civilement, exiſtent encore machinalement.

Ces cadavres deſcendent tous les jours réguliérement dans leur caveau, où ils boivent à longs traits de cette liqueur vermeille qui les a déja tués, & qui leur donne à préſent une nouvelle vie artificielle.

Tu peux bien t'imaginer que ces excès forçent les traits. S'il y avoit ici un peintre, je t'enverrois une demi douzaine de ces viſages bourgeonnés. Nos phyſiciens apprendroient, en les voyant, juſqu'à quel point la crapule peut défigurer la nature & la rendre hideuſe.

Ne t'imagine pas que ces gens-ci, tels que je viens de te les repréſenter, ne ſachent rien. Ce ſont peut-être les plus grands politiques de l'Europe. Il eſt vrai que le matin à jeun, ils n'ont pas la moindre idée des intérêts des Princes : mais vers les quatre heures après midi l'eſprit leur vient; & environ minuit, ils ont tant de génie qu'ils peuvent régler toutes les affaires de l'Europe.

A l'égard des femmes, je ne t'en parlerai point; car il n'en eſt pas queſtion. On voit ici un être fe-

melle, qui parle grossiérement, qui joue continuellement, qui querelle journellement & qui paye rarement. Voilà les Dames de la société où je me trouve actuellement.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE t'annonce la chûte d'un principal Ministre de cette Monarchie. Il y a des orateurs en Europe qui échouent, faute d'une virgule; celui-ci a *péri*, faute d'un point. Après avoir contribué à porter l'Angleterre à un degré d'élévation, où elle n'étoit jamais parvenue depuis l'établissement de la République, il n'avoit, dit-on, qu'à arrêter la roue, & mettre un point à la Puissance Britannique; chose qu'il n'a pas su, ou qu'il n'a pas voulu faire. Les grands hommes d'Europe ressemblent à des horloges; lorsqu'ils sont une fois montés, il faut qu'*ils* aillent.

Sa chûte est un projet de Versailles; il y avoit long-temps que cette Cour sollicitoit celle de Madrid de s'allier avec elle offensivement & défensivement contre l'Angleterre. Les raisons qu'alleguoit la France, pour porter cette Puissance à prendre parti dans cette guerre, étoient aussi fortes, que celles de l'Espagne à rester neutre. Vingt volumes ne suffiroient pas, pour t'exposer les motifs pour & contre.

Il y avoit six ans qu'on débattoit ces points, lorsque le cabinet de Versailles insinua adroitement

de Madrid, que la paix générale de l'Euro-
t impraticable, attendu que l'Angleterre qui
t anéantir la marine de toute l'Europe, ne
t point la signer aux conditions même les plus
geuſes. Il eſt vrai que le Miniſtre Plénipoten-
l'Eſpagne à Londres y avoit tâché pluſieurs
t qu'on avoit toujours éludé le point déciſif.
iſcours rendit plus attentif le Monarque d'Eſ-
qui commença à prêter l'oreille aux propoſi-
: la France; mais comme il vouloit une con-
certaine, il fut convenu que Louis députe-
rs George, & que dans ſes propoſitions il
:heroit de certains droits, pour faciliter les
ons de la tranquillité générale. C'étoit où la
attendoit l'Eſpagne & le Miniſtre Anglois.
:nvoya ici un homme qui étoit tout juſte
a'il falloit pour réuſſir; c'eſt-à-dire, pour ne
aire la paix. On ne peut pas exiger plus de
; dans un négociateur pour échouer. Il n'étoit
é du Roi, il avoit l'inimitié des grands & la
a peuple. Comme il parloit préciſément pour
oint écouté, on ne l'écouta pas; & comme
: des mémoires pour n'être point lus, on ne
point.

liniſtre Anglois qui ſoupçonnoit une partie
anœuvre, mais qui ne voyoit pas tout, bat-
, & les conférences finirent. L'argent de la
ayant terminé ſi heureuſement ſa négociation,
Ce fut alors, qu'on vit paroître à la Cour de
, & dans celles de toutes les Puiſſances neutres
ope, un mémoire ſur cette rupture, revu,
augmenté, & amplifié. L'Eſpagne, alors, ſe
our la France, & le Miniſtre Anglois fut

On l'accuſe de deux griefs principaux; le premier, d'avoir employé ſon génie à porter les eſprits à continuer la guerre: & le ſecond, d'avoir mal conſeillé l'État dans cette derniere occaſion.

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

IL y a un proverbe Européen qui dit, que qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Depuis ma derniere, j'ai appris les raiſons juſtificatives qui ont porté le Miniſtre remercié, à ne pas vouloir la paix. Il ne convient point d'avoir mal conduit le vaiſſeau de l'État; il prétend au contraire ne lui avoir donné que les voiles néceſſaires, & ſoutient que la plus grande faute que puiſſent faire les pilotes politiques du navire de la République d'Angleterre, c'eſt de jetter l'ancre dans le moment préſent. Voici le précis de ſon raiſonnement: c'eſt une de ces vues d'ambition, qui tirent au grand coup, ſans s'arrêter en chemin.

„ L'Angleterre, dit ce Miniſtre, a actuellement „ dans ſes mains les clefs de l'Océan; ſa puiſſance eſt „ ſupérieure à tous les autres États de l'Europe, en„ core deux ou trois campagnes, & le tout eſt con„ ſommé. A quoi bon donc ces pauſes? Pourquoi „ donner le temps aux Puiſſances de reſpirer par la „ paix? D'ou vient ne pas finir l'ouvrage de notre „ grandeur?

„ L'Europe, dit-on, commence à ſoupçonner, & „ cet éloignement que nous témoignons pour la paix, „ irrite les gouvernements qui ne ſe ſont pas encore

„ déclarés; ils menacent de ſe lier enſemble. Qu'im-
„ porte que l'Europe ſoupçonne? Il faut diſſimuler
„ en politique, juſques à ce qu'on ait acquis la ſu-
„ périorité; mais lorſqu'on en jouit, la diſſimulation
„ devient inutile. Que pouvons-nous craindre des al-
„ liances des États neutres? Ne ſommes-nous pas
„ plus forts nous ſeuls, que tous les États mariti-
„ mes enſemble? L'Eſpagne ſe déclare contre nous
„ préciſément dans le temps qu'il faut, ou du moins
„ dans celui qui nous convient. Si elle eût rompu
„ la neutralité au commencement de la guerre, elle
„ nous eut beaucoup embarraſſés; mais elle a atten-
„ du que la France fût écraſée, pour ſe déclarer pour
„ elle, & ſe faire écraſer à ſon tour. Nos ennemis
„ nous ſervent mieux, que nous ne pourrions nous
„ ſervir nous-mêmes; quand nous leur ordonnerions
„ de prendre des meſures conformes à nos intérêts,
„ il n'y réuſſiroient pas mieux. La continuation de
„ la guerre eſt le ſeul moyen qui nous reſte, pour
„ maintenir l'équilibre, & empêcher qu'une grande
„ Puiſſance ne ſoumette l'Europe. La France eſt
„ abîmée par mer, mais elle ne l'eſt pas dans le Con-
„ tinent; trois ans de paix lui rendront toutes ſes for-
„ ces. Si nous lui laiſſons cet intervalle, c'eſt tou-
„ jours à recommencer. A quoi nous ſervira l'Amé-
„ rique, ſi nous ne lui ôtons pas pour toujours les
„ moyens de nous inquiéter? Nous avons fait plu-
„ ſieurs paix avec cette Couronne; à quoi nous ont-
„ elles ſervi? A nous obliger de recommencer de
„ nouvelles guerres. Nous ſommes en avance de ſom-
„ mes immenſes pour les fraix de cette guerre; ſi
„ nous ne faiſons pas la prix à des conditions très-
„ avantageuſes, avec toutes nos victoires nous au-

„ rons plus perdu que gagné. De quelle grande uti-
„ lité nous peut être le Canada, ſans la poſſeſſion
„ libre & tranquille de la pêche de Terre-neuve? Ce
„ qu'on veut nous céder ne vaut pas la vingtieme
„ partie des dépenſes que nous avons faites.

„ Le peuple, dit-on, demande la paix; & ſait-il
„ jamais ce qu'il veut, ce peuple? C'eſt un corps
„ malade qui eſt preſque toujours en délire: il faut
„ qu'on penſe pour lui, car il ne ſait point penſer
„ lui-même. *Il n'eſt pas* en état, dit-on, de conti-
„ nuer à payer les impôts, il le diſoit de même la
„ ſeconde année de la guerre, & le diroit de même
„ ſi elle duroit encore dix ans. L'État, ajoute-t-on
„ eſt abîmé; mais tous ceux qui font la guerre avec
„ nous le ſont-ils moins? & les gouvernements ne
„ ſont riches ou pauvres que relativement, &c."

Tu vois que voilà des raiſons de reſte, pour redoubler les ſieges & les batailles, & continuer de s'exterminer.

LETTRE CI.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres*

D'Aubenas.

PArmi les automates au milieu deſquels je vis à préſent, j'ai trouvé un homme qui en fait.* C'eſt un fameux artiſte que la Cour, à ce qu'on m'a dit, a envoyé ici pour conſtruire un nouveau mou-

* Il veut parler de Mr de Vocanſon.

lin à ſoie. Celui-ci donne l'ame à la matiere & fait parler l'airain: c'eſt un nouveau créateur.

Dans les pays inhabitables, on eſt enchanté de trouver quelqu'un avec qui on puiſſe habiter. Je vois quelquefois cet homme prodigieux: mais je t'avoue que j'ai du regret que tout ſon génie ſoit au bout de ſes doigts. Les talents ſupérieurs en Europe ne le ſont que pour une certaine choſe: il n'y a preſque point d'hommes généraux. L'eſprit de celui-ci eſt renfermé dans un étui. Lorſqu'il ſort de la méchanique pratique, il eſt plus machine que celles qu'il fait.

On s'aſſemble ici tous les ſoirs dans une maiſon qu'on appelle la manufacture, où chacun s'amuſe ſelon ſon goût. Les uns jouent aux cartes, les autres s'entretiennent à part, il y en a même qui s'occupent aux beaux arts; car on voit dans cette maiſon l'ombre d'un claveſſin & on y trouve un ſoupçon de muſique: ce qui eſt beaucoup dans un pays, où l'on ne s'attend à d'autre harmonie, qu'à celle qui naît de l'agitation de l'air.

Le maître de cette maiſon eſt le frere de Dom G*** que nous avons vu à Paris. Celui-ci a des notions générales ſur le commerce, les arts & l'induſtrie. Il ne manque pas de cette capacité qu'ont tous les gens qui ſont nés avec de l'eſprit; mais qui, faute d'avoir été cultivés, reſtent toujours eſprit.

Le premier jour que j'allai chez lui, nous nous retirâmes enſemble dans un coin de la ſalle, où cet homme me parla miniſtre, miniſtere, État économique, finances, découvertes, progrès des arts, &c.

Après qu'il eut fini: Monſieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici?

Il me ſemble que vous n'y êtes pas placé : chaque homme a beſoin d'être monté ſur ſon piedeſtal, ſans quoi le talent reſte enfoui ; & le premier mérite eſt inutile en France dans un endroit, d'où l'on compte plus de cent lieues juſqu'au temple des honneurs & des richeſſes.

Que voulez-vous, me dit-il. Il y a environ trente ans que le vent de la fortune me pouſſa ſur ce rocher. J'y vins d'abord pour y travailler à une choſe, & je m'y appliquai à une autre, comme cela arrive preſque toujours.

Depuis le grand Colbert la France avoit beaucoup encouragé les arts Européens: mais elle n'avoit rien fait pour la découverte de ceux de l'Orient, dont elle fait un uſage continuel. Je m'appliquai à une teinture que nous manquions totalement. Dès mes premieres opérations, je ſoupçonnai que j'y réuſſirois. Je fis part de mes eſpérances au Miniſtre qui étoit alors chargé du progrès des arts. Il ne manqua pas de m'encourager, comme font toujours ces Meſſieurs-là; & pour que ſes paroles euſſent plus d'efficace ſur moi, il y joignit la promeſſe d'une grande récompenſe.

Je réuſſis à force de travail, ou, pour mieux dire, de génie; car dans les arts, dont on commence la découverte à un certain âge, il faut ſe faire une main-d'œuvre; & le génie peut ſeul alors y ſuppléer.

J'allois écrire à ce protecteur des arts, lorſqu'il prit la peine de mourir; & de cette maniere il emporta avec lui dans le tombeau la récompenſe dont il m'avoit flatté. Car à la mort d'un Miniſtre en France, celui qui lui ſuccede ne penſe jamais comme lui.

Ces Meſſieurs croiroient n'être pas Miniſtres, s'ils ſuivoient les traces de ceux qui les ont précédés.

Je fus néanmoins appellé à la Cour, pour lui faire part de mes recherches : mais elle ne me récompenſa pas ſuivant mon travail & mes dépenſes.

J'ai travaillé depuis à d'autres découvertes, toujours nouvelles & utiles à la France, où j'ai également réuſſi; mais encore ſans récompenſe.

Il me reſte à ſavoir, lui dis-je en cet endroit, comment vous avez pu vous faire à ce pays-ci, & vous conformer au génie de ce peuple? Fort aiſément, me répondit-il, car j'ignore qu'il y ait un peuple & un génie dans cette Ville. Quand on a l'eſprit affecté d'un projet qu'on veut faire réuſſir, tous les pays ſont bons; peut-être même que les plus mauvais ſont alors les meilleurs, parce qu'on y eſt moins diſtrait par les amuſements généraux, & que la diſſipation eſt un obſtacle invincible pour la réuſſite. Au milieu du déſœuvrement univerſel, où vous voyez tous ces gens, je n'ai pas un moment à moi; mes jours s'écoulent avec beaucoup de rapidité, parce que mes occupations ſe ſuccedent de même. Cet homme me dit encore pluſieurs autres choſes fort ſenſées.

Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que vous n'avez point de Succeſſeur, & ne laiſſerez-vous à votre mort d'autre monument ſur la terre qu'une couleur? Pardonnez-moi, me dit-il; & me montrant une jeune & belle Dame de l'aſſemblée; voilà une teinture de ma façon : c'eſt ma fille. Voilà, lui dis-je, une très-jolie couleur, je défie les Orientaux d'en faire une plus belle.

LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA paix entre la France & l'Angleterre eſt annoncée. Les Plénipotentiaires des deux Couronnes ſont déja *nommés*. Un Duc Anglois part pour Paris, & un Duc François doit ſe rendre à Londres.

Leurs inſtructions portent qu'ils doivent ſe croiſer ſur la route, ſe voir, ſe ſaluer, & paſſer leur chemin ſans ſe rien dire.

Ils ont ordre de garder le ſilence juſqu'au moment qu'ils arriveront dans les cabinets des Miniſtres reſpectifs, où leur langue a la permiſſion de ſe délier : & bien leur en vaudra alors de n'être pas muets, car il y aura de quoi parler.

On ne s'attendoit pas à cet événement lorſqu'il eſt arrivé; c'eſt que perſonne en Europe n'a la clef de la politique. Les peuples, qui parlent toujours d'affaires d'État, laiſſent agir les Princes qui les dirigent comme il leur plait.

Les politiques, après avoir tourné long-temps ſur le pivot de leurs ſpéculations, ſont obligés de les accompagner aux démarches des Souverains, qui par là deviennent comme l'ame de leurs raiſonnements.

Souvent ceux qui ont ſoutenu un ſyſtême pendant dix ans, ſont obligés de l'abandonner pour ſe ranger du parti contraire; mais cela revient au même pour les Européens, qui ne s'embarraſſent guere ſur quoi

ils raiſonnent, pourvu qu'ils raiſonnent. La politique ici eſt une maladie contagieuſe, & qui eſt indépendante des cauſes qui l'excitent.

On eſt déja informé des préliminaires de paix; ils contiennent en ſubſtance, qu'après vingt batailles, la mort de pluſieurs millions d'hommes, la dévaſtation du Continent, la déſolation des peuples, la ruine du commerce, des arts, de l'induſtrie, chaque nation retournera à peu près dans ſes anciens droits.

Quand on fait réflexion aux guerres des États Chrétiens, on ne peut qu'avoir pitié des peuples Européens, qu'un caprice ou un mal entendu de la part de leurs Souverains réduit preſque toujours au déſeſpoir; on a compaſſion des Monarques eux-mêmes qui s'affoibliſſent pour s'agrandir; & qui commencent par diminuer leur pouvoir pour augmenter leur puiſſance. Il eſt impoſſible de calculer au juſte les dommages qu'ont ſouffert les deux Monarchies dans la guerre dont on vient d'arrêter le cours. Elles ſont ſi écraſées que dix luſtres de paix ne ſauroient les rétablir; & les peuples ſi abîmés que la meilleure adminiſtration poſſible ne ſera pas en état de les indemniſer. A l'égard de la dépopulation reſpective, il faudra deux ſiecles pour lui faire reprendre le niveau. Je ne dis rien du relachement des loix, qui, dans ces temps de trouble & de diviſion, perdent toujours de leur vigueur: ce qui jette par-tout le déſordre & la confuſion. Je ne ſais pourquoi les Rois d'Europe, qui ont tant d'ambition, n'ont pas celle de ne pas ſe faire la guerre pour devenir puiſſants.

LETTRE CIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Impératrice du vaſte Continent de l'Europe, dont les États confinent avec le nôtre, vient de mourir: ſon ſucceſſeur a fait auſſitôt retirer les troupes Ruſſiennes qui ſe battoient en Allemagne contre celles du Roi de Pruſſe, & on prétend qu'il les joindra à celles de ce Monarque dont l'Impératrice vouloit diminuer le pouvoir.

Je ne connois rien qui ſerve mieux à prouver les malheurs des peuples Chrétiens que ces changemens ſubits de ceux qui occupent les Trônes, qui font comme une circulation de l'effroi & du carnage. Il prouve démonſtrativement que tout eſt arbitraire dans la République univerſelle, & que le Gouvernement politique & civil tire ſa ſource du haſard.

On tue dans un temps ceux avec qui on étoit aſſocié pour tuer les autres dans un autre. Les traités, les alliances, les ſieges, les batailles, & tout ce qui conſtitue la politique des Cours, tient preſque toujours à la vie ou à la mort d'un ſeul Prince: on dit que lorſque Louis XIV eut fermé les yeux, tous les plans des cabinets changerent. Un mariage établit un ſyſtême, un enterrement le détruit; une tête Couronnée de plus ou de moins change la face du monde Chrétien.

Quel malheur n'eſt-ce pas pour des hommes, d'être nés dans un climat où la volonté capricuſe

d'un Souverain fait qu'on change continuellement les alliances, qu'on eſt ami dans l'été avec un peuple, & ennemi dans l'automne, & qu'on égorge aujourd'hui ceux à qui on vouloit hier conſerver la vie.

Pour moi, je t'avoue que j'aimerois mieux être né dans les bois de l'Amérique parmi les ſauvages ſans ſyſtême politique, qu'au milieu des Gouvernements civiliſés de peuples Chrétiens.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Aubenas.

OUtre l'aſſemblée dont je t'ai parlé dans ma précédente, il y a encore un autre rendez-vous public qu'on nomme le Château; c'eſt proprement le Palais du Prince; ou la maiſon du Seigneur du lieu.

Je me rendis hier à ce Château; car dans les petites Villes de Province, on paſſe pour ſingulier, ſi on ne fait pas tout ce que les autres font.

Le Marquis de V***, qui eſt ce Seigneur, me reçu poliment, mais froidement. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait l'air ſi ſérieux; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup de bon ſens & l'eſprit fort juſte. Il a pris le parti des armes dès ſa tendre jeuneſſe, & a paſſé la plus grande partie de ſa vie à ſe battre pour l'État; car en France l'honneur ne permet pas à un Gentilhomme de s'occuper à faire valoir ſon bien. Il faut, pour être de bons ſujets du

Roi, que les nobles confient leurs terres à des fermiers qui les ruinent, tandis que, de leur côté, ils achevent de diſſiper le reſte de leur fortune à la guerre; ce qui fait que le domaine de la Couronne & celui des Gentilshommes dépériſſent, & que la Monarchie entiere tombe en friche.

Ce Gentilhomme a un fonds de connoiſſances générales, qui fait qu'il n'eſt jamais en défaut ſur quelque matiere qui ſe préſente. Après que l'aſſemblée fut formée, on raiſonna politique & il raiſonna politique. Enſuite on parla morale & il parla morale. Un moment après la converſation tourna ſur les finances, & il traita l'objet des finances, le tout avec autant de flegme que de ſérieux.

Ce caractere morne, qui n'eſt point du tout celui des Gentilshommes François me ſurprit. Monſieur, dis-je tout bas à un homme de l'aſſemblée qui étoit à côté de moi, eſt-ce que votre Seigneur n'a jamais l'air plus gai. Non, me répondit celui-ci, il y a trente ans que je le fréquente, & je ne lui ai jamais connu d'autre viſage que celui que vous lui voyez: mais cela ne doit pas vous ſurprendre. ajouta-t-il; car il faut que vous ſachiez, qu'en France nos Gentilshommes de Province rient par ſemeſtre. Le Comte de V*** pere de celui-ci a été gai, enjoué & de bonne humeur pendant quarante ans. On peut dire qu'il a conſommé toute la joie de la famille. Peut-être que celle du Marquis ne rira qu'à la quatrieme génération, qui ſera le temps où ſes affaires ſeront rétablies. Alors il naîtra un nouveau rieur, qui les gâtera de nouveau; & ainſi à l'alternative de la gaieté à la triſteſſe, juſques à ce que la maiſon ſoit tout-à-fait ruinée.

Cette Ville-ci me déſeſpere, je n'y puis plus tenir. Quoique ma ſanté ne ſoit point rétablie & que je ſois en danger de périr en chemin, je partirai demain pour l'Eſpagne. Eh! ne mourrois-je pas tout de même d'ennui, ſi je faiſois un plus long ſéjour ici?

Fin du Tome IV.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome IV.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* Page 1

II. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin Chef de l'Agriculture, à Pekin.* 4

III. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.* 5

IV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 8

V. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pekin.* 9

VI. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 11

VII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre à Pekin.* 13

VIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 15

IX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.* 18

X. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 20

XI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 22

XII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin ſur les finances, à Pekin.* 24

XIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 25

XIV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 26

XV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 28

XVI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 30

XVII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 32

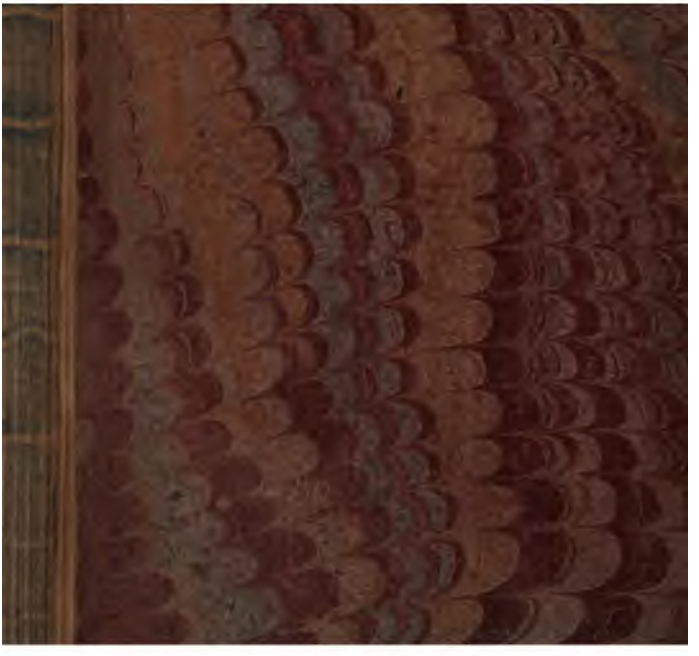
XVIII. *Le Mandarin*, Ni-ou-ſan, *au Mandarin*, Cham-pi-pi, *à Londres.* 35

XIX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 37

XX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin*, Kie-tou-na, *à Pekin.* 39

XXI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin*, Kie-tou-na, *à Pekin.* 41
XXII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 43
XXIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao yu-ſe, *à Pekin.* 46
XXIV. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 47
XXV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 51
XXVI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 52
XXVII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 54
XXVIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 57
XXIX. *Le Mandarin*, Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 59
XXX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 63
XXXI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 65
XXXII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 66
XXXIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 68
XXXIV. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin*, Cham-pi-pi, *à Londres.* 70
XXXV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 75
XXXVI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin*, Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 77
XXXVII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 79
XXXVIII. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 81
XXXIX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 82
XL. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 85
XLI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 87
XLII. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 89
XLIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 90
XLIV. *Le même*, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 93
XLV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au même*, *à Pekin.* 94

XLVI. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 95
XLVII. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 99
XLVIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie tou-na, *à Pekin.* 101
XLIX. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 102
L. *Le Mandarin* Cham-pi pi, *au même à Pekin.* 104
LI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 105
LII. *Le Mandarin* Ni ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 106
LIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 108
LVI. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 116
LV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 121
LVI. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 123
LVII. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 124
LVIII. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 125
LIX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Catao-yu-ſe, *à Pekin.* 127
LX. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 128
LXI. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 129
LXII. *Le Mandarin* Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi pi, *à Londres.* 130
LXIII *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 132
LXIV. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 134
LXV. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 137
LXVI. *Le Mandarin* Niou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 141
LXVII. *Le Mandarin* Cham-pi pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 145
LXVIII. *Le même, au même, à Pekin.* 146
LXIX. *Le même, au même, à Pekin.* 147
LXX. *Le même, au même, à Pekin.* 149
LXXI. *Le même, au même, à Pekin.* 151
LXXII. *Le même, au même, à Pekin.* 152
LXXIII. *Le Mandarin*, Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 153
LXXIV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 155
LXXV. *Le même, au même, à Pekin.* 157
LXXVI. *Le même, au même, à Pekin.* 158
LXXVII. *Le même, au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.* 161

LXXVIII. *Le même, au même, à Pekin.* 163
LXXIX. *Le même, au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 163
LXXX. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 165
LXXXI *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 168
LXXXII. *Le même, au même, à Pekin.* 169
LXXXIII. *Le même, au même, à Pekin.* 171
LXXXIV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 173
LXXXV. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 175
LXXXVI. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotaouvic, *à Pekin.* 177
LXXXVII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 180
LXXXVIII. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Rome.* 183
LXXXIX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 185
XC. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na *à Pekin.* 197
XCI. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Rome.* 202
XCII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 203
XCIII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 205
XCIV. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 208
XCV. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 209
XCVI. *Le même, au même, à Pekin.* 212
XCVII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 216
XCVIII. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 218
XCIX. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 220
C. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.* 222
CI. *Le Mandarin* Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.* 224
CII. *Le Mandarin* Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.* 228
CIII. *Le M.* Cham-pi-pi, *au M.* Kie-tou-na, *à Pekin.* 230
CIV. *Le M.* Ni-ou-fan, *au M.* Cham-pi-pi, *à Londres.* 231

Fin de la Table du Tome IV.